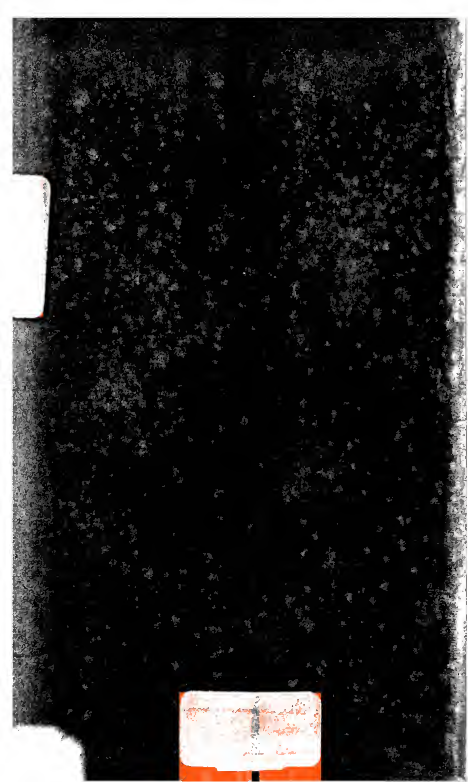
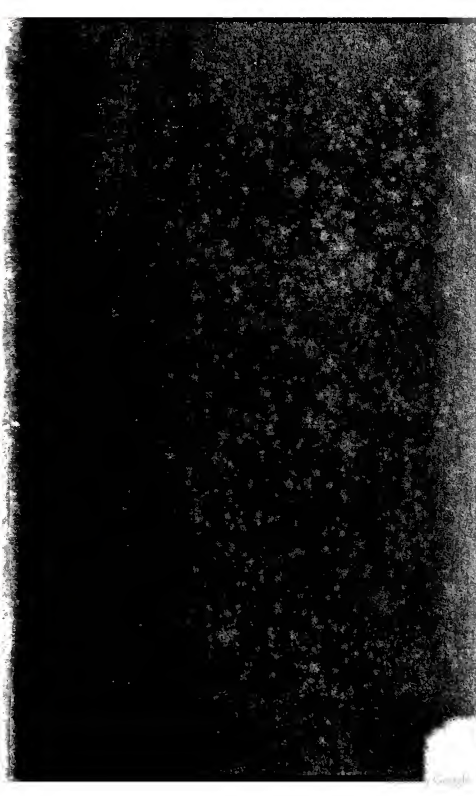






# ŒUVRES
*COMPLETTES*
# DE POPE.

TOME VIII.

# ŒUVRES
## *COMPLETTES*
# D'ALEXANDRE POPE,

*TRADUITES EN FRANÇOIS.*

NOUVELLE ÉDITION

*Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis à côté des meilleures Pièces, & ornée de belles Gravures.*

TOME HUITIEME.



*A PARIS,*

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.



# CORRESPONDANCE
# DE POPE
## AVEC
# GAY ET PARNELL.



# AVERTISSEMENT.

*Thomas Parnell, Archidiacre d'une Église d'Angleterre, & l'Ami particulier de tous les Beaux-Esprits de sa Nation, est Auteur de plusieurs Contes, & spécialement de celui de l'*Hermite, *dont le* Roman de Zadig *paroît être une copie. Parnell l'avoit lui-même imité d'une Histoire tirée du vieux Howell, laquelle se trouve aussi dans le Talmud. Ce Poëte jouït de l'amitié & de l'estime de Pope, de Swift & de Gay, des Comtes de Bolingbroke & d'Oxford. Swift l'ayant mené un jour à l'Audience du Comte d'Oxford, au lieu de présenter le Poëte au Ministre, alla prendre le Comte, & le mena chercher Parnell à travers la foule des Courtisans.*

*Les* Fables *de Jean Gay & son* Opéra des Gueux, *sont les Productions de ce Poëte qui lui ont donné le plus de célébrité. Jamais Pièce ne fut suivie avec tant de fureur en Angleterre, que cet Opéra qui étoit une Satyre sanglante contre les Courtisans & les Ministres. Gay fit un second Ouvrage dans le même genre; mais l'ayant donné au Directeur du Théâtre, le Lord Chambellan en défendit la représentation; & l'on prétend que l'Auteur en mourut de chagrin. Ses Fables manquent d'invention & de sel; les réflexions en sont trop longues; & la chute n'en est point*

*heureuse. Gay ne ressembloit à la Fontaine, que par une indolence excessive, & une entière indifférence pour ses intérêts. On préfère ses Pastorales à toutes ses autres Productions; & parmi ses Poësies diverses, il y en a quelques-unes d'un tour heureux & agréable. Les Fables de Gay ont été traduites en François par Madame de Kéralio. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, ce Poëte mourut pauvre en 1732.*





# CORRESPONDANCE DE POPE, AVEC GAY ET PARNELL.

DEPUIS L'AN 1712 JUSQU'A 1732.

## LETTRE PREMIÈRE.

### DE POPE AU DOCTEUR PARNELL.

*Binfield. Novembre 13, 1712.*

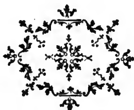
VOUS m'avez écrit, il y a quelques mois, une fort obligeante Lettre, où vous me disiez que vous étiez sur le point d'aller faire un tour en Dévonshire. C'est ce qui m'a empêché de vous répondre; & depuis ce tems, je me suis informé plusieurs fois de vous, sans recevoir aucune satisfaction, c'est-à-dire, sans apprendre l'état de vo-

tre ſanté, ni rien de ce qui vous regarde. J'ai paſſé deux mois en Suſſex, & ne me ſuis nullement bien porté depuis mon retour. J'ai écrit à Lintot dans l'eſpérance d'apprendre de vos nouvelles; mais je n'ai point eu de réponſe ſur cet article. Notre Ami, M. Cromwell, a auſſi gardé le ſilence toute cette année; je crains qu'il n'ait été choqué de quelques licences que j'ai priſes, & que je me permets, ſur-tout avec les perſonnes que j'aime (1). Il ne m'en a rien marqué néanmoins; peut-être s'en eſt-il ouvert à vous; & ſi je vous connois bien, vous êtes homme à cimenter des amitiés, & nullement à les déſunir. J'aime réellement M. Cromwell; & vous ne doutez pas de ma ſincère affection pour vous. Je vous en donnerois de bonnes preuves, ſi j'avois du crédit dans le Monde, ou quelque pouvoir ſur ceux qui en ont. Vous auriez bien tort, ſi par modeſtie ou par défiance, ces deux mortels ennemis du mérite,

(1) Il paroît par les Lettres à M. Cromwell, que Pope avoit coutume de le railler ſur la pédanterie de ſa Critique. C'eſt ainſi que notre Auteur perdit deux de ſes plus anciens Amis, Cromwell & Wycherley, par ſon zèle imprudent à corriger les mauvaiſes Poéſies de l'un, & à rectifier les travers du goût de l'autre.

vous penſiez que votre converſation & vos Lettres ne me ſoient pas toujours infiniment agréables. Il n'y a point d'Homme ſur la Terre, qui aime davantage un bon naturel ou l'ingénuité que moi ; & j'ai trop bien reconnu ces deux qualités en vous, pour n'être pas conſtamment,

Votre, &c.



## LETTRE II,

### DE POPE AU DOCTEUR PARNELL.

*Décembre 24, 1712.*

J'AI eu le bonheur, depuis un mois, d'apprendre plus de chofes qui m'ont fait plaifir, que dans prefque tout le refte de ma vie; mais rien, je vous protefte, ne m'a donné une plus véritable fatisfaction, que la nouvelle qui vous concerne vous-même; & vous nevous trompez nullement, quand vous me félicitez fur vos propres fuccès. Je puis vous affurer que malgré tous les inconvéniens & tous les défavantages attachés à ce qu'on appelle ordinairement *Res angufta domi*, le feul qui me touche, eft l'impoffibilité de donner aux Gens de mérite, l'unique preuve du cas qu'on fait d'eux, en leur rendant quelque fervice réel. En effet, pour peu que l'on voulût réfléchir, l'amour de nous-mêmes fuffiroit pour nous rendre Philofophes, & pour nous convaincre *quantuli indiget natura !* Nos befoins directs font aifément remplis; c'eft l'apparat de la vie humaine qui coûte. Ce qu'un efclave du luxe met à fe procurer des

Chevaux & des Laquais, un Homme qui a des entrailles, voudroit le donner à ſes Amis ou aux Pauvres.

Je vous verrai cet Hiver avec bien plus de plaiſir que l'Hiver paſſé ; & je vous demande une partie auſſi conſidérable de votre tems, que le ſervice de la Ducheſſe vous permettra d'en accorder à un Ami qui vous aime autant que moi (1). Je dois auſſi vous rappeller que ce n'eſt pas ſeulement de cette Dame que vous êtes Secrétaire, mais encore de neuf autres Dames, pour leſquelles il eſt bien juſte que vous écriviez de tems en tems. Leur commerce pourroit peut-être vous fatiguer à la longue ; mais traitez-les comme ſi ce n'étoient que de ſimple Mortelles ; & contentez-vous de paſſer de tems en tems quelques heures, ou une nuit avec elles.

Je ſuis, &c.

(1) La Ducheſſe de Monmouth, dont Parnell venoit d'être fait Secrétaire.



## LETTRE III,

### DE POPE AU MÊME.

*Août 23, 1713.*

DANS l'inſtant que j'ai reçu votre Lettre, j'avois pris la plume pour vous écrire, tout honteux d'avoir différé ſi long-tems; mais je ne puis guère me repentir de ma négligence, puiſqu'elle me fait connoître combien peu vous inſiſtez ſur tout ce qui s'appelle cérémonie, & combien la part que j'ai à votre ſouvenir, eſt plus conſidérable que je ne mérite. J'ai paſſé preſqu'une ſemaine entière à Londres, où je compte reſter juſqu'à ce que je devienne, par le ſecours de M. Jervas, *Elegans Formarum Spectator* (1). Je commence à découvrir des beautés qui ont été inviſibles à mes yeux juſqu'à préſent. Chaque coin d'un œil, le contour d'un nez ou d'une oreille, la moindre nuance de lumière ou d'ombre ſur une joue ou dans une foſſette, me raviſſent en admiration. Cet Amant qui, dans une de nos Comédies, trouve le bout

(1) M. Jervas donnoit à Pope des Leçons de Peinture.

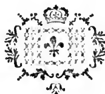
de l'oreille de ſa Maitreſſe ſi charmant, ne me paroît plus du tout ridicule; la laideur même, qui ne manque guère d'être accompagnée de quelqu'agrément, a auſſi ſes dangers pour moi. Jugez combien je ſouffre de voir que les Pièces des autres me paroiſſent tous les jours plus belles & plus parfaites, & les miennes plus informes. J'ai jetté là trois Docteurs Swift, qui flattoient autrefois ma vanité, deux Ladys Bridgewater, une Ducheſſe de Montague, outre une demi douzaine de Comtes & un Chevalier de la Jarretière. J'ai fait une Madone auſſi vieille que ſa Mère Sainte Anne. Ce qui eſt bien plus admirable encore, j'avois oſé diſputer le prix de la Peinture à Saint Luc; on dit qu'un Ange vint & finit ſon Tableau; mais vous jureriez que le Diable a mis la dernière main au mien, tant il eſt ſale & barbouillé.

Cependant je me conſole dans la penſée que je n'ai point violé le Commandement de Dieu; car, en vérité, mes Images ne reſſemblent à aucune choſe qui ſoit au Ciel, ſur la Terre, ou dans les eaux. Il n'y a pas à craindre qu'on leur rende jamais aucun culte, à moins qu'elles ne tombent entre les mains de ces Indiens qui, à ce qu'on dit, adorent certaines Idoles, préciſément à cauſe de leur laideur.

Je fuis charmé que l'Évantail avance (1); & je ne doute point qu'il ne charme les Belles, auffi long-tems que cette jolie machine badinera dans les mains de la poftérité. Ce n'eft pas tout; les deux Sexes peuvent s'en amufer en Angleterre, comme ils font à la Chine, où, comme vous favez, un Mandarin employe un éventail à fe rafraîchir, après avoir agité une affaire importante, & un Miniftre d'État à cacher fon vifage, lorfqu'il débite quelque grave menfonge.

Je fuis, &c.

(1) Poëme de Gay, intitulé: l'*Éventail.*



## LETTRE IV,

### DU DOCTEUR PARNELL A GAY.

*Binfield. Mai 4, 1714.*

COMME nous apprenons par votre Lettre, mon cher Gay, que vous êtes content de refpirer dans la fumée, de marcher dans la foule, de vous amufer du bruit, & même de faire de jolis tableaux de ce genre de vie, nous devrions vous abandonner comme un homme entêté de fon mauvais choix. Nous fentons néanmoins encore tant de pitié pour vous, que nous vous invitons à venir dans un lieu où vous pourrez fatisfaire votre goût pour les Livres, l'amitié & le repos. Mais fi vous ne venez pas nous voir, ceffez de nous tenter par votre defcription de la Cour; car, en honneur, l'humanité eft fragile; & nous ne pouvons que nous rappeller quelques honneurs particuliers dont on nous a gratifiés. Paffez-nous cet article. Si vous demandez de nos nouvelles, fachez que nous fommes tous bien à préfent. Mandez-nous par retour, les plus jolies chofes du monde; & n'oubliez pas mes commiffions. Saluez pour moi le Doyen, le Docteur Arbuthnot, M. Fort & le Prévôt. Adieu. Je fuis, &c.

## LETTRE V.

### DE POPE A GAY.

Entr'autres nouvelles, mandez-nous la meilleure, celle de votre ſanté, ſi toutefois elle eſt bonne; car M. Harcourt nous a fort alarmés à ce ſujet. Si vous avez quelque déſir de corriger votre vie, le ſeul expédient que je puiſſe vous propoſer, eſt de venir avec nous, où vous ne manquerez pas de place, quoique je couche dans un petit lit ſous le Docteur (1). Vous pourrez converſer ici avec les anciens Grecs, vous initier dans toutes leurs coutumes, & apprendre leurs prières par cœur comme nous avons fait. Dimanche dernier, Arbuthnot voulant reciter l'Oraiſon Dominicale, dit, par diſtraction, la moitié de la prière de Chrysès à Apollon. Les mauvais effets des altercations & des querelles, expoſés ſi pathétiquement dans l'Iliade, me font vivre dans une union exemplaire à tous égards, avec le Docteur Par-

(1) Parnell, qui étoit alors avec Pope.

nell. Nous méritons l'hommage de tous les Poëtes pauvres, divisés, factieux & intéressés.

Comme notre goût pour la contemplation ne fait qu'augmenter chaque jour, nous sommes à présent si graves, que nous n'avons pas voulu rire de toute la semaine des misères qui se passent autour de nous. Mes profondes méditations sur des sujets sublimes ont armé mon front de tant de sévérité, qu'il ressemble à celui de Jupiter; & je fais son signe de tête avec autant de dignité, lorsque je donne les mains à quelqu'importante proposition du Docteur, ou lorsque je m'avise de le critiquer. En un mot, Young même n'a pas la figure plus théâtrale, quand il déclame, que moi, en conséquence de mon commerce avec Homère.

Cela posé, je ne puis consentir à la publication de cette bagatelle burlesque que vous avez faite. Le Docteur Parnell pense comme moi là-dessus, & croit qu'il n'est pas à propos de l'imprimer.

Mes complimens au Doyen, au Docteur Arbuthnot, à M. Fort, & à M. Fortescue. Dites aussi à nos Amis du Café de Button, que je ne les oublie pas. Je suis, divin Bucolique, votre Ami.

# LETTRE VI.

## DE POPE AU MÊME.

*Septembre 23, 1714.*

JE félicite notre Patrie commune de votre retour (1) ; j'en félicite vos Amis ; je m'en félicite moi-même. Soit que vous reveniez comblé de gloire, favori de la Cour, chéri des Grands, & rempli d'agréables espérances ; ou que vous soyez plongé dans la mélancolie, frappé de l'idée des revers de la Fortune, & inquiet pour l'avenir ; soit enfin que vous retourniez Whig triomphant ou Tory découragé, vous êtes également bien venu, également cher à mes yeux. Si vous êtes heureux, je prendrai part à votre bonheur ; & si vous éprouvez des disgraces, il y aura toujours une bonne place pour vous dans mon cœur, &

(1) Au commencement de cette année Gay alla à Hanovre avec le Comte de Clarendon, qui fit ce Voyage par ordre de la Reine Anne. A sa mort, ils revinrent en Angleterre ; & ce fut à cette occasion que Pope écrivit cette Lettre à son Ami.

une

une retraite à Binfield, dans les plus mauvais tems. Si vous êtes Tory, ou que vous passiez pour tel dans l'esprit de quelques gens, je sais que ce soupçon ne porte que sur les témoignages de votre reconnoissance envers des Personnes qui vous ont marqué de l'affection, & dont la politique ne vous eut jamais pour Fauteur. Si vous êtes Whig, ce que j'aime mieux, & ce qui est plus conforme à vos principes & aux miens, puisqu'étant tous deux Poëtes, nous avons un penchant naturel pour la Liberté, je sais que vous serez un homme de bien, & peu disposé à faire du mal. En général, vous êtes incapable d'appartenir à l'un des deux Partis, jusqu'au point de ne devenir bon à rien. Ainsi, encore une fois, quelque chose que vous soyez, ou dans quelqu'état que vous puissiez vous trouver, je vous tiens pour le très-bien venu.

Deux de vos anciens Amis se plaignent de n'avoir point reçu de vos nouvelles depuis la mort de la Reine. Je leur ai dit qu'il n'y avoit personne au monde, que j'aimasse davantage que M. Gay, & que cependant je ne lui avois pas écrit une seule fois pendant tout son voyage. Cet argument me paroissoit prouver incontestablement, qu'on pouvoit être véritablement Ami de

quelqu'un, ſans le lui dire tous les mois. Mais ils avoient auſſi des raiſons à alléguer en votre faveur, comme des Hommes, qui s'eſtiment véritablement l'un l'autre, ne manqueront guère d'en trouver pour avoir le double plaiſir de ſe contenter eux-mêmes en juſtifiant leurs Amis. Le dernier évènement a fait fermenter tous les eſprits (1), en excitant les plus vives eſpérances ; moi-même, qui ſuis trop philoſophe pour me former des idées flatteuſes de quelque Règne que ce ſoit, je me ſuis laiſſé aller au torrent. Durant vos voyages, je ne ſavois de quel côté vous décocher une Lettre, que je n'aurois pu tirer qu'à la volée, quand même je vous aurois ſuivi des yeux dans toutes vos courſes ; ajoûtez à cela cinquante Vers qu'Homère m'avoit ordonné de compoſer par jour ſans compter les notes. Mais ma tâche eſt à préſent remplie ; réjouiſſez-vous avec moi ; & venez me témoigner la part que vous prenez à ma ſatisfaction. Depuis votre départ, nous avons été inſéparables, le Docteur Parnell & moi. Nous ſommes actuellement à Bath, où ſi vous n'avez pas quelqu'autre engagement plus flatteur, votre viſite nous fera le plus grand plaiſir du monde. Ne

(1) La mort de la Reine Anne.

vous embarraſſez point de ce qu'il en pourra couter ; Homère nourrira ſes Enfans. Un mot de réponſe, s'il vous plaît, par la première Poſte. Le pauvre Parnell eſt fort mal.

Ne trouvez pas mauvais que j'ajoute ici un avis. Écrivez quelque choſe à la louange du Roi, ou du Prince, ou de la Princeſſe. Sur quelque pied que vous ſoyez à la Cour, cela ne peut jamais faire de mal. Je ne ſais comment finir cette Lettre, parce que j'ai encore mille choſes à vous dire ; mais j'aime mieux vous les dire de bouche.

Je ſuis, &c.



## LETTRE VII,

### DE POPE A GAY.

*Octobre 23, 1714.*

LA maladie qui m'exerce continuellement, m'a inspiré tant de mélancolie, que l'immortalité de l'ame a été ma constante spéculation, & la mortalité de mon corps, mon fléau perpétuel. A parler vrai, Sénèque ne vaut rien dans un accès de douleur.

Le Docteur Parnell honorera le Recueil de Tomson de quelques jolies Pièces, & cela à ma prière. Il entre de grand cœur dans notre projet; je crains seulement que son séjour en Ville ne soit trop court. Le Docteur Swift goûte beaucoup ce plan, & le titre même, qui sera : *Les Ouvrages des Ignorans.* Ce Journal paroîtra chaque mois; & tous les bons Livres y seront frondés ironiquement, dans le même style que les Critiques modernes emploient pour décrier l'excellent, & louer le détestable.

J'irai à la campagne dans un mois ; & je vous prie de me donner, pour ce tems-là, votre Poëme

de l'Eventail, pour l'examiner à loisir. Je suis actuellement enfoncé dans la Poésie; & vous en saurez le résultat à la première entrevue.

Je voudrois bien voir M. Fortescue lorsqu'il viendra en Ville, avant que de partir pour son voyage. Si vous voulez lui dire cela, je me flatte qu'il trouvera moyen de me satisfaire. Je suis toujours, avec toute la sincérité possible,

Votre, &c.



# LETTRE VIII,

## DE POPE A GAY.

*Londres, Novembre 8, 1717.*

JE ſuis charmé de voir, par votre Lettre à M. Forteſcue, que vous en avez reçu une de moi : gardez-là bien, je vous prie; car, comme je ne l'ai jamais écrite, ce ſera une des plus grandes raretés du Monde.

Mon ſilence eſt l'effet de plus d'une cauſe. On m'a aſſuré que vous deviez arriver ici dans peu ; j'ai erré de lieu en lieu la plus grande partie de l'Été ; & la mort de mon Père vient de me plonger, depuis quelques ſemaines, dans une mortelle affliction.

Je n'entrerai point dans le détail de mes chagrins, pour deux raiſons ; parce que je ſuis réellement affligé, & qu'ainſi il n'eſt pas néceſſaire que je le paroiſſe ; & parce que ce ne ſont point les chagrins d'un autre, mais les miens. Je vous crois cependant aſſez mon Ami, pour être bien aiſe d'apprendre qu'il eſt mort comme il a vécu, tranquilement & ſans bruit.

*Sic mihi contingat vivere, ſicque mori.*

Je ne ſuis pas aujourd'hui diſpoſé à dire des choſes réjouiſſantes ; & je n'affecterai pas non plus de les éviter. Je ne ſaurois vous amuſer, ni M. Pulteney, comme vous m'avez amuſé, auſſi bien que Mylord Burlington, par votre Lettre à M. Lowndes (1) ; je ſuis ſeulement fâché que vous n'ayez pas de plus grand ſujet de plainte contre M. Lowndes ; & je ſouhaiterois que vous payaſſiez quelques centaines de livres ſterling pour l'impôt ſur les Terres. Quant à moi, je n'ai rien à démêler avec cet impôt ; de ſorte que nous devons l'un & l'autre le remercier, comme de vrais Patriotes, de tout le bien qu'il a fait à la Nation & au Gouvernement, ſans qu'il nous en coûte un ſou. Il faut vous dire que j'ai reçu votre Lettre d'Aix : vous prétendez qu'il ne fait pas bon écrire quand on prend les eaux ; & j'ai remarqué depuis que vous penſez comme moi, qu'il n'eſt pas bon non plus d'écrire quand on ne les prend pas. Mais je m'imagine que ce qui ne s'accorde pas avec les eaux, n'eſt pas d'écrire, mais de penſer ; écrivez donc ;

(1) C'eſt une eſpèce de Poëme qui a pour titre : *A mon ingénieux & digne Ami G. . . Lowndes, Écuyer, Auteur du célèbre Traité* in-folio, *intitulé*, le Bill concernant l'Impôt ſur les Terres.

&, pour n'en être point incommodé, que ce soit à la façon de nos Confrères les Poëtes modernes.

La Duchesse, Mylord Warwick, Mylord Stanhope, Madame Bellenden, Madame Lepell, & je ne sais combien d'autres, ont eu de vos Lettres. Nous comptons, le Docteur Arbuthnot & moi, d'être aussi traités en Amis. Je vous prierois de saluer M. Pulteney; mais il est mal en Cour; & je vous chargerois de bien des complimens pour Madame Pulteney, si elle ne s'étoit pas si fort déclarée pour les Whigs. Mylod Burlington m'a dit qu'elle avoit effacé toutes les Belles de France, comme elle avoit déjà fait en Angleterre. J'en suis fâché, à cause du tort que cela fera à notre sainte Religion, si des Dames hérétiques éclipsent ces Beautés orthodoxes, dont les yeux sont notre dernière ressource, pour convertir & vous & vos pareils.

Je suis, &c.

Je vous félicite de la naissance du jeune Prince, dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre; car, ne vous ayant jamais rien promis, il ne vous a aussi jamais manqué de parole.

## LETTRE IX,

### DE GAY A M. F***.

*Stanton-Harcourt, Août 9, 1718.*

LES feules nouvelles que vous puiffiez attendre de ma part, font des nouvelles du Ciel; car je fuis entièrement hors du Monde; & il n'y a prefque rien qui parvienne jufqu'à moi, excepté le bruit du tonnerre, que vous aurez fans doute entendu auffi. Nous lifons, dans d'anciens Auteurs, que la foudre a renverfé de hautes tours jufqu'aux fondemens, tandis que d'humbles vallées n'ont reçu aucun dommage : le feul préfervatif contre ce terrible Météore eft le laurier, qui garantiroit néanmoins affez mal la cervelle de nos Auteurs modernes. Mais, pour vous prouver qu'il arrive fouvent le contraire, je dois vous dire que la plus haute & la plus extravagante collection de tours qu'il y ait dans l'Univers n'a rien fouffert, dans le tems qu'une meule d'orge, qui étoit tout près, a été réduite en cendres : plût à Dieu que l'action de la foudre s'en fût tenue-là ! Au pied de la meule étoient affis, à l'ombre d'un

hêtre, deux Amans auſſi fidèles qu'on en puiſſe trouver dans aucun Roman. Jean Howet étoit un Garçon quarré, qui pouvoit avoir vingt-cinq ans. Sara Drew, qui étoit plutôt jolie que belle, avoit à peu près le même âge. Ils s'occupoient enſemble aux différens travaux de la campagne : Jean amenoit à ſa Maitreſſe, matin & ſoir, les vaches qu'elle devoit traire : à la dernière Foire, il lui avoit acheté du tafetas verd pour ſon chapeau de paille ; & la deviſe gravée ſur ſa bague d'argent, étoit de ſon invention. Leur amour étoit le ſujet de la converſation de tout le Voiſinage ; & les mauvaiſes Langues n'ont jamais oſé dire qu'ils avoient d'autres vues, que d'unir leur ſort par un légitime mariage. Jean venoit d'obtenir, le matin même, le conſentement des Parens de ſa Belle ; & ils ne devoient plus attendre que juſqu'à la ſemaine prochaine pour être heureux. Peut-être que, dans les intervalles de leurs travaux, ils s'entretenoient de leurs habits de nôces : ce qu'il y a de certain, c'eſt que Jean s'amuſoit à aſſortir un bouquet de fleurs champêtres, les plus analogues au teint de Sara. Au milieu de cette douce & innocente occupation ( c'étoit le dernier Juillet, entre deux & trois heures après midi ) le Ciel commença à ſe couvrir d'un noir

nuage, dont il partit bientôt de ſi violens coups de tonnerre, & de ſi terribles éclairs, que tous les Laboureurs ſe ſauvèrent pour chercher quelque abri. Sara s'évanouit de frayeur ſur un tas d'orge. Jean, qui ne la quittoit jamais, ſe tenoit près d'elle, & l'avoit entourée de gerbes pour la garantir de l'orage. Un inſtant après, on entendit un coup affreux : chacun de ceux qui s'étoient ſauvés, cria à ſon Voiſin, s'il n'avoit pas été frappé de la foudre : aucune réponſe ne venant de l'endroit où nos Amans étoient tapis, on s'avança vers la meule d'orge, qu'on trouva fumante, & le tendre Couple ſans vie. Jean avoit une main autour du cou de Sara, & l'embraſſoit de l'autre, comme s'il avoit voulu la garantir du tonnerre. Ce fut dans cette tendre attitude, qu'ils paſſèrent en un inſtant de la vie à la mort. La paupière de l'œil gauche de Sara étoit un peu brûlée ; & l'on apperçut une tache noire ſur ſon ſein : ſon Amant étoit tout noir. Leurs Compagnons leur rendirent le triſte devoir de les tranſporter au Village, où ils furent enterrés le lendemain dans le Cimetière de Stanton-Harcourt. A la repréſentation de M. Pope & à la mienne, Mylord Harcourt a conſenti de les honorer d'une pierre ſépulcrale, à condition que nous en fournirions l'épitaphe. C'eſt

ce que nous avons fait ; mais, comme Mylord foutient que la Pièce eft trop fublime pour les Habitans de la Campagne, M. Pope s'eft engagé à en compofer une dans un goût plus fimple, & plus à la portée de tout le Monde (1).

Je fuis, &c.

(1) Voici la Traduction de cette Épitaphe: « Ci-giffent » *Jean Howet* & *Marie Drew*, Jeune-Homme adroit & Fille » fage de cette Paroiffe, qui travaillant à la moiffon avec » plufieurs autres, furent frappés de la Foudre dans un inf- » tant, le dernier jour de Juillet 1718. Ne t'imagine pas que » la mort foudaine de deux Amans fi fidèles foit un jugement » rigoureux de la Providence. Il n'appartient qu'à des Vic- » times pures d'être confumées par un feu célefte. Aime la » Vertu ; & garde-toi bien d'être effrayé d'un trépas fubit. » Quand Dieu fait defcendre au tombeau l'Innocence, il » eft également jufte, en quelque tems qu'il prononce cet » arrêt. La même miféricorde ôte la vie, ou la conferve ».



## LETTRE X.

### DE POPE A GAY.

*Septembre 11, 1722.*

JE vous remercie, mon cher Gay, de votre souvenir. Quant à moi, je viendrois peut-être à bout de m'oublier moi-même, si votre idée ne se trouvoit pas étoitement unie à la mienne. Je crains bien de ne voir, ni vous, ni le Soleil votre Père, avant que vous alliez à Bath; je voudrois cependant bien le voir maintenant, & apprendre de vos nouvelles. Je vous prie de rappeller à M. Congreve, qu'il y a, dans ce coin du Monde, un Homme qui l'aime bien, & qu'il est d'autres Personnes dans l'Univers que M. Gay & la Duchesse. Il y a des Dames à Richmond & dans le Voisinage, qui font un cas infini de lui & de vous; je jurerois qu'au moins l'une d'entr'elles, savoir Madame Howard, est fort sincère à ce sujet.

Mademoiselle Blount, dont vous avez la bonté de parler, doit aller bientôt en Suffex avec elle. J'espère que Mademoiselle Pulteney se trouve bien des eaux de Bath, quoique je n'aie guère de cha-

rité pour les Dames, & que je ne leur veuille guère de bien, à cause qu'elles perdent leurs meilleurs Amis, les Hommes. Je vous prie de lui dire qu'elle a oublié la première commiſſion dont je l'ai chargée; en conſéquence, ce ſera la dernière; ce dont je crains fort qu'elle ne ſoit bien aiſe. Arbuthnot eſt un homme étrange : il quitte Londres, & laiſſe ſes Bâtards à la porte des autres. Il m'a trompé juſqu'à ce jour : je le croyois bon Politique. Mandez-lui, s'il vous plaît, que j'ai fait des recherches fort inciviles au ſujet de la ſanté de ſa Femme & de ſa Famille. Je penſe que cela eſt au-deſſous d'un Bel-Eſprit, & d'un Joueur de piquet. Ils ſe portent tous bien. J'eſpère que le ventre du Docteur eſt en bon état, quoique Madame A*** ſe ſoit brûlé l'ombilic.

Puiſque je ſuis ſur ce chapitre, je vous prie d'avoir une conſultation avec le Docteur Arbuthnot & le Docteur Chene, pour déterminer juſqu'à quel point il ſera permis à votre ventre de s'étendre encore, en reſtant en-deçà du volume des leurs. Dites au Docteur Arbuthnot, que même les Pâtés de pigeons ſont ſuſpects à nos Miniſtres; car ceux qu'on a envoyés à l'Evêque de Rocheſter, ont été ouverts à la Tour par des mains prophanes. C'eſt la première fois que des Pigeons morts

ont été soupçonnés de servir à des correspondances. Sérieusement, vous serez touché, aussi bien que M. Congreve & le Docteur, de l'inquiétude & de la surprise que j'ai dû éprouver, en apprenant la nouvelle de la disgrace d'un Homme que j'ai tant lieu d'aimer. Il faut que je sois bien malheureux : à peine quelqu'un est-il devenu l'objet de mon affection & de mon estime, qu'il meurt comme M. Craggs, ou qu'il est mis en prison comme l'Evêque. Dieu veuille exaucer les vœux que je forme en sa faveur, le faire paroître aussi innocent que je me le représente, & rendre les idées de ses Ennemis, sur son sujet, conformes aux miennes. Si vous pensez que je ne devrois pas m'expliquer si clairement, dites à M. Congreve & au Docteur, que c'est à eux que j'écris.

Je suis, &c.



## LETTRE XI.

### DE POPE A GAY.

*Juillet 13, 1722.*

VOTRE Lettre m'a fait un plaiſir infini. J'y aurois répondu plutôt, ſi je n'avois pas été trompé (& je ne ſuis pas le ſeul à qui ce malheur arrive) pour avoir prêté l'oreille à des Dames, qui m'ont dit que vous deviez revenir inceſſamment de Tunbridge avec Mylady Burlington, & que Mylord étoit parti pour vous ramener. Le Monde ne nous fournit que trop d'exemples du malheur dont vous vous plaignez, & qui ne me touche pas moins que vous : je voudrois que ceux qu'on appelle les Grands, penſaſſent comme nous; mais ce ſont réellement les plus petits Êtres qu'il y ait ſur la Terre; d'ailleurs ſouverainement déſintéreſſés, puiſqu'ils négligent le plus grand de leurs intérêts, qui eſt d'engager d'honnêtes Gens à vouloir bien être leurs Amis.

Je n'ai pas vu une ſeule fois celui dont vous paroiſſez mécontent. Je m'imaginois que, ſuivant le précepte de l'Apôtre, il n'étoit qu'une même chair avec ſa Femme. •

Mille

Mille aſſurances de reſpect à Mylord Burlington, dont les excellentes qualités me ſont connues depuis long-tems, & l'élèvent à mes yeux au-deſſus de tous ceux de ſon rang.

Je n'ai pas oublié vos complimens à Mylord Bolingbroke : j'aurai bientôt occaſion de m'acquitter plus amplement de votre commiſſion ; car il revient de France le mois prochain. Madame Howard a écrit quelque choſe dans une Lettre, dont elle dit qu'elle ſe repent. Je n'ai jamais connu de caractère plus doux & plus aimable que le ſien ; on diroit qu'elle n'a jamais fréquenté aucune Dame de Cour, & qu'elle ne peut avoir été élevée que parmi des Agneaux & des Tourterelles.

Vers la fin de cette ſemaine, M. Forteſcue viendra paſſer quelques jours avec moi. Nous boirons à votre ſanté, en diſant plus d'une fois : Que n'eſt-il ici !

Je ſuis, &c.



## LETTRE XII,

### DE POPE A GAY.

*Septembre 11, 1722.*

VOUS me demandez comment je me porte ; & je ſuis dans la triſte néceſſité de vous répondre, plus mal que jamais. Tous les remèdes que j'ai eſſayés ſont inutiles ; & peu s'en faut que je n'y renonce entièrement. Je ſouhaite, avec ce zèle qui caractériſe les véritables Amis, que votre ſanté ſe trouve bientôt parfaitement rétablie par l'uſage des eaux. Je ſuis toujours charmé d'apprendre de vos nouvelles par vous-même, ou par quelque autre, quoique la première de ces voies me ſoit infiniment plus agréable : mon cœur s'occupe tellement de vous, que je ne parle preſque d'autre choſe à tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître. Faites-en de même à mon égard avec ceux que vous voyez journellement. Dites ce que vous croirez juſte à mes Amis ; & s'il ſe trouve quelqu'un aſſez prévenu contre moi, pour ne pas vouloir être de ce nombre, je ſouhaite que le

tems lui apprenne qu'il ne m'a point connu, quoiqu'à dire vrai, ce ſoit une aſſez pauvre reſſource que le tems, pour un Homme qui ne ſauroit compter ſur une ſemaine entière de ſanté. Il y a déjà quinze jours que j'attends le retour du Docteur Arbuthnot, ſans quoi je lui aurois écrit. S'il ſemble par ſon ſilence qu'il m'a oublié, je le juſtifie, parce qu'il peut être dans le même préjugé à mon égard; & cependant je ne penſe pas qu'il ait au Monde un Ami plus ſincère que moi; d'où je conclus qu'il m'aime auſſi.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XIII.

### DE POPE A GAY.

Je vous proteste que dans la mélancolie profonde où me plonge le péril de ma Mère, rien n'a plus contribué à augmenter mon affliction, que l'impossibilité où je me suis trouvé de la quitter un moment pour vous aller voir. Quoiqu'elle vive encore, elle ne fait que mourir plus lentement : mais, pour vous, j'espère que votre rétablissement sera plus assuré. Après avoir d'abord conçu quelque espoir sur le sort de ma Mère, j'ai observé depuis deux jours les plus dangereux symptômes ; & s'il n'arrive incessamment quelque heureuse révolution, je la perds sans retour. Dans cette crise affligeante, rien ne peut soulager ma douleur, que l'espérance de votre parfaite guérison : puisse-t-elle aller toujours en augmentant ! Ce qui m'affecte davantage, mon cher Gay, c'est que je suis hors d'état de vous payer une partie de la dette que j'ai contractée dans une occasion semblable, quand vous m'avez tenu compagnie pendant ma grande maladie. Dieu veuille que votre santé se fortifie autant que

celle de ma Mère doit s'affoiblir! Je compte qu'alors vous n'auriez rien à craindre. Puissiez-vous passer les années qui vous restent encore, avec un agrément & une tranquilité, qui soient plutôt votre propre ouvrage, que l'effet précaire de la faveur des Grands! Puissions-nous, vous & moi, vivre ensemble, sans souhaiter d'autre bonheur ou d'autres acquisitions, que celles que la seule Amitié procure! Dieu vous conserve, vous & trois ou quatre autres encore que j'ai connus aussi longtems, afin que la perte de ma Mère se remplace au moins par quelque chose qui mérite d'entrer en comparaison avec elle. Adieu, mon cher Gay. Tant que nous vivrons, je serai, &c.

Ce que je vous ai dit dans ma dernière Lettre, je le répète dans celle-ci : ne songez pas à m'écrire. Le Docteur, Madame Howard, & Madame Blount, me donnent journellement de vos nouvelles.



## LETTRE XIV, DE POPE A GAY.

*Le Dimanche au ſoir.*

LA vue de votre Lettre m'a fait un vrai plaiſir, quoique je craigne qu'il ne vous en ait coûté trop de peine. Je voudrois ignorer l'état d'exceſſive foibleſſe où vous vous trouvez. Chaque jour de la ſemaine dernière, j'eſpérois pouvoir vous rendre une viſite; mais ma Mère eſt toujours fort mal : je tremble que la diarrhée ne revienne, & ne l'emporte dans un inſtant. Je n'oſe donc pas m'éloigner d'elle un ſeul jour, de peur d'en être ſéparé ſans avoir reçu ſes derniers adieux. Dieu vous rétabliſſe promptement, & auſſi bien que votre âge peut le permettre! Ce que je vous ai écrit ne mérite pas de ſi grands remercîmens. Je vous aime, & n'ai fait ſimplement que parler comme je le devois. L'ancien ſalut des Romains vous convient exactement dans la ſituation où vous êtes : *Vive memor noſtri.*

Je ſuis, &c.

Je vous envoye une très-obligeante Lettre de M. Digby. Nous avons eu une petite correſpondance à votre ſujet.

## LETTRE XV.

### DE POPE A GAY.

IL n'y a point de termes qui puiſſent exprimer mes inquiétudes à votre égard : celles qui m'agitent, à la veille de perdre ma Mère, n'affoibliſſent point mes alarmes. Sans la puiſſante raiſon qui me retient ici, j'aurois été prendre un appartement à Hamſtead, pour être continuellement avec vous. Le Docteur m'a donné tous les jours de vos nouvelles; mais elles ne m'ont pas encore raſſuré. Dieu prolonge votre vie, & vous rende la ſanté! Je lui demande cette grace pour moi-même; car je ſens que je vous aime davantage, que je ne le croyois dans le tems que vous vous portiez bien, quoique je vous aie toujours bien aimé. Si j'ai le malheur d'enterrer ma pauvre Mère, & que, d'un autre côté, je ſois aſſez heureux pour que mes vœux pour votre convaleſcence ſoient exaucés, j'eſpère que nous pourrons paſſer enſemble le reſte de nos jours. Comme il ſe pourroit très-bien, que l'air d'un meilleur Climat, tel que celui de la partie méridionale de la France, fût propre à vous rétablir, je ne manquerois point,

en pareil cas, de m'y rendre avec vous, & suivant toutes les apparences, nous emmenerions le Doyen (1), qui eſt déja iſolé comme je le ſerai bientôt. Mon cher Gay, ne vous laiſſez pas abattre par les ſouffrances. Dieu eſt un meilleur Ami qu'une Cour, qui ne mérite pas même d'être miſe en parallèle avec un Homme de bien. Je vous promets une amitié à toute épreuve, quelque choſe qui puiſſe arriver; & je ne ſouhaite rien tant au monde que votre rétabliſſement.

Je ſuis, &c.

Quand même vous ſeriez en état d'écrire, n'en faites rien : le Docteur me dit tout.

(1) Swift.



## LETTRE XVI,

### DE POPE A GAY.

JE ſuis bien aiſe d'apprendre que votre ſanté ſe fortifie de jour en jour ; il n'y auroit pas de mal, quand vous me feriez répéter la même nouvelle d'heure en heure. Je me ſouviens parfaitement de quel ſecours vous m'avez été dans la maladie précédente de ma Mère ; & je m'afflige de ne pouvoir être avec vous, ni vous avec moi. Si je l'avois perdue, je vous aurois tenu fidelle compagnie durant votre indiſpoſition. Il y a cinq ſemaines que je ne ſuis point ſorti de chez moi ; & j'ai été abſolument ſeul, excepté pendant trois ou quatre jours. Les Amis ordinaires étendent rarement leur affection juſqu'à la diſtance de dix milles. Mylord Bolingbroke & M. Béthel n'ont pas manqué de me rendre pluſieurs viſites ; j'ai vu une fois M. Blount ; & tous les autres ſe ſont contentés de m'envoyer des meſſages. Jamais je n'ai paſſé plus triſtement mon tems ; & pour ſurcroit de malheur, M. Congrève vient de mourir. Il y a plus de vingt ans que je le connois. Hélas ! chaque année emporte quelqu'objet chéri, juſqu'à ce qu'a-

près avoir ſurvécu à tout ce que nous avons aimé, nous finiſſions comme nous avons commencé, c'eſt-à-dire, par être de miſérables Individus. Adieu, c'eſt aujourd'hui mon jour de naiſſance; & voici ce que j'ai penſé à cette occaſion.

«Si la Nature augmente la meſure de notre » exiſtence, ſans multiplier les agrémens de la » vie; ſi, au contraire, elle les laiſſe paſſer comme » un crible; ſi chaque année ſtérile eſt marquée » par la perte de quelque plaiſir, de ſorte que » l'on n'y gagne que quelques triſtes réflexions; » eſt-ce-là un jour de Naiſſance ? Je n'y vois, » hélas ! que les funérailles de l'Année précé- » dente ».

Je ſuis, &c.



## LETTRE XVII.
### DE POPE A MADAME HOWARD.

*Juin 20.*

JE ne ſaurois me diſpenſer de profiter de cette occaſion, pour vous féliciter ſur l'accroiſſement de votre Famille ; car votre Vache a heureuſement mis bas ce matin tout ce qu'elle pouvoit produire de plus parfait, un petit de l'eſpèce femelle, qui reſſemble à ſa Mère comme deux gouttes d'eau. Tous les Palefrois des Chevaliers Errans ayant été diſtingués par de grands noms, pourquoi les Brebis & les Vaches d'une Dame qui fait tant d'honneur à la Vie Paſtorale, ne ſeroient-elles pas déſignées par des noms propres à flatter l'oreille ? En vertu de ce raiſonnement, nous lui avons donné celui de la Femme de Céſar, *Calpurnie* (1) ; car de même qu'une Louve a allaité Romulus & Remus, une Vache a nourri pareillement cette Dame Romaine ; & c'eſt de là qu'elle a pris ſon nom. Nous avons célébré ce jour de naiſſance par un dîner froid à Marblehill (2) ;

(1) Ce nom fait alluſion au mot *Calf*, qui en Anglois ſignifie un *Veau*.

(2) Maiſon de Madame Howard.

& la Dame Sufanne nous a fait bien boire; nous avons eu chère de Commiffaire, & des laitues d'une Ifle Grecque appellée *Cos.* Notre groupe fe propofe d'y dîner encore demain & Vendredi, pour célébrer le lendemain & le fur-lendemain d'un évènement fi mémorable. Le Doyen Swift doit être de ce dernier feftin. Nous le recevrons dans votre Salle, qui eft l'endroit du monde le plus charmant, après celui où vous êtes. Si ce n'étoit à caufe de vous, nous abjurerions toutes les Cours; & réellement c'eft une chofe très-mortifiante, que nous ne faurions nous tranfplanter à la Cour pour vivre avec vous, ni vous entraîner à la Campagne pour vivre avec nous; ainfi nous prendrons ce que nous pourrons de ce qui vous appartient; & nous nous rendrons auffi heureux qu'il fera poffible.

Quand vous viendrez tous à Richmond, j'efpère que cette compagnie n'en fera pas plus mauvaife. J'admire notre ami Gay, qui eft amoureux de la Cour. Je ne fuis point de fon goût; & je ne veux voir autre chofe de la Cour que vous; car je fuis entièrement & uniquement,

Votre, &c.

## LETTRE XVIII,

### DE POPE A GAY.

*Juillet 21.*

Vous avez, dans ma mémoire, la même place que les bonnes choses y occupent ordinairement. Toutes les fois que je pense, je vous trouve dans mon cœur; mais je pense rarement. Cependant vous me devez la même indulgence que j'ai pour tous mes Amis, & que, sans cela, ils prendroient bien d'eux-mêmes; je suppose qu'ils sont distraits par mille affaires qui les empêchent de me donner des marques de leur souvenir, quoiqu'ils me gardent dans le fond de l'ame, toute l'amitié que je mérite de leur part. Ainsi je crois que vingt années d'exactitude contre-balancent bien l'omission peut-être d'un mois; & si vous vous en plaignez à quelqu'autre, je n'aurai pas tort, mais ce sera vous. Si cette Lettre vous paroît un peu chagrine, considérez que je viens de recevoir la nouvelle de la mort du pauvre Fenton, que j'ai aimé & estimé depuis plus de quinze ans. Il est mort à Easthamstead, d'indolence & d'inaction; évitez un pareil

fort en faisant un peu d'exercice. J'espère que la Duchesse (1) aura soin de vous à cet égard, & vous fera galopper à sa suite, ou vous fatiguera suffisamment à la maison. Madame Howard, qui est fort inquiette à votre sujet, est si irritée que je ne vous aie pas écrit, non plus que Madame Blount, que dans ma jalousie, je vous hais presque autant que si vous remplissiez quelque grand poste à la Cour; or, vous m'avouerez qu'il n'y a point de cause au monde plus propre à faire naître des sentimens d'envie & de jalousie dans l'ame d'un Poëte courageux, & qui n'a point de pension. Tout ceci n'est cependant rien; car je vous aime, & serai toute ma vie,

Votre, &c.

(1) De Queensbury.



# LETTRE XIX,

## DE POPE A GAY.

*Octobre 6, 1727.*

IL y a déjà long-tems que je vous ai dit qu'aux huit Béatitudes de l'Ecriture, on pourroit ajouter cette neuvième : « Bienheureux ſont ceux qui » n'attendent rien ; car leur eſpérance ne ſera » point trompée ».

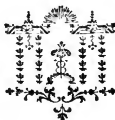
Je ſuis tenté de vous féliciter de ce que vous voilà affranchi de toute dépendance de la Cour. J'oſe vous dire que vous n'en deviendrez que meilleur, & plus homme de bien ; j'ajoute que vous vous en porterez mieux, & que vous vivrez plus content. Vous êtes heureuſement débarraſſé de mille impertinentes cérémonies ; & vous ne reſpirerez plus un air, dont l'infection altère toujours, plus ou moins, la ſanté de l'ame. A la vérité, les Princes, & les Pairs Valets des Princes, & les Dames, qui ſont folles des Pairs, ne vous honoreront plus de leur ſourire ; mais des Gens de mérite, & des Amis réels, ne vous en regarderont que de meilleur œil. Il y a une choſe, la ſeule

au monde que les Rois & les Reines ne sauroient donner, car ils ne l'ont pas eux-mêmes, c'est la liberté. Ce bien vaut tous les autres; & graces à Dieu, tout Anglois l'a sans être obligé de le demander. Vous jouirez de ce bien, & de votre propre intégrité; vous direz dans votre cœur, que vous n'avez point mérité ces faveurs que les Cours n'accordent qu'à de vils esclaves, ou à d'abjects Complaisans. On ne s'avance auprès des Grands, que par des attentions & des services peu compatibles avec un caractère noble & généreux. Il faut flatter leur vanité, ou se rendre le Ministre de leurs passions. Celui qui est le plus faux, est leur premier Favori; & quand un Homme, en suivant cette honorable route, parvient à quelque poste honorable, il se trouve précisément tel qu'il faut, pour être détesté de tout le monde; c'est ce qui est démontré par plus d'une expérience.

Je pense que vous avez consulté quelqu'un avant que d'écrire la Lettre que vous avez envoyée par Mylord Grantham; & vous ne pouviez vous adresser à un meilleur juge des bienséances & des formules, qu'à celui que je soupçonne. Je ne suis pas tout-à-fait sans crainte à ce sujet; c'est un mauvais augure; mais qu'ai-je à faire

faire des augures des Cours ? Cher Gay, adieu. Je n'ajouterai plus qu'un mot qu'un Courtifan n'auroit jamais la groffièreté de dire. Tant que vous ne ferez le Serviteur de perfonne, vous pourrez être l'Ami de quelqu'un ; & comme tel je vous embraffe dans toutes les conditions de la vie. Tant que j'aurai un chelin, il y aura toujours fix & même huit fous pour vous. Je vivrai du refte comme je pourrai.

Je fuis, &c.



## LETTRE XX,

### DE GAY A POPE.

*Août 2, 1728.*

IL y a quinze jours, ou trois ſemaines, que je vous ai écrit; j'aurois pu, à la vérité, m'acquitter de ce devoir plutôt; je penſois toujours, après le départ de la Poſte, que j'aurois dû vous écrire; & votre idée me revenoit continuellement à quelqu'autre occaſion. Remerciez bien Madame B*** de ſes ſentimens avantageux pour moi; j'en ſuis informé par notre Amie de la Cour, qui paroît ſatisfaite de ſon ſort, ſi j'en puis juger par la Lettre qu'elle a écrite. On eſt environné de tant de plaiſirs & de délices dans le ſéjour qu'elle habite, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on puiſſe avoir aſſez de ſanté & de force pour y tenir. Si elle peut le faire, tant mieux; & cette idée me ranime. Vous voyez que je ne ſuis pas entièrement indépendant, quoique je ſois plus libre qu'auparavant; car une grande partie de mon bonheur dépend du ſien. A-t-on déjà décidé à qui ſera la maiſon de la Veuve? Je n'ai point cédé mes pré-

tentions au Doyen; si l'on s'en défait, je souhaite que l'un de nous deux puisse l'avoir. J'espère que Madame Blount, Madame Howard & vous, formez tous le même vœu, & par le même motif qui m'engage à le faire. Tout ce que j'ai pu apprendre de vous en dernier lieu, je ne le tiens que des avertissemens des Gazettes, dont le style annonce que la race des Curls ne sera pas sitôt éteinte, & que la haine que ces Misérables vous portent, n'a sa source que dans la supériorité de votre mérite. Homère même n'a pas été plus maltraité par les François. La Duchesse vous fait bien des complimens; elle goûte tout ce que vous publiez. M. Congrève (1) admire avec moi votre fermeté; & nous aimons vos Ouvrages; car nous ne sommes pas des Sots (2). Adieu.

Je suis, &c.

(1) Parent de celui dont Pope avoit annoncé la mort dans une des Lettres précédentes.

(2) Allusion à la *Dunciade*.



## LETTRE XXI,
### DE POPE A GAY.

*Avril 18, 1730.*

SI mon amitié étoit auſſi efficace qu'elle eſt ſincère, vous ſeriez un de ceux en faveur de qui elle chercheroit à déployer ſon pouvoir. J'ai toujours fait cas des Papes qui ſe ſont le plus diſtingués par leur Népotiſme; c'eſt une marque que ces Saints Pères aimoient quelqu'un; ce qui eſt aſſez rare dans un âge avancé; & j'honore beaucoup aujourd'hui le Chevalier Walpole, à cauſe de ſa libéralité envers ſes Amis particuliers, & ſes Parens. Mais quel chagrin pour moi, quand je ſonge que mon amitié eſt ſi ſtérile en comparaiſon! Elle eſt de ſi peu d'uſage, que vous n'en pouvez rien recevoir, pas même un dîner à la diſtance où vous êtes, ni aider le Général que j'aime tant, à prendre un ſeul poiſſon. Ma ſeule reſſource eſt de vous regarder comme plus heureux que moi, & de commencer à vous porter envie; ſentiment peu éloigné de la haine, & qui eſt un excellent remède contre l'amitié. Comment ſe peut-il que la

Providence m'ait traité ſi ſévèrement, moi qui ſuis un plus grand objet de compaſſion qu'aucun Homme gras qui vive ſur la Terre ? Faut-il que je ſois forcé de boire du vin, tandis que vous buvez délicieuſement de l'eau préparée avec des oranges de la propre main de la Ducheſſe de Queensbury ? que je ſois condamné à vivre le long d'un grand chemin, comme un ancien Patriarche, & à recevoir journellement tant de monde, qu'on pourroit mettre ſur ma porte ce Vers de Virgile :

*Mane ſalutantum totis vomit ædibus undam ;*

dans le tems que, parfumé d'eau-roſe, vous goûtez, dans les boſquets d'Idalie, l'ombre & le frais avec la Ducheſſe de Queensbury ? Devois-je être condamné à dîner à la Cour avec les Dames qui ſont de garde à Windſor, pendant que vous avez le bonheur d'être exilé avec la Ducheſſe de Queensbury ? Tels ſont donc les caprices de la Fortune ! Il eſt vrai pourtant que je mérite dix fois plus que vous d'être banni ; & j'en dis autant de quelques Dames de par le monde, à qui la retraite conviendroit mieux qu'à Madame la Ducheſſe. Une des Belles de la Cour m'exhorte ſouvent à vous écrire ; & c'eſt, à ce que je ſuppoſe, pour s'en diſpenſer elle-même. Elle paroît

vous vouloir du bien ; je dis qu'elle paroît ; car c'eſt tout ce que je puis dire d'une perſonne qui habite une terre, où l'amitié n'eſt qu'apparente. Une autre, qui n'a jamais reſpiré l'air de la Cour, parle ſouvent de vous, & vous aime ſincèrement. Après tout, je penſe qu'elles ſont vos Amies l'une & l'autre. J'ai écrit à M. Forteſcue, & lui ai mandé les peines que vous aviez priſes pour le voir. Le Doyen ſe porte fort bien. Depuis quatre mois il ne m'a écrit que deux Lettres, dont chacune fait mention de vous de la manière la plus obligeante ; il eſt dans le nord de l'Irlande, & fait je ne ſais quoi, avec je ne ſais qui. M. Cléland m'entretient ſans ceſſe de vous ; il eſt à Tunbridge, où il dîne avec la vieille Ducheſſe, après lui avoir gagné tout ſon argent au jeu (1). Je ne ſais pas d'autres nouvelles, excepté que le Conſeiller Bickfort s'eſt bleſſé ; il s'appuye ſur une eſpèce de maſſue avec laquelle il viendra vous voir à Ameſbury. Je ſuis de Mylord Duc, de Madame la Ducheſſe, de Meſſieurs Dormer, & de vous, le très-humble, &c.

(1) Voyez la note qui eſt à la page 18 du Tome V.

## LETTRE XXII.

### DE POPE A GAY.

*Septembre 11, 1730.*

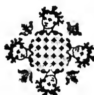
VOUS penfez à moi tous les jours, dites-vous; j'en fais autant à votre égard, je vous affure, & même plus fouvent qu'il ne convient à un homme raifonnable, qui doit plutôt tirer parti des chofes & des Hommes qui font autour de lui, que s'inquiéter pour ceux dont il eft éloigné. Quant à vous, dont l'abfence eft en quelque forte perpétuelle pour moi, vous devez plutôt vous offrir à ma mémoire comme un Homme mort, dont on fe fouvient encore, que comme Homme vivant qu'on fouhaiteroit vainement de revoir. Vous nous avez été enlevé pour être affocié à des intelligences d'un ordre fupérieur, c'eft-à-dire, au Duc & à la Ducheffe, depuis que relegués loin de la Cour, ils ne voient qu'eux-mêmes, & leurs vrais Amis. J'infère delà que dans un autre Monde de pareils Amis formeront auffi leur fociété. Oferois-je me flatter d'appartenir un jour à une claffe d'Êtres auffi nobles? Ce qu'il y a de certain, c'eft

que je ne suis pas moins détrompé des chimères de la Cour, qu'ils peuvent l'être. Je tiens pourtant encore un peu trop au Monde ; & cela ne doit pas vous étonner, ma retraite n'étant qu'à dix milles de la Capitale. Je vis dans le tourbillon des rapports, des mensonges, & des médisances ; c'est ici qu'on fait des Satyres contre la Beauté, qu'on calomnie la Vertu, & qu'on se moque de tout ce que la Religion & la Raison ont de plus sacré. Je suppose que de si odieux travers ne vous sont pas plus connus, que les Habitans de ce monceau de boue le sont aux Habitans de Jupiter, à moins que les ferventes prières de quelques-uns de vos Dévots ne vous parviennent sur les aîles de la poste ; car nous vous envisageons déjà comme un Bienheureux. Madame H*** élève de tems en tems son cœur à vous du fond de l'égoût des Grandeurs Humaines, c'est-à-dire, de la Cour. Madame B*** vous supplie de vous souvenir que durant votre vie mortelle, vous l'avez vue à Péterfham ; & Mylord B*** prend acte qu'il a adoré la Duchesse, dans le tems qu'il s'en falloit encore quelque chose, qu'elle ne fût aussi parfaite qu'à présent.

Le détail de nos besoins, de nos plaintes & de nos misères me meneroit trop loin ; il suffira d'en

rapporter un trait qui vous touchera ; car c'eſt la mort d'une bonne Femme ; & cette bonne Femme eſt la pauvre Madame Rollinſon. Son Mari eſt parti fort triſte pour Oxfordshire, d'où il doit ſe rendre à Bath. Adieu. Écrivez-moi auſſi ſouvent qu'il vous plaira ; & pour vous y encourager, je vous écrirai auſſi rarement que ſi vous ne m'écriviez jamais.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXIII.

### DE POPE A GAY.

*Octobre 1, 1730.*

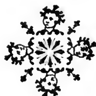
Vous n'auriez jamais deviné que, dans la faifon où nous fommes, je reffemble au Soleil, qui ne fe retire que pour briller dans la fuite avec plus d'éclat. Mais je crains que les nuages d'un long Hyver ne m'obfcurciffent totalement. Mes Amis peuvent fe rappeller mes beaux jours; & malgré cela, ils penferont, comme l'Irlandois, que la Lune vaut mieux, quand une fois je ferai éclipfé. Ce n'eft pas en qualité de Fils d'Apollon, que je me compare au Soleil, mais parce que je ne ferai prefque point vifible cet Hyver : je fuis trop foible pour faire quelque bien, ou pour procurer quelque agrément. A titre de Poëte, mes tons baiffent, comme le dit finement Dryden; & l'efprit qu'il faut dans les fociétés m'abandonne. Mes Livres feront donc ma reffource; & ma Bibliothèque, que j'ai mife en ordre, & dont

j'ai fait aggrandir la cheminée, servira, s'il se peut, à donner une nouvelle vie à mon ame & à mon corps. Une Personne, & c'est une Femme, Dieu me pardonne! avec qui j'ai passé, depuis quinze ans, trois ou quatre heures par jour, m'a conseillé de rester plus long-tems dans mon cabinet. Il m'a semblé qu'elle devoit avoir quelque raison pour me donner cet avis; & j'ai conclu qu'elle vouloit mettre le comble aux obligations que je lui ai, en me faisant retourner à l'emploi qui me convient le mieux; je veux dire, à mon commerce avec les Anciens & les Morts.

Jugez donc si je suis en droit de vous traiter comme un Bienheureux, lorsque je compare votre vie avec mon état de stupidité. Pour ce qui est du tems que j'ai passé à Windsor avec les Dames, ce n'est qu'un songe : je n'y ai été que deux nuits; & durant tout le jour je ne les voyois pas. Personne ne me fait la cour; & je compte bien aussi de ne la faire à Personne. Mes Amis de la belle saison partent pour Londres; & je les reverrai avec les Papillons, si je vis jusqu'à l'année prochaine; au reste, je ne m'en soucierois guère, si ce n'étoit pour l'amour d'eux. Mais, nous autres Auteurs, nous sommes obligés d'aimer la Posté-

rité, afin que la Poftérité nous aime; & je ne ferois pas fâché de voir les Enfans de la génération préfente parvenus à l'âge de raifon, uniquement dans l'efpérance qu'ils feront plus fages que leurs Pères.

Je fuis, &c.



# LETTRE XXIV,

## DE POPE A GAY.

IL eſt vrai que je vous écris rarement ; & c'eſt parce que je ne ſaurois me flatter de vous écrire quelque choſe de fort agréable ; car je ne puis rien vous dire, ſinon que j'exiſte : or, cette nouvelle n'a rien de fort intéreſſant pour vous, dont je ſuis ſéparé pour de ſi bonnes cauſes. Je fais encore, & ferai toujours des vœux pour votre proſpérité & votre bonheur : je ſouhaite que quelque heureux accident vous mette à votre aiſe, vous rende l'indépendance, & que je vive aſſez pour vous voir auſſi content, qu'on peut l'être dans ce pauvre Monde. Eſt-il donc dit que nous ne vivrons plus enſemble, comme nous avons fait autrefois ? Je ſens que le cours de ma vie ſe précipite. Ce n'eſt pas que je me porte plus mal que l'Hyver paſſé ; mais mon ame ne trouve plus rien autour d'elle pour ſe ſoutenir ; & j'éprouve qu'à meſure que je quitte le Monde, il m'abandonne auſſi. J'ai aſſez de Connoiſſances, mais peu d'Amis : encore ces derniers ſont-ils trop attachés à la Terre, pour que nous ſympatiſions parfaite-

ment ensemble. Quelques autres Amis, auxquels ce reproche ne convient pas, sont si éloignés de moi, que je ne puis les considérer que comme des Morts, dont la mémoire m'est en vénération. Mon naturel, mon tempéramment, & une habitude contractée dès ma jeunesse, n'ont produit en moi qu'un seul desir ambitieux; tous les autres ont été écartés par mon éducation, ma Religion, &c. Ce desir étoit de fixer & de conserver quelques vrais Amis. J'ai cru quelquefois avoir trouvé ce que je cherchois; mais je me suis ensuite apperçu que j'avois été la dupe de mon espoir. Après avoir renouvellé ces expériences, en plus d'une occasion, je suis tombé à la fin dans une espèce d'indolence, qui m'empèche de prendre la moindre peine pour que le Genre-humain fasse attention à moi. Et pourquoi prendrois-je des peines, puisque je n'ambitionne rien? Je me laisse aller ici entre les bras du Sommeil, où je resterai probablement jusqu'à ce que je m'endorme pour toujours, comme le Vieillard de Vérone. J'écoute ce qui se passe dans le sein du Monde bruyant, avec tant d'indifférence, que j'oublie le tout dès le lendemain; &, pour ce qui est du Monde savant, il ne s'y passe rien.

Je suis, &c.

# LETTRE XXV,

## DE POPE A GAY.

*Octobre 23, 1730.*

VOTRE Lettre est très-obligeante ; mais elle ne m'a pas fait autant de plaisir que bien d'autres que vous m'avez écrites, à cause de ce que vous me mandez de l'abattement de vos esprits. J'espère que ce n'est pas l'effet d'une constance excessive à ne boire que de l'eau : le Docteur Arbuthnot, & un autre Médecin fort habile, seroient assez de cet avis. Je voudrois aussi que vous ne vous livrassiez pas si absolument à la retraite, & que votre retour en Ville remédiât à cette espèce de dégoût que vous éprouvez, & qui vient de trop de recueillement. Je le souhaite en partie pour moi-même. Nous avons peu vécu ensemble à la dernière reprise; & nous devons nous servir l'un & l'autre de Médecin. L'ancienne recette, connue sous le nom de *studiorum similitudo, &c*, nous a fait un bien infini pendant plusieurs années; & probablement elle s'accorderoit encore avec notre constitution. Ce qui nous manque à l'un &

à l'autre, c'eſt d'être excités ; & il y a bien des Gens ici qui vous rendront ce ſervice, uniquement pour l'amour de l'eſprit, qui ſemble dire un long & dernier adieu à la Ville.

Je n'ai rien à vous mander qui vaille la peine d'être lu, ou vu. Notre ſiècle s'eſt, je crois, donné le mot, pour juſtifier tous les tableaux d'extravagance qui ſe trouvent dans la Dunciade ; & elle pourroit paſſer pour une Épitaphe publique, ſemblable à l'Inſcription des Thermopiles, *ſur tout un Peuple détruit.* On pourra, à la vérité, élever une ou deux Statues en bois, pour apprendre à la Poſtérité que la Bretagne a eu ſes Poëtes, & faire voir la ſtature & le mauvais goût de nos Ancêtres.

Mais, à propos de folie, avez-vous jamais rencontré en votre chemin M. Chubb, qui eſt un admirable phénomène ? J'ai parcouru tout ſon Volume, en admirant le Docteur, ſans approuver toujours pour cela ſa doctrine (1). J'ai paſſé

(1) Il s'agit ici d'un Volume *in-quarto*, écrit avant qu'on eût remarqué en lui les ſymptômes de ces extravagances, qui l'ont rendu ſi fameux dans la ſuite. Comme la Cour avoit choiſi Duck pour en faire le Rival de Pope, la Ville trois

trois jours à Londres, dans l'espace de quatre mois, deux à Windsor, & dix ou onze heures à Richmond; voilà toutes mes courses. Jugez à présent si je me plais dans ma Bibliothèque. Adieu. Pensez à un de vos premiers Amis, & qui sera tel jusqu'à la fin de sa vie. Madame Blount mérite d'avoir une place dans votre souvenir; car elle ne vous oublie jamais; & elle a toutes les qualités requises pour être une parfaite Amie. Je prie le Duc & la Duchesse de vouloir agréer mes très-humbles respects. Je suis bien aise que vous vous plaisiez dans leur société; & cela est fort généreux de ma part, puisque c'est l'obstacle qui vous éloigne de moi.

Je suis cependant toujours, &c.

---

s'imagina avoir rencontré en Chubb un homme propre à éclipser Locke. La modestie du Poéte de Cour le préserva des Petites-Maisons, tandis que la vanité du nouveau Philosophe, secondée par ses sages Admirateurs, lui fit tourner la cervelle.



## LETTRE XXVI.

### DE POPE A GAY.

*Octobre 2, 1732.*

LE Chevalier Cottrell m'annonce que vous viendrez dans peu en Ville. Nous avons besoin d'un renfort d'Amis, pendant que les Vents nous menacent, & que la Mer gronde. Le Soleil nous fait froidement un salut d'adieu; & nous sommes sur le point de substituer à la chaleur douce, mais éloignée, de cet Astre divin, un feu matériel & grossier, qui sera cependant plaisir. Je souhaiterois que vous pussiez être ici jusqu'à ce que votre Famille arrive: vous y vivriez plus innocemment, & tueriez moins de pauvres Animaux, qui n'ont jamais songé à vous faire le moindre mal. Vous devez, par délicatesse de conscience, séjourner à Londres, & la Duchesse à la Campagne, de peur de nuire à des Innocens d'une autre espèce. J'espère qu'elle ne va jamais à l'Eglise: le Duc devroit vous renfermer tous deux à la clef; & il en arriveroit moins de mal. Je vous conseille de chasser aux Hommes, & de tirer aux Fats & aux

Fripons. Cette ſorte de proie, quoique fort mauvaiſe en elle même, ne laiſſera pas de vous être utile, pour peu que vous ayez l'art de la conſerver; car les Parens ne manqueront pas de venir, & d'acheter les cadavres.

La mort de Wilks laiſſe Cibber, ſans Collegue, Dictateur abſolu & perpétuel du Théâtre, quoiqu'il n'ait été auparavant que le Bibulus de Céſar. L'ambition ſe contente d'un ſimple titre: Le pauvre plaiſir! Tout eſt mort ici: il n'y a plus de Politique à la Cour, ni de Commerce en Ville; la Poéſie ſeule donne quelques ſignes de vie. Tout ce qui ſait tracer des lettres, Hommes, Enfans, &c, compoſent des Vers ſur l'Hermitage Royal: on dit que la Reine eſt embarraſſée ſur la préférence: pour moi, je n'ai rien vu de meilleur que les Vers Latins de M. Poyntz. Vous feriez plaiſir à Mylady Suffolk, ſi vous ordonniez à votre Muſe d'eſſayer ſes forces ſur le même ſujet. Si la Ducheſſe de Queensbury exigeoit la même choſe de ma part, je lui obéirois: pluſieurs de vos Amis m'aſſurent, qu'on s'attend à une Pièce de votre façon. Quoiqu'on ait lieu de ſe plaindre de la Cour, il ne faut pas conſerver un éternel reſſentiment. Ainſi j'eſpère que vous ne fruſtrerez point

notre attente, & que Madame la Ducheſſe n'y mettra aucun obſtacle.

Le dernier volume du Recueil de nos folies vient de paroître. Tous vos Amis ſe ſouviennent de vous.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXVII,

### DE GAY A POPE,

*Octobre 7, 1732.*

ME voici enfin de retour de mon expédition en Somerset-Shire; mais je ne me porte pas si bien qu'auparavant; car j'ai, par intervalles, des douleurs de colique, qui me chagrinent cependant plus qu'elles ne m'incommodent. Nous avons été parfaitement bien reçus par-tout; & nos petites excursions nous ont procuré le plaisir d'admirer la beauté du Pays. Le Chevalier Windham s'occupe présentement à améliorer ses Terres, & à bâtir force Châteaux en Espagne. Nous avons fait plusieurs parties sur le bord de la Mer, & vu, entr'autres beaux endroits, Dunster-Castle près de Minehad. Ce Château est situé sur une haute éminence, d'où la vue s'étend sur cette Ville, & sur le canal de Bristol, dans lequel on apperçoit deux petites Isles, appellées *Steep-Holms* & *Flat-Holms*: on peut voir, de l'autre côté, la campagne qui borde la côte de la principauté de Galles. J'ai fait cette tournée à cheval; mais j'ai

perdu mes peines; & je ne m'en trouve guère mieux. Tout ceci me fait craindre que la foibleſſe, dont je me ſuis plaint depuis ſi long-tems, & ſi ſouvent, ne ſoit inhérente à ma conſtitution, & qu'il ne me reſte d'autre remède à y oppoſer que la patience (1).

Quant au conſeil que vous me donnez, de travailler à un Panégyrique, je ne ſaurois comment m'y prendre pour l'exécuter; s'il m'eſt arrivé quelquefois de commettre cette faute, je l'ai fait à contre-cœur; & m'en repens ſincèrement. Je me garderai donc de la récidive, ne deſirant aucune récompenſe, & ne ſachant pas trop bien ce que je devrois louer. Il y a aſſez de Flatteurs; & je ne prétens point empiéter ſur les fonctions d'un autre. Je n'ai point vu de Vers ſur ce merveilleux ſujet; de ſorte qu'il ne m'eſt pas poſſible d'avoir de l'émulation. Que les Patrons protègent leurs Auteurs, & que les Auteurs élèvent juſqu'au Ciel leurs Patrons, tout cela eſt dans l'ordre, mais ne me regarde pas.

Je ſuis, &c.

(1) Gay mourut au mois de Novembre ſuivant, dans la maiſon de la Ducheſſe de Queensbury, à Londres, âgé de 46 ans.

## LETTRE XXVIII.

### M. CLELAND A GAY (1).

*Décembre 16, 1731.*

JE fuis étonné des plaintes que j'entends faire de tous côtés à l'occafion de l'Épitre au Comte de Burlington (2); & je ferois bien fâché qu'elles euffent le moindre fondement. Si l'Écrivain avoit attaqué le vice dans un tems où il eft, non-feulement toléré, mais triomphant, & où il paffe plutôt pour un mérite que pour un défaut, j'aurois appréhendé les fuites d'une pareille témérité. S'il avoit frondé certains Joueurs, qui gagnent jufqu'à cent mille livres fterling, par des méthodes qui ne font que fort ordinaires, & que l'on encourage ouvertement; s'il avoit défendu, avec trop de zèle, la Religion de fon Pays, contre des Livres qui fe vendent publiquement, & que tout le monde s'empreffe d'acheter; s'il avoit enfin donné à nos excellens Rapfodiftes hebdomadaires, les

(1) Cette Lettre eft de la même main, que celle qui fe trouve à la tête de la Dunciade, page 5 du Tome V.

(2) Voyez cette Épitre, Tome IV, page 78.

mêmes noms, par lesquels ils désignent sans pudeur les plus grands Hommes qu'il y ait dans le Ministère, ou qui en soient sortis; attentat qui reste toujours impuni, & que souvent l'on récompense; j'aurois, je l'avoue, tremblé pour l'Auteur. Mais je ne m'attendois pas qu'on seroit scandalisé d'une Epître modeste, qui n'attaque aucun vice; qui n'en veut qu'à la Folie, & pas même à la Folie en général, mais à une seule branche, pour laquelle le Seigneur, à qui elle est adressée, a toujours marqué le plus d'aversion. Je n'aurois jamais prévu une pareille sévérité, sur-tout après tant d'indulgence. Est-ce donc un si grand crime d'avoir dit: « C'est ce qui habille le Pauvre, » ce qui nourrit celui qui a faim, ce qui procure » la santé au Laboureur, & du pain à ses Enfans ».

La Folie que l'Auteur peint, n'est sûrement pas de la plus mauvaise sorte; car le mauvais goût fait bien plus de dépenses que le bon. Est-ce un défaut moral? Non, ce n'est qu'un défaut naturel, un manque de goût. Il n'y a point d'honnête homme qui ne puisse y être sujet. Le plus digne Pair du Royaume peut vivre exemplairement dans une maison mal bâtie, & le meilleur Citoyen admirer son jardin, quoique très-mal

ordonné. J'ai cru que l'Écrivain avoit le privilège qu'on accorde à tout le monde, d'obſerver un défaut, & de féliciter un Ami de ce qu'il poſſède la qualité contraire.

C'eſt, dit-on, une ſatyre perſonnelle. Cela eſt impoſſible, puiſque toutes les réflexions roulent ſur des choſes. Il n'eſt pas queſtion d'un Homme, mais de ſa maiſon, de ſon jardin, &c. Mais l'Auteur n'introduit-il point des Perſonnages réels, comme le Gladiateur, le Nil, & le Triton? Je réponds qu'il les traite en Amis, & qu'il eſt fâché de les voir en mauvaiſe compagnie. Bien des Gens confondent le perſonnel avec l'injuſte, ſans conſidérer qu'il n'eſt pas poſſible qu'une choſe juſte ne ſoit pas perſonnelle. D'autres prétendent que de pareils Écrits, qui ne portent ſur aucun objet déterminé, ne corrigeront perſonne. Les bonnes Gens, à la vérité, ſont allarmés de tout ce qui ſent la ſatyre; & les vicieux regardent la folie comme la frontière de leurs États:

*Jam proximus ardet*
*Ucalegon.*

Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que ceux qui ſe ſoupçonnent eux-mêmes de n'être pas tout-à-fait exempts de ridicule, trouvent une conſolation in-

térieure à en écarter le reproche aussi loin qu'il se peut, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a de plus sage & de meilleur dans le Genre-Humain.

L'unique remède que je sache à ce mal, est que nos Contemporains ne soient pas plus assidus aux Théâtres, qu'ils ne commencent à l'être aux Églises; que l'on déserte les Spectacles; que la satyre garde le silence, & que chaque Individu fasse ce qu'il juge à propos, comme s'il n'y avoit ni Roi, ni Prêtre, ni Poëte, en Israël. Mais je viens à un article sérieux; je parle de l'application odieuse du caractère de Timon qu'on a faite, j'ose le dire hardiment, à l'homme du monde le moins misantrope. L'Auteur de l'Épître ne l'avoit certainement pas en vue, puisqu'il a été lui-même l'objet de la générosité de ce Seigneur. Et pourquoi faut-il qu'un portrait, tracé d'après vingt Hommes différens, soit appliqué à un seul? Y trouve-t-on ses yeux? Non. Son nez, ou sa bouche? Non. C'est son menton qui est ressemblant. Je le veux; mais est-il le seul dont le menton soit fait ainsi?

Se peut-il une preuve plus frappante, & en même-tems plus triste, du goût dépravé du Public, qui tourne en poison les remèdes les plus salutaires, que de voir qu'entre mille brillantes

qualités qui ornent un grand Homme, on employe toute son attention à démêler une petite tache. Encore suis-je persuadé que ce n'a jamais été le dessein de l'Auteur, de tirer sur un Mortel respectable, dont toute la vie, pour me servir de ses propres termes, est une suite continuelle de bonnes & de généreuses actions. Je ne connois pas d'Homme sur la Terre plus disposé à respecter l'innocence, & à ne se guère embarrasser si quelqu'un, contre qui il auroit lancé un trait de satyre, disoit, c'est à moi qu'il en veut. Si cela arrive jamais, j'ose assurer qu'il en conviendra avec la franchise d'un Écrivain équitable, & qui ose se nommer.

Je suis, &c.



## LETTRE XXIX,

### DE L'ABBÉ C.... A M.... (1),

*A Saint-Omer, ce....*

Si un ton obligeant, beaucoup d'esprit, & de nobles sentimens peuvent tenter quelqu'un, personne n'est plus en état que vous, de forcer un Ami à vous écrire; & si mon peu d'expérience dans cet art, vous engageoit à m'estimer moins, je me repentirois de l'avoir appris.

La supériorité de votre jugement, & le peu de confiance que j'ai dans mes talens, suspend toujours cette honnête & sincère ardeur qui me presse de vous donner de mes nouvelles; mais quand je vois votre complaisance, & les deux Lettres auxquelles j'ai négligé de répondre jusqu'ici, je mets la main à la plume, de crainte

(1) Cette Lettre, attribuée à l'Abbé C. . . . & les deux suivantes, sont réellement de Pope à son Ami Gay. On ignore la raison qui les a fait mettre sous un nom supposé; mais nous croyons les ranger dans leur vraie place, en les mettant à la suite de celles de ces deux Amis.

que mon ſilence ne me faſſe plus de tort auprès de vous, que mon incapacité.

Souvenez-vous cependant que c'eſt par égard à votre prière, & non par amour-propre, que j'entreprends cette tâche. Vous êtes aſſez ſingulier dans vos queſtions au ſujet des principes de M.***; elles ſont fort rares ici :

> ..... *De moribus ultima fiet*
> *Quæſtio.* .....

Ce n'eſt qu'avec diſcrétion, mon Ami, que je peux découvrir les taches & les défauts de ce coin de terre, où j'ai pris naiſſance, à un Homme qui eſt ſi fortement réſolu de publier toutes les vérités qu'il connoît, même les plus dures, & cela avec la juſtice & la candeur d'un Hiſtorien indifférent. Il me ſemble que je vous vois ſourire, & me demander, qu'eſt-ce que vous voulez donc enſévelir dans les ténèbres ? La fidélité de votre Iſle n'a-t-elle pas paſſé en proverbe ? Votre politique n'eſt-t-elle pas une illuſion ; votre politeſſe une pantomime ; votre commerce, une ligue de Fripons autoriſés, qui ſappent les fondemens de toute induſtrie ? Y a-t-il encore parmi vous quelques traces de Religion & de liberté, à l'excep-

tion de vos Temples & de vos Cours de Juſtice? En un mot, le caractère actuel des Anglois, eſt tel, que ſelon eux il y a moins de gloire à agir ſagement, qu'à empêcher les autres de le faire. Oui, il n'y a que trop de vérité dans vos Remarques; on ne ſe ſouvient preſque plus de la Vertu; & ſi quelqu'un conſerve encore des ſentimens d'honneur & de Religion, il faut qu'il ſe cache pour échapper à la dériſion publique. Cela peut ſervir d'excuſe au Fils de votre Ami; il parut ſur la ſcène dans la première jeuneſſe; il fut entraîné dans le triomphe du vice, & englouti dans le torrent de la corruption; ſa figure & ſes talens aimables,

*. . . . . Rara eſt adeò concordia formæ*
*Atque pudicitiæ. . . . . .*

n'étoient pas une légère tentation pour ſe perdre dans le commerce des Hommes vains, méchans, & débauchés. Ils faiſoient le parti dominant; & il diſſipa pour lors honteuſement ſon patrimoine; aujourd'hui il cherche une ſubſiſtance précaire dans cet égoût qu'on nomme la Cour. Sa chûte a occaſionné ces Vers ſur la Beauté, que je vous adreſſe.

« La Beauté attire & fixe tous nos regards sur » l'objet qu'elle pare ; mais elle ne procure pas » d'autre avantage ; la sagesse, la raison, la vertu, » ne marchent pas à sa suite ; au contraire, elle » fait l'opprobre du méchant qui la possède ; & » un beau Sot n'en est que plus méprisable ».

Votre, &c.



## LETTRE XXX.

### DU MÊME AU MÊME.

JE vous ai envoyé exactement tous les Livres qui ont paru ici, & qui méritoient votre attention; si je ne vous ai pas dit ce que j'en pensois, comme vous vous en plaignez, c'est pour plusieurs raisons qui me semblent décisives. Pourquoi provoquez-vous sans cesse ma vanité, en vantant mon jugement ? Mais puisque vous voulez savoir quelque chose de particulier au sujet de M. Pope, dont j'admire les Ouvrages, je l'avoue, je profiterai de la circonstance pour vous dire ce que j'en ai appris. Plusieurs de ses Pièces, comme l'Essai sur la Critique, la Boucle de Cheveux enlevée, les Essais & Dissertations sur Homère, ont paru dans notre Continent; & une preuve de leur excellence, c'est que des personnes habiles, & d'un rang distingué, les ont naturalisées, pour ainsi dire, en les traduisant. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que l'Auteur a traduit Homère avec tant de succès, qu'il a conservé la sublimité, la force, l'harmonie, la précision, & toutes les autres

autres beautés de ce divin Poëte, sans qu'il sût un mot de Grec ou d'Anglois. Son Essai sur la Critique est une passable répétition des absurdités de Vida. Ses Pastorales ne sont point des Pastorales; & il n'est pas Poëte. Voilà ce que ses Jaloux crient bêtement dans les rues. Les *Asinorum crepitus*, les plats Rimailleurs de Grubstreet, & les faux Critiques ont conspiré pour corrompre nos jugemens. Il y en a qui disent qu'il est trop petit pour bien écrire; d'autres que ce n'est qu'une machine à Vers. Les Tripots & les Tavernes retentissent de leurs murmures; semblables à de cruels Chymistes, ils tourmentent la Nature pour lui faire avouer quelque talent qu'elle n'auroit pas en elle-même. Ceux qui ne sont pas Ennemis de notre Écrivain, l'accusent de trop emprunter; c'est ce que vous louërez nécessairement, quand vous saurez qu'il n'a mis en œuvre aucune pensée des meilleurs Auteurs, sans l'embellir. En le considérant sous ce point de vue, il fait la gloire de notre Nation; les Bons & les Sages se félicitent d'avoir vu paroître un génie de cette force; il a la satisfaction de n'avoir pas vécu en vain; il a obligé la partie estimable du Genre-Humain; & tous les Hommes qui honorent le monde, se font un devoir de l'aimer. Envisagé comme simple

Particulier, rien de plus touchant que ſon caractère. Il montre l'exemple de nos devoirs envers nos Parens, & de l'amour que l'on doit à ſes Amis. Il n'y a pas de vérité ſur la terre, ſi ce que je vous dis n'eſt pas vrai; & point d'amitié, ſi je ne ſuis pas votre Ami.

Je ſuis, &c.



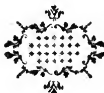
# LETTRE XXXI,

## DU MÊME AU MÊME.

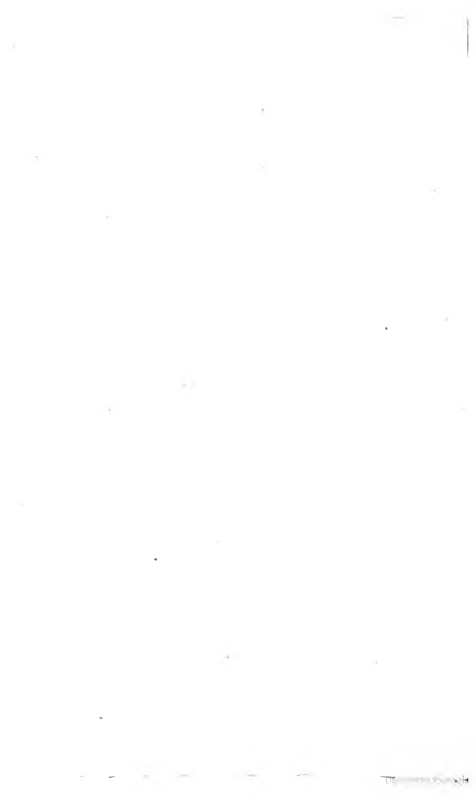
PARDONNEZ-MOI cet avis; je vous conseille de ne rien publier encore. Vos Ouvrages, semblables au vin & à de beaux Tableaux, mûriront, pour ainsi dire, avec l'âge; vous acheveriez certainement la catastrophe. Je suis bien aise que vous ayez résisté à la tentation; il y auroit de la folie à marquer, pour cette Pièce, une prévention que vous avez si généreusement évitée en toute autre circonstance. Le Diable est assez noir & assez méchant par lui-même; plus vous le peindrez avec vérité, & plus il paroîtra détestable. Je ne puis m'empêcher de sourire à la figure que font les Rois & les Ministres, ces Tuteurs des Rois, quand ils se montrent dans l'histoire, dépouillés de leur faste, & abandonnés par leurs Flatteurs. Si pendant leur vie, ils avoient peu d'Amis sûrs, ils en ont encore bien moins après leur mort. C'est alors que l'on foule aux pieds leur orgueil, & qu'on flétrit leurs lauriers. Quelle illusion de s'imaginer que leur puissance s'étende jusqu'à ensevelir dans l'oubli, les crimes dont ils

ſe ſont ſouillés, ou de ſouſtraire à la Poſtérité la connoiſſance de leurs vices ! Je me trouvois l'autre jour au lever d'un Miniſtre ; il me fit frémir ; il me parut gros & replet ; & je le regardai comme une victime que l'on engraiſſoit pour le ſacrifice. Je comparai, dans ce moment, un Miniſtre corrompu, environné de Mercénaires & de Flateurs, à un Homme qui, après avoir obtenu, par des voies illicites, les ſervices des mauvais Eſprits, doit s'attendre, à la fin, à en être déchiré en pièces. Adieu.

Je ſuis, &c.



# CORRESPONDANCE
# DE POPE,
## DE
# SWIFT ET DE GAY.

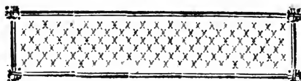


# AVERTISSEMENT.

*JONATHAM SWIFT, surnommé le* Rabelais *d'Angleterre, naquit à Dublin en 1667. Il prit ses grades à Oxford, où le Chevalier Temple, qui passoit pour son Père, à cause des liaisons qu'il avoit eues avec sa Mère, fournissoit aux frais de son éducation. Il obtint, à sa recommandation, un Bénéfice en Irlande; mais il se dégouta bientôt d'une place qui l'éloignoit de l'Angleterre, & résigna sa prébende à un Ami : il revint trouver son Protecteur, & employa tout le tems qu'il passa avec lui, à cultiver l'esprit & les talens d'une jeune Personne qu'il a célébrée dans ses Ouvrages, sous le nom de Stella, & qui enfin devint sa Femme. La mort du Chevalier Temple le laissa sans ressource. Privé de tout secours du côté de la fortune, il vint à Londres solliciter de nouveaux Bénéfices, & obtint, entr'autres, le Doyenné de Saint Patrice, en Irlande. Swift fit, de l'Etude, sa principale occupation, sans négliger l'amitié & le commerce des Grands & des Gens de Lettres. Le seul écrit qui puisse lui donner un rang parmi les Poëtes, est l'Histoire de ses amours, ou, pour mieux dire, de son indifférence pour une Femme qui brûla pour lui d'une passion inutile. Il y a, dans cette Production intitulée :* Cadenus & vanessa, *de l'imagination, des Vers heureux, mais trop d'écarts & trop de négli-*

*gence. Ses Ouvrages en Prose les plus connus, sont les Voyages de Gulliver, le Conte du Tonneau, la Guerre des Livres, l'Art de méditer sur la Garde-Robe, & l'Hôpital des Foux. La plupart de ces titres indiquent dans quel genre écrivoit ce Docteur. Ses Œuvres sont des traités de politique & de théologie, sous un vernis de badinage plus mordant qu'ingénu, & où l'on chercheroit en vain de la légèreté & de la délicatesse.*





# CORRESPONDANCE DE POPE, DE SWIFT ET DE GAY,

## DEPUIS L'AN 1714 JUSQU'A 1737.

## LETTRE PREMIÈRE, DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Juin 18, 1714.*

DANS d'autres tems je ferois peut-être quelque apologie de la liberté que je prends de vous écrire; mais n'en attendez à présent aucune de ma part. De votre propre aveu, vous avez besoin d'amusement : or je sais par expérience, que rien non-seulement n'est plus utile, mais même plus amusant qu'une Lettre. Si vous êtes trop occupé d'affaires d'Etat pour lire celle-ci, diver-

tissez-vous à la plier en figure pyramidale, elliptique, &c; ou, si votre goût n'est pas si mathématique, qu'elle vous tienne compagnie dans l'endroit où tout Homme d'étude est souvent obligé de faire un plus long séjour qu'il ne voudroit. Là, quand vous aurez brusquement déchiré le papier, vous pourrez avoir l'agrément d'essayer s'il y aura moyen d'ajuster & de rejoindre ensemble les lignes séparées. Ces amusemens, je le sais par expérience, conviennent parfaitement à la Campagne; & je ne doute pas que, dans la contemplation où vous êtes actuellement, vous ne commenciez à les goûter.

Je me souviens qu'un Homme, qui passoit pour avoir quelque connoissance du Monde, avoit coutume de dire, qu'aucun de ceux qui demeuroient en Ville, ne se plaignoit d'avoir été oublié par ses Amis de la Campagne; mais je suis persuadé qu'il se trompe; car bien des Gens se plaignent ici grièvement de vous sur cet article. On m'a dit aussi que les Personnes auxquelles vous daignez écrire, & dont le nombre est très-petit, reçoivent de vous les Lettres du monde les plus arrogantes, puisque vous allez jusqu'à vous étonner qu'ils aient l'insolence d'interrompre vos méditations, ou même de s'informer du lieu de votre

retraite (1) : je n'ofe point affurer la chofe pofitivement, parce que je n'ai jamais été infulté par une pareille Epître.

Mylord Oxford affure que vous ne lui avez pas écrit une feule fois depuis votre abfence : mais ceci pourroit bien être une rufe politique de votre part ou de la fienne ; & je ferois fou, moi qui fuis à moitié Whig, d'ajouter foi à tout ce qu'il affure. On prétend que vous êtes parti pour Hanovre : d'autres craignent que votre retraite n'enfante quelque Traité dangereux pour l'Etat ; & un Bel-Efprit, qui affecte d'imiter le ftyle de Balzac, dit que le Miniftère actuel reffemble à ces Payens de l'Antiquité, qui recevoient leurs oracles du fond des Bois. Mes Amis de la Religion Catholique font très-difpofés à me croire, quand je leur dis à l'oreille, que vous êtes allé au-devant de quelques Jéfuites, que la Cour de Rome a chargés de prendre les mefures les plus convenables pour faciliter l'expédition du Prétendant. Le Docteur Arbuthnot s'eft mis en tête, que vous n'avez d'autre but que de compofer plus à loifir la vie &

(1) Quelque tems avant la mort de la Reine Anne, pendant que fes Miniftres fe querelloient, le Doyen, ne pouvant les réconcilier, fe retira chez un Ami en Berkshire, & ne les revit plus.

les avantures de Scriblerus (1). Cette dernière occupation eſt plus importante à mes yeux, que toutes les autres; & je ſouhaite que le Docteur ait bien deviné. Le plus haut degré de mon ambition eſt de contribuer à ce grand Ouvrage; & je ne traduirai Homère qu'en paſſant. M. Gay vous aura ſans doute informé où j'en ſuis. Je ne ſaurois nommer M. Gay, ſans reconnoître les obligations que je vous ai à ſon ſujet. Si j'écrivois ceci en Vers, je dirois que vous reſſemblez au Soleil, dont les influences bénignes procurent mille biens aux Hommes, dans le tems même qu'il ſe dérobe à leurs regards. Sans compliment, je ne connois Perſonne au monde, qui ſerve ſes Amis avec auſſi peu d'oſtentation que vous. Votre caractère à cet égard eſt tel, que peu s'en faut qu'il n'y ait une eſpèce d'ingratitude à vous remercier. Après cette période, que vous trouverez apparemment la plus impertinente de toute ma Lettre, je ſuis, &c.

---

(1) Ce projet, dont les principaux Auteurs étoient le Docteur Arbuthnot, le Docteur Swift & Pope, conſiſtoit proprement à tourner en ridicule les abus qui ont lieu dans les différentes Sciences. Dans cette vue, ils ont compoſé pluſieurs petits Ouvrages, tels que les Mémoires de Scriblerus, les Voyages de Gulliver, le Traité du Profond, &c.

## LETTRE II,

### DE SWIFT A POPE.

*Dublin, Juin 28, 1715.*

MYLORD Evêque de Glogher (1), m'a rendu votre Lettre, qui eſt remplie de reproches obligeans ſur ma négligence à vous écrire. Je ne ſuis pas naturellement un Correſpondant fort exact; & quand je quitte un Pays, où probablement je ne dois point revenir, je ſonge, le plus rarement qu'il m'eſt poſſible, à ce que j'y ai aimé ou eſtimé, afin d'échapper à ce *deſiderium*, qui jette tant de déſagrement ſur la vie. Mais qu'il me ſoit permis d'ajouter, que vous parlez bien à votre aiſe, puiſque vous n'avez rien à craindre, quelque tour que les affaires puiſſent prendre; car ſi vos Amis les Whigs reſtent les Maîtres, vous pouvez comp-

(1) Le Docteur Saint-George Ash, autrefois Membre du Collége de la Trinité à Dublin, enſuite Évêque de Clogher, & puis transféré au Siége de Derry en 1716.

ter fur leur faveur ; & fi les Torys regagnent le deffus, on vous laiffera au moins en repos. Vous favez combien j'ai aimé Mylord Oxford & Mylord Bolingbroke, & jufqu'à quel point le Duc d'Ormond m'eft cher. Penfez-vous donc que je ne fois pas en proie à de mortelles inquiétudes, tandis que leurs Ennemis tâchent de leur faire perdre la tête ?

*I nunc & verfus tecum meditare canoros.*

Vous imaginez-vous que je fois bien tranquile, quand je fonge aux triftes fuites que ces démarches peuvent avoir, finon pour toute la Nation, du moins pour un fi grand nombre de bons Sujets ? Vous n'êtes que trop en droit d'attribuer mon filence à une Éclipfe ; mais c'eft à celle qui arriva le premier d'Août. J'ai emprunté de l'Evêque votre Homère, le mien n'étant pas encore débarqué ; & je l'ai lu d'un bout à l'autre en deux foirées. S'il plaît autant à tout le Monde qu'à moi, vous aurez obtenu ce que vous pouvez fouhaiter, tant pour le profit, que pour la réputation. Cependant je ne faurois vous pardonner quelques mauvaifes rimes, & deux ou trois en-

droits un peu obfcurs. Je vous avouerai pourtant que je m'attendois à en trouver vingt ou trente dans le même cas. Perfonne ne parle ici de cet Ouvrage, qui, auffi bien, n'y eft pas encore connu : d'ailleurs, nous avons fort peu de bons Juges; ou, s'il s'en trouve, je n'ai pas l'honneur de les connoître. J'approuve extrêmement vos Notes, votre Effai, & votre Préface, dans laquelle vous avez le généreux courage de faire mention de Mylord Bolingbroke.

Graces à Dieu, je n'ai encore rien à démêler avec le Parlement; & je ferai fort content, pourvu qu'il n'ait rien à démêler avec moi. Je n'aime pas abfolument ces Meffieurs ; & fi je puis obtenir la permiffion de m'abfenter, je ferois affez difpofé à les fuir quand ils s'affembleront. Quant à l'Hiftoire de Scriblerus, il faut que mon ame foit dans une fituation un peu tranquile, avant que j'y puiffe penfer tout de bon.

Sachez que j'habite le coin d'une vafte maifon fans meubles : tout ce que j'ai de Domeftiques, fe réduit à un Maître-d'Hôtel, à un Palefrenier, à un Valet & à une vieille Servante : je leur paye leur nourriture ; & quand il m'arrive de ne pas dîner dehors, je me régale d'un pâté de mouton, & d'une demi-pinte de vin : mes amufe-

mens font de défendre mes petits domaines contre l'Archevêque, & de travailler à réduire mon Chapitre révolté, sous mon obéiſſance. *Perditur hæc inter miſero lux.* Je vous prie d'offrir mes très-humbles ſervices à MM. Addiſſon, Congreve, Rowe & Gay. Je ſuis & ſerai toujours tout à vous, &c.



LETTRE

## LETTRE III,

### DE POPE A SWIFT.

*Juin 20, 1716.*

JE ne faurois fouffrir qu'un de mes Amis paffe la Mer d'Irlande, fans le charger de quelque témoignage de l'eftime & de l'affection que différens motifs m'obligent à fentir pour vous. Il pourra vous dire combien de fois nous parlons de vous, & buvons à votre fanté; & comment j'apprends à dormir moins, & à boire davantage, lorfque j'entends prononcer votre nom. Un Ami en Irlande paroît à mes yeux un Ami dans l'autre Monde, que je confidère, en bon Catholique, comme favorablement difpofé à mon égard, & prêt à me faire le plus de bien qu'il peut dans cet état de féparation, quoiqu'il m'arrive rarement de m'adreffer à lui. Un Théologien Proteftant ne trouvera pas mauvais, à ce que j'efpère, que je le traite comme mon faint Patron.

J'ai une Nouvelle à vous mander qui vous furprendra; c'eft que j'ai beaucoup fouffert en qualité d'Auteur : vous avez paffé par les mêmes

épreuves; ſans quoi vous ne feriez point parvenu à cet état de gloire, auquel vous êtes élevé dans l'Egliſe. Quant à moi, je n'ai pas la moindre eſpérance d'obtenir le Chapeau de Cardinal, quoique je ſouffre pour ma Religion dans la plupart des Feuilles hebdomadaires. Un Miſérable a compoſé depuis peu, ſous mon nom, une Pièce ſcandaleuſe à la vérité (1), mais qui pourra me valoir un Emploi ſous le Marquis de Langallerie: ſi dans ce nouveau Poſte je rends quelque ſervice ſignalé contre le Pape, j'ai un avancement conſidérable à eſpérer chez les Turcs, le ſeul Peuple aſſez religieux pour que j'oſe m'y fier. Je vous dis ceci d'avance, afin que s'il m'arrive, dans la ſuite, d'écrire en faveur de la ſainte Loi de Mahomet, vous n'en preniez pas occaſion de rompre avec moi; il faut que tout le Monde vive; & je vous demande en grace de ne pas meſurer vos forces avec les miennes, & de laiſſer à quelque autre la gloire ou le deshonneur de cette controverſe. L'Egliſe Romaine, à en juger par quantité de ſymptômes modernes & d'anciennes prophéties, eſt dans ſon déclin; & celle d'Angleterre ſera,

(1) Dans le Recueil de Curl.

dans peu, presque hors d'état de soutenir ses propres Enfans. Il paroît par-là qu'il y a beaucoup de conformité entre le sort des Eglises & celui des Banques de l'Europe, dont le crédit baisse pour la même raison; savoir, parce que la Religion & le Commerce, qui étoient libres auparavant, se trouvent aujourd'hui entre les mains de certaines Compagnies privilégiées, & de quelques fripons de Directeurs.

Le plaisir de causer avec vous me fait dire toutes ces folies; car, pour des vérités sérieuses, il y a trop de danger à les débiter. La seule à laquelle je me bornerai, est qu'on ne sauroit être avec plus d'amitié,

Votre, &c.



## LETTRE IV,

### DE SWIFT A POPE.

*Août 30, 1716.*

J'AI reçu votre Lettre de M. F***, à qui, avant que de m'informer si vous vous portiez bien, & si vos nouvelles productions étoient autant admirées que les autres, j'ai demandé, « Est-il » Whig ou Tory »? Il me semble que vous n'êtes pas assez disposé à vous prêter aux circonstances. J'ai toujours cru que les mots de Fait & de Droit avoient été introduits par les Poëtes, & que, relativement aux Rois, toute possession étoit légitime au Tribunal du Parnasse. Si vous ne devenez pas un bon sujet dans toute l'étendue du terme, j'en conclus que vous êtes riche, & en état de vivre sans dédier aucun Ouvrage à des Gens en place; mais il en résultera un grand inconvénient; savoir, que vous ignorerez leurs vertus aussi bien que la Postérité : car, ou vos Confrères nous ont misérablement trompés depuis un siècle, ou le pouvoir confère la Vertu aussi naturellement & aussi mystérieusement que vos

cinq Sacremens confèrent la Grace. Vous dormez moins, dites-vous, & vous buvez davantage (1). Mais votre Maître Horace étoit *vini somnique benignus ;* &, si je ne me trompe, ces deux choses ne peuvent que vous faire du bien. Pour moi, j'ai mille autorités poétiques qui me recommandent la première ; & à l'égard de la seconde, je ne suis pas si ignorant, que je ne sache qu'anciennement une des bonnes manières de consulter un Oracle, étoit de dormir dans le Temple.

Vous êtes un mauvais Catholique, & un plus mauvais Géographe encore ; car je puis vous assurer que l'Irlande n'est point le Paradis. Qu'un Théologien Espagnol déclare si jamais on a invoqué un Ami en Enfer ou en Purgatoire. Mais, de grace, quels sont ces ennemis qui vous en veulent tant ? Je ne connois que Curl, Gildon, Blackmore, & un petit nombre d'autres dont j'ai oublié les noms ; instrumens aussi nécessaires, suivant moi, à un bon Écrivain, qu'une plume, de l'encre & du papier. J'avoue pourtant que ces Misérables nous tourmentent davantage, que ne peuvent faire tous les Critiques de notre tems ;

(1) Pope avoit pris la coutume de s'endormir après diner.

car ſi ces derniers cenſurent de travers, au moins ne publient-ils pas des copies dérobées & peu correctes de nos Ouvrages ; & jamais ils ne nous imputent les ſtupides Productions d'autrui. J'en voulois ſur-tout à cet infame Curl, quand j'étois en crédit ; mais le Coquin m'a échappé. Comme il mérite la potence, j'ai peine à croire qu'on ait voulu l'empoiſonner, quoique l'Hiſtorien prétende en avoir été Témoin oculaire. Je n'ai jamais vu la Pièce publiée, dites-vous, ſous votre nom ; mais je ſuis d'avis que les jeux de nos loiſirs, dès qu'il s'y trouve quelque choſe dont on pourroit faire un mauvais uſage, ne doivent pas être abandonnés à la diſcrétion même de nos meilleurs Amis, tant que Curl & ſes Pareils auront la clef des champs.

Votre projet d'obtenir quelque Emploi à la Porte Ottomane, me paroît frivole & peu néceſſaire. Ayez un peu de patience ; & pourvu que vous ſuiviez la bonne route, vous réuſſirez chez nous. Vous êtes un ingrat envers votre Patrie : il ſuffira que vous abandonniez votre Religion, & que vous tourniez la nôtre en ridicule : par-là, vous pourrez en embraſſer telle autre qu'il vous plaira, ou reſter neutre ; & quelque parti que vous preniez, vous y trouverez votre compte.

Ainsi je vous prie de ne nous pas aller décrier parmi les Turcs, en leur disant que l'on vous a forcé de quitter votre Terre natale, parce que nous voulions vous obliger à être Chrétien; au lieu que nous ferons voir à tout le Monde, qu'il s'agissoit simplement de vous contraindre à être Whig.

Il y a dans cette Ville un jeune Quakre, qui dans des Vers, peu corrects à la vérité, mais cependant passables, loue les regards, le port, &c, de sa Maitresse. Sa Pièce m'a donné l'idée d'une Pastorale, dont les Héros seroient des Quakres: je crois la chose faisable, si notre Ami Gay vouloit l'entreprendre (1): marquez-moi, je vous prie, ce qu'il en pense. Je crois que le ridicule Pastoral n'est point épuisé, & qu'un Suisse, un Laquais, ou un Porteur de chaise, pourroient figurer convenablement dans une Églogue. N'y auroit-il pas aussi moyen de faire une Idylle sur Newgate? Les Voleurs & les Nymphes du lieu seroient un beau sujet.

(1) Gay composa une Pastorale de ce genre, qui se trouve dans ses Ouvrages. Swift même en fit une dans le même goût, intitulée, *Dermot & Skeelah.*

Si je vous écris rarement, n'allez pas en conclure que je vous en aime moins pour cela : je ſuis ſur un théâtre obſcur, où vous ne connoiſſez Perſonne. Je ne puis que répondre à vos Lettres ; ce que je ferai dans toutes les circonſtances où vous le jugerez à propos ; mais il faut que vous ſachiez que mon eſprit a prodigieuſement baiſſé, depuis les deux miſérables années qui ſe ſont écoulées ſans que j'aie eu le bonheur de vous voir. Adieu.



# LETTRE V,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Janvier 10, 1721.*

J'AI eu, depuis quelques années, mille chagrins, fur lefquels je veux vous ouvrir mon cœur. Dans l'état où je fuis, j'aime mieux en appeller à votre Tribunal, qu'à celui du Lord-Chef de Juftice. Il s'agit d'une affaire de votre compétence. Je ne puis choifir un meilleur Juge que vous, un Juge plus inftruit de ce qui regarde un Ecrivain : perfonne n'eft en état de prononcer avec plus d'équité fur ce qui concerne fon mérite, les torts qu'on lui fait, & les réparations qu'il a droit d'en exiger ; au lieu que mes raifons, & tout ce que je pourrois alléguer pour prouver mon innocence, ne feroient pas de grand poids auprès de ces Gens à longue robe, dont la façon de penfer eft fi différente de la nôtre, & devant qui je ne me foucie guère de plaider ma caufe.

Permettez-moi donc de vous rappeller, ce que pourtant vous auriez de la peine à oublier, qu'environ dix femaines avant la mort de la Reine, je quittai Londres à l'occafion de la rupture qu'il y eut

entre les Grands de la Cour, & que j'allai en Berkshire, où vous me fites même l'amitié de me rendre une visite. Tandis que j'étois dans cette retraite, je composai un Discours qui me paroissoit pouvoir être utile dans la conjoncture présente; & je l'envoyai à la Capitale; mais un grand Ministre, présentement hors du Royaume, se trouvant sur un point dans des idées totalement différentes des miennes, la publication de ma Pièce fut différée si long-tems, que la Reine vint à mourir dans l'intervalle; ce qui m'obligea à redemander le Manuscrit, qui, depuis ce tems-là, a été en de bonnes mains. Peu de semaines après la perte de cette excellente Princesse, je me rendis ici à mon Poste, où j'ai resté depuis sans me répandre dans le Monde, sans même m'informer des événemens qui forment les sujets ordinaires de la plupart des conversations. Je ne connoissois les noms des Personnes qui composent la Famille règnante, que par mon Livre de prières. Je ne sais qui est Chancelier, qui sont les Secrétaires d'Etat, ni avec quelles Nations nous sommes en paix ou en guerre. Au reste, ce ne fut par aucune sorte d'affectation, que je menai ce genre de vie, mais uniquement pour ne donner aucun sujet d'offense, & ne point provoquer contre moi le zèle des Partis.

J'avois, à la vérité, écrit quelques Mémoires sur les quatre dernières années du Règne de la Reine; & j'y avois joint divers éclaircissemens importans, afin de faire voir que je n'étois pas tout-à-fait indigne de l'Emploi qu'on me destinoit alors (1); mais comme cet Emploi étoit à la disposition d'un Homme inconstant, & peu sincère, je ne voulus pas l'accepter de sa main.

A mes heures de santé & de loisir, j'ai rédigé ces Papiers, feuille par feuille (2); car je n'osois pas en risquer davantage à la fois, de peur de voir

(1) Celui d'Historiographe.

(2) Quelques années après, ces Papiers, auxquels le Doyen avoit mis la dernière main, furent apportés en Angleterre, pour y être publiés; mais le Lord Bolingbroke le détourna de l'exécution de ce dessein. Il dit au Doyen qu'il y avoit dans son Ouvrage plusieurs faits qu'il savoit être faux, & que le tout étoit si partial en faveur de son Ministère, que ce seroit une honte d'appeller cela une Histoire. Le Doyen ne voulut rien faire contre l'avis de son Ami; mais il ne laissa pas d'en être si piqué, qu'il dit un jour à un Ami commun, que puisque Bolingbroke n'approuvoit pas son Histoire, il la jetteroit au feu, quoique ce fût le meilleur Ouvrage qu'il eût jamais écrit. Toutefois il n'en fit rien; il subsiste encore, & a même été traduit en François, & imprimé à Paris il y a quelques années.

renaître, à mes dépens, l'ardeur de faisir des Papiers; non que j'eusse quelque danger à craindre pour moi-même, puisque je ne parle ni du tems présent, ni d'aucun de ceux qui sont actuellement en charge, mais pour qu'ils ne se perdissent pas entre les mains des Messagers ou des Clercs.

J'ai composé, dans ce Royaume, un Discours pour persuader aux malheureux Habitans de porter leurs propres Manufactures au lieu de celles d'Angleterre (1). Ce Traité, qui flattoit les sentimens de tout le Peuple, à l'exception de quelques Messieurs qui avoient des Charges, ou qui en espéroient, ne tarda guère à se répandre. Un des principaux Officiers prit aussi-tôt l'allarme; il manda en hâte le Chef de Justice, & l'informa qu'un Pamphlet, séditieux, factieux & virulent, venoit d'être publié dans le dessein de mettre aux prises ensemble les deux Royaumes; ajoûtant que l'Imprimeur devoit être poursuivi suivant toute la rigueur de la Loi. Le Chef de Justice se détermina à faire plus qu'on n'exigeoit de lui. Les

(1) Projet pour rendre universel l'usage des Manufactures Irlandoises.

Grands-Jurés du diſtrict & de la Ville furent ſi bien endoctrinés, qu'ils flétrirent la Pièce par les épithètes les plus odieuſes; ce qui leur valut d'amples remercîmens de la part de l'Angleterre, où leur Dénonciation figura dans les Gazettes durant pluſieurs ſemaines. L'Imprimeur fut appréhendé au corps, & obligé de donner caution. L'affaire ayant été examinée dans les formes, les Jurés, quoiqu'ils euſſent été choiſis avec ſoin, le déclarèrent non-Coupable. Le Chef de Juſtice les renvoya juſqu'à neuf fois, & les retint onze heures de ſuite; ce qui les obligea enfin à remettre la déciſion de la cauſe à la clémence du Juge. Durant le cours des procédures, le Chef de Juſtice, entre pluſieurs autres incidens remarquables, mit la main ſur ſa poitrine, & proteſta ſolemnellement que le but de l'Auteur étoit d'introduire le Prétendant, quoiqu'il n'y eût pas dans toute la Pièce un ſeul mot qui indiquât de quel parti cet Auteur pouvoit être. Mais comme cette cauſe étoit, par ſa nature, extrêmement odieuſe, l'examen du rapport des Jurés fut renvoyé d'un terme à un autre, juſqu'à ce que le Vice-Roi, Duc de G-ft-n, étant arrivé, Sa Grandeur, après mûre délibération, & avec la permiſſion de l'Angleterre, trouva bon d'accorder un *Noli proſequi*.

Cette conduite du Chef de Juſtice eſt d'autant

plus remarquable, qu'il paſſe, généralement parlant, pour bon Juge dans les cas où l'eſprit de parti n'entre pour rien. Mais dès que cet eſprit, que quelque motif ſecret d'ambition contribue à rendre quelquefois plus violent, l'anime, il paroît entièrement différent de lui-même. Au reſte, ce n'eſt point-là le ſeul ſujet de plainte dont j'ai à vous parler.

Depuis quelques années, les divers Partis Politiques, la Mer du Sud, les Opéra & les Maſcarades, ont infecté le Public d'un défaut de goût & de ſens qui paſſe toute imagination. J'en parle avec connoiſſance de cauſe; car, pour ne rien dire de quantité de fades productions que la malice de certaines Gens m'a attribuées, il y a plusieurs perſonnes qui paroiſſent me vouloir du bien, & qui prétendent connoître mon ſtyle & ma manière de penſer, qui m'imputent des Écrits dont un Homme qui auroit tant ſoit peu de connoiſſances & de ſens-commun, ne voudroit pas s'avouer Auteur. Je ne ſaurois m'empêcher d'alléguer, comme un exemple frappant de ce que je viens de dire, un Traité que bien des Gens m'ont imputé, quoique ce ſoit une des plus ſottes productions que j'aye jamais vues (1). Une circonſ-

(1) Le titre eſt *Dedication upon Dedication.*

tance particulière prouve qu'il eſt impoſſible que je ſois Auteur d'une Pièce, où l'on fait un ample éloge du Roi GEORGE, dont le caractère m'eſt abſolument inconnu. D'ailleurs, je n'ai pas eu la curioſité de m'en informer, ſoit parce que je ſuis trop éloigné, ſoit parce que je regarde, depuis long-tems, tout ce qu'on appelle Affaires Publiques, d'un œil très-indifférent. A la vérité, j'ai dit autrefois ma penſée fort librement, ſoit qu'on me la demandât ou non; mais je ne me ſuis jamais donné pour Conſeiller, n'ayant aucune vocation à cet égard. J'étois aſſez humilié de me voir tant ſurpaſſé comme Homme de Lettres, par le Comte d'Oxford, & trop bon Courtiſan pour ne pas démêler juſqu'à quel point il mépriſe ceux qui font les Gens d'importance dans ce qui eſt hors de leur ſphère. De plus, quoique j'aie connu pluſieurs grands Miniſtres aſſez diſpoſés à écouter les opinions qu'on propoſe, j'en ai vu très-peu qui vouluſſent s'abaiſſer juſqu'à prendre un avis. La cauſe de cette eſpèce de bizarrerie eſt une maxime qu'ils ne croyent pas eux-mêmes, quoiqu'ils en faſſent ſemblant; ſavoir, qu'il y a quelque choſe de ſi élevé dans la Politique, qu'il faut un Génie du premier ordre pour y atteindre.

J'aurois ſeulement ſouhaité que mes efforts

euffent eu un fuccès plus heureux dans le grand article qui me tenoit à cœur, qui étoit la réconciliation des Miniftres. La chofe fe feroit trouvée très-poffible, fi d'autres, qui avoient plus d'influence que moi, s'étoient montrés auffi actifs qu'ils auroient dû l'être; & fi cette grande entreprife avoit réuffi, l'intérêt Public, tant de l'État que de l'Églife, ne s'en feroit pas trouvé plus mal; & la Succeffion Proteftante n'en auroit pas été moins affurée.

La conduite que j'ai conftamment tenue pendant les quatre années de mon crédit, en obligeant indiftinctement tout le monde, mérite au moins que ceux de l'autre Parti ayent pour moi quelque égard. Je me fuis intéreffé avec zèle, pour plufieurs d'entreux auprès de Mylord Oxford; & j'en appelle fur cet article au témoignage de ce Seigneur. Il fait combien de fois je l'ai follicité en faveur de MM. Addiffon, Congréve, Row & Steele; quoique je ne veuille pas difconvenir que fa bonté pour eux n'ait été l'effet de fa générofité, & du cas qu'il faifoit de leur efprit & de leurs talens; qualités dont je n'ai fait fimplement que lui rappeller le fouvenir. Je n'oublierai jamais fa réponfe à feu Mylord Hallifax, qui, lors du premier changement dans le Miniftère, le pria d'épargner

d'épargner M. Congréve. Il lui cita ces deux Vers de Virgile,

*Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,*
*Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe.*

Aussi traita-t-il toujours M. Congréve de la manière la plus honnête, l'assurant de sa faveur & de sa protection, & ajoutant qu'il tâcheroit de lui en donner des preuves.

Je me souviens que dans ce tems-là les Ministres me disoient quelquefois en plaisantant, que je ne les abordois jamais sans avoir un Whig dans ma manche; trait que je ne rappporte point dans la vue de faire ma cour; car les nouveaux principes qu'on attribue aux Whigs, m'ont été alors, & me sont encore en horreur, comme détestables en eux-mêmes, & bien différens de ceux de leurs Prédécesseurs (1). J'ai vécu assez familiérement avec plus de Ministres d'État de tous les Partis, que peut-être qui que ce soit de ma classe; & je les regarde comme des Gens, dont

(1) Il a particulièrement en vue le principe qui leur étoit attribué par leurs Ennemis, savoir, l'intention de proscrire les Torys.

on ne peut rechercher le commerce que par vanité ou par ambition. La première de ces passions se trouve bientôt usée; c'est d'ailleurs le vice des Ames basses, un Homme d'honneur étant trop fier pour être vain; & l'autre n'a jamais eu aucun ascendant sur moi. D'ailleurs, n'ayant reçu de ma vie qu'une seule grace, & très-médiocre encore, je ne me suis point vu dans la nécessité de me rendre esclave de ceux qui avoient le pouvoir en main; & je n'ai eu égard dans le choix de mes Amis, qu'au mérite, sans examiner jusqu'à quel point leurs notions politiques étoient pour lors à la mode. Pendant tout le cours du Ministère de Mylord Oxford, j'ai beaucoup fréquenté M. Addisson, & les autres que j'ai nommés, excepté M. Steele; & l'attachement de M. Addisson pour moi s'est toujours soutenu de même, que lorsque nous nous voyions chez Mylord Sommers ou chez Mylord Hallifax, qui étoient les Chefs du Parti opposé.

J'infère de tout ceci, que c'est très-injustement que vos Faiseurs de Pamphlets m'ont décrié depuis plusieurs années, uniquement à cause que les derniers Ministres de la Reine ont témoigné avoir quelque considération pour moi; & cependant je vous proteste que je suis leur complice

dans tous les mauvais desseins qu'ils ont formés contre la Succession Protestante, & contre la Liberté & la Religion de leur Pays; s'ils sont coupables, je le suis autant qu'eux, mais par bonheur ils sont aussi innocens que moi; & je puis dire avec Cicéron, « Que je me ferois une gloire d'être » impliqué avec eux dans toutes leurs démarches, » *tanquam in equo Trojano* ».

Je n'ai jamais marqué par mes discours, par mes écrits, ou par ma conduite, un esprit d'animosité, ou quelqu'intention de détruire ceux qui occupoient les premiers postes à la Cour (1). J'ai été lié d'amitié indifféremment avec ceux qui approuvoient ou qui désapprouvoient la conduite du Ministère d'alors; & quand, dans cette dernière classe, quelque Homme de mérite a eu recours à moi, je ne lui ai pas manqué au besoin. Après un procédé si généreux, n'est-ce pas une chose criante, qu'on ne veuille pas me laisser tranquile parmi tant d'autres, dont les opinions différent malheureusement de celles qui mènent à la considération & à la faveur?

(1) Apparemment que les *Examinateurs* n'avoient pas encore été publiés alors parmi les Ouvrages du Doyen.

Retenez bien, je vous fupplie, que ce qu'on appelle un Whig en Angleterre, eft un Être totalement différent de ce qui porte le même nom ici; au moins la chofe étoit ainfi durant la vie de la feue Reine. Ce n'eft pas à moi à examiner qui a changé. Mon Ami M. Addiffon, quand il paffa en Irlande comme Secrétaire du Comte de Warton, pour lors Vice-Roi du Pays, étoit fort peu content de ceux qui fe trouvoient ici au timon du Gouvernement; il me dit que c'étoient des Gens qui s'imaginoient que les principes d'un Whig confiftoient à fe déclarer contre l'Églife dominante, à avilir le Clergé, & à parler avec mépris de la Religion révélée.

Il y a quelques années que m'entretenant fur ce principe Whig, avec un certain Miniftre, il m'en rendit raifon, en apportant pour exemple le génie de ces Soldats de Cromwell, dont les Defcendans ont hérité également des Terres dont ils fe font emparés, & de leurs fentimens. Il faut convenir cependant, que depuis peu, bien des Gens ont renoncé à toutes ces querelles, à caufe que l'intérêt, qui les excite ordinairement, n'a plus lieu; car les Emplois de Collecteur de l'Accife, de Curé de Village, ou de Sous-Commis, ne valent guère la peine qu'on fe les difpute avec chaleur.

Vous ferez peut-être tenté de croire qu'un Homme aussi mal traité que je l'ai été, doit avoir laissé paroître, dans un tems ou dans l'autre, quelques sentimens dangereux pour le Gouvernement. En réponse à cette espèce de difficulté, je vous dirai naïvement quels ont été mes principes politiques, lorsque la Reine ANNE occupoit le Trône; principes que je n'ai jamais contredits par aucune action, aucune Pièce écrite, ni aucun discours.

Premièrement, je me suis toujours déclaré contre un Successeur Catholique à la Couronne, quelque droit que pût lui donner, à cet égard, la proximité du sang. Ce qu'on appelle Ligne directe, m'a toujours paru ne devoir être considéré que sous deux points de vue; 1°. comme un point établi par la Loi; 2°. comme un article fondé sur l'opinion du Peuple; car la nécessité peut abolir la Loi; mais elle ne sauroit altérer les sentimens du Vulgaire; le Droit héréditaire de Succession est tellement proportionné à la portion de génie du commun des Hommes, que toutes les fois que ce Droit est violé par quelque grand changement, il reste toujours un levain de mécontentement, qui, sous un Prince foible, ou un Ministère corrompu, peut produire les plus funestes effets.

Quant aux révolutions, voici quel a toujours été mon ſyſtème. Lorſque les maux qui accompagnent & ſuivent ordinairement une ſubverſion violente du Gouvernement, ſeront, ſuivant toutes les apparences, moins terribles que ceux qu'on éprouve actuellement, alors le Bien public juſtifie une pareille révolution. Telle fut l'expédition du Prince d'ORANGE, quoiqu'elle ait eu de fatales conſéquences qui ne ceſſeront pas ſitôt.

J'avois auſſi alors une antipathie mortelle pour une Armée entretenue durant la Paix ; car je penſois que ceux qui compoſoient de pareilles Armées, devoient être enviſagés comme autant de Serviteurs aux gages d'un Père de famille qui voudroit tenir ſes Enfans dans l'eſclavage ; & il me ſembloit qu'un Prince qui ne ſe croyoit pas en ſûreté ſans Troupes mercenaires, devoit avoir un intérêt ſéparé de celui de ſes Sujets. Ce n'eſt pas que je n'aie auſſi entendu parler des néceſſités artificielles qu'un Miniſtère corrompu fait naître quelquefois, afin d'entretenir des Forces pour ſoutenir une Faction oppoſée à l'Intérêt public.

Pour ce qui eſt des Parlemens, j'adorois la ſageſſe de l'Inſtitution Gothique, qui les rendit annuels ; & je penſois que notre Liberté ne pourroit jamais être appuyée ſur un fondement ſolide, à

moins que cette ancienne Loi ne fût rétablie parmi nous. Qui ne voit pas, en effet, que, tant que de pareilles Assemblées subsistent, il se forme un commerce de corruption entre le Ministère & les Députés, dans lequel ils trouvent également leur compte, au danger manifeste de la Liberté publique; commerce impraticable, si les Parlemens ne duroient qu'un an.

J'ai toujours détesté l'Idée politique, inventée depuis environ trente ans, de mettre en opposition ce qu'on possède dans les Fonds publics avec ce qu'on possède en Terres; car j'ai toujours cru que notre Gouvernement ne pouvoit avoir de maxime plus certaine que celle-ci, savoir que les Possesseurs des Terres sont les meilleurs juges de ce qui est avantageux au Pays. Si quelques autres avoient pensé comme moi, les Actions de la Mer du Sud seroient encore à naître.

Je n'ai pu concevoir jusqu'ici, par quelle raison on pouvoit justifier la suspension de toute Loi quelconque, sans laquelle l'Homme du monde le plus innocent seroit toujours à la veille de se voir dépouillé de sa liberté. Cet usage n'a pas assez fait goûter le pouvoir despotique, à ce que je crois, pour que l'on ose desirer qu'il revive. Cha-

que rebellion éteinte, & tout complot découvert, contribuent à affermir l'Autorité établie ; dans le dernier de ces cas, la trame que les Conſpirateurs avoient formée, eſt entièrement rompue ; ils doivent recommencer ſur nouveaux frais, & avec bien plus de déſavantage qu'auparavant ; de ſorte que les recherches touchant des trahiſons problématiques, & enſuite l'odieux ſéjour d'une priſon, pour tout Homme dont le viſage auroit le malheur de déplaire au premier Miniſtre, ſont non-ſeulement contraires à la maxime, qui veut qu'on épargne plutôt dix Coupables, que de faire périr un Innocent ; mais tout cela ouvre encore la porte à tous les Délateurs, la plus exécrable & la plus infâme race qu'il y ait ſur la Terre.

Il eſt vrai que les Romains, dans certaines occaſions, éliſoient un Dictateur, durant l'adminiſtration duquel le pouvoir des autres Magiſtrats reſtoit ſuſpendu ; mais ce remède violent n'étoit mis en uſage, que dans des cas de la dernière néceſſité, comme d'une Guerre malheureuſe, par exemple, ou de quelques diſſentions civiles. Mais dès que, dans la République Romaine, la Vertu fit place aux Luxe & à l'Ambition, cette même Charge de Dictateur devint perpétuelle en la per-

ſonne des Céſars, & de leurs Succeſſeurs, dont la plupart, comme on ſait, furent d'abominables Tyrans.

Tels ont été quelques-uns de mes ſentimens ſur les Affaires publiques, lorſque je voyois le monde; il n'importe guère au monde, ni à moi-même, de quelle manière je penſe actuellement. Je ne puis dire que j'aie quelques opinions ſur cet article; ou, ſi j'en ai, je ſuis bien réſolu de les enſévelir dans un profond ſilence; car mes principes fuſſent-ils parfaitement irréprochables dans le tems que je les mettrois par écrit, ils pourroient devenir aſſez criminels, pour troubler le repos de ma vie avant la Saint-Jean. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſouhaité que le Gouvernement voulût faire publier quatre fois par an un Catéchiſme Politique, afin qu'on ſût de quelle manière un loyal Sujet doit parler, écrire & agir, durant l'eſpace de trois mois. Je ſais, par expérience, quels chagrins un pareil Ouvrage m'auroit épargnés. Lorſque je voulus faire ma cour au Parti dominant, en me déclarant pour quelques vieux principes Whigs, qui, ſans que je le ſuſſe, avoient été proſcrits un mois auparavant, je paſſai pour un Homme mal intentionné pour la Conſtitution préſente. Je n'ignore pas que tout ce que je pour-

rai écrire, ne me justifiera point auprès de ceux que l'esprit de Faction aveugle tellement, que la plus vive lumière ne sauroit les frapper. C'est bien assez qu'ils consacrent leur loisir à lire les Pièces diffamatoires qu'on compose contre moi, sans qu'on exige d'eux, de donner quelques momens à écouter ma défense. Dans ce siècle si habile à découvrir des complots, j'ai souvent vu un homme innocent appréhendé, mis en prison, & chargé de fers durant plusieurs mois, à cause que les Ministres n'avoient pas le tems d'examiner sa Requête, & qu'ils devoient, avant toute autre chose, faire pendre un certain nombre de mal Intentionnés.

Tout l'effet que je puis naturellement espérer de cette Lettre, est de convaincre mes Amis, & d'autres qui me veulent quelque bien, que je n'ai été, ni un aussi mauvais Sujet, ni un aussi stupide Écrivain, que l'ont prétendu les Faiseurs de Libelles, dont la malice m'a imputé, relativement au Gouvernement, des principes dangereux que je n'ai jamais eus, & d'insipides Ouvrages, dont je suis absolument incapable. Car quelques mauvais traitemens que je puisse avoir reçus personnellement, & quelques efforts que l'on ait pu faire pour me noircir dans le Public, je suis trop

bon Politique, pour facrifier ma propre fûreté au plaifir de publier des chofes offenfantes. D'un autre côté, quoiqu'il foit très-poffible que mon génie ait baiffé avec l'âge, il m'en refte pourtant affez, pour connoître la mefure de mes talens, & me donner le droit d'affurer, que telles ou telles productions font indignes de moi.

Je fuis, &c.



# LETTRE VI.

## LE DOCTEUR SWIFT A M. GAY.

*Dublin, Janvier 8, 1722-23.*

DE retour chez moi, après une petite abſence pendant les Fêtes de Noël, j'ai trouvé ſur ma table une Lettre, au bas de laquelle je ne m'attendois guère à voir votre nom. A l'exception des huit dernières années qui viennent de s'écouler, j'ai paſſé la plus grande & la meilleure partie de ma vie en Angleterre; j'y ai contracté des liaiſons, & y ai laiſſé les objets de mes deſirs. Je me vois condamné à habiter toujours un autre Pays. Quel parti dois-je prendre? & ferois-je mal d'oublier ceux qui naturellement ne doivent pas ſe ſouvenir de moi? A propos de cela, n'êtes-vous pas un peu méchant, de me réveiller du ſommeil où une longue abſence m'avoit plongé? Il y aura tantôt neuf ans que je vous ai quitté; & depuis ce tems-là, mes études & ma converſation ſont devenues beaucoup moins amuſantes pour les autres & pour moi-même. Cependant je me ſerois prêté à la fin à ce genre de vie, ſi votre

Lettre n'étoit venue tout-à-coup le déranger. De trois mois entiers mon vin, mes Cures, mes chevaux, & mon jardin, ne me procureront pas le moindre plaisir.

Je me suis souvent étonné de ne vous avoir pas encore rendu visite. J'en ai été plus d'une fois fortement tenté; mais j'en ai été empêché par trop de causes, sans compter celles que vous devinerez aisément, je veux dire, l'âge & la paresse, raisons qui ne sont, par malheur, que trop puissantes. Si je revenois passer seulement six mois parmi vous, il n'y auroit plus pour moi *desiderio nec pudor nec modus.* Il m'a fallu trois ans pour m'accoutumer à la situation à laquelle le sort m'a condamné; & j'ai eu recours à la stupidité, comme à un bon remède. D'ailleurs, quelle figure ferois-je dans Londres, tandis que mes Amis y sont inquiétés ou emprisonnés, & que mes Ennemis y tiennent en main des verges de fer? Je forme néanmoins quelquefois le projet d'entreprendre ce voyage; & j'observe chaque Été un régime qui doit me procurer les forces nécessaires pour le soutenir. Le mal est que je vieillis en me berçant de cette espérance. Quoique je ne veuille pas faire le Théologien avec vous, j'espère que vous ne vous êtes pas attiré votre colique :

buvez-vous de mauvais vin, ou fréquentez-vous mauvaiſe compagnie ? N'êtes-vous pas auſſi vieux que moi? C'eſt une triſte maladie que la vieilleſſe; & je ſuis bien fâché que vous en ſoyez attaqué; je ne doute point que notre Ami Arbuthnot ne vous recommande la tempérance & l'exercice. Plût à Dieu que la même recette fût bonne contre les vertiges auxquels je ſuis ſujet, & dont je ne ſuis pas exempt au moment que je vous écris!

Vous m'auriez ſenſiblement obligé en m'écrivant une plus longue Lettre, pour m'inſtruire de l'état actuel de pluſieurs de mes anciennes Connoiſſances, Congréve, Arbuthnot, Léwis, &c; mais vous ne faites mention que de M. Pope, qui auroit bien dû ajouter trois ou quatre lignes de ſa main. Je vois avec un vrai plaiſir, qu'il n'ait pas beſoin, comme vous, de la faveur des Grands; & je ſerois bien charmé d'apprendre que cet humiliant beſoin n'a plus lieu à votre égard. J'ai examiné un jour pourquoi les Poëtes, malgré le privilége qu'ils ont d'être les plus grands des Flatteurs, réuſſiſſent ordinairement ſi mal à faire leur cour. C'eſt qu'ils flattent ſeulement dans des Livres, & non de vive voix. Ils écrivent des choſes qu'ils ſe feroient ſcrupule de prononcer. D'ailleurs, ils ſont trop libertins pour reſter cloués dans

une antichambre ; trop pauvres pour mettre dans leurs intérêts des Portiers & des Laquais, & trop orgueilleux pour rendre leurs hommages aux Favoris ſubalternes d'une grande Maiſon.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on penſe en Angleterre de l'audace que vous avez eue de dédier vos Églogues à Mylord Bolingbroke. Je ne ſaurois en porter aucun jugement à la diſtance où je ſuis ; ſans compter que, pour être plus tranquile, j'ai pris l'habitude d'ignorer les choſes les plus communes qui ſe paſſent dans le Monde ; mais ſi toutes les Cours ont en elles un principe d'identité ( paſſez-moi ce mot ) les choſes ſeront apparemment comme de mon tems, où tous les Emplois étoient conférés à ceux qui avoient rendu de bons ſervices dans les Élections du Parlement. Comme vous avez été, à cet égard, un Serviteur très-inutile, vous n'avez pas grande choſe à eſpérer par vous-même : ainſi je vous conſeille de vous faire recommander, par l'Ami qui loge dans votre maiſon, au premier Viceroi qui viendra nous gouverner. Peut-être, qu'à ſa recommandation, ce Seigneur vous donnera quelque bon Emploi civil, ou vous prendra pour un de ſes Secrétaires : Poſte dont ceux qui ſe ſignalent par leur dévouement aux vues du Miniſtère, ſont

aſſez avides, quand il n'y a rien de meilleur à avoir. Le vin eſt bon ici : vous dînerez deux fois par ſemaine chez moi ; & vous ne manquerez pas de compagnie : nos Gens vous admireront, parce qu'ils vous ont lu, & qu'ils ont lu des Pièces où il étoit fait mention de vous. Ayez ſeulement une bonne Charge ; vous vivrez paſſablement bien à Londres, ou magnifiquement à Dublin.

Je voudrois pouvoir faire pour vous quelque choſe de plus que vous eſtimer & vous aimer. Je vous laiſſai dans une ſituation aſſez favorable : les Miniſtres d'alors vous vouloient du bien ; & ceux qui leur ont ſuccédé n'étoient pas vos ennemis ; malgré cela, par un excès de probité, ou faute d'un peu de prudence ſublunaire, vous avez trouvé moyen de n'être protégé par aucun d'eux. Ayez ſoin de votre ſanté & de votre argent ; ſoyez moins modeſte & plus actif ; ou bien faites-vous d'Egliſe ; & attrapez un Evêché en Irlande : plût à Dieu que tous les Prélats qu'on nous envoye fuſſent comme vous !

Je ſuis, &c.



LETTRE

# LETTRE VII,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Janvier 12, 1723.*

UN mot de votre dernière Lettre m'a piqué, & m'a plû extrêmement. Vous dites que j'aurois dû ajouter quelques lignes à la Lettre de mon Ami Gay; & vous avez raiſon. Pour réparer ma faute, j'ai réſolu de vous écrire une Lettre entière, dans l'eſpérance que vous ſerez content de cette marque de mon amitié. Vous auriez, ſans doute, été en droit de m'accuſer de pareſſe, ſi, dans mon Homère, je n'avois pas donné d'accablantes preuves que je ſuis laborieux: & pour ce qui regarde mon affection, vous en êtes poſſeſſeur ſi légitime, qu'il n'eſt beſoin ni de Faits, ni d'Écrits, pour vous en aſſurer la continuation.

Quelles que puiſſent être vos idées concernant les effets de votre abſence & de votre éloignement d'ici, ſachez que le Docteur Swift vit toujours en Angleterre, & que je le trouve dans toutes les converſations, & dans tous les cœurs où j'ambitionne une place pour moi-même.

Nous ne parlons que de vous. Sans compter mes anciennes Connoiſſances, j'ai remarqué que mes Amis de plus nouvelle date ont été les vôtres auparavant : Mylord Oxford, Mylord Harcourt, Mylord Harley & Mylord Bolingbroke, ſont de ce nombre. A propos de ce dernier, avouez qu'il faut que je ſois bien malheureux, pour que tous ceux que j'aime, & avec leſquels je ſerois charmé de vivre, ſoient exilés. Depuis que vous avez quitté l'Angleterre, l'un & l'autre, mon Ami particulier a été l'Evêque de Rocheſter (1), dont le ſort m'oblige à faire une réflexion bien honteuſe pour mon Pays; c'eſt qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à rappeller un beau Génie, à moins qu'il n'en chaſſe un autre (2). Je tremble pour Mylord Peterborowgh, avec qui je loge à préſent; car il a trop d'habileté & trop de courage, pour devenir jamais un Général tel qu'il faut (3) : & s'il

(1) Le Doſteur Atterbury.

(2) L'Évêque de Rocheſter s'étoit mis en tête cette chimère, s'imaginant que ſon exil étoit le prix dont on étoit convenu, pour le retour de Mylord Bolingbroke; & cette idée avoit fait ſur lui une telle impreſſion, que ſes Amis ne purent jamais lui faire entendre raiſon là-deſſus.

(3) Walsh penſoit cela tout de bon; comme on peut le voir dans ſa Lettre du 4 Septembre, 1706, Tome VI.

échappe au bannissement, je crains qu'il ne s'exile lui-même. Ce que je viens de dire m'engage naturellement à vous parler de mon genre de vie, qui a été bien plus varié & plus dissipé, que dans le tems que vous m'avez connu. J'étois alors dans le goût de l'étude & de la retraite, goût que la dissipation m'a fait quitter, & me fera apparemment bientôt reprendre.

Les civilités que j'ai reçues des différens Partis, m'ont empêché d'avoir de l'aigreur ou une haine violente contre aucun; & ma conduite a toujours mérité ces égards. A la gaieté que vous m'avez connue, a succédé un esprit de réflexion, qui m'accoutume, peu-à-peu, à regarder le Monde d'un certain œil d'indifférence; &, ce qui vous paroîtra singulier, c'est que cette indifférence même me donne une sorte de contentement qui me ramène à la gaité, & me rend d'assez bonne humeur pour souhaiter que le Monde soit aussi content que moi. J'ai acquis quelques nouveaux Amis, sans que mon affection pour les anciens en ait souffert en aucune manière. Je ne hais personne, excepté les Fripons : pour ce qui est des Sots, j'ai le talent de les tolérer, sans pouvoir néanmoins gagner sur moi d'être bien poli avec eux, parce qu'ils fréquentent des Fripons. Le

I 2

plus puiſſant de ceux qui compoſent cette dernière claſſe, ne recevra jamais de ma part le moindre hommage, à moins que je ne lui aie quelque obligation perſonnelle; & c'eſt ce que j'aurai bien ſoin d'empêcher.

J'ai appris de vous, qu'un des ſolides agrémens de la vie conſiſte à avoir des liaiſons d'amitié avec des Perſonnes d'un rang fort ſupérieur au nôtre, ſans devenir pour cela en aucune façon leur Eſclave. Avoir plû aux Grands eſt, ſuivant Horace, un ſujet de louange; mais un ſujet de louange bien plus juſte, eſt de ne les avoir point flattés, & d'avoir conſervé leur amitié. J'ai évité avec ſoin tout commerce avec des Poëtes & des Auteurs, excepté quand j'en ai rencontré quelqu'un ſur mes pas qui fût modeſte. Grace à cette précaution, je n'ai point eu de différends perſonnels avec aucun d'eux : mes ſeuls Ennemis ont été des Étrangers à mon égard ; & comme il importe fort peu d'entrer dans des éclairciſſemens avec de pareilles Gens, je n'ai jamais répondu à ce qu'ils ont dit ou écrit, parce que je paroiſſois non-ſeulement toujours ignorer, mais que j'ignorois ſouvent réellement qu'ils penſaſſent à moi. Il y a bien peu de choſes dans la vie qui vaillent la peine de former un ſouhait : le plus ardent de

ceux qu'il m'arrive quelquefois de faire, eſt de paſſer mes jours avec vous, & avec un petit nombre d'autres qui vous reſſemblent. Mais le Sort les a diſperſés ſur la face de la Terre; & des vœux de ce genre ne ſont guère moins vains, que celui de voir le Règne de mille ans, & le Royaume des Juſtes établi parmi nous.

Si mon long ſilence eſt un crime, ſouvenez-vous que vous êtes auſſi criminel que moi. Ainſi, à la vue de cette Lettre, rendez-moi juſtice, & dites : Un long ſilence eſt pourtant compatible avec de vrais ſentimens d'amitié & de reſpect.

Je ſuis, &c.



# LETTRE VIII,

## MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

Je ne suis pas si paresseux que Pope; & en conséquence, je n'aurai pas la même indulgence que lui pour votre paresse; en défendant sa propre cause, il plaide la vôtre, & devient votre Avocat dans le tems qu'il en appelle à vous comme à son Juge. Vous en ferez apparemment autant; & j'ai beaucoup de justice à attendre de deux tribunaux aussi équitables que les vôtres. Vous ressemblez parfaitement aux deux Cabaretiers de Hollande, qui étant devenus ensemble Bourguemaîtres d'une Ville, fixoient réciproquement la taxe que chacun d'eux auroit à payer. Je déclare d'avance que je ne m'en tiens point à votre sentence: mes droits sur votre amitié sont fondés, & n'ont pas besoin d'être rendus plus valides par des Actes ou par des Ecrits; mais il faut pourtant que l'aveu s'en renouvelle de tems en tems; & je commence à soupçonner que vous avez eu dessein de

me les difputer quelque jour, & de m'alléguer une forte de prefcription.

Je ne vous dirois pas un feul mot de moi-même, puifque c'eft un fujet qui ne paroît pas exciter votre curifioté, fi je n'avois envie d'effayer jufqu'où il y a moyen de pouffer le contrafte entre ma fortune, auffi bien que ma manière de vivre, & celle de Pope.

Sachez donc que, depuis votre départ, j'ai été beaucoup plus réglé, moins diffipé, que dans le tems que vous m'avez connu. Cet amour, que j'avois coutume de prodiguer au Beau-Sexe, a été, depuis quelques années, confacré à un feul objet. Quantité de malheurs (c'eft ainfi qu'on les appelle, quoique fort fouvent à tort) & ma retraite du Monde, m'ont appris l'art difficile de diftinguer entre mes Connoiffances & mes Amis: diftinction que nous avons rarement la fagacité de faire nous-mêmes; ces Infectes, diverfement colorés, qui bourdonnoient autour de moi pendant que les rayons de la faveur m'éclairoient, ont difparu auffitôt que je me fuis trouvé à l'ombre. Perfonne ne fe rend à un Hermitage, que par amitié pour l'Hermite : auffi le folitaire féjour que j'habite, n'eft-il fréquenté que par un petit nombre d'Amis Philofophes, que j'ofe vous ga-

rantir tels, que vous feriez charmé de vivre avec eux, à moins qu'un ftupide Climat, & une Compagnie plus ftupide encore, n'aient produit fur vous les plus étranges changemens.

La voix rauque de la Faction n'a jamais été entendue dans cette tranquille retraite; les Gazettes & les Feuilles hebdomadaires en font bannies. Quand j'y fuis, j'oublie que j'aie été moi-même de quelque parti. Il y a plus, & il m'arrive fouvent d'être tellement abforbé dans l'idée abftraite des chofes, que je fuis prêt à m'imaginer que ce Monftre, qu'on appelle Efprit de parti, n'a jamais exifté : mais c'eft une erreur flatteufe dont je ne tarde guère à être détrompé par la lecture des Hiftoriens Grecs & Romains, de Guichardin, de Machiavel & de Thou; car j'ai fait vœu de ne lire aucune Hiftoire de notre Pays, avant que celle que vous favez ait vu le jour (1).

Je ne crains nullement que le dégoût que l'étude & la retraite pourront m'infpirer, me replonge dans le tumulte du monde; au contraire,

(1) Mémoires des dernières années du Règne de la Reine Anne, compofés par le Docteur Swift, & dont il a été fait mention au commencement de ce Volume, Lettre V de Swift à Pope, page 107.

le ſeul regret que j'aie jamais connu, eſt d'avoir tant tardé à embraſſer ce genre de vie. Ma philoſophie acquiert de nouvelles forces par l'habitude; & ſi jamais j'ai le bonheur de me retrouver avec vous, je vous ferai ſouſcrire à cette eſpèce de Sentence : *Jam non conſilio bonus, ſed more eò perductus, ut non tantùm rectè facere poſſim, ſed niſi rectè facere non poſſim.* Les petites incivilités que j'ai eſſuyées de la part de certaines Gens, bien loin de m'inſpirer quelques ſentimens d'aigreur, m'ont adouci, & exigent de ma part une eſpèce de reconnoiſſance; les uns m'ont guéri de mes frayeurs, en me montrant combien la malice du Monde eſt impuiſſante; d'autres m'ont guéri de mes eſpérances, en me faiſant voir combien l'affection du Peuple eſt précaire; & tous m'ont guéri de mon ſot étonnement. En m'éloignant de ceux que l'eſprit de parti domine, ils m'ont éloigné d'une très-mauvaiſe compagnie; & en me dépouillant de mes Titres, de mon Rang & de mes Biens, ils m'ont procuré une indépendance & une tranquilité, ſans leſquelles il n'y a point de bonheur dans la vie.

La réflexion & l'habitude ont rendu le Monde un objet ſi indifférent à mes yeux, que je ne ſuis ni affligé ni réjoui de ce qui arrive, qu'autant que

des laiſons perſonnelles m'engagent à prendre quelque intérêt aux affaires ; & comme j'ai fort peu d'Amis, cet intérêt ne s'étend guère loin. Le cours général de ma vie eſt extrêmement tranquile : un eſtomac qui digère bien, le beau tems, & quelques autres reſſorts méchaniques, ajoutent de tems en tems une petite pointe d'agrément à une ſituation déjà douce en elle-même ; je ſuis quelquefois de bonne humeur, mais jamais triſte. J'ai acquis quelques nouveaux Amis, & en ai perdu d'ancienne date. Ce que j'ai gagné en ce genre, m'a cauſé une extrême ſatisfaction, parce que je n'en ai pas fait l'acquiſition à la légère : je ne connois point de vœux plus ſolemnels que ceux de l'amitié ; & je ſuis d'avis que, par cela même, un long noviciat de connoiſſance doit les précéder. Quant aux Amis que j'ai perdus, cette idée ne trouble pas mon repos, parce que je n'y ai en rien contribué ; & un Homme qui rompt avec moi, ne vaut pas la peine d'être regretté.

Dès que j'aurai quitté cette Ville, c'eſt-à-dire, dans peu de jours, je reviendrai à ce genre de vie, qui tient les Fripons & les Sots à une bonne diſtance de moi : j'ai une extrême averſion pour ces deux eſpèces ; mais, dans le commerce ordinaire, je puis moins ſupporter un Sot qu'un

Fripon qui a quelque esprit. A la vérité il faut se tenir toujours, avec ce dernier, dans quelqu'une des attitudes de ces petits Hommes de bois que j'ai vu en Allemagne devant la boutique d'un Fourbisseur; mais malgré cette posture contrainte, un Fripon, qui est Homme d'esprit, me divertira; & celui qui me divertit me fait beaucoup de bien, & m'impose une espèce d'obligation, dont je dois m'acquitter en même monnoie. Le Sot ne me met guère moins que le Fripon dans la nécessité d'être sur mes gardes, & ne me donne pour cela aucun dédommagement; il m'engourdit comme la Torpille, ou m'inquiéte comme le Moucheron.

Cette Lettre renferme le portrait d'un ancien Ami : vous en demandez un autre qui ne ressemble pas tant, mais que je ne laisserai pas de vous envoyer, si vous persistez dans le desir de l'avoir. Adieu, cher Swift, je t'aime avec tous tes défauts; fais un effort, & aime-moi avec tous les miens.



## LETTRE IX,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Septembre 20, 1723.*

A MON RETOUR d'une courſe d'un voyage de quatre mois, que j'avois entrepris pour ma ſanté, j'ai trouvé votre Lettre, & une autre plus longue que la vôtre, de Mylord Bolingbroke. Je penſe qu'il n'y a pas au monde de plus miſérable maladie que la répugnance à écrire à ſes meilleurs Amis : je voudrois être aſſez Philoſophe pour en expliquer la cauſe, & aſſez bon Médecin pour en entreprendre la cure, & y réuſſir. Il eſt clair qu'elle indique une prodigieuſe différence entre l'Amitié & l'Amour ; car un Amant, à ce que j'ai oui dire, écrit du ſoir au matin des Billets doux. Si mes Amis d'Angleterre ſe ſouviennent toujours de moi, comme vous me l'aſſurez, j'aurois bien tort de partir d'ici : *Non ſum qualis eram.* Je vous quittai dans un période où ma converſation avoit des agrémens que le tems auroit certainement diminués, mais que la groſſièreté de l'air de ce Pays, & la ſtupidité de ſes Habitans, ont entié-

rement détruits. J'ai très-peu de foi à votre prétendu goût pour la retraite; vous êtes trop jeune pour cela; vous n'avez pas assez connu la bonne ou la mauvaise fortune pour vous claquemurer dans un coin, & y argumenter *de contemptu mundi & fugâ sæculi*, à moins qu'un Poëte ne se lasse de trop d'applaudissemens, comme un Ministre d'Etat du poids excessif des Affaires.

Il y a plus de bonheur que de mérite à pouvoir choisir indifféremment vos Favoris dans l'un & l'autre Parti : vous devez ce bonheur, d'un côté à votre éducation, & de l'autre à votre génie, qui vous fait consacrer votre loisir à un Art qui n'a rien à démêler avec l'Esprit de faction : car je suppose que Virgile & Horace sont également lus par les Whigs & par les Torys. Vous n'avez pas plus à faire avec la constitution de l'Etat & de l'Eglise, qu'un Chrétien à Constantinople: & vous êtes d'autant plus heureux, que les deux Partis approuveront vos Vers, aussi long-tems que vous ne serez connu d'aucun d'eux.

Vos notions au sujet de l'Amitié sont nouvelles pour moi : je crois que chaque Homme en apporte au monde avec lui une certaine dose, & que, dès que le partage en est fait, il ne peut rien donner à quelque nouvel Ami, sans l'ôter à

un des anciens Propriétaires. Je fais très-bien à quels Hommes je décernerois les premières places dans mon cœur ; mais ils ne font pas à portée de les occuper : condamné à vivre loin d'eux, je réduis tout l'attachement dont je fuis capable, en petites portions, que je diftribue à ceux qui font autour de moi, & qui me déplaifent le moins ; & fi j'habitois quelque cachot, j'en uferois de même à l'égard de ceux qui s'y trouveroient prifonniers avec moi. Je puis auffi plutôt fupporter les Fripons que les Sots ; le commerce des premiers eft moins fâcheux que celui des autres, quoiqu'il ne foit pas fans danger : mais, avec un peu de prudence, il y a moyen de remédier à cet inconvénient ; j'ai fouvent tâché de rendre amis tous les Hommes de génie ; & cet ouvrage m'auroit fort flatté. Il y en a rarement plus de trois ou quatre dans un fiècle ; & s'il y avoit moyen de les réunir, tout fe foumettroit à leur autorité ; j'ofe dire qu'ils chafferoient le Monde devant eux. Il en étoit ainfi, fi je ne me trompe, parmi les Poëtes du tems d'Augufte ; mais l'Envie, l'Efprit de parti, & l'Orgueil, ont rendu la chofe impraticable parmi nous. Je ne dis rien des Beaux-Efprits fubalternes, dont le nombre eft prodigieux. Vous parlez des Poëtes & des Auteurs que

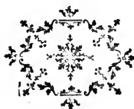
vous voyez quelquefois, quand ils font modeftes. Je n'en ai guère connu de cette forte dans les jours de ma vanité.

Je vous décrirois ma manière de vivre, fi une pareille expreffion pouvoit convenir à ce Pays. Je choifis mes Connoiffances parmi ceux qui font le moins les importans, & qui ont le plus de complaifance. Je lis les Ouvrages les plus frivoles que je puis trouver; & quand il m'arrive d'écrire, c'eft fur les plus frivoles fujets. Aller à cheval, me promener & dormir, tout cela employe dix-huit des vingt-quatre heures de la journée. Je remets d'un jour à l'autre ce que j'ai à faire beaucoup plus qu'il y a vingt ans; & je renvoye à vingt autres années plufieurs chofes à finir : *Hæc eft vita folutorum, &c.*

Je fuis chargé de vous faire des complimens de la part d'un de vos Amis, qui a paffé quatre mois cet Été à fa Maifon de campagne, fans avoir paru une feule fois à Dublin, qui n'en eft cependant qu'à huit milles; néanmoins j'oferois affurer qu'à fon retour à Londres, il menera une vie auffi diffipée qu'aucun des Fainéans de cette grande Ville. Mille amitiés, s'il vous plaît, au Docteur Arbuthnot, & à MM. Congréve & Gay. Je ne penfe pas qu'il y en ait d'autres *eodem tertio* entre

vous & moi, excepté M. Jervas, à la maison duquel je vous adresse cette Lettre, ne sachant pas au juste votre demeure; car votre dernière n'exprime pas clairement, si vous logez chez Mylord Péterborowgh, ou bien s'il loge chez vous.

Je suis, &c.



LETTRE

## LETTRE X.

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Septembre 14, 1725.*

IL n'eſt pas beſoin de vous dire quel plaiſir je me ſerois fait de rendre quelques ſervices au Porteur de votre Lettre, qui vient de partir aujourd'hui pour la France. Il en eſt apparemment des Favoris d'Apollon comme des Prophêtes, dont on fait beaucoup plus de cas ailleurs, que dans leur propre Pays; car à peine votre Monſieur a-t-il été en Angleterre, qu'il n'a plus eu la moindre curioſité ſur mon ſujet. Si pourtant il avoit bien voulu me mettre à l'épreuve, il m'auroit trouvé ſon Ami, je veux dire le vôtre. Je ſuis très-mortifié de ne pas connoître un peu particulièrement un Homme que vous eſtimez; je m'en conſole néanmoins par la réception de votre Lettre, qui me donne la flatteuſe eſpérance de vous revoir encore une fois. Après tant de diſperſions & tant de ſéparations, quel plaiſir! ſi deux ou trois de nous pouvoient ſe trouver raſſemblés, non pour ourdir quelque mauvaiſe trame, mais pour

nous divertir, ou pour rire des folies du Monde aussi innocemment que nous rions des nôtres! Vos voyages (1) font grand bruit : pour moi, j'ai bien résolu de ne plus voyager hors de mon Pays, & de borner toute mon attention à parcourir avec soin mes propres Terres (2) : je veux dire, que je n'entreprendrai plus aucune Traduction, mais simplement quelque Ouvrage domestique, calculé pour mon Pays & pour mon tems.

Si vous venez nous voir, je vous trouverai assez de Dames qui ne vous tracasseront en aucune manière. Il y en a deux, entr'autres, vieilles & tranquiles ; ce que vous n'aurez nulle peine à croire, quand je vous aurai dit que l'une est ma Mère, & l'autre ma Nourrice. Il y a une autre Dame qui est aussi sourde, quoique plus jeune que vous ; vous vous plairez ensemble sur ma parole, sans pourtant que l'un entende un mot de ce que l'autre dira : vous converserez par intuition à la manière des Esprits. Ce qui vous étonnera le plus, c'est qu'on la considère à la Cour, quoiqu'elle

(1) Voyages de Gulliver.
(2) Essai sur l'Homme.

n'ait époufé aucun parti ; & quoiqu'elle vive à la Cour, elle ne vous gênera point, & ne fe gênera point elle-même.

Un des Amis dont vous faites mention, & que vous n'avez garde d'oublier, le Docteur Arbuthnot, eft dangereufement malade d'une apoftume dans les inteftins ; l'apoftume vient de crever, fans qu'on puiffe prédire les fuites que cet accident aura. Quel qu'il foit, il m'ordonne de vous dire, ( & j'écris cette Lettre en fa préfence ) qu'il vit ou meurt votre fidele Ami, & que la feule raifon qu'il ait de fouhaiter de vivre un peu plus long-tems, eft le defir de vous voir encore une fois.

Quelque critique que foit fa fituation, elle n'a point altéré fa bonne humeur ; car il dit qu'il pourroit, s'il le vouloit, guérir votre furdité, mais qu'il n'a garde ; que, malin comme vous êtes ; vous feriez femblant d'être fourd encore, afin d'avoir un prétexte d'écouter autant qu'il vous plairoit, & de ne pas répondre plus que vous ne voudriez.

Je fuis, &c.

## LETTRE XI,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Septembre 29, 1725.*

JE me prépare à regagner Dublin, & à rentrer ainsi dans le grand monde, pour y faire briller des talens que je ne dois pas enfouir ; il est tems que j'aille signaler mon zèle parmi mes Curés & mes Vicaires, en corrigeant tous les abus relatifs au poids du pain & du beurre, dans toute l'étendue de mon Empire. J'ai employé la meilleure partie de mon tems à finir, à corriger, & à transcrire mes Voyages (1) ; le tout augmenté, revu, & divisé en quatre parties, paroîtra aussi-tôt que quelqu'Imprimeur voudra bien risquer ses oreilles. Je goûte très-fort votre idée de nous retrouver ensemble après notre dispersion, & je ne puis assez louer votre dessein de renoncer aux Traductions. Mylord Oxford m'a paru plus d'une fois indigné contre notre Siècle, qui vous imposoit la nécessité de ne pas laisser prendre l'essor à votre génie pendant

(1) Voyages de Gulliver.

un eſpace de tems ſi conſidérable. Mais puiſque vous voilà rendu à vous-même, quand vous aurez occaſion de parler de la générosité des ſentimens de nos Contemporains, je vous prie de leur rendre la juſtice qui leur eſt due. J'ai toujours haï les Nations, les Profeſſions, & les Communautés, & n'ai aimé que les Individus; par exemple, je hais les Juriſconſultes; mais j'aime le Conſeiller un tel, & tel autre qui eſt Juge. Il en eſt de même des Médecins, pour ne parler pas de ceux de ma Robe; des Soldats, des Anglois, des Écoſſois, des François, &c. Mais je hais ſur-tout, & déteſte cet animal qu'on appelle Homme, quoique j'aie une véritable affection pour Jean, Pierre, Thomas, &c. J'ai ſuivi ce ſyſtême depuis pluſieurs années; n'en dites rien au moins, & je continuerai ſur le même pied, tant que j'aurai quelque choſe à démêler avec le Genre-Humain. J'ai raſſemblé quelques matériaux, dont je formerai un Traité qui démontrera la fauſſeté de cette définition *Animal rationale*, & fera voir qu'il faudroit dire *rationis capax*. C'eſt ſur ce fondement inébranlable de miſantropie, bien différente pourtant de celle de Timon, que tout l'édifice de mes voyages eſt bâti; & je ne ferai jamais content que

je ne voie tous les honnêtes Gens de mon avis. Ainſi vous n'avez qu'à vous y rendre ſur le champ, & avoir ſoin que tous ceux qui méritent mon eſtime, en faſſent de même. La choſe eſt ſi claire, qu'elle ne ſauroit être conteſtée ; & je parie cent guinées que vous adoptez mon ſentiment.

J'ignorois que votre Odyſſée fût finie, parce que je ſuis encore à la campagne, que je ne quitterai que dans trois jours. Je vous remercie de votre préſent qui m'a bien fait plaiſir, mais qui m'en auroit fait quatre fois davantage, ſi d'autres n'y avoient pas mis la main. Il y a déjà quelque tems que j'ai appris par M. Ford, que vous êtes le plus grand Architecte, le plus habile Jardinier, &c. Votre allée ſouterraine excite ſur-tout ſon étonnement, parce que vous avez fait d'une mépriſe une beauté, ce qui eſt un chef-d'œuvre de l'Art Poétique.

Je renonce à toutes les Vieilles du monde, & je ſerai bientôt aſſez âgé pour ne pouvoir plus être amoureux que d'une Fille de quatorze ans. Ce que vous dites d'une Dame qui vit à la Cour, qui eſt ſourde, & qui n'épouſe aucun parti, doit être quelque trait de Mythologie, dont j'avoue ne pas trop bien ſentir la morale. Ce n'eſt ſûrement pas

la Miféricorde ; car elle n'eſt pas fourde, & ne vit pas à la Cour. Cette dernière raiſon empêche auſſi que ce ne ſoit la Juſtice, dont le ſeul malheur eſt d'être aveugle. La Fortune eſt aveugle, ſourde, & Dame de Cour ; mais elle prend parti, & d'ailleurs elle ne me mettra point à mon aiſe, comme vous le promettez. Il faut donc que ce ſoit l'Opulence, dont l'idée répond exactement à votre deſcription. Je ſuis charmé qu'elle vous viſite ; mais ma voix eſt ſi foible que je doute qu'elle l'entende jamais.

M. Léwis m'a envoyé un détail de la maladie du Docteur Arbuthnot. Son état me touche d'autant plus vivement, qu'ayant vécu long-tems hors du monde, j'ai perdu peu-à-peu cette dureté de cœur qu'on contracte dans le commerce des Hommes. Je perds tous les jours quelqu'Ami ſans en chercher ni en acquérir d'autres à la place. Plût à Dieu qu'il y eût ſeulement ſur la Terre douze Hommes comme Arbuthnot ! Je jetterois au feu mes voyages. Cependant il n'eſt pas ſans défaut. Il y a un paſſage dans Bede, où, après avoir élevé juſqu'au Ciel la piété & le ſavoir des Irlandois du ſiècle dont il parle, il anéantit tous les éloges qu'il venoit de leur donner, en s'écriant avec douleur : « Hélas !

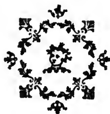
» ils ne célèbrent pas la Fête de Pâques dans le » tems qu'il faut ». De même notre Docteur posſède toutes les vertus qui peuvent rendre un Homme aimable ou utile; mais, hélas! il ne marche pas de bonne grace; je le recommande à vos bonnes prières; car c'eſt un excellent Chrétien, quoiqu'il ne ſoit pas Catholique.

Je n'apprends rien de notre Ami Gay. Je lui avois conſeillé de ſe rendre ici avec un Vice-Roi. Philips a compoſé quelques Vers galans pour Mademoiſelle Carteret; un Forgeron de Dublin, qui ſe mêle de Poéſie, en a fait enſuite dans le même goût à l'honneur de la même Belle. Les Vers de Philips ſont élégiaques; & j'ai dit, à cette occaſion, à Mylord Carteret, que pour réuſſir à la Cour, il ne faut jamais ſe plaindre, mais qu'on peut y médire tant qu'on veut.

Êtes-vous aujourd'hui tellement campagnard que je doive vous adreſſer ma Lettre hors de Londres, au hazard qu'une Pièce auſſi admirable s'égare en courant les champs? Je conclus ici, quoiqu'il y ait encore une demi-page à remplir; & par des raiſons de prudence je ne ſignerai pas ma Lettre. Vous devinerez pourtant ſans peine qu'elle vous vient d'un Homme qui vous eſtime & vous

aime à-peu-près la moitié autant que vous le méritez, c'eſt-à-dire, autant qu'il m'eſt poſſible.

Je ſuis fort inquiet de ce que diſent les Nouvelles publiques; elles portent, à ce qu'on m'aſſure, que Mylord Bolingbroke a fait une chûte dangereuſe à la chaſſe. Je ſuis charmé qu'il ait aſſez de vigueur pour ſe livrer à cet exercice; mais je ſouhaiterois qu'il eût un peu plus de retenue.



## LETTRE XII,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Octobre 15, 1725.*

J'AI été également furpris & enchanté de la promptitude de votre réponfe. J'en augure que vous vous approchez de nous, & que vos anciens Amis vous attirent plus puiffamment, à proportion que la diftance où vous êtes d'eux diminue. Il y en a un ici qui étoit autrefois une brillante Planète, mais qui ayant appris, par une longue expérience, que l'éclat nuit très-fouvent, ne fe foucie plus de figurer parmi les Aftres. Il eft encore un autre de vos Amis, qui regarde comme une des chofes qui font le plus d'honneur à fon Père, de vous avoir diftingué & aimé, & dont l'affection pour vous eft héréditaire. Voilà le Docteur Arbuthnot, qui eft revenu des portes de la mort, & qui eft plus content de l'efpérance de vous revoir, que de revoir un monde qu'il auroit entièrement méprifé, s'il n'y avoit pas trouvé quelques Hommes comme vous. Il compte de repaffer bientôt la mer, & il goûte plus de véri-

table ſatisfaction que la ſanté ſeule n'en peut donner ; car il a une conſcience nette ; ce qui eſt le plus Catholique de tous les remèdes, quoique ce ne ſoit pas le plus univerſel ; j'ai jugé que vous ſeriez bien aiſe d'apprendre ceci, & c'eſt ce qui m'a engagé à vous écrire ſitôt.

Je ſuis bien fâché que le pauvre P. ne ſoit pas mieux traité dans ce ſiècle. Car s'il n'a de bonheur à eſpérer que dans l'autre, il eſt bien le plus malheureux des Poëtes. J'en ſuis auſſi fâché pour une autre raiſon ; c'eſt que je lui ai prédit plus de proſpérité dans une de mes Satyres ; & ſes ennemis font tomber ma prophétie.

Notre Ami Gay eſt traité comme les Amis des Torys le ſont par les Whigs, & aſſez ſouvent par les Torys mêmes. A cauſe qu'il y a quelque rapport entre ſon caractère & celui du Docteur Swift, on le fait complice de tout ce qu'on impute à ce dernier, préciſément comme dans ces ſiècles d'ignorance, où des connoiſſances diſtinguées ſuppoſoient un commerce intime avec le Diable. Il met toute ſa confiance en cette Dame de Cour que je vous ai décrite, & dont vous faites un perſonnage allégorique. Je voudrois, pour l'amour de lui, qu'elle fût l'Abondance, quoique par rapport à vous je doute, ſi vous la connoiſſiez,

que vous voulussiez la troquer pour l'autre.

Mylord Bolingbroke n'est point du tout incommodé de sa chûte ; je souhaiterois que son autre chûte lui eût fait aussi peu de mal ; celle de Mylord Oxford ne l'affecte en aucune manière. Je voudrois que vous vissiez Mylord Bolingbroke à présent ; jamais Ame humaine ne s'est autant perfectionnée que la sienne, sans changer de corps ; *Paulò minus ab Angelis.* Je me suis souvent imaginé que si jamais nous nous retrouvions tous ensemble dans une autre Vie, après tant de changemens arrivés à l'ancien Monde & au Vieil Homme, relativement à chacun de nous, je me suis imaginé, dis-je, qu'il nous resteroit à peine une seule idée, & un seul atôme, qui soient précisément les mêmes qu'auparavant. C'est le moyen de former un Royaume de Justes ; car nous vivrons alors en paix, dépouillés de toute passion criminelle, & regardant avec un souris de compassion, nos folies passées. Pour vous, à ce qu'il me semble, vous aimeriez mieux faire l'Ange vengeur, briser le vase de votre indignation sur les méchans de ce Monde, & les obliger à manger votre Livre, que vous aurez, sans doute, rendu aussi amer qu'il vous a été possible.

Je ne vous dirai point quels desseins j'ai en tête,

à l'exception de celui de compofer des Maximes oppofées à celles de M. de la Rochefoucault (1), jufqu'à ce que je vous voye ici face à face. Vous conviendrez alors du généreux mépris que j'ai pour le monde. Mylord Oxford, dont je parle pour la troifième fois dans cette Lettre, & qui mérite d'être cité dans tout ce qui s'adreffe à vous, ou vient de vous, attend votre arrivée. Ce motif devroit fuffire pour vous ramener ici; il eft même plus preffant que fi la Nation en corps vous attendoit; car j'entre, autant que vous pouvez le fouhaiter, dans votre principe de l'amour des Individus; & je penfe que pour concevoir une affection générale, il faut commencer par aimer en détail. Celui qui n'a point appris à être Ami, ne deviendra jamais bon Patriote.

J'avois deffein de laiffer au Docteur Arbuthnot la page fuivante à remplir; mais il eft fi fenfible à l'article de votre Lettre qui le regarde, qu'il veut vous écrire une Lettre entière pour vous en témoigner fa reconnoiffance. Il travaille auffi à un

(1) C'eft une manière indirecte de blâmer l'exceffive mifantropie qu'il avoit marquée dans la Lettre précédente, & que Pope attribuoit au goût de fon Ami pour les Maximes de la Rochefoucault, qui trouve à redire à tout.

Ouvrage, dont apparemment il vous parlera. Je n'ai plus rien à vous dire, ſinon que le Doyen Berkley ſe porte bien, & remplit heureuſement ſon plan. Mylord Oxford, Mylord Bolingbroke, & Mylord Bathurſt, jouiſſent d'une parfaite ſanté; & le Chevalier Wyndham ſe porte mieux. Ils ſont tous fidèles avec quelques autres, à l'ancien honneur, & à l'ancienne amitié. Quant à ceux qui les trahiſſent, y auroit-il grand mal qu'ils fuſſent ailleurs qu'en Paradis? Un Prêtre Proteſtant ne pourroit pas le trouver mauvais, puiſqu'il n'a rien à démêler avec les Morts; & pour moi, qui ſuis Catholique, je vous réponds bien que mes prières ne les tireroient pas du Purgatoire.

Puiſque vous ne ſignez pas votre Lettre, je ne ſignerai pas non plus la mienne; car mon nom, qui eſt auſſi odieux que le vôtre, eſt particulièrement déteſté de tous les mauvais Poëtes, depuis Hopkins & Sternhold juſqu'à Gildon & Cibber.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XIII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Novembre 26, 1725.*

J'AUROIS d'abord répondu à votre Lettre, ſi un violent accès de fièvre, qui m'a fort affoibli, ne m'en avoit empêché depuis quinze jours. Je vous écris donc pour juſtifier mon ſilence, & j'eſpère de vous voir bientôt; ſi vous ne me connoiſſiez pas quand nous nous rencontrerons, vous n'auriez qu'à jetter les yeux ſur une de mes Lettres, & la comparer avec mon viſage; car mon viſage & mes Lettres ſont les copies de mon cœur. Je crains de n'avoir pas trop bien exprimé cela; mais mon idée eſt juſte, & je hais les ratures. Je parcours, des yeux, votre Épître, & je vois que vous y dites la même choſe, mais mieux que je ne viens de faire. Je vous prie de déclarer à Mylord Bolingbroke que je voudrois qu'il fût exilé de nouveau, parce que je recevrois, en ce cas-là, de ſes nouvelles, & qu'il m'entretiendroit *de contemptu mundi*, & de quelques autres beaux ſujets de Philoſophie.

Mylord Oxford avoit eu la bonté de me mander d'abord la naiſſance de ſon Fils; & je l'en félicitai ſur le champ; mais avant que ma Lettre pût lui parvenir, j'aurois voulu qu'elle fût au fond de la mer; l'affliction que Sa Grandeur a reſſentie, ne ſauroit avoir été plus vive que la mienne. N'eſt-ce pas une choſe cruelle que des Curés de Village ſoient ſurchargés d'Enfans, pendant qu'une grande & illuſtre Famille s'éteint faute d'un ſeul Héritier pour la continuer?

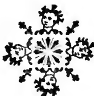
Si je ne craignois pas de me nuire, je me mettrois quelquefois en colere contre le monde; mais je puis, en toute ſûreté, le mépriſer; & c'eſt auſſi ce que j'ai bien réſolu de faire. Ce mépris paroîtra, à bien des Gens, une vraie maladie. Sans entrer en diſpute ſur ce point, je ſouhaiterois ſeulement que l'on fondât un bon Hôpital pour ceux qui en ſont attaqués; il ne feroit pas néceſſaire qu'il fût fort grand, pourvu qu'il fût bien renté.

On nous a envoyé de Londres, un Poëme qui eſt une imitation de celui ſur Mademoiſelle Carteret. Mademoiſelle Harvey, âgé d'un jour, en eſt le ſujet; & nous diſons & penſons que vous en êtes l'Auteur. Je voudrois qu'il n'en fût rien, parce que je hais les Monopoles. Il vous ſied bien de parler de tranquilité! Depuis que nous nous ſommes

ſommes vus, je ſuis vieilli de trente ans, Mylord Bolingbroke de vingt, & vous ſeulement de dix: ainſi il ne vous appartient pas d'être, à beaucoup près, auſſi revenu du monde que nous. Je vous prie, ainſi que mes Amis, de ne pas imputer, à mon âge, l'humeur que je marque contre le monde; car des témoins dignes de foi pourront dépoſer que je n'ai point varié, depuis la vingt & unième juſqu'à la cinquante & huitième année de ma vie. Je vous déclare, après tout, que ce n'eſt pas moi qui hais le Genre-Humain; c'eſt vous autres qui le haïſſez; vous le voudriez trouver compoſé d'Animaux raiſonnables; & comme juſqu'ici votre attente a été vaine, vous avez l'injuſtice de vous fâcher. Vous ſavez que j'ai rejetté la définition ordinaire de l'Homme, & que j'en ai ſubſtitué à la place, une autre de ma façon. Je ne ſuis pas plus en colere contre.... que je ne l'étois contre le Faucon qui emporta la ſemaine paſſée un de mes petits pouſſins; & cependant je fus bien aiſe d'apprendre qu'un de mes Valets l'avoit tué d'un coup de fuſil deux jours après. Vous avez la hardieſſe de me dire que votre deſſein eſt de publier des Maximes oppoſées à celles de la Rochefoucault, qui eſt mon Auteur favori, parce qu'il n'y a point de trait de mon caractère qui ne ſe trouve dans ſon

Ouvrage ; cependant, je veux le relire ; car j'ai peut-être changé depuis. Pourquoi ne laissez-vous pas mourir les mauvais Poëtes, de leur belle mort ? De tout tems, malgré leur bêtise, ils ont eu la finesse d'irriter les vrais Favoris d'Apollon, afin de les obliger à transmettre leur nom à la Postérité. Mœvius n'est pas moins connu que Virgile ; & Gildon sera aussi célèbre que vous, si son nom se trouve dans vos Vers. Adieu. Je compte bien de vous écrire encore, sans m'embarrasser si vous me devez réponse ou non.

Je suis, &c.



## LETTRE XIV,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Décembre 10, 1725.*

J'AI mieux appris à vous connoître par une longue abſence, que la plupart des Gens ne ſe connoiſſent eux-mêmes après une longue affliction. L'abſence ne fait que placer un Ami à une certaine diſtance, pour qu'on le voye plus diſtinctement. La ſatisfaction que j'ai d'apprendre que nous allons vous revoir, eſt bien plus vive que celle qu'excite en moi l'opinion avantageuſe que vous paroiſſez avoir conçue en ma faveur; opinion qui pourroit fort bien avoir été augmentée par la diſtance ou par la groſſièreté de l'Irlande, comme les objets paroiſſent aggrandis lorſqu'on les regarde à travers un brouillard, & néanmoins cela me flatte infiniment.

Je ſuis bien aiſe que vous penſiez avec moi qu'il faut paſſer les mauvais Auteurs ſous ſilence; ainſi laiſſons Gildon & Philips en paix. Je ne ſais ce que Virgile peut avoir fait à Mœvius, pour être condamné à le mener éternellement en leſſe. Mon

amitié pour vous m'oblige d'insister un peu sur cet article, afin de vous préparer à la réception à laquelle vous & vos Écrits devez vous attendre, selon toute apparence, en Angleterre. Nous, qui vous connoissons, nous vous regarderons comme un bon homme, & vous aimerons comme tel; d'autres vous redouteront comme un Bel-esprit, & vous haïront. Ainsi vous savez ce qui peut vous arriver de pis, à moins que vous ne soyez aussi vindicatif que Virgile.

Je ne desire pas avec moins d'ardeur que vous, la fondation d'un Hôpital pour loger les pauvres esprits qui méprisent le monde, si je ne craignois que, tel que celui de Chelsea, il ne fût peuplé que de Soldats estropiés, & de ceux qui se sont usés à son service. J'aimerois mieux y voir ceux qui, armés de principes aussi nobles que les vôtres, le méprisent assez pour le fronder; car il y a plus de courage à l'attaquer qu'à le fuir. En déclamant ainsi contre le monde, n'allez pas croire que j'en veuille principalement à ceux qui y tiennent le premier rang; les premiers objets de mon indignation sont les petits Fripons. Comme je serois plus indigné de me voir jetter un Pot de chambre sur la tête, que d'être frappé d'un coup de tonnerre. Un oppresseur puissant est redoutable par

lui-même ; & l'on s'attend à quelque chose de terrible de sa part ; mais mourir à force d'être seringué par un apprentif Apothicaire, ou être traité avec mépris par la créature du Sous-Secrétaire d'un Secrétaire, qui n'est tel encore que de nom, sont des choses que le stupide Philips même ne pourroit supporter.

En voilà assez sur le Chapitre de nos Ennemis ; parlons de quelques-uns de ceux que nous aimons. Mylord B. parle & écrit sur les choses de ce Monde d'une manière qui tient du prodige. Gay fait des Fables pour le Prince GUILLAUME. Je crois que cela ne plaira point à M. Philips, pour deux raisons ; l'une, parce qu'il s'imagine que toutes les choses puériles sont de son ressort ; & l'autre, à cause qu'il sera mortifié d'apprendre qu'on peut amuser avec esprit un Enfant, sans l'être soi-même. Il ne me reste rien à ajoûter, sinon que Mylord Oxford souhaite très-fort de vous voir, & que bien d'autres seront charmés de votre apparition, mais personne plus que votre très-humble, &c.

*P. S.* (1) Il faut avouer que vous êtes de grands Génies, Pope & vous, mais de petits Philosophes. Si vous méprisiez le Monde autant que vous le prétendez, & que peut-être vous le croyez, vous les

(1) Ce *Post-Scriptum* est de Mylord Bolingbroke.

regarderiez d'un œil plus tranquile. Le Fondateur de votre Secte, ce fier Original, que vous semblez avoir choisi pour modèle (1), étoit esclave de la Cour, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus mauvais dans le Monde; & tous ses discours orgueilleux étoient le langage d'un Amant méprisé, qui ne desire rien avec plus d'ardeur, qu'une réconciliation, & qui ne craint rien tant qu'une rupture. Je crois que le Monde en a passablement mal usé à mon égard; ainsi je n'ai pas lieu d'en être fort épris; mais aussi, d'un autre côté, je vous déclare que je ne lui veux aucun mal. Votre définition d'*Animal rationis capax*, que vous substituez à la définition ordinaire d'*Animal Rationale*, ne sauroit soutenir un examen un peu rigoureux · définissez simplement ce que c'est que Raison; & vous verrez que votre distinction n'est pas meilleure que celle du Pontife Cotta entre *mala ratio* & *bona ratio*. Mais en voilà assez sur cet article; rendez-nous une visite; & j'adopterai, sur ces importantes questions, tel sentiment qu'il vous plaira. Nous différons peut-être moins que vous ne croyez, quand vous souhaitez que je retourne en exil; mais je ne suis pas moins à vous, & à la Philosophie en Angleterre, que je l'étois en France. Votre, &c.

(1) Sénèque.

## LETTRE XV.

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

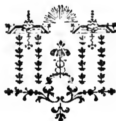
*Londres. Mai 4, 1726.*

J'AIMEROIS mieux vivre dans un Pays mille fois plus éloigné de vous que n'eſt l'Irlande, que d'être dans des inquiétudes perpétuelles au ſujet de votre ſanté. Je crains toujours pour vous après quelque feſtin ; car quoique vous ſoyez la ſobriété même, trois verres de plus qu'à l'ordinaire, ſont pour vous une grande débauche, que vous payez plus chèrement que ces ſtupides Animaux que l'on porte à quatre dans leur lit. Mylord Péterborowgh a empoiſonné tout notre dîner, en nous apprenant votre indiſpoſition. Je ne demande que trois lignes de votre main, ou de celle de quelqu'autre, pour que je ſache comment vous vous portez. Cette nouvelle m'intéreſſe plus que qui que ce ſoit, à cauſe que je vous aime & vous eſtime pour des raiſons qui ne touchent pas la plupart des Gens, & qui ſeroient les mêmes quand vous n'auriez jamais manié de plume que pour m'écrire.

Je ſuis occupé à faire mon petit paquet, & à

me préparer pour mon voyage. Je tâcherai de penſer à vous auſſi peu qu'il me ſera poſſible, même en vous écrivant. Votre idée trouble trop mon repos, & me donne de trop vives impatiences de vous voir & de vous entretenir. Vous êtes bien cruel de tourmenter ainſi le meilleur de vos Amis.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XVI,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Août 22, 1726.*

VOUS m'avez coûté plus d'un ſoupir le jour que je vous ai quitté; & vous m'en coûterez bien d'autres encore avant votre retour. Je marchois comme un Homme qui s'en va en exil; & à mon arrivée chez moi, je ne reconnus pas ma maiſon. C'eſt une ſenſation pareille à celle qu'on éprouve, quand on a tout nouvellement perdu un bras ou une main; on voudroit s'en ſervir, & l'on s'apperçoit, avec une cruelle ſurpriſe, qu'on ne l'a plus. Vous m'avez traité avec plus de barbarie que perſonne au monde; car vous m'avez mis dans l'impoſſibilité de vivre tranquillement ſans vous. L'habitude auroit enfin rendu ma ſituation ſupportable, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié. Outre ma mémoire naturelle qui ne s'occupe que de vous, j'en ai encore une locale qui vous rend préſent à mon ame dans tous les endroits que nous avons autrefois fréquentés enſemble. Je ne puis plus ſonger à la maiſon de Mylord Cobham, aux boſquets

de Ciceſter, ou aux belles vues de Byberry, que votre idée ne vienne ſe joindre à tous ces objets; je ne vois pas un coin de mon Jardin, pas un Appartement dans ma Maiſon, où je ne m'imagine vous appercevoir aſſis, ou vous promenant devant moi. Le deſir de vous revoir me rend inſenſible à tous les agrémens que je pourrois goûter d'ailleurs. J'ai beau ſortir de moi-même pour aller au-devant de vous; je ne ſaurois vous joindre encore. Je voudrois être dans l'impoſſibilité de ſonger davantage à tout cela, & dormir juſqu'au moment où nous nous reverrons; & puiſſe ce moment, quelqu'éloigné qu'il ſoit, arriver demain! Mais comme cela ne ſera pas, qu'il me ſoit permis de ſoulager le déplaiſir que j'en ai, en formant d'autres vœux qui feront uniquement en votre faveur; puiſſiez-vous laiſſer vos Amis là-bas dans l'état que vous les ſouhaitez, & les retrouver tels que vous les avez laiſſés! de ſorte que la viſite que vous nous rendez, ne ſoit que comme une eſpèce de voyage de plaiſir qu'un Homme riche fait pour voir des Biens ſitués à une bonne diſtance de chez lui, & qu'il trouve plus conſidérables qu'il n'avoit cru; ce qui le rend plus content dans l'endroit où il eſt, ſans que l'idée de revoir ſes Dieux Pénates ſoit empoiſonnée par le moindre déſagrément. Mais

après tout, je ne faurois vous exprimer fidèlement tout ce que je fens pour vous. Vous êtes gravé ailleurs que fur les Gobelets que vous m'envoyez; je pourrois, malgré l'obligeante infcription qui s'y trouve, les jetter dans la Tamife, fans que ma tendre affection pour le Donateur en fouffrît le moins du monde. Il eft dit que rien d'extérieur ne pourra diminuer ou augmenter mon attachement pour vous, quoique cet attachement foit accompagné, pour moi, de plus d'un fujet d'inquiétude. Quand vous êtes abfent, je defire de vous voir; & quand je vous vois, je crains le moment qui doit nous féparer,

*Nec tecum poffum vivere, nec fine te.*

Je vous deftine un préfent pareil à celui que vous m'avez fait, lorfque j'irai vous voir au Doyenné de Saint Patrice; *Donarem pateras*, &c. En attendant, je boirai, ou plutôt Gay boira tous les jours à votre fanté, & j'ajouterai, à votre infcription, l'ancien Vœu des Romains pour des années à venir, VOTIS X. VOTIS XX. L'âge de ma Mère autorife mes efperances à cet égard. Adieu.

Je fuis, &c.

## LETTRE XVII.

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Septembre 3, 1726.*

VOTRE Lettre à M. Gay m'a donné plus de satisfaction que celle que vous m'avez écrite, quoique j'en sois d'ailleurs très-content; car j'aime mieux apprendre votre heureuse arrivée, que lire le détail de toutes les fatigues que vous avez essuyées en chemin: à cette différence près, chaque mot qui me rappelle quelque chose qui vous regarde, me fait le plus sensible plaisir. Je vous ai expédié une longue Lettre qui doit vous être parvenue le lendemain de votre arrivée. Depuis lors j'ai eu une conférence avec le Chevalier *** qui auroit souhaité de vous voir avant votre départ de ce pays. Il dit qu'il avoit observé en vous une disposition à vivre parmi nous; ce que je n'eus garde de nier; mais j'ajoutai que ce n'étoit pas-là le motif de votre dernier voyage; votre but étant simplement de voir le petit nombre de ceux que vous aimez.

A propos de nos Amis, quand j'en parcours la

liſte, je trouve qu'il n'en eſt aucun, excepté vous & moi, qui ſoit propre à habiter les montagnes de Galles. Le Docteur aime le Jeu, & Gay eſt épris de la Cour; auſſi ſont-ils bien payés de leur tendreſſe; car le premier perd ſon argent, & le ſecond ſon tems. Un autre de nos Amis travaille, mais inutilement, à ſe guérir de l'ambition. Une Dame que vous trouvez fort à votre gré, eſt trop engouée de la France pour ſe plaire dans la Principauté de Galles. Un autre eſt trop accoutumé à la ſoumiſſion que demande le commerce des Princes & des Potentats, pour être ſenſible aux agrémens d'une Liberté farouche, accompagnée de pauvreté. M. Congréve eſt trop malade, pour aller reſpirer un air vif; & celle qui a tout pouvoir ſur lui, eſt trop riche pour jouir de quelque choſe. Mylord Péterborowgh peut vivre dans tous les climats du monde; mais il ne ſauroit reſter dans aucun. Mylord Bathurſt, qui aime tant l'Agriculture, ne ſe plaira ſûrement point à cultiver d'arides collines. Pour M. Béthel, j'avoue qu'il eſt trop homme de bien pour vivre dans le monde; mais cependant il eſt bon qu'il y vive pour l'exemple. Ainſi nous reſtons ſeuls, & maîtres d'aller où bon nous ſemblera, dans le Pays de Galles, à Dublin, ou aux Bermudes. Quant à moi, je vous proteſte que j'aime tant le monde, & que le monde

m'aime tant, qu'il m'importe très-peu en quelle partie de notre Globe je passe le reste de mes jours. Le Soleil ne luit pour moi que sur le visage d'un Ami.

On m'a lu l'autre jour un article d'une de vos Lettres, par lequel il semble que vous pensiez avantageusement de ceux qui sont sans crédit dans les Cours; si c'est une erreur, on ne sauroit nier qu'elle n'ait quelque chose de généreux. M. *** est très-content de votre systême à cet égard, & témoigne vouloir vous remercier d'une opinion favorable qu'il me paroît devoir uniquement à sa mauvaise fortune; car si je ne me trompe, il aimeroit mieux être en faveur que disgracié.

Pour vous faire voir que je suis très-propre à vivre dans les montagnes, je m'appliquerai avec la dernière justesse, cette ancienne sentence: « Ceux » qui sont dedans peuvent demeurer dedans, & » ceux qui sont dehors peuvent demeurer dehors; » pour moi, ceux qui sont dedans, me seront » comme ceux qui sont dehors, & ceux qui sont » dehors me seront comme ceux qui sont dedans ». En quelqu'endroit que vous soyez, dans les montagnes de Galles, ou sur les côtes de Dublin,

*Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,*
*Sive oram Illyrici legis æquoris—*

Je suis, &c.

## LETTRE XVIII,

### DE GAY AU DOCTEUR SWIFT.

*Novembre 17, 1726.*

Il y a environ dix jours qu'on a publié ici les voyages d'un certain Gulliver; & depuis lors Gulliver a été le ſujet de toutes les converſations. Toute l'Édition en a été vendue dans l'eſpace d'une ſemaine; & rien n'eſt plus divertiſſant que d'entendre les divers jugemens qu'on en porte, quoiqu'au reſte tout le Monde ait lu l'Ouvrage avec un extrême plaiſir. La voix publique veut que vous en ſoyez l'Auteur; mais on m'a dit que le Libraire déclare n'en ſavoir abſolument rien. La fureur de le lire eſt inconcevable. Tous les Politiques conviennent, que s'il ne s'y trouve point de Satyre perſonnelle, les Sociétés, en général, y ſont cependant trop ſévèrement traitées. Quelques Perſonnes, qui s'imaginent être bien plus habiles, font des applications particulières à chaque page; & il eſt plus que probable, que les Éditions, qui ne tarderont guère à paroître, ſeront accompagnées de Notes, où l'on ex-

pliquera ce que Gulliver a voulu dire de malin en tel ou tel endroit. Mylord *** eſt celui qui approuve le moins cet Ouvrage : il dit que c'eſt une choſe tout-à-fait condamnable que d'avilir la Nature Humaine : il ne faut pas être ſurpris qu'il ſoit mécontent ; car c'eſt un des premiers de ſon eſpèce, & par-là il perd plus qu'un autre dans les Satyres que l'on fait contre la dignité & la vertu de l'Homme. Votre Ami Mylord Harcourt loue fort ce Livre ; mais il penſe qu'en quelques endroits vous êtes allé un peu trop loin. La Ducheſſe Douairiere de Marlborough en eſt enchantée ; elle dit qu'elle ne rêve d'autre choſe : cette Dame aſſure même avoir reconnu, par la lecture de cet Ouvrage, qu'elle a paſſé toute ſa vie à careſſer la partie la plus corrompue du Genre-humain, & à traiter les plus honnêtes Gens comme autant d'Ennemis ; elle ajoute encore, que ſi elle avoit connu Gulliver, quand même il lui auroit marqué de la haine, elle auroit préféré ſon commerce à celui de cinq ou ſix de ſes meilleures Amies.

Vous voyez, par tout ce détail, qu'on ne vous fait pas grande injure, en vous ſuppoſant Auteur de ces Voyages. Cependant, ſi vous l'êtes, vous avez eu tort, non-ſeulement à mon égard,

égard, mais auſſi envers quelques autres Perſonnes qui vous aiment véritablement, de ne nous en avoir pas dit un ſeul mot dans le tems que vous étiez avec nous; je ſuis fâché, ſur-tout, que vous en ayez fait myſtère au Docteur Arbuthnot, qui dit que s'il avoit ſu votre deſſein, il auroit pu vous fournir quantité d'idées ſur chaque ſujet. Quelques Dames, qui s'attachent avec ſuccès à l'étude de la Critique, ont découvert que M. Gulliver en vouloit particulièrement aux Filles d'honneur. D'autres, qui donnent dans la dévotion, aſſurent que c'eſt une horrible impiété de décrier les Ouvrages du Créateur. J'ai cependant appris que la Princeſſe avoit lu ces Voyages avec bien du plaiſir. Pour ce qui eſt des autres Critiques, l'Iſle flottante eſt ce qui leur plaît le moins; & toute la Ville eſt ſi perſuadée que Gulliver eſt incapable de tomber au-deſſous de lui-même, que l'on convient généralement que ce morceau n'eſt pas de lui, quoiqu'il ait d'ailleurs ſes Partiſans. C'eſt le Jugement que les Seigneurs & les Communes ont porté, *nemine contradicente*. En un mot, les Hommes, les Femmes & les Enfans, ne parlent que de cet Ouvrage.

Peut-être que toute cette Lettre a roulé ſur un

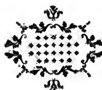
Livre que vous n'avez jamais vu, & qui n'eſt pas encore en Irlande : en ce cas, je penſe que ce que je viens de dire ſuffira pour vous en recommander la lecture, & que je recevrai bientôt ordre, de votre part, de vous l'envoyer.

Mais vous ferez beaucoup mieux de paſſer la Mer, & de le lire ici, où vous aurez le plaiſir d'entendre différens Commentateurs, qui vous expliqueront les endroits difficiles. Nous ſommes ravis que vous ayez fixé le tems précis de votre voyage *cum hirundine primâ;* ce qui doit être, en dépit de l'autorité de Pline, ſuivant nous autres Naturaliſtes modernes, vers le commencement de Mars, dans cette Latitude Septentrionale de cinquante deux degrés. La venue d'une Hirondelle noire, comme vous, amenera l'Été dans quelque ſaiſon que ce ſoit. Nous ſommes bien aiſes que vous faſſiez mention de Twickenham & de Dawley; & pour ce qui eſt de la Ville, vous ſavez que vous avez un logement à la Cour.

La Princeſſe eſt habillée de ſoie d'Irlande; nos complimens à vos Ouvriers. Vous dites que votre vin eſt mauvais, & que le Clergé ne fréquente pas votre maiſon; ce qui eſt, ſuivant nous, une vraie tautologie. Le meilleur avis que nous puiſ-

ſions vous donner, eſt de faire préſent de votre vin à vos Eccléſiaſtiques, & d'en venir boire de meilleur avec nous.

Vous croyez que nous vous portons envie ; mais c'eſt une erreur ; nous portons envie à ceux qui ſont avec vous ; car nous ne ſaurions rien envier à celui que nous aimons. Adieu.



# LETTRE XIX,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Novembre 26, 1726.*

J'AI résolu de vous écrire une longue Lettre ; mais comme la main qui doit me rendre ce bon service, est misérablement estropiée (1), je lui accorderai plusieurs intervalles de repos. Deux doigts de ma main embarrassent les trois autres, comme ces Serviteurs inutiles, qui, sans rien faire eux-mêmes, occupent de la place, & arrêtent l'activité de leurs Camarades.

Je vous félicite sur ce que vous appellez le merveilleux Livre de votre Cousin : cette production est déjà *publicè tritâ manu ;* & je prédis qu'elle obtiendra, dans la suite, une admiration universelle. Rien n'est plus divertissant que la contenance que font, en la lisant, plusieurs de ceux qui

(1) Pope revenant de la maison d'un de ses Amis, la voiture versa dans la rivière. Le Postillon cassa la glace pour sauver la vie à Pope, qui fut dangéreusement blessé par un morceau de verre.

font employés dans le Miniſtère, ou qui en eſpèrent quelque choſe : j'ai eu ce plaiſir durant les quinze jours que j'ai paſſés à Londres, uniquement pour jouir de ce ſpectacle.

Je n'ai vu aucun Homme de rang, que l'Ouvrage ait piqué : quelques-uns, j'en conviens, croient que c'eſt une ſatyre trop forte & trop générale ; mais je ne ſache Perſonne qui vous impute des portraits particuliers ; je parle au moins des Gens qui ont de la naiſſance ou de la raiſon ; car, quant aux Critiques vulgaires, vous ſavez qu'ils ne demandent pas mieux, que d'appliquer la Satyre à tous ceux dont ils envient la ſupériorité. Motte m'aſſure qu'il a reçu le Manuſcrit ſingulièrement, ſans qu'il ait pu deviner de quelle part ; il tomba d'un fiacre à ſa porte un certain ſoir ; & en calculant le tems où cela doit être arrivé, je trouve que c'eſt à votre départ d'Angleterre, de ſorte que je me crois obligé de ſuſpendre mon jugement.

Je ſuis charmé de la nature & de la qualité de votre préſent à la Princeſſe. S. A. R. s'eſt emparée de l'Étoffe Irlandoiſe que vous avez envoyée à Madame H***, & la deſtine à ſon propre uſage. Votre amour pour votre Pays éclate juſques dans vos civilités.

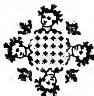
Ce qui vous fait le plus d'honneur dans mon esprit, est le dessein où vous êtes de ne vous laisser détourner par rien au Monde de ce que vous devez à la dignité de votre Nature, & aux lumières de votre Raison. Après avoir roulé vingt ou trente ans dans le Monde, il est plus que tems

*Nullius addictus jurare in verba magistri.*

Je ne doute pas que bien des Gens ne fussent bien aises de se lier avec vous, afin de vous engager par-là à épouser leurs intérêts; mais Dieu garde tout Homme de bien, & tout Homme de sens, d'épouser d'autre intérêt que celui de sa Patrie. Ils ont assez de plumes vénales prêtes à faire le panégyrique de leurs desseins, & l'apologie de leurs actions; écrivons pour la Vérité, pour l'Honneur, & pour la Postérité. S'il faut absolument que vous vous exerciez sur des Sujets politiques, quoique peut-être vous ne feriez pas mal de vous amuser de quelqu'autre folie, respectez au moins votre caractère moral, afin que ceux qui vivront après nous, & qui, par cela même, seront seuls en état de porter de vous, & de vos Écrits, un jugement impartial, puissent vous bien apprécier.

Je ſouhaiterois que vous euſſiez écrit à Mylord Péterborowgh, qui vous aime tendrement. Ne croyez pas que vous n'ayez que des Torys pour Amis; car, à ce compte, je ne ſerois votre Ami qu'à moitié; & vous ſavez que je le ſuis entièrement. Adieu, écrivez ſouvent, & venez bientôt; car il eſt impoſſible de vous connoître ſans deſirer de vous voir.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XX.

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Novembre 17, 1726.*

JE viens de répondre à une Lettre de Madame H***, conçue en termes si obscurs, que je n'en aurois jamais pu comprendre le sens, si l'on ne m'avoit envoyé un Livre intitulé, *les Voyages de Gulliver*, dont vous m'avez parlé dans vos Lettres plus d'une fois. J'ai lu l'Ouvrage d'un bout à l'autre ; & j'ai trouvé dans le second Volume quelques passages qui me paroissoient altérés, &, si je ne me trompe, d'un style différent du reste (1). Le Docteur Arbuthnot ne goûte pas l'article des Faiseurs de projets (2) ; d'autres, dites-vous, sont peu contens de l'Isle flottante ; & d'autres enfin voudroient qu'on eût plus ménagé les Sociétés &

(1) La chose dont le Docteur Swift se plaint ici, a été réparée dans l'édition qui a été faite de ses Œuvres à Dublin.

(2) Parce qu'il s'imaginoit que c'étoit une Satyre contre la Société Royale.

les Corps en général ; mais tous conviennent que l'Auteur feroit inexcufable, s'il avoit flétri quelques Individus. Un de nos Evêques difoit que ce Livre fourmilloit de menfonges deftitués de toute vraifemblance, & que pour lui il n'en croyoit pas un mot. En voilà affez fur Gulliver.

Ce feroit une fort bonne chofe que d'aller faire un tour en Angleterre, s'il ne falloit pas enfuite reparoître en Irlande. C'eft une honte que vous ne puiffiez pas perfuader à vos Miniftres de me retenir de l'autre côté de la Mer, ne fût-ce que par un expédient de Cour, en me faifant conftituer prifonnier, pour avoir trempé dans quelque complot ; mais il faut vous avouer en même tems, que de pareils voyages abrégent beaucoup ma vie, un mois étant plus long ici, que fix enfemble à Twickenham.

D'où vient que notre Ami Gay eft fi Temporifeur? Tel autre eft en état de publier cinquante mille menfonges, en moins de tems qu'il ne lui en faut pour compofer cinquante Fables.

Je vais dans le moment faire une bonne œuvre, qui eft de joindre mon miniftère à celui de l'Archevêque, pour dégrader un Eccléfiaftique qui marie tous nos Gueux ; je compte rendre par-là un Homme heureux, & décider la grande quef-

tion fur le caractère ineffaçable en faveur des principes à la mode; j'efpère que vous voudrez bien me faire un mérite de ceci auprès du Miniftère. Adieu, jufqu'à ce que je revienne de mon expédition. Me voici de retour. Nous avons dégradé notre Homme, qui, par une Loi d'Irlande, doit être pendu, s'il lui arrive encore de bénir un mariage : il nous a déclaré qu'il vouloit abfolument fe faire pendre, & il a demandé pour toute grace, à l'Archevêque, de lever l'excommunication avant qu'on l'attachât au gibet. N'eft-ce pas-là un bon Catholique? Et pourtant ce n'eft qu'un Ecoffois. C'eft-là le feul événement Irlandois que je vous manderai, parce qu'il en vaut la peine. Qu'il me foit permis d'ajouter que, fi j'étois Ami de Gulliver, je prierois tous ceux de ma connoiffance d'informer le Public, que la copie de fes Voyages a été cruellement défigurée, l'Imprimeur en ayant ôté, & y ayant ajouté ce qu'il a voulu; c'eft ce que j'ai remarqué particulièrement dans le fecond Volume. Adieu.



## LETTRE XXI,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Décembre 5, 1726.*

JE crois que l'accident arrivé à votre main m'affecte davantage que vous, & avec raiſon, puiſque, ſuivant toutes les apparences, j'en ſouffrirai le plus. Mais, de grace, qu'eſt-ce que les accidens ont de commun avec ceux qui ne ſont pas Maquignons, qui ne vont pas à la chaſſe du Renard, & qui ne s'enivrent point?

Je ſuis très-flatté que vous approuviez ce que j'ai envoyé; je me ſouviens d'avoir entendu dire à un Homme de beaucoup de ſens, que rien ne demandoit plus de bon-ſens que l'art de faire un préſent: quand il s'adreſſe à une Perſonne d'un rang fort élevé, il eſt néceſſaire que ce ſoit quelque choſe qu'on ne puiſſe pas facilement avoir pour de l'argent.

Votre genre de vie & le mien (s'il m'eſt permis de me comparer à vous) ne forment-ils pas un état de liberté? & la dépendance n'eſt-elle point un vrai état d'eſclavage? Nous ne donne-

rions pas deux oboles pour qu'un Prince ou un Ministre nous vît : nous ne craignons pas qu'on nous rende de mauvais services, & nous ne sommes point obligés de veiller sur nos paroles, de peur de choquer les autres. J'avoue que les richesses procurent une sorte de liberté ; mais il est juste de considérer, qu'avant de les acquérir, il faut subir un long apprentissage de servitude.

Puisque vous avez reçu les Vers, je vous supplie instamment de jetter au feu ceux que vous n'approuverez pas : effacez dans ceux que vous croirez pouvoir être conservés, tout ce qui vous déplaira ; s'il est possible, faites quelques corrections en dépit de votre paresse naturelle. J'ai dans mon porte-feuille diverses pensées, que j'appelle morales & divertissantes ; si vous le voulez bien, j'en choisirai les meilleures, & vous les ferai parvenir, pour en grossir le nouveau Volume. J'ai fait usage de la méthode que vous m'indiquez, de mêler ensemble les différens Vers, espérant, par ce moyen, plus de faveur, de la part des mauvais Critiques, que je n'en mérite reellement.

Dans cet instant, j'ai le bonheur de recevoir une Lettre de Mylord Péterborowgh ; je vous charge de lui en faire mes très-humbles remerçîmens,

quoiqu'il paroiffe auffi vouloir, à toute force, m'attribuer les Voyages de Gulliver. Vous méprifez les Énigmes ; & pourtant j'ai envie de vous en envoyer un petit Recueil pour être imprimé à part. Vous y en trouverez quelques-unes de ma façon ; qui furpaffent tout ce qui a jamais été compofé en ce genre, *mira poëmata !* Les autres Énigmes du Recueil font admirables auffi, quoique beaucoup moins que les miennes ; mais je ne veux pas me louer moi-même. Vous approuvez l'Écrivain qui rit, & qui fait rire les autres ; mais pourquoi ferions-nous ce plaifir à un Monde, que l'un de nous deux hait, & que l'autre n'aime guère ? C'eft ce qui m'a déterminé à ne traiter déformais que des fujets graves, *nifi quid tu, docte Trebati, diffentis.*

Je fuis, &c.



# LETTRE XXII,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Mars 8, 1726-27.*

M. Stopford vous remettra cette Lettre. Le bonheur de faire connoiſſance avec un auſſi galant Homme, eſt une des obligations que je vous ai; & ce n'eſt pas une des moindres, je vous aſſure.

Nos Œuvres mêlées viennent de paroître. Je ne ſaurois vous exprimer combien je ſuis content de me voir dans cet Ouvrage à côté de vous; nous nous tenons par la main, & marchons enſemble, d'un air, tour à tour ſérieux & folâtre, vers le Temple de l'Immortalité. Le troiſième Volume ne contient que des Vers : ſi j'en avois été le Maître, nous en aurions fait ſeuls les frais, ſans admettre les productions d'une main étrangère. Salomon diſoit autrefois, qu'il n'y avoit pas de terme à faire des Livres : j'en dis autant, & avec plus de juſteſſe, des Recueils, que tout le Monde peut faire; car, à moins qu'il n'y ait dans chaque Pièce un certain caractère, comme la marque des

Élus, je ne me foucierois pas autrement d'être du nombre des *douze mille Marqués.*

J'efpère que vous avez reçu quelques Vers adreffés à Gulliver par un Cheval & par un Lilliputien, avec une Épître héroïque à Madame Gulliver. Le Libraire auroit voulu mettre ces Pièces à la tête de la feconde édition de l'Ouvrage; mais je ne l'ai point voulu permettre fans votre confentement : au refte, ces Vers ne me plaifent point du tout. Vous voyez que je vous écris en vrai Poëte; & cependant, fi vous étiez avec nous, vous feriez plongé dans la Politique. Le Peuple eft ici fort en colère & fort échauffé, fans favoir au jufte pourquoi; mais c'eft à caufe de cela même, qu'il n'en eft que plus animé, & plus en colère : *Non noftrum eft tantas componere lites.* Je fuis à Twitnam, où je ne lis aucune des Feuilles périodiques dont nous fommes inondés. M. Stopford vous en apportera une bonne quantité, uniquement pour vous amufer; car elles ne font pas dignes que vous les imitiez. Quant à moi, je crois être à Glubdubdrib, & n'avoir autour de moi que des Efprits.

Je me trouve mieux que je n'ai coutume d'être dans cette faifon. Il n'y a que ma main qui m'incommode plus qu'elle ne me caufe de douleur;

elle s'acquitte néanmoins passablement de sa fonction d'écrire ; &, pour prouver qu'elle est presqu'entiérement guérie, je vous dirai qu'elle a eu la force de blesser l'autre, en tâchant d'émonder un Arbre fruitier.

Mylady Bolingbrocke vous a écrit une longue & bonne Lettre, qui accompagnera celle-ci ; elle se porte assez mal, au lieu que la santé de Mylord est telle qu'il peut la souhaiter. Mylord Péterborowgh vous a écrit deux fois : nous craignons que quelques Lettres n'aient été interceptées, ou ne se soient perdues par accident. J'ai environ dix mille choses à vous dire. Si vous aviez autant d'impatience que je le voudrois, de les venir entendre, vous arriveriez ici au commencement du Printems. Adieu. Écrivez-moi donc. Je suis fâché de perdre M. Stopford, immédiatement après l'avoir connu : cependant je suis bien aise de ne l'avoir pas connu plus long-tems ; si tous ceux que je commence à aimer, doivent passer en Irlande, je vous prie de ne m'en plus faire connoître ; & je vous pardonnerai cette dernière faute.

Je suis, &c.

LETTRE

# LETTRE XXIII,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Octobre 2, 1727.*

LA Lettre pleine d'amitié que vous avez laissée pour moi chez M. Gay, m'a tellement touché, que mes idées se troublent en y songeant, & que je ne sais actuellement que vous dire. Je sens seulement que je vous souhaite tout le bien imaginable dans chaque circonstance où vous pourrez vous trouver ; & qu'il est presque aussi bon d'être haï que d'être aimé, vu les amertumes qu'éprouvent tous ceux qui ont l'ame sensible, quand ils sont hors d'état de faire du bien, ou de procurer du soulagement aux Personnes qu'ils honorent & qu'ils aiment.

J'aurois bien sujet de me plaindre de ce que ne vous portant pas trop bien, vous avez préféré une autre maison à la mienne; cependant je ne prétends pas nier que votre manière de penser, en cette occasion, n'ait quelque chose de tendre & de délicat ; vous devinerez aisément ce que je veux dire. Pour vous convaincre que je ne suis point fâché, j'ai dessein, si je vis, de faire un tour

en Irlande, où je me conduirai à ma manière, comme vous avez fait ici à la vôtre. Je ne quitterai pas votre toit, si je suis malade. L'état de votre santé a empiré, si je ne me trompe, par quelque fâcheuse nouvelle que vous avez reçue d'Irlande, & qui a hâté votre départ. La dernière fois que je vous vis, vous m'assurâtes que vous ne vouliez pas nous abandonner de tout l'Hyver, à moins que votre santé ne devînt meilleure; ce qui n'a point eu lieu, à ce qu'il me paroît. J'ai craint ce qui est arrivé; & quelque flatteuse que votre promesse fût à mes yeux, je ne m'y suis point fié. J'ai fait vos complimens à tous ceux dont vous faites mention dans votre Lettre : nous sommes inquiets pour vous, je veux dire pour nous-mêmes. J'espère que nous nous rencontrerons dans une situation plus durable & plus satisfaisante. Nous devons croire que le Monde à venir nous procurera quelque chose de meilleur même qu'un Ami; mais il est bien certain que le Monde présent n'a rien d'aussi bon. Adieu, jusqu'au revoir. Puissiez-vous trouver les Amis que vous allez joindre, aussi contens & aussi heureux, que ceux que vous laissez ici sont tristes & inquiets.

Je suis, &c.

## LETTRE XXIV,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Octobre 12, 1727.*

APRÈS avoir raisonné long-tems avec moi-même sur ma situation, j'ai conclu que je ne pouvois rien faire de mieux, que de m'en retourner chez moi, où j'ai une grande maison, bon nombre de Domestiques, & toutes les douceurs de la vie : ainsi j'ai pris le parti de regagner l'Irlande. Si ma santé se rétablit, je compte de faire, pour la troisième fois, un tour en Angleterre ; sinon il faudra que je fasse le grand voyage imposé à tous ceux de mon espèce. Vous êtes le meilleur & le plus tendre Ami qui soit au Monde ; & je ne connois Personne à qui je sois autant obligé : l'unique sujet de plainte que vous m'ayez jamais donné, est de vous être trop inquiété sur mon sujet. Je voudrois que Dieu daignât se prêter à la foiblesse humaine, au point de permettre que deux anciens Amis pussent toujours savoir dans quel état ils se trouvent réciproquement ; & si je devois écrire une *Utopie* pour le Ciel, ce

feroit là une de mes idées favorites. Vous me pardonnerez ce fouhait, qui convient à l'état de ma fanté : car j'ai des vertiges, & je fuis fourd. Il vaut mieux que je fois malade ici, où j'incommode moins mes Amis : mes vertiges feuls ne m'auroient pas déterminé à partir; mais ma furdité faifoit que la place n'étoit plus tenable.

Je ferois parti plutôt, fi je n'avois efpéré quelque intervalle meilleur & plus propre à fe mettre en voyage; vu que la faifon étoit avancée, & mon congé près d'expirer. Outre tous mes défauts, j'aurois encore celui d'être un fort mauvais Juge, fi j'euffe révoqué votre amitié en doute. Vous ne vous portez pas affez bien vous-même, pour devoir être chargé des foins qu'exige un Ami malade. Ainfi je n'ai pas dû abufer de votre complaifance. De pareils foins ne conviennent qu'à des Domeftiques, qu'un attachement trop grand pour leurs Maîtres incommode rarement, & qui, par cela même, peuvent nous fervir gaiement, quand nous fommes indifpofés. Le cas feroit tout autre, fi vous étiez ici avec moi. Ma maifon eft fpacieufe, & vous feriez le maître d'être feul, ou de voir compagnie. J'ai affez de Domeftiques, de l'un & de l'autre fexe, pour nous fervir; car je les ai fi bien dreffés, qu'ils

ſavent crier à pleine tête quand je ſuis ſourd, & marcher ſans qu'on les entende quand je veux dormir.

J'avois une autre raiſon pour hâter mon retour; il falloit congédier mon Intendant. Ce Coquin, grace à ma négligence, avoit cruellement embrouillé mes affaires. S'il y avoit eu moyen de conniver un peu avec lui, je l'aurois fait; car je regarde les biens de la Terre avec tant d'indifférence, que pour deux ou trois cens guinées de plus, je ne voudrois pas ſeulement me donner la peine de revoir des comptes. C'eſt bien dommage que je ne ſois pas un grand Seigneur. Je ſouhaite que la ſanté de M. Congréve ſe rétabliſſe de plus en plus, quoiqu'il ne le mérite pas, puiſqu'il en a été ſi prodigue.

Notre Ami le Courtiſan eſt, à ce que j'eſpère, moins éloigné d'obtenir quelque poſte, qu'il ne l'étoit quand je l'ai quitté : c'eſt ainſi qu'un Prédicateur s'écrioit : « Le Jour du Jugement eſt plus » près qu'il ne l'a jamais été juſqu'ici » !

Dieu veuille vous accorder de la ſanté,

*Det ſalutem, det opes; animam æquam tibi ipſe parabis.*

Vous voyez qu'Horace demandoit de l'argent auſſi

bien que de la ſanté ; & je parierois qu'il avoit une bonne voiture. Adieu, dès que vous ſerez bon Ami de la Cour, je ne tarderai pas à me réconcilier avec elle.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXV,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Octobre 30, 1727.*

LA première Lettre que j'ai écrite après mon débarquement, étoit adreſſée à M. Gay; mais il auroit mieux valu l'adreſſer à Lintot ou à Tonſon, qui ſavent mieux où il loge, que les Facteurs. Quand cette Pièce vous tombera entre les mains, vous admirerez le changement qui eſt arrivé en moi depuis Londres juſqu'au Doyenné : l'intervalle eſt aſſez grand pour cela, puiſque j'ai traverſé des Pays inconnus à la plupart des Gens du bel air. J'ai obſervé à cette occaſion, qu'il y a tel Homme, qui, à l'aide d'un bon Cheval, ou d'un vent favorable, peut ſe trouver en peu d'heures au milieu d'un Peuple, dont il avoit auſſi peu d'idée que des Antipodes.

Si je ne vous connoiſſois pas davantage par votre converſation, & par les marques d'affection que vous m'avez données, que par votre Lettre, j'aurois peut-être pu concevoir l'injuſte ſoupçon, qu'en fait d'amitié vous reſſemblez à

ces Philoſophes, qui réuſſiſſent beaucoup mieux à louer la vertu qu'à la pratiquer. Pour toute réponſe, je vous jure que vous m'avez appris à faire des ſonges raiſonnables & ſuivis ; ce qui ne m'eſt pas arrivé depuis douze ans ; mais à préſent, je vois diſtinctement chaque nuit Twickenham, la Grotte, Dawley ; & il n'y a que trois jours que j'ai battu Madame Pope.

Je vous avouerai franchement, que le plaiſir de m'occuper de vous eſt bien empoiſonné par mes inquiétudes ſur l'état de votre ſanté : vous payez chèrement les grands talens dont Dieu vous a doué, s'ils vous empêchent de vous bien porter : ils vous procurent, à la vérité, les louanges du Public ; mais comme votre ſanté vaut mieux pour vous que toutes les louanges du Monde, je vous conſeille d'en avoir ſoin, & de profiter des conſeils de Mylord Bolingbroke & de vos Médecins. Lorſque vous parlez de Vers & d'impreſſions, il me vient en penſée de citer l'Écriture, à votre imitation & non à votre avantage. Je crois que c'eſt à David qu'un de ſes Frères diſoit : « Je connois ton orgueil & la méchan» ceté de ton cœur ».

Vous me blâmez d'avoir payé un ſchelling de plus que mon écot à l'Auberge ; & j'aurois dé-

pensé cent livres ſterling avec vous à Smithfield. Il eſt vrai, j'aurois été plus mal avec plus de faſte, & plus chèrement. Cependant vous ſavez que je ſuis deux fois plus riche que vous pour la dépenſe ordinaire de la vie. Je ne paye point d'impôt; je bois de bon vin de France à auſſi bon marché que vous bûvez le vin d'Oporto. Je n'ai ni caroſſe, ni chaiſe, ni Mère à entretenir. Je crois que, pour ce qui eſt de ce Monde, vous devez vous appliquer ces paroles de S. Paul : « Si nous avons ſemé des » choſes ſpirituelles, nous ne devons pas compter » recueillir des biens temporels ». Remarquez bien le ſens François de ce mot *ſpirituel*, ſelon lequel le Monde devroit vous récompenſer plus dignement qu'il ne fait & ne peut. Si vous me faites préſent de mille livres, je ne me dirois pas votre Débiteur. Si je vous fais préſent de deux mille, je ne croirois pas m'être acquitté envers vous. Mais je n'ai pas la moitié de votre vanité; témoin M. Gay, qui me reproche de demander des préſens, dont je fixe la valeur à dix ſchellings. Je ne vois point de raiſon de vanité (non, je n'en vois aucune) qui puiſſe vous empêcher de me venir voir, dès que vous en aurez le loiſir: je ferai enſorte qu'on aura ſoin de vous à Cheſter, & je chargerai de cette commiſſion les meilleurs Gens

du monde. Le mouvement, si je ne me trompe, vous tiendra lieu d'une excellente médecine ; & la date de votre venue, exprimée en Vers immortels, sera gravée sur ma tombe.

Je suis très-reconnoissant des vœux que Madame Pope forme en ma faveur ; & il m'est d'autant plus aisé de deviner en quoi ils consistent, que je me souviens d'avoir lu une Lettre du Duc de Toscane à un de ses Amis : un article de cette Lettre portoit, « que S. A. auroit volontiers » donné un de ses doigts, pour le bien réel de » celui à qui il écrivoit ». Ce dernier, qui connoissoit parfaitement le Duc, me dit que, par les mots de son bien réel, ce Prince avoit voulu marquer le desir qu'il avoit de le voir Catholique. Je vous prie de demander à Madame Pope, si l'intérêt qu'elle prend à mon bonheur est du même genre. Dieu veuille la bénir ! car je la crois une bonne Chrétienne, &, ce qui est aussi rare, une bonne Femme. Adieu.



## LETTRE XXVI,

### DE GAY AU DOCTEUR SWIFT.

*Octobre 21, 1727.*

ENFIN la Cour vient de me nommer au Poste d'Écuyer de la Princesse LOUISE; mais à mon âge, j'ai cru ne pas devoir accepter cet honneur; & je m'en suis excusé le mieux qu'il m'a été possible par une Lettre à la Reine. Ainsi voilà toutes mes espérances évanouies, & je n'aurai désormais d'autre Maître que moi-même. Accoutumé à voir mes projets déconcertés, j'ai appris l'art de me prêter aux évènemens. Grace à cet art, rien ne me trouble; & je suis fort satisfait de ma condition. Vous m'avez conseillé un jour de passer quelque tems à Newgate pour y mettre la dernière main aux Scènes de mon Opéra. J'ai bien envie de profiter à présent de l'avis; car j'ai pour cela tout le loisir nécessaire. M. Pope finira cette Lettre.

POPE. Gay est un homme libre; & je l'en ai félicité par une longue Lettre. Faites-en de même. Je travaillerai à le corriger, & le rendrai meilleur qu'aucune Cour du monde ne sauroit le faire.

Mon Poëme, dont je ferois bien aife de vous envoyer une copie, fi je ne craignois qu'elle ne tombât entre les mains des Curls & des Dennis d'Irlande, ou, ce qui eft encore pis, entre celles de nos Amis & de nos Admirateurs; mon Poëme, dis-je, vous fera connoître le mérite diftingué de notre Siècle. Votre nom s'y trouve avec celui de quelques autres, auxquels vous ne ferez pas fâché d'avoir été affocié. Adieu, ayez toujours bon courage, & portez-vous bien.

Je fuis, &c.



## LETTRE XXVII,

### DU DOCTEUR SWIFT A GAY.

*Dublin, Novembre 23, 1727.*

J'APPROUVE beaucoup votre refus de la Charge qu'on vous a offerte, & la Lettre que vous avez écrite à la Reine. Je suis persuadé que vous avez quelqu'Ami apparent dans le Ministère. Dieu veuille lui pardonner le tour qu'il a voulu vous jouer ; mais il faut qu'il se répente de sa malice. Tout bien examiné, je ne puis m'ôter de l'esprit qu'on ne veuille au moins vous donner quelque chose que vous puissiez accepter. A votre âge, comme vous dites, est-ce un séjour pour vous, que celui de la Cour ? Tout Ministre a soixante & dix ans ; vous en avez trente de moins ; & Cromwell lui-même étoit plus âgé que vous, quand il a commencé à figurer dans le monde. Je vous supplie d'être économe, & de vous mettre au fait de la valeur d'un scheling ; ce qui, suivant le Docteur Lirch, est une chose très-sérieuse. Vous êtes d'un naturel aussi bon, aussi généreux, & aussi réfractaire que j'en aie jamais connu. Que de

chofes n'aurois-je pas à vous dire fur cet article? J'apprends, avec plaifir, que votre Opéra eft achevé. Vos Amis doivent le faire valoir, & vous dédommager, par ce moyen, du tort qui vous eft fait par d'autres.

Il y a trente-fix ans que je connois les Cours, & que je fais, qu'à certaines différences près, elles s'accordent conftamment fur divers articles. Premièrement, elles agiffent & penfent de même felon l'ancienne Maxime, « Qu'un Miniftre ne doit » jamais pardonner à ceux qu'il a une fois offen- » fés. Secondement, elles s'accordent dans le dé- » faut de fincérité de deux Courtifans qui fe difent » Amis. En troifième lieu, dans l'empreffement » à s'aborder d'un air careffant, & à débiter des » menfonges. En quatrième lieu, dans l'habitude » de facrifier ceux qu'on aime le plus, à quelqu'o- » dieufe intrigue, ou à quelque vil intérêt. En- » fin, dans la fidélité inviolable à garder tout ce » qui eft bon à prendre, pour gagner ceux qui » peuvent fervir ou nuire ».

Pourquoi Pope ne publie-t-il pas fon *Temple de la Stupidité ?* Les Faquins qu'il y immortalife, mourront d'eux-mêmes en paix ; & comme il en eft de même de fes Amis, fes délais feront caufe qu'il n'y aura ni châtiment, ni récompenfe. In-

formez-vous, je vous prie, comment Mylord Saint-Jean se porte (1); il n'y a point d'Homme en Angleterre, au sort duquel je m'intéresse autant qu'au sien. Marquez-moi si vous commencez déjà à goûter le plaisir de l'indépendance, & si vous ne regardez pas, de tems en tems, la Cour *oculo retorto*. Avez-vous dédié votre Opéra, & reçu les vingt guinées qui sont le prix courant d'une Dédicace? Que dit le Docteur? Ne gronde-t-il pas de ce que vous le négligez? Au moment que je vous parle, Mylord Bolingbroke donne-t-il dans l'Agriculture, ou dans la Philosophie? ou bien s'amuse-t-il à écrire? M. Pultney vit-il dans l'attente d'un Fils? & Mylord Oxford cherche-t-il encore quelqu'autre vieux Manuscrit? J'ai acheté aujourd'hui une mauvaise édition de votre Opéra pour six sous, & n'y ai trouvé, ni Épître Dédicatoire, ni Préface; je vous en félicite; c'est le grand goût.

Les Habitans de Dublin sont aussi charmés de cette Production, que peuvent l'être ceux de Londres. On court, avec fureur, aux représentations; & le Vice-Roi ne peut s'en rassasier. Je ne savois

(1) Milord Bolingbroke.

pas que la Scène de Locket & de Peachum fût l'imitation d'une Scène entre Brutus & Caffius. Je voudrois que Macheat, allant au gibet, eût imité Alexandre le Grand prêt à mourir; que fes Camarades lui euffent demandé qui il defignoit pour fon Succeffeur, & qu'il eût répondu, le plus digne, &c. Je fuis charmé que votre Opéra, en vous brouillant avec la Cour, vous ait raccommodé avec la Fortune. Puiffiez-vous être toujours en bonne intelligence avec elle, afin d'avoir une reffource contre les infirmités de l'âge, les maladies, & le réfroidiffement ou la mort d'un Ami! Une Proftituée peut devenir Entremetteufe en cas de befoin; mais un vieux Poëte, ufé au fervice des Mufes, eft abandonné de tout le monde, & n'eft abfolument bon à rien. Envoyez-moi la taille-douce de Polly. Tous les Écoliers de Weftminfter, & les Étudians de l'Univerfité vous élèvent jufqu'aux nues. Peut s'en faut que vous n'ayez fait rire autant d'Hommes, que des Miniftres d'État peuvent en faire pleurer.

J'épargnerai au Chevalier ***, le défagrément d'une Lettre de condoléance. Quand il vint des Ambaffadeurs de Troye, pour témoigner à Tibere la part que leurs Maîtres prenoient à la perte de fon neveu, l'Empereur répondit qu'il étoit auffi fort

fort touché de la mort prématurée d'Hector. Je l'ai toujours extrêmement aimé & respecté ; & je persévère dans les mêmes sentimens. Je me compte très-bien payé, s'il veut accepter l'offre de mes très-humbles services.

L'*Opéra des Gueux* a anéanti Gulliver ; j'espère de voir le tems où le Temple de la Stupidité de Pope anéantira l'*Opéra ;* mais il faut auparavant que vous en ayez tiré bon parti.

Tourner le vice en ridicule, & faire rire innocemment, c'est rendre un service plus réel au Public, que n'ont fait tous les Ministres d'État depuis Adam jusqu'à Walpole. Adieu.

Je suis, &c.



# LETTRE XXVIII,
## MYLORD BÖLINBROKE
## AU DOCTEUR SWIFT.

POPE s'eſt chargé de cette Lettre ; après avoir paſſé ici deux jours, il eſt actuellement en chemin pour Londres, d'où il reviendra à Twickenham; & il pourra fort bien être à Dublin avant la fin de la ſemaine. En attendant, ſa Stupidité ſe trouve dans un état auſſi floriſſant que s'il avoit déjà gagné la Capitale de l'Irlande (1). Ce ſera un merveilleux Ouvrage ; il étonnera la multitude, fera ſourire peu de gens, & réjouira tous les Amis de l'Auteur, depuis Bickerſtaff juſqu'à Gulliver.

On m'a dit que vous aviez repris, en hâte, la route de Dublin, à cauſe de quelque indiſpoſition. Quoiqu'il en ſoit, cher Swift, ayez ſoin de votre ſanté ; pour vous prouver que j'y prends intérêt, je vous preſcrirai une recette dans le ſtyle de Montaigne, ou, ce qui vaut mieux, dans celui de la Bruyère. « Nourriſſez bien votre corps, ne le fa-

(1) Son Poëme intitulé, *Le Temple de la Stupidité.*

» tiguez jamais; laiſſez rouiller l'eſprit, meuble » inutile, voire outil dangereux. Laiſſez ſonner » vos cloches le matin pour éveiller les Chanoi» nes, & pour faire dormir le Doyen d'un ſom» meil doux & profond, qui lui procure de beaux » ſonges. Levez-vous tard, & allez à l'Egliſe, » pour vous faire payer d'avoir bien dormi & bien » déjeuné ». Quant à moi, je vous dirai (& ce n'eſt que par complaiſance pour vous que je puis me réſoudre à parler de moi-même) je vous dirai donc que je ſuis dans ma Ferme, où j'ai pris ſi profondément racine, qu'il ſera bien difficile à mes Amis & à mes Ennemis de me tranſplanter. Adieu, que j'apprenne au moins de vos nouvelles. J'ai pour vous aimer mille bonnes raiſons, dont aucune ne m'affecte autant que votre généreuſe amitié pour tous les enfans d'Adam.

Pope. Suivant le calcul de Mylord Bolingbroke, je ſerai à Dublin dans trois jours. Sur quoi je n'ai qu'un mot à dire, qui eſt de vous prier d'attendre mon ame vers ce tems-là; car pour le corps, qu'elle a bien voulu animer juſqu'ici; je crains qu'elle ne ſoit obligée de le laiſſer en chemin. Si je pars, c'eſt que j'ai peu d'Amis ici pour me retenir, & point de Protecteur aſſez puiſſant à la Cour, pour m'engager à reſter. On m'a aſſuré

que les Partifans de la Gynocratie penfent qu'ils n'ont befoin d'aucun Écrivain plus habile que Cibber ou que l'Auteur du Journal Britannique ; de forte que nous pouvons vivre en repos, & nous appliquer à des études plus abftraites. Les feuls Courtifans que je connoiffe, ou que j'aye l'honneur d'appeller mes Amis, font Jean Gay & M. Bowry ; le premier eft actuellement fi enchanté de fon Opéra, & l'autre fi charmé de fa haute Dignité (1), qu'il ne m'eft guère poffible d'obtenir d'eux une réponfe cathégorique, quelque queftion que je leur propofe ; mais l'Opéra réuffit merveilleufement, à votre grande fatiffaction & à la mienne. Mylord Bolingbroke m'a promis de vous en parler plus en détail. J'ai été plus malade que jamais ; & je crois que mon exiftence ne fera pas longue. C'eft à vous & à la Poftérité, en me procurant une place au Temple de Mémoire, à me dédommager du malheur de mourir jeune. Adieu, tandis que je fuis, je fuis à vous. Aimez-moi, je vous prie, & ayez foin de vous-même.

Je fuis, &c.

(1) Il venoit d'obtenir une petite Charge.

## LETTRE XXIX.

### DE POPE A SWIFT.

*Mars 23, 1727–8.*

JE vous envoye une Pièce, imprimée à Boſton, dans la Nouvelle-Angleterre, où vous trouverez, à votre grand étonnement, qu'un des Membres du Parlement de ce Pays s'appelle Jonathan Gulliver. Si la réputation de ce Voyageur eſt parvenue juſques-là, elle doit y être arrivée en bien peu de tems, pour que ſon nom de baptême y ait déjà été donné à un Enfant. Ce qui augmente la merveille, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible qu'un pareil Enfant ait atteint l'âge requis pour être élu Membre du Parlement. Le mot de l'Enigme eſt que le perſonnage en queſtion eſt un Anabaptiſte.

L'Opéra de M. Gay a déjà été repréſenté quarante fois, ſans que l'empreſſement du Public diminue. La ſomme de mille livres ſterling que cette Pièce devoit lui valoir, & dont l'emploi l'inquiétoit ſi fort, ira bien à deux mille, de ſorte que voilà ſon embarras double (1). Aucun de nous

(1) Dans le tems que Gay comptoit ſur ces mille livres

ne pourra-t-il jamais vivre d'une manière conforme à nos souhaits? n'aura-t-il point de rente annuelle? vous, point d'établissement de ce côté de la Mer? & moi, aucune espérance de vous venir joindre de l'autre? Ce Monde est fait pour César, comme disoit Caton; il est le partage d'une race de Gens faux, ambitieux ou flatteurs. S'ils en étoient les maîtres, ils nous ôteroient nos Livres, nos pensées, & jusqu'à nos paroles. Je vous proteste que je méprise le monde plus que M. Gay & vous ne pouvez faire & la Cour, plus que tout le reste du Genre-Humain. Pour ces vils Auteurs, en faveur de qui vous craignez que je ne supprime ma *Stupidité*, que vous désignerez déformais, s'il vous plaît, par le titre pompeux de Dunciade, vous serez convaincu des égards

sterling, il consulta ses Amis sur l'usage qu'il en devoit faire. L'un lui conseilla de les placer dans les Fonds Publics, & de vivre de l'intérêt: le Docteur Arbuthnot fut d'avis qu'il falloit les confier à la Providence, & vivre du capital. Pope vouloit qu'il en achetât une Rente à vie; de sorte que Gay pouvoit dire, avec le Vieillard de Térence:

*Fecisti probè,*
*Incertior sum multò quàm dudum.*

que j'ai pour eux, par la lecture de mon *Traité du Profond.*

Quoi qu'il en soit, votre nom & le mien, unis à l'avenir ensemble, exciteront l'idée de deux Amis, qui ont eu de grands traits de conformité, en Vers, en Prose, &, comme Cicéron s'exprime, *in consuetudine Studiorum.* Plût à Dieu que nos individus fussent aussi inséparables ! Mes autres liaisons ne subsistent presque plus; les unes s'usent; d'autres se rompent; & d'autres enfin se relâchent de jour en jour. Celle de toutes que l'humanité, le devoir & la reconnoissance me rendent la plus chère, ne tient plus qu'à un fil; je suis beaucoup plus vieux pour avoir vécu si long-tems avec une personne si âgée; bien moins en état de m'aider pour l'avoir aidée si long-tems; bien plus posé & tendre, à cause de mon commerce journalier avec une Mère qui pouvoit exiger, à juste titre, que je fusse tel à son égard; enfin, je suis d'autant plus mélancolique, plus pensif, & moins propre à plaire aux autres, qui tiennent que la grande qualité d'un Ami est celle d'amuser ou de divertir. Ma constitution n'est pas moins altérée que mon humeur; & je suis plus foible à quarante ans que vous ne l'êtes à soixante.

Je m'imagine que nous vivrions fort bien en-

ſemble, ſi, poſſédant un peu plus de ſanté, je pouvois auſſi contribuer, de ma part, à mettre quelqu'agrément dans notre commerce. Votre ſurdité s'accommoderoit fort bien de ma ſtupidité; vous me diſpenſeriez de vous parler toutes les fois que vous ne pourriez pas entendre. Mais Dieu vous garde d'être jamais auſſi deſtitué de toute compagnie, que je le ſerai quand je viendrai à perdre ma Mère; ou que toutes vos Connoiſſances vous ſoient jamais enlevées au point, que vous ſoyez obligé d'avoir recours à un roſeau caſſé tel que moi. Le retour de votre ſurdité me fait une ſenſible peine; vous ne ſauriez me donner un détail aſſez circonſtancié de l'état de votre ſanté; quelque choſe que vous me diſiez à ce ſujet, je vous en aurai obligation, parce que ce ſera reconnoître le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde; je ſuis ravi lorſque j'apprends que vous êtes mieux, quoique d'ailleurs je goûte une eſpèce de ſatisfaction, quand vous me jugez diſpoſé à partager vos peines.

Après le bonheur de ſe faire aimer & rechercher des Gens de mérite, il n'y en a point de plus grand, à mon avis, que celui d'écarter les Foux & les Coquins. J'avoue que c'étoit en partie mon deſſein, quand j'ai attaqué ces Auteurs,

qui ont auſſi peu de vertus que de talens, & qui ne démentiront jamais la Maxime (s'il m'eſt permis de me citer moi-même),

Que tout méchant Auteur eſt un mauvais Ami.

Ce Poëme me défera de ces inſectes,

*Cedite Romani Scriptores, cedite Graji:*
*Neſcio quid majus naſcitur Iliade.*

Je parle de mon Iliade; & je l'appelle *Neſcio quid*, par un trait de modeſtie; cependant, ſi ma *Dunciade* vient à bout d'impoſer ſilence à ces Impudens (1), il faut, de toute néceſſité, qu'elle ſoit quelque choſe de plus grand qu'aucune Iliade qu'il y ait dans la Chrétienté. Adieu.

Votre, &c.

(1) Elle produiſit pourtant cet effet en peu de tems.



## LETTRE XXX.

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin. Mai 10, 1728.*

J'AI fait voir, avec une grande satisfaction, dans les Pamphlets de la Nouvelle Angleterre, les deux noms de Jonathan Gulliver; & je me rappelle que M. Fortescue vous a envoyé de ce même Pays, le détail d'un Procès, dans lequel un certain Lémuel Gulliver fut convaincu d'être un menteur. Si des particularités aussi étranges avoient eu lieu dans des choses de quelque importance, de graves Historiens n'auroient pas manqué de les transmettre à la Postérité. L'Opéra de M. Gay a été joué ici vingt fois; & le Vice-Roi dit que la Pièce a été très-bien représentée; il y a été plus d'une fois, & en est fort content.

Vous fréquentez les Grands, dites-vous; peu s'en faut que je ne vous plaigne; malgré toutes leurs bonnes qualités, leur air facile, & leurs politesses, des gens infirmes comme nous, ne doivent les voir que rarement. Il y a une autre classe d'Hommes que je leur préfère; comme le Bœuf

& le Mouton, quand il s'agit d'une nourriture ordinaire, doivent être préférés aux Perdrix; je parle des Hommes médiocres pour le génie & la fortune, qui ne font jamais les Impertinens; qui font prêts à rendre tous les petits offices, dont vous & moi pourrions avoir besoin; qui dînent chez moi de bonne amitié, toutes les fois que je les invite, & qui, lorsqu'ils me prient de venir dîner chez eux, ne trouvent pas mauvais que je leur dise que je suis engagé ailleurs. Vous ne sauriez espérer rien de pareil de certains Personnages que nous connoissons; nous ne nous portons pas assez bien pour eux; & d'ailleurs ils sont trop affairés. A Dieu ne plaise que je vous condamne à être relegué en Irlande, *Quamquam O!* & pour ce qui me regarde, je ne serai jamais transplanté en Angleterre. Je suis trop vieux pour, que la révolution la plus étonnante puisse rien opérer en ma faveur.

Vous avez conservé Madame Pope, & avez été l'objet de ses soins plus long-tems que vous ne pouviez naturellement l'espérer; ce qui n'empêchera point que sa perte ne vous soit très-sensible. Quand aucun bien ne vous attachera plus à l'Angleterre, souvenez-vous que les Étés & les Hivers sont plus doux ici que là où vous êtes; que toutes

les choſes néceſſaires à la vie, y ſont plus à portée de ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre ; & que vous aurez un empire abſolu ſur toutes les perſonnes qui vous approcheront. J'ai un vieux Concierge, qui a été mon Walpôle depuis trente ans, c'eſt-à-dire, depuis que je ſuis établi dans ce Royaume ; il y a deux Maiſons de campagne à ma diſpoſition aux environs de Dublin. Vous aurez chez moi un bon appartement bien chaud, & deux Jardins pour prendre l'air. J'en ai aſſez dit ; & ce n'eſt cependant pas la moitié de ce que j'aurois à dire. Excepté le malheur d'être éloigné de mes Amis, je n'ai d'autre ſujet de mécontentement dans cette Région, que celui qui naît d'un ridicule eſprit de Liberté, dont j'ai réſolu de me défaire, ne le trouvant bon à rien.

Je ſuis impatient de voir votre Dunciade *volare per ora.* La Renommée attend un ſujet ; l'Opéra des Gueux n'exige plus rien d'elle ; *diſcedat uti conviva ſatur.* Adieu.

Votre, &c.



# LETTRE XXXI,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Juin 1, 1728.*

JE regarde Mylord Bolingbroke, & nous deux, comme un Triumvirat parfaitement bien aſſorti ; car nous n'avons tous trois rien à eſpérer ni à craindre. Il n'y a que Mylord & moi qui ſoyons ſujets à former des plans, & l'un de nous (je ne dirai pas qui c'eſt) n'a guère de bons prétextes. J'avoue ingénuement ne pas mériter beaucoup le titre de Patriote que vous me donnez ; tout ce que je puis faire pour ma Patrie ayant uniquement ſa ſource dans un principe de reſſentiment, dont les lâchetés que je vois commettre à chaque inſtant, m'empêchent de me rendre le Maître. Je jurerois bien que vous êtes plus vertueux en une heure, que moi dans l'eſpace de ſept ans ; car vous mépriſez les folies & haïſſez les vices du Genre-Humain, ſans que votre humeur en ſoit le moins du monde altérée ; & relativement aux Particuliers, vous êtes accoutumé à en juger favorablement, au lieu que je fais préciſément le contraire.

J'efpère néanmoins que cette différence vient plutôt de la différence de notre fituation, que de la fupériorité de votre caractère. Je n'ai pas le bonheur d'être comme vous, à qui tous les Partis font indifférens, & qui êtes auffi peu partifan des Anglicans que des Presbytériens, des Whigs que des Torys.

Votre longue Lettre eft la dernière que j'aie reçu avant celle que le Docteur Delany m'a remife, quoique vous faffiez mention d'une autre écrite depuis. Le Docteur m'a fait confidence de votre fecret au fujet de la Dunciade; & je n'en fuis pas content du tout, parce que ma vanité n'y trouve pas fon compte. Au refte, je vous dirai, en réponfe à une de vos queftions, que je fuis facile dans des chofes importantes, mais affez petit, pour être fenfible à des bagatelles : les tracafferies que mon Chapitre me fait, pourroient fervir de matière à un *Lutrin*.

Je ne vois Perfonne de marque, me bornant à fréquenter des Hommes qui m'accommodent fort; & dont je vous ai autrefois fait la defcription. Mais quand vous viendrez, je raffemblerai autour de vous tout ce qu'il y a ici de plus diftingué; & je me propofe de faire une figure brillante tout le refte de ma vie. J'efpère que Dieu confervera

Madame Pope pour l'amour de vous; car je l'aime & l'estime tant, que je serois fâché de former un pareil vœu pour l'amour d'elle-même : si je n'avois que vingt-cinq ans, je voudrois être de son âge, pourvu que je fusse aussi sûr qu'elle d'une meilleure vie. Madame P. B. m'a écrit : je n'ai jamais vu de Lettre mieux tournée; elle est pleine de sens & d'amitié, & sans aucun mélange d'affectation ni de contrainte. La réputation de la Dunciade est parvenue ici, où vous êtes d'ailleurs tellement connu, qu'il n'y a point d'Étudiant de notre Université, qui ne se fît un honneur de baiser le bord de vos vêtemens.

J'ai appris avec chagrin, que la mauvaise santé de Mylord Bolingbroke l'a obligé de se rendre à Bath. La tempérance n'est-elle pas nécessaire aux grands Hommes, puisqu'elle est la Mère de l'Aisance, du Repos & de la Liberté; & que d'ailleurs, sans elle, l'ame ne sauroit faire usage de ses plus nobles facultés, c'est-à-dire, jouir des plus grandes douceurs de la vie? Je crois que si la santé vous avoit été donnée aussi libéralement, vous auriez mieux ménagé ce bien, dont la possession n'auroit fait aucun tort à vos talens.

Je suis, &c.

# LETTRE XXXII.

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Dawley, Juin 28, 1728.*

JE tiens la plume pour Mylord Bolingbroke, qui eſt occupé à lire votre Lettre entre deux tas de foin. Toute ſon attention n'eſt pas employée à cette lecture, qu'il interrompt de tems en tems en levant les yeux au Ciel, moins par admiration pour ce que vous dites, que par crainte de la pluie. Il eſt fort content que vous l'ayez placé dans le Triumvirat entre vous & moi, quoiqu'il s'attende, à ce qu'il dit, au ſort de Lépidus, & qu'un de nous deux s'emparera de tout le pouvoir comme Auguſte, tandis que l'autre aura pour ſa part tout le plaiſir, comme Antoine. Conformément à ce coup-d'œil prophétique, il a fait mettre ſa Ferme en bon état; & ſon plan de retraite n'eſt pas mal raiſonné. Il aſſure qu'il s'eſt trouvé purgé de toutes ſes humeurs peccantes à ſon retour de Bath; & ſa tempérance, auſſi bien que ſon économie, ſont ſi prodigieuſes, que la première pourroit me convenir, & que l'autre vous procureroit l'argent né-

ceſſaire

ceſſaire pour acheter un Evêché en Angleterre. Quant au rétabliſſement de ſa vigueur & de ſa ſanté, vous pourriez vous en informer à ſes Moiſſonneurs, ſi vous étiez ici; mais à l'égard de ſa tempérance, je puis vous proteſter que, durant un jour entier, nous n'avons eu à table qu'un bouillon, un plat de feves au lard, & une poularde.

Je profite d'un moment d'abſence de ſa Grandeur, qui court après ſa charette, pour vous dire qu'afin de pouvoir, à juſte titre, appeller cet endroit une Ferme, il a réſolu d'embellir ſa ſalle à manger de bêches, de rateaux, & de fourches en peinture : le marché en a été fait hier pour deux cens livres ſterling...... Tournez préſentement la page......

Mylord m'ordonne de vous aſſurer qu'il ſeroit bien fâché de n'avoir pas des projets d'affection plus étendus pour ſes Amis, que d'ambition pour lui-même : il ajoute que, s'il manque de force pour les exécuter, les motifs qui l'animent ne laiſſent pas d'être très-puiſſans ; & que, ſi vous pouviez ſupporter une auſſi grande diminution de vos revenus, qu'il ſait par expérience le pouvoir faire, relativement aux ſiens, vous ne reſteriez pas une heure en Irlande.

La Dunciade va s'imprimer avec toute la pompe imaginable. On y trouvera tout ce qui eſt néceſſaire pour embellir un Ouvrage, des *Prolegomena*, des *Teſtimonia Scriptorum*, un *Index Authorum*, & des Notes *Variorum*. A propos de ce dernier article, je vous prie de parcourir le texte, & de l'enrichir de quelques Remarques, telles qu'il vous plaira (1); qu'elles faſſent la ſatyre du gros des Commentateurs, ou des Auteurs nommés dans le Poëme; ou que ce ſoient des traits hiſtoriques, relatifs aux perſonnes, aux lieux & aux tems; ou bien, enfin, qu'elles indiquent les paſſages parallèles des Anciens; j'en ſerai toujours content. Adieu. Je me porte bien, & ma Mère n'eſt pas mal. Le Docteur Arbuthnot a, de tems en tems, quelques accès de fièvre. J'en ſuis fort inquiet; & je crains que nous ne perdions bientôt en lui un digne Ami.

Je ſuis, &c.

(1) Swift fit ce que Pope demandoit.



# LETTRE XXXIII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Juillet 16, 1728.*

J'AI parcouru plusieurs fois une Édition Irlandoise de la Dunciade, qu'un de mes Amis m'a envoyée, & que je suppose pleine de fautes. Je voudrois que les Notes, relatives aux Personnes, fussent très-étendues; car j'ai observé depuis longtems, qu'à vingt milles de Londres, on ne comprend rien aux insinuations, aux lettres initiales, & aux anecdotes de Ville, & qu'en peu d'années on n'en sait pas davantage dans la Capitale. Je voudrois que les noms de ces misérables Écrivains fussent imprimés au commencement ou à la fin du Poëme, avec un Catalogue détaillé de leurs Ouvrages. Je voudrois que toutes les Parodies fussent accompagnées des endroits imités. J'ai lu vingt fois votre Poëme; & je n'ai jamais vu, dans un petit volume, tant d'excellentes satyres, & tant de bon sens. Je ne sais pas encore de quelle manière l'Ouvrage a été reçu à Dublin; mais je ne doute pas qu'il ne fût infiniment plus goûté, si

les perſonnages & les faits y étoient mieux connus. Il ſera bon de donner cette clef vers le commencement de l'Hyver, quand tout le Monde revient en Ville. Je le répète, il faut abſolument que vos aſtériſques contiennent de vrais noms d'Êtres réels.

Je lis actuellement votre Lettre, en date du 28 Juin ; & je trouve que tout ce que je viens de vous dire, y eſt preſque en autant de termes. Je voudrois bien ſavoir, ſi l'Édition *in*-4°. ſera publiée par un Commentateur anonyme, qui ſe plaindra, dans ſa Préface, des Éditions peu correctes, & qui, conformément à l'ancien ſtyle, dira de vous : *Cet excellent Auteur, &c.* En ce cas, il faut qu'il cherche & trouve dans le texte des raffinemens inconnus à vous-même, & qu'il faſſe connoître les Sots par leurs noms & ſurnoms, leurs aventures, leurs Ouvrages, &c.

Pour vous, je crois que votre découragement vient de ce que vous cherchez trop la ſolitude ; vous fuyez trop les diſtractions propres à vous amuſer. C'eſt uniquement à cela que j'attribue le peu de diſtance que vous mettez entre vous & le tombeau. Je parierois que M. Gay reviendra de Bath avec vingt livres de chair de plus, & deux cens livres ſterling de moins, & le tout parce

qu'il ne s'inquiète de rien ; on diroit que la Providence n'avoit pas voulu qu'il passât l'âge de vingt-deux ans. Il s'embarrasse aussi peu de la vieillesse, de la maladie, de la pauvreté, & de la perte de ses Admirateurs, qu'une Fille de quinze ans. Jamais Mylord Bolingbroke n'a vécu aussi magnifiquement que depuis son retour du lieu de son exil : il faut que lui & ses pareils aient des ressources où nous autres ne comprenons rien. Dieu vous bénisse, vous, que votre grand génie n'a pas séduit au point de vous livrer à la discrétion du Genre-humain ; car l'Abondance est la compagne de la Liberté ; & la Liberté est une bénédiction qui convient à un Philosophe. Gay ne seroit pas esclave, s'il avoit deux mille livres sterling de plus. Horace est de mon avis ; que Mylord le contredise, s'il l'ose.

Je suis, &c.



# LETTRE XXXIV,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Bath, Novembre 12, 1728.*

JE cherche depuis six semaines la santé ; & je n'ai encore pu la joindre jusqu'ici ; mais en revanche j'ai trouvé, qu'en mille occasions cette recherche est une vraie folie. A qui se fier dans cette étrange opposition de sentimens des Médecins, quand on observe l'obéissance aveugle de quelques-uns de leurs Patiens, & la révolte aussi absurde des autres ? Je suis tenté de croire, qu'à un certain âge, les Hommes deviennent leurs Théologiens & leurs Médecins.

Je m'étois flatté que vous aviez dessein de nous rendre une visite cet Hyver ; mais, la semaine passée, je me repentis de l'avoir desiré, lorsque l'on me persuada que vous étiez tombé malade sur la route de Dublin à Londres ; la nouvelle s'est trouvée fausse ; & je sais que vous êtes actuellement occupé à planter & à bâtir : deux plaisirs que je vous envie fort, pour ne rien dire d'un troisième, qui est la société d'une Dame de tant

de mérite, que je parierois que vous lui en faites la guerre chaque jour. Je m'étonne que vous, ou quelque autre, ne l'ayiez pas encore frondée là-deſſus. En général, quand d'honnêtes Gens ſe plaiſent enſemble, les Envieux ne manquent guère de ſe déchaîner, & louent par-là, à leur manière, des Perſonnes qu'ils ne ſauroient imiter.

Je ne puis vous exprimer la ſatisfaction que j'ai goûtée dernièrement, en trouvant votre nom & le mien conſtamment unis dans plus d'un Libelle. Si vous penſiez à cet égard comme moi, vous chanteriez *Io Triumphe !* & vous célébreriez mon bonheur en Vers : en cas que vous n'en vouliez rien faire, je me chargerai moi-même de ce ſoin.

L'honneur qui pourra me revenir de la Dunciade, vous eſt dû, en grande partie, par tout ce que vous y avez mis du vôtre : ſans vous, ce Poëme n'auroit jamais exiſté. Quel bonheur, ſi nous pouvions paſſer le reſte de nos jours enſemble ! La nombreuſe cohue des mauvais Auteurs ne feroit que nous amuſer, & rien de plus. Je compte que vos occupations ſont trop agréables, pour vous ſouvenir d'eux : chaque arbriſſeau que vous mettez en terre, & chaque pierre que vous

posez, a son but; mais tous leurs efforts ne servent à quoi que ce soit au monde; ils travaillent, & ne produisent rien. Je voudrois seulement que nous pussions nous aider mutuellement à soutenir nos infirmités corporelles, & que ceux qui prétendent, avoir plus d'esprit que nous, en eussent davantage encore qu'ils ne s'imaginent. Je suis content pourvu que j'aie de la santé; une ame tranquile, & du beau tems. Vous savez de qui est ce vœu, que je trouve fort bon, quoique je n'aie pas l'honneur de l'invention. Si je vivois en Irlande, je craindrois que ce climat humide n'attaquât quelque chose de plus précieux que ma vie, je veux dire, mon humeur & ma santé. Je suis l'Homme le plus atmosphérique de tout notre Globe.

Le trait prétendu que l'on auroit lâché contre vous à la Cour, n'est point vrai. Les paroles de Princes sont, pour l'ordinaire, aussi infidèlement citées, que les bons mots des Beaux-Esprits. Ne nous embarassons pas de ces sortes de rapports; & sur-tout qu'ils n'aient jamais la moindre influence sur notre conduite.

Je suis, &c.

# LETTRE XXXV,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Février 13, 1728.*

J'AI paſſé mon tems fort agréablement à la campagne : le Chevalier A*** a du ſens, quelque littérature, & une belle voix, quoiqu'elle vaille moins que celle de ſon Épouſe. Cette Dame a été fort bien élevée ; & elle ne demande pas mieux que de cultiver ſon jugement, qui ſeroit fort bon, s'il n'appartenoit pas à une belle Femme. Tout le tems que j'ai paſſé avec elle, je lui ai tenu lieu de Précepteur ; je l'ai fait lire, & l'ai bien grondée quand elle liſoit mal. Cet amuſement, la promenade, & quelques Vers badins, ont occupé tout mon loiſir ; de ſorte que je me ſuis infiniment plus amuſé, que je ne fais ici, où je ne vois perſonne, excepté mes Domeſtiques, & mon vieux Concierge Presbytérien ; car je ne veux avoir commerce avec aucun Être humain, avant que j'aie recouvré l'uſage de mes oreilles.

La nouvelle inſérée dans une Feuille périodique, touchant un autre Viceroi qui devoit nous

venir, s'est trouvée fausse; autrement, la situation où je suis m'auroit bien fait souhaiter d'avoir accès auprès de lui. Cette idée renouvelle la douleur que me cause la mort de notre Ami M. Congréve, que j'ai aimé dès ma première jeunesse, & qui, sans parler de ses talens, étoit d'un commerce plein d'aménité. Il eut le malheur de ruiner de bonne heure une excellente constitution; ce qui étoit d'autant plus condamnable, que tout Homme de sens & de mérite est obligé de ménager sa santé pour l'amour de ses Amis, aussi bien que de lui-même. A en juger par son propre rapport, il auroit été cruel de former des vœux pour la continuation d'une vie accompagnée de tant d'infirmités & de souffrances. Les années ne m'ont pas encore endurci; & sa perte m'a vivement touché, quoique je ne le visse plus que rarement, & que je ne l'eusse peut-être jamais plus revu. Peu s'en faut que je ne souhaite de n'avoir jamais connu aucun Homme de mérite, & même de n'avoir jamais eu d'Ami.

Il y a ici un Médecin, Homme d'esprit, & de la meilleure humeur du monde : il a de l'étude, beaucoup de bien, & quantité d'Amis, qu'il régale très-souvent; ils jouent, ils soupent chez lui; en un mot, il les aime tous, & en est

aimé. Il a une vingtaine de pareils Amis à ses ordres; & quand l'un d'eux vient à mourir, la formule de ses regrets est, *le pauvre Garçon!* après quoi il cherche quelque autre pour remplacer le mort, dont la perte ne le touche pas davantage que celle de son Chat; il n'offense personne, & il vit bien avec tout le Monde. N'est-ce point-là un Homme véritablement heureux? J'ai décrit son caractère à Mylady A***, qui le connoît aussi; mais qui le hait tellement à cause du portrait que je lui en ai fait, qu'elle ne veut pas même boire à sa santé. Je donnerois la moitié de mon bien pour lui ressembler; & cependant je ne saurois dire que cette disposition d'ame me plaise; car je n'aime point Mylord ***, qui, sur cet article, pense à peu près comme le Docteur.

J'apprends que la représentation du second Opéra de M. Gay a été défendue. Donnez-lui encore des avis; mais ne vous attendez pas qu'il en profite. Adieu.



# LETTRE XXXVI.

## LE DOCTEUR SWIFT
## A MYLORD BOLINGBROKE.

*Dublin, Mars 21, 1729.*

Vous m'assurez n'avoir pas encore renoncé au dessein de mettre en ordre vos Mémoires, &c. C'est là le langage que tient tout Pécheur qui diffère de se repentir. Je voudrois que M. Pope, qui souhaite aussi avec ardeur que la vérité soit mise dans tout son jour, vous pressât, aussi fortement que moi, de confondre enfin la calomnie. D'année en année, & de mois en mois, je deviens plus colère & plus vindicatif; & ma fureur est si ignoble, qu'elle s'abaisse jusqu'à s'irriter de la folie & de la bassesse des vils Esclaves, au milieu desquels je suis obligé de vivre. Je connois un vieux Seigneur en Leicestershire, qui s'amuse à raccommoder *gratis* les fourches & les bêches de ses Fermiers. Pour moi, j'ai des idées plus relevées; & tout ce qui me manque, est de me trouver à portée des objets sur lesquels je pourrois en faire

usage. Avec quel plaisir ne passerois-je pas la Mer, & ne volerois-je pas au secours de mes Amis, afin de les aider à chasser les Verrats du Jardin, pour peu que la chose fût faisable! Quand j'étois à votre âge, il m'arrivoit souvent de penser à la mort; mais à présent, que j'ai douze ans de plus, cette idée est presque toujours présente à mon ame, & ne me fait pas la moindre peine. J'infère de-là, que la Providence a réglé les choses de manière, que nos frayeurs décroissent en même raison que nos forces. Cependant j'aime la bagatelle plus que jamais : car la lecture m'ennuyant le soir, & la compagnie de Dublin ne me procurant jamais le moindre agrément, je m'amuse à écrire de la mauvaise Prose, ou de mauvais Vers. Celles de ces Pièces, qui sont propres à piquer ou à faire rire, sont conservées, & le reste est condamné au feu.

On vient d'imprimer à Londres un misérable Recueil qu'on m'attribue, & dont je déclare solemnellement qu'il n'y a de ma façon qu'une seule Pièce (1), qui m'a attiré des reproches de la part de M. Pope. Je me souviens que Votre Gran-

(1) Intitulée : *Satyre contre le Docteur Delany & un certain Seigneur.*

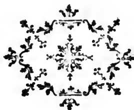
deur avoit coutume de dire, qu'un petit nombre de bons Orateurs viendroit, avec le tems, à bout de ſon deſſein, pourvu qu'il fût juſte; que la méthode ordinaire de triompher, à la pluralité des voix, ne pouvoit ſubſiſter long-tems, à moins qu'elle n'eût la raiſon de ſon côté. J'ignore ſi l'on n'invente pas de nouveaux tours en Politique, comme on fait au Jeu; mais je m'imagine que, ſous votre miniſtère, vous n'auriez jamais permis qu'un Acte fût approuvé par la Chambre des Communes, uniquement parce que vous auriez ſu que cet Acte ſeroit rejetté, à la pluralité des ſuffrages, dans la Chambre des Seigneurs. C'eſt cependant ce qui vient d'arriver, relativement au Bill deſtiné à exclure du Parlement ceux qui ſont trop ouvertement aux gages du Miniſtère. Il ſemble que la Corruption, comme l'Avarice, ne connoît plus de bornes. J'ai été à même, plus que perſonne, d'étudier votre plan d'adminiſtration; & je l'ai comparé avec celui qui a régné pendant ſeize ans d'une profonde paix, & qui a endetté la Nation de ſept millions de livres ſterling. Un Syſtême politique, ſuivant lequel un Sot peut gouverner douze ans de ſuite, eſt ſûrement quelque choſe de merveilleux. Si l'on me fâche, je paſſerai en Angleterre, & j'irai prendre quelque

Dictateur à sa charrue. Je ne veux plus dire : *O mihi præteritos, &c,* mais, *Cruda Deo viridisque senectus.*

De grace, Mylord, en quel état sont les Jardins? Avez-vous applani la montagne, & fait ôter les haies d'If? Y a-t-il apparence que le bled rende beaucoup cette année? Pope continue-t-il à travailler à des Poëmes Moraux? Que dit Polybe? Et comment se porte Mylord Saint-Jean? Cette dernière question m'intéresse beaucoup; car j'aime le Bourgogne, & les promenades entre Twickenham & Dawley. Il y a cinq ans que j'ai fait bâtir un mur : mon grand plaisir étoit d'être présent à l'ouvrage, & de voir détruire, par mes Gens, ce que les Maçons ne faisoient pas à mon gré : j'ai aussi vu un Singe qui se divertissoit à jetter tous les plats d'une Cuisine à terre, uniquement pour entendre le bruit qu'ils faisoient en tombant. Je voudrois bien que vous me procurassiez encore un pareil divertissement; mais vous pensez, comme je devrois le faire, qu'il est tems que je prenne congé du Monde; & je vous assure que je serois du même avis, si je pouvois en avoir un meilleur, avant que de passer dans le plus excellent de tous, & ne pas mourir en enrageant, comme un Rat empoisonné dans

ſon trou. Je m'étonne que vous n'ayiez pas honte de me laiſſer languir, lorſque vous êtes diſgracié.

Je viens de relire ma Lettre, qui peint exactement la ſituation actuelle de mon ame. La Pièce vous plaira ſans doute; car je n'en ſuis nullement content. Oſerois-je vous prier d'offrir à Mylady les aſſurances de mon très-humble reſpect?



LETTRE

# LETTRE XXXVII.

## DU DOCTEUR SWIFT

## A MYLORD BOLINGBROCKE.

*Dublin, Avril 9, 1729.*

Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir, que de m'apprendre que vous étiez sorti de ce misérable procès qui me pesoit tant sur le cœur. J'ai toujours haï les procès; & celui-ci me faisoit d'autant plus de peine, que votre fortune & votre repos y étoient compromis. Je vous suis infiniment obligé de la justice que vous me rendez, en supposant que vos affaires m'intéressent au moins autant que les miennes propres. Je vous dirai, à propos de cela, que l'Été passé j'ai vu, avec une extrême satisfaction, dans je ne sais quelle Gazette, que vous étiez occupé à composer l'Histoire de votre tems. Cette nouvelle étoit sans doute fondée sur l'intention que vous avez eue, & dont vous n'avez point fait un secret à vos Amis, de publier quelques Mémoires historiques. M. Pope & moi desirons ardemment que vous

exécutiez ce deſſein, qui ne peut que vous faire honneur en montrant l'Homme d'Etat.

Mylord, j'enviſage l'Economie comme la véritable mère de l'Aiſance, du Repos & de la Liberté; & je ne ſuis pas le ſeul de vos Amis qui vous ait blâmé, dans le fond du cœur, de négliger cette vertu, quoiqu'on ne vous l'ait pas dit comme moi : car c'eſt une erreur trop généralement établie dans le Monde, qu'il ne faut point ſe mêler des affaires des Gens, dès qu'il s'agit d'un article auſſi délicat que celui-ci. Je me ſuis fait une maxime, que je graverois volontiers ſur l'airain; ſavoir : « Qu'un Homme ſage doit » avoir de l'argent dans ſa tête, mais point dans » ſon cœur ». Je vous prie, Mylord, de vous informer ſi votre Prototype, Mylord Digby, étant à Briſtol après la Révolution, n'eut pas ſoin de ſa fortune, malgré les ſentimens de ſa Harangue à la Chambre des Communes, que je vous citai un jour. Je crois, en conſcience, qu'à meſure que les Gens vieilliſſent, la Fortune en fait moins de cas : par exemple, il m'arrive quelquefois de jouer au Piquet avec un Homme & une Femme, qui ont deux ans moins que moi; & je perds toujours. Quant au Monde, je n'ai ſuſpendu mon commerce avec lui que depuis que je ſuis ſourd,

au lieu que je devrois y renoncer par raison : il y a bien peu de sens à former des liaisons avec des Gens qui varient eux-mêmes à propos de rien. Combien n'en ai-je pas vu, dans mon dernier voyage à Londres, qui, à l'occasion d'un nouvel événement, démentoient, de la manière la plus honteuse, les principes dont ils avoient fait profession jusqu'alors ? Voudriez-vous bien prendre une plume, & effacer cette Maxime politique, *Res nolunt diu malè administrari*, en quelque endroit qu'elle puisse se trouver : elle est si commune, que je ne saurois en deviner l'Auteur; mais il faut sûrement que ce soit quelque Moderne.

La mauvaise santé de Mylady Bolingbroke me cause une véritable peine; mais je lui proteste que je n'ai jamais connu aucune Dame d'un mérite distingué, qui ne fût dans le cas de se plaindre de quelque indisposition. Je ne m'éveille jamais, que je ne trouve la vie une chose plus frivole qu'elle ne m'avoit paru la veille; & c'est-là un des grands avantages que me procure mon séjour dans ce Pays, où la mort ne m'ôtera rien, qui vaille la peine d'être regretté. Ce qui m'affecte le plus, est le souvenir de la situation où j'étois il y a vingt ans; cette idée me ramène avec douleur au

préſent. Je me rappelle qu'étant encore petit garçon je ſentis au bout de ma ligne un gros poiſſon, qui retomba dans l'eau au moment que j'étendois la main pour le ſaiſir : le chagrin que j'en eus, me touche encore juſqu'à ce jour ; & cette diſgrace préſageoit tous les déſagrémens que j'ai éprouvés dans la ſuite. J'aurois honte de vous dire ceci, ſi vous n'aviez pas plus de force pour ſupporter vos malheurs, que je n'en ai pour en ſoutenir ſeulement l'idée. Eſt-il poſſible de ne pas perdre patience, quand on ſonge par quelles qualités les Richeſſes & la Grandeur s'acquièrent, & par quelles qualités ces mêmes choſes ſe perdent? J'ai lu les Vers que Congrève adreſſe à Mylord Cobham, & qu'il termine par une Maxime que je n'approuve nullement, & qui n'eſt point dans Horace, qu'il prétend imiter; ſavoir, « Que tous » les tems ſont également vertueux & vicieux » ; il s'écarte en cela de tous les Poëtes, de tous les Philoſophes, & de tous les Chrétiens qui ont jamais écrit. Je croirois plutôt qu'il y a toujours une égale quantité de vertus dans le Monde ; mais qu'il s'en trouve quelquefois un boiſſeau en Aſie, tandis qu'on auroit peine à en remplir un dé à coudre en Europe. Que ſi nous manquons de vertus, en revanche nous avons prodigieuſe-

ment de ſincérité; car je gage tout ce que je puis avoir au monde, qu'il n'y a aucune Créature Humaine, conſtituée en dignité, qui ne ſoit aſſez modeſte pour avouer qu'elle agit uniquement par le grand mobile de la corruption. Je dis ceci, parce que j'ai formé un plan diamétralement oppoſé à vos notions, qui eſt de gouverner l'Angleterre à l'aide de quelques principes de vertu: quand la Nature aura la maturité requiſe, faites-moi venir. J'ai appris ce ſecret en vivant comme un Hermite; de ſorte qu'après avoir rétrogradé dans l'ère du monde d'environ dix-neuf ſiècles, je commence à regarder avec étonnement la méchanceté des hommes. Ma méthode actuelle eſt de m'en tenir à un ſeul plat, de mettre de l'eau dans mon vin, de faire dix milles par jour, & de lire Baronius.

*Hic explicit Epiſtola ad Dominum* Bolingbroke, *& incipit ad amicum* Pope.

Ayant achevé ma Lettre à Ariſtippe, je commence celle que je vous deſtine. J'ai appris, avec une vive inquiétude, que Madame Pope étoit dangereuſement malade; ce qui m'a empêché de vous écrire, pour ne point augmenter votre embarras & vos peines. Je vous avoue en rougiſſant, que, dans ma première jeuneſſe, je ſoupirois

beaucoup plus après la gloire, que je ne l'ai fait depuis; & que, telle que toutes les autres vanités de la Vie, la réputation me paroît un bien plus frivole de jour en jour. Mais vous, en comparaiſon de qui je ſuis un Vieillard, quoique vous n'ayiez pas la ſanté que je vous ſouhaite, vous ne laiſſez pas d'avoir autant de vigueur d'eſprit, que ſi vous aviez la conſtitution la plus robuſte. Je hais une foule où je ne puis pas voir & être vu. Un accès de mélancolie me prend à la vue d'une grande Bibliothèque, où le meilleur Auteur eſt auſſi preſſé & auſſi obſcur qu'un Portier à la cérémonie d'un Couronnement. Dans ma petite Bibliothèque, je fais plus de cas des Compilations de Grævius & de Gronovius, qui ſont trente-un volumes *in-folio*, que Mylord Bolingbroke m'a donnés, que de tous mes autres Livres, à cauſe que tous ceux qui entrent dans mon Cabinet jettent d'abord les yeux ſur cette reſpectable Collection, & ne daignent pas honorer Platon, ni Xénophon, d'un ſeul de leurs regards. Je vous dis qu'il n'eſt guère poſſible de concevoir quel changement l'affoibliſſement du corps & le déclin de l'âge produiſent en nous; j'ajouterai que, depuis mon enfance, j'ai fait tout mon poſſible pour primer, & que, faute de richeſſes & de titres, j'ai ſouhaité

de donner une haute opinion de mes talens : au reſte, je ne me ſuis guère mis en peine que cette idée avantageuſe fût fondée ou non : je voulois ſeulement que la réputation d'être un Bel-Eſprit, ou un Savant, me tînt lieu d'un Ruban bleu ou d'un Caroſſe à ſix chevaux. Rien ne me plairoit tant, qu'une immortalité fondée ſur notre amitié ; & cependant je ne me ſuis jamais fait un honneur de me promener avec de plus grands Seigneurs que moi, à cauſe que toutes les civilités ne s'adreſſent qu'à eux. Je me dédis de ce que je viens d'avancer ; car je me rappelle l'Épitaphe du Chevalier Grevie : « Ci gît, &c, qui étoit Ami du » Chevalier Sidney ». Ainſi je vous remercie de bon cœur de ce que vous exigez de moi, que je célèbre notre amitié en Vers ; ſi je réuſſis dans cette Pièce, je dis un éternel adieu aux Muſes. Je vous prie d'aſſurer de mes très-humbles reſpects Madame Pope, & de lui dire que je fais des vœux pour qu'elle continue à vivre, afin de continuer à avoir ſoin de vous.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XXXVIII.

## LE DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Août 11, 1729.*

DANS une précédente Lettre, je vous ai parlé avec beaucoup de modération, de mes propres affaires, & de mes foibles desirs, qui, à ce que je remarque avec plaisir, s'affoiblissent de jour en jour; ce qui convient très-fort à l'état de ma santé depuis quelques mois; car je me sens presque toujours attaqué de vertiges, & principalement vers le soir. Cependant je puis supporter cette incommodité, & depuis six mois j'entends à merveille. Ainsi, tout bien examiné, je ressemble à un Cheval, qui, quoiqu'il n'ait plus de vigueur, marche encore passablement bien; & cette comparaison m'engage à ajouter que je suis redevenu Cavalier, en quoi je voudrois bien que vous veulussiez m'imiter.

Pendant trois années de suite le blé a été ici d'une cherté prodigieuse; & l'on ne voit que des Mendians de quelque côté qu'on tourne les yeux;

mais il y a bien d'autres Climats où il fait cher vivre ; & nos maux font d'un autre genre. Imaginez-vous un Peuple qui voit fortir de fon Pays les deux tiers de fes revenus, fans qu'il lui foit permis de faire commerce avec l'autre tiers ; la foible reffource même de porter les étoffes de nos propres Manufactures, nous eft enlevée par l'orgueil de nos Femmes, qui ne font cas que de ce qui vient de l'Etranger. Voilà, en peu de mots, l'état de l'Irlande. Notre mifère augmente de jour en jour ; & le Royaume eft abfolument ruiné ; trifte vérité, que j'ai plus d'une fois confiée à la preffe depuis dix ans.

Je n'ignore pas que ce langage ne foit un crime ; mais je n'ai pu m'empêcher de vous faire favoir l'état de nos affaires, & la raifon que j'ai d'être plus inquiet qu'il ne convient peut être à un Eccléfiaftique, & à une manière de Philofophe ; il fe pourroit auffi qu'avancé en âge, & indifpofé comme je fuis, on ne trouvera pas fi mauvais que je me répande en plaintes, moi fur-tout qui puis m'appeller un Étranger dans un étrange Pays.

Pour Madame Pope, fi elle vit encore, je vous prie de lui témoigner combien je fuis fenfible à fon état ; fa grande piété & fa vertu la rendront infailliblement heureufe dans une Vie à venir, &

ſon grand âge l'a parfaitement mûrie pour le Ciel & pour le Tombeau ; ſes meilleurs Amis ſouhaiteront encore plus ardemment qu'elle ſe repoſe de ſes travaux, puiſqu'il y a tant de bonnes œuvres prêtes à la ſuivre. Je conçois toute la grandeur de la perte que vous ferez ; mais elle a rempli tous ſes devoirs ſur la terre.

Un des motifs qui me porte à ſouhaiter que vous veniez en Irlande auſſi-tôt que vous pourrez diſpoſer de vous-même, eſt afin que vous ſoyiez à portée d'être le maître des revenus de deux ou trois années, *proviſæ frugis in annos copia ;* ce qui ſera une reſſource lorſque vous avancerez en âge, ou que votre ſanté ſe trouvera altérée ; & quand ce Royaume ſera entièrement perdu, vous pourrez me prendre chez vous pour le peu d'années que j'aurai encore à vivre.

Et qui ſait ſi vous ne me payerez pas alors avec un gros intérêt, la dépenſe que vous me reprochez de faire pour vous en vin ? Vous auriez plus de raiſon de m'accuſer d'ingratitude ; car je n'ai jamais vu perſonne d'un cœur auſſi généreux que vous, & auſſi prêt à obliger, ſans aucune vue d'intérêt préſent ou avenir ; au lieu que je vous parle d'un dédommagement dans un autre tems où je pourrai en avoir beſoin.

Eſt-ce par badinage, & uniquement pour me faire plaiſir, que vous dites votre fortune augmentée de cent livres ſterling par an depuis que je vous ai quitté ? Si la choſe étoit réelle, vous m'auriez expliqué comment cela s'eſt fait. Ces *ſubſidia ſenectuti* ſont extrêmement à deſirer, pourvu qu'ils ſoient acquis juſtement & ſans avarice. Quoique je n'aie point à me reprocher ce dernier vice, ni rien qui lui reſſemble, j'avoue pourtant qu'il n'y a point d'Uſurier au monde qui ſouhaite, avec plus d'ardeur que moi, d'être riche, ou plutôt d'être ſûr de mes revenus. Je ne ſuis pas à moitié auſſi modéré que vous; car j'ai beſoin du double de ce que vous exigeriez pour être content.

J'eſpère que M. Gay gardera ſes trois mille guinées, & vivra de la rente ſans toucher au capital; mais je voudrois que vous le viſſiez plus ſouvent, & que lui, de ſon côté, fût moins occupé de ſes propres affaires; diſpoſition que j'ai toujours blâmée en lui, & qui eſt diamétralement oppoſée à celle que je vous connois, à moins que vous ne ſachiez merveilleuſement bien vous déguiſer. Mes très-humbles reſpects à Mylord Oxford, à Mylord Bathurſt, & particulièrement à

Madame B***; mais je n'ai rien à dire à aucune Dame de la Cour. Dieu vous béniſſe, vous qui êtes encore une plus grande dupe que moi. J'aime ce caractère en moi-même; mais à d'autres égards j'ai beſoin de votre charité. Adieu.

Votre, &c.



## LETTRE XXXIX,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Octobre, 1729.*

JE ſuis charmé que vous ayiez à la fin reçu mes Livres ; mais juſqu'ici vous n'avez pas daigné me dire ſi vous approuvez le tout, ou s'il y a quelque trait qui vous déplaiſe dans l'Ouvrage, le Commentaire, &c. Mon grand but, dans cette Production, a été de perpétuer l'amitié qui ſubſiſte entre nous, & de montrer que les Amis ou les Ennemis de l'un, ſont les Amis ou les Ennemis de l'autre. Si vous remarquez quelque choſe qu'il faudroit corriger, dites-le moi librement ; le tout ſera rectifié dans les nouvelles Éditions qu'on prépare actuellement. Celle *in-8°*. ſera la plus correcte, & d'ailleurs enrichie de pluſieurs Notes & de quelques Épigrammes qui ne ſe trouvent point dans l'autre *in-4°*. La deſcription que vous me faites de votre Pays, me touche ſenſiblement ; & je voudrois que vous fuſſiez loin d'un ſéjour dont la vue excite trop puiſſamment votre compaſſion. Mais ſi nous ne vous voyons point ici, je crois

qu'une fois en ma vie je vous verrai dans cette région. Vous avez, à mon égard, des attentions plus généreuſes, que n'en a jamais eu aucun de mes autres Amis. Peut-être ne ſerez-vous pas auſſi content que moi, que les cent guinées en queſtion ne ſoient qu'une rente viagère. Ma Mère vit encore, & j'en rends graces à Dieu; elle ne me ſera jamais à charge, pourvu qu'elle ne le ſoit pas à elle-même; mais c'eſt un triſte ſpectacle, que celui qu'offre le déclin preſque continuel de l'ame & du corps, dans une perſonne à laquelle on eſt attaché par ce double nœud. Je doute que ſa mort même fût quelque choſe d'auſſi affligeant pour moi. Vous prenez trop d'intérêt à mes affaires temporelles; je ſuis aſſez riche; & je puis, ſans m'appauvrir, donner cent livres par an. Ne vous mettez pas en peine; je ne deviendrai pas vieux; une révélation, que j'ai eue à ce ſujet, m'en aſſure. Pourquoi ramperois-je ſur la Terre, ſans faire un peu de bien lorſque j'en ai l'intention? Je veux jouir de ce que je donne, en le donnant tandis que je ſuis au monde, & en voyant qu'un autre en jouit. Quand je viendrai à mourir, j'aurois honte de laiſſer aſſez de quoi m'élever un Monument, ſi je laiſſois ſur la Terre un Ami dans le beſoin.

M. Gay m'aſſure que ſes trois mille guinées ſont un objet ſacré, auquel il ne touche point; il paroît ſoupirer après une ligne ou deux de votre main, & ſe plaint tendrement de votre ſilence. Mylord Bolingbroke m'a répété dix fois, qu'il étoit ſur le point de vous écrire. L'a-t-il fait, ou non ? Le Docteur eſt inébranlable dans ſon goût pour ſes Amis & le Quadrille; ſa Femme a penſé mourir la ſemaine paſſée ; ſes deux Frères ont enterré leurs Femmes dans l'eſpace de ſix ſemaines. Gay eſt à ſoixante milles d'ici, avec le Duc & la Ducheſſe de Queensbury. C'eſt toujours le même Homme; j'en dis autant de tous ceux que vous connoiſſez; le Genre-Humain eſt incorrigible. *Optimus ille qui minimis urgetur*, &c. La pauvre Madame *** eſt comme tout le reſte; elle crie de la douleur que lui cauſe l'épine qu'elle a au pied, & n'a garde de permettre que quelqu'un la lui ôte. Quoique je penſe aſſez avantageuſement de la Dame de Cour, je l'ai plus négligée que vous ne faites, apparemment parce que je ne la conſidère pas ſous le même point de vue. Je ne lui ai rendu que deux viſites. Vous avez une main hardie pour tracer un caractère par de grands traits, & d'ailleurs un pinceau infiniment délicat pour les détails. Je ſerois bien fâché que vous en-

trepriſſiez de faire mon portrait, s'il y avoit dans mon caractère quelque vice honteux ; mais comme il ne s'y trouve qu'une doſe honnête de folie, je n'ai aucune crainte à cet égard. Pour revenir à la Dame en queſtion, elle croit faire du bien ; & elle n'a aucune mauvaiſe intention ; ce qui eſt beaucoup pour une perſonne qui reſpire l'air de la Cour. Je puis vous aſſurer que Mylord Péterborowgh parle toujours de vous avec affection, & j'ai tout lieu de croire qu'il veut être de vos Amis. Je jette-là ma plume qui ne ſauroit jamais vous marquer combien je vous aime : *Quod nequeo monſtrare & ſentio tantùm.*



LETTRE

# LETTRE XL.

## MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

*Bruxelles, Septembre 27, 1729.*

J'AI mené votre Dame Françoife jufqu'ici, d'où elle gagnera fa Patrie en bien meilleure fanté què lorfqu'elle fe rendit à Aix, & j'efpère que fon rétabliffement lui procurera une vieilleffe fupportable. Nous avons tous deux fourni notre dixième luftre; & il eft plus que tems, que nous fongions au dernier Acte de la Farce. Ma vie eft un Drame fans doute; mais je ne fais bonnement dans quelle claffe le ranger. Ne pourroit-on pas l'appeller une Tragi-Comédie, entremêlée de quelques Scènes du Théâtre Italien? Autrefois je penfois de tems en tems à la vieilleffe & à la mort, fuffifamment pour m'y préparer, mais pas affez pour anticiper fur des chagrins à venir, pour me rendre infenfible aux plaifirs de la jeuneffe, & pour mourir tous les jours en bon Philofophe. Les idées que j'écartois alors, s'offrent aujourd'hui plus fréquem-

ment à mon eſprit ; & je regarde le paſſé ſans regret, & l'avenir ſans frayeur.

Vous vous plaignez grièvement de votre ſituation en Irlande : je me plaindrois volontiers de la mienne en Angleterre ; mais je ne le veux pas, & même je ne le dois pas ; car je ſens par une longue expérience, que je puis être infortuné ſans être malheureux. Je n'approuve point que vous joigniez enſemble le plaiſir de donner, & celui de faire figure, quoique votre Ami Montaigne faſſe quelque choſe de ſemblable dans une de ſes Rapſodies. Si je voulois vous alléguer toutes mes raiſons, je ferois un Livre entier, & à peine ai-je le tems d'écrire une Lettre : mais ſi vous pouvez venir ici, & vivre avec Pope & moi, je vous ferai ſentir, dans un moment, que vous avez tort. Vous ſavez que je ſuis trop prodigue ; & perſonne n'ignore que mes biens ont été abandonnés au pillage ; cependant j'ai encore la force de deſcendre deux ou trois degrés, ſans que cela me faſſe de peine. En un mot, M. le Doyen, ſi vous voulez vous rendre à une certaine Ferme à Middleſex, vous trouverez que je ſuis en état de vivre frugalement ſans me plaindre du monde, & ſans être de mauvaiſe humeur contre ceux que la fortune deſtine à manger mon pain, au lieu de me

deſtiner à manger le leur ; j'ai néanmoins auſſi peu de diſpoſition à la frugalité qu'homme qui vive. Vous dites que vous n'êtes pas philoſophe, & vous n'avez pas tort de deſapprouver ce terme dont on abuſe ſi fréquemment ; mais je vous rends la juſtice de croire que vous aimez à ſuivre la Raiſon, & non la Coutume, qui eſt quelquefois la raiſon, & plus ſouvent le caprice de la folle Multitude. Pour vous maintenir dans cette ſage habitude, vous ferez bien de porter auſſi conſtamment ſur vous vos lunettes philoſophiques, que les Eſpagnols portent leurs lunettes matérielles ; car ce n'eſt que par leur ſecours, que vous appercevrez diſtinctement qu'il y a bien peu de choſes dans la vie, dont il faille s'inquiéter, & peu de Perſonnes contre leſquelles on doive ſe mettre en colère ; cependant il y aura toujours des choſes qu'on voudroit changer, & des perſonnes qu'on ne ſeroit pas fâché de voir pendre.

Dans votre Lettre à M. Pope, vous convenez que le deſir de ſe faire un nom, convient davantage à un Homme vers la fin de ſa vie, que lorſqu'il ne fait qu'entrer dans le monde ; & vous avouez pourtant, d'un autre côté, que plus vous vivez, moins vous êtes épris de ce qu'on appelle Renommée. Votre ſentiment eſt vrai & naturel ; mais je

n'en dis pas de même de votre raisonnement en cette occasion. La prudence doit nous faire souhaiter la réputation, parce que c'est un moyen d'obtenir divers avantages réels dans le cours de la vie. La réputation est un instrument merveilleux entre les mains d'un Homme sage; son but est son propre bien, & celui de la Société. Vous autres, Poëtes & Orateurs, avez renversé cet ordre ; vous proposez la réputation comme une fin ; & les bonnes, du moins les grandes actions, comme des moyens. Vous allez plus loin; vous apprenez à notre amour-propre à anticiper sur les applaudissemens, que nous supposons être dûs à notre nom par la Postérité, & par de frivoles notions d'immortalité, vous faites tourner encore d'autres cervelles que la vôtre. Je crains que ceci n'ait produit bien du mal dans le monde.

La réputation est un objet que les Hommes poursuivent par des routes différentes, & quelquefois même contraires. Votre doctrine les engage à regarder cette fin comme essentielle, & les moyens comme indifférens; de sorte que Fabricius & Crassus, Caton & César tendoient vers le même but. Après tout, on pourroit peut-être dire, en considérant la dépravation du Genre-Humain, qu'il n'est guère possible de maintenir la vertu dans le monde, sans y employer cette

paſſion ou cet attrait de l'amour-propre. Tacite a trouvé cette excuſe pour vous, & ſelon ſa coutume, il l'a tournée en maxime, *Contemptu famæ, contemni virtutes.* Mais ſoit que l'on enviſage la réputation comme un inſtrument utile dans toutes les occurrences de la vie privée & publique, ou qu'on la regarde comme la cauſe de ce plaiſir qui chatouille ſi fort notre amour-propre, il me ſemble que notre entrée dans la vie, ou, pour m'exprimer avec plus de préciſion, notre jeuneſſe eſt la véritable ſaiſon de la deſirer vivement. Si elle eſt utile, nous devons y aſpirer avec plus d'ardeur, lorſqu'il y a lieu d'eſpérer que nous pourrons vivre encore une longue ſuite d'années. Cet eſpoir nous eſt interdit dans la vieilleſſe, outre qu'il ſied mal à cet âge, d'être fortement épris d'une choſe qui va bientôt s'évanouir avec nous. Si la réputation a des charmes, il faut en jouir le plutôt poſſible. Celui qui acquiert ce bien de bonne heure, peut en tirer parti juſqu'à la fin de ſa vie, quelque longue qu'elle ſoit; au lieu qu'en l'obtenant ſeulement dans la vieilleſſe, le plaiſir qu'on reſſentira, ſera toujours foible, & entre-mêlé du regret de ne l'avoir pas goûté plutôt.

*De ma Ferme, Octobre 5.*

Je ſuis ici; j'ai vu Pope, & une de mes pre-

mières queftions vous regardoit. Il m'a dit une chofe qui me fait de la peine; vous bâtiffez, à ce qu'il paroît, dans une Terre que vous avez achetée, pour cet effet, en Irlande. Quoique j'aie bâti dans un endroit du monde que je ne trouve guère préférable à celui où notre malheur & le vôtre vous ont confiné, je fuis fâché que vous imitiez mon exemple. Je me fuis repenti mille fois d'avoir fait cette fottife; & j'efpère que vous vous repentirez de la vôtre, avant qu'elle foit accomplie. Adieu, mon ancien & digne Ami: puiffent les maux phyfiques de la vie vous refpecter durant une longue fuite d'années, & les maux moraux qui nous environnent, faire auffi peu d'impreffion fur vous, qu'ils doivent en faire fur un Homme qui poffède un fens fupérieur, & des vertus peu communes!

Ma Femme vous prie de ne la point oublier; elle eft votre fidèle Servante & Admiratrice. Elle fera bien trifte de ne vous pas trouver en Angleterre à fon retour; efpérance qu'on nous avoit donné lieu de concevoir avant mon départ de ce Royaume.

Je fuis, &c.

## LETTRE XLI,
## LE DOCTEUR SWIFT
## A MYLORD BOLINGBROKE.

*Dublin, Octobre 31, 1729.*

LA Lettre que votre Grandeur m'a écrite de plusieurs stations & sous différentes dates, m'est parvenue après avoir vu bien des Pays, des Peuples & des Religions. Vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi par-tout où vous avez été. Rien ne pouvoit me flatter davantage. Quant à vos dix lustres, je me rappelle que m'étant plaint un jour à Prior que j'avois cinquante ans, il me répondit en colère par ce mot de Térence, *ista commemoratio est quasi exprobatio.* Que faut-il donc que je vous dise à présent, moi qui ai douze ans de plus, que j'ai tous passés monacalement dans ce Pays de liberté, de délices, d'argent, & de bonne compagnie ? Voici ce que j'ai à répondre à votre Lettre.

Vous êtes mon Héros; mais l'autre (1) ne l'a jamais été; s'il l'avoit été, je devrois m'en prendre

(1) Milord Oxford.

à vous, qui m'avez appris à l'aimer, & qui, au commencement de votre Miniſtère, l'avez ſouvent défendu contre mes accuſations. Je n'ai jamais vu d'Homme avoir de plus grandes inégalités que lui ; & le cours de ſon Miniſtère a été une vraie énigme, au lieu que celui du vôtre m'a toujours paru fort uni. Tout ce qui me reſte à ſouhaiter à cet égard, eſt que vous faſſiez en ſorte que tout le monde ſoit auſſi éclairé que moi ſur cet article. M. Pope le ſouhaite auſſi ; & je ne penſe pas qu'il y ait un plus honnête Homme en Angleterre, indépendamment de ſon génie ; mais vous ne vous embarraſſez guère de nous. J'avois quarante-ſept ans (1) quand je commençai à ſonger à la mort ; & mes réflexions ſur ce ſujet commencent à préſent le matin quand je me réveille, & finiſſent le ſoir lorſque je m'endors. J'écris à M. Pope, & non à vous.

Ma naiſſance, quoique je ſois ſorti d'une famille qui eut autrefois quelqu'éclat, eſt de pluſieurs degrés inférieure à la vôtre ; j'en dis davantage encore relativement aux talens & aux qualités perſonnelles ; je ſuis le fils cadet d'un cadet : vous êtes né pour une grande fortune, tant d'a-

(1) L'année de la mort de la Reine Anne.

vantages vous ont jetté dans un abaiſſement qui n'auroit jamais pu avoir lieu ſans cela. Cependant je vous vois autant eſtimé, autant aimé, autant craint, & peut-être davantage, quoique la choſe ſoit à-peu-près impoſſible, que vous l'ayiez jamais été lors de votre ſuprême élévation. En adoptant la manière de penſer d'un vrai Négociant, je ne vous plains qu'à un égard, c'eſt de n'être pas aſſez riche. Ce n'eſt pas que je faſſe cas de l'argent; je le mépriſe autant que Votre Grandeur elle-même peut le faire; & je m'engage à le prouver par cinq cens Témoins, qui, à la vérité, ſeront tous Irlandois.

Je renonce à toute votre philoſophie, parce qu'elle eſt démentie par votre pratique. Quand j'ai parlé à M. Pope de faire figure, je n'entendois parler ni de faſte ni de luxe, mais de la ſimple décence; & quant au plaiſir de donner, je ſais que vous n'êtes pas à votre aiſe, quand vous n'avez pas occaſion de goûter ce plaiſir des belles ames. Si vous aviez pour les choſes extérieures le mépris qu'elles méritent, vous ſeriez homme à venir vivre avec Pope & moi dans mon Doyenné. Puiſſe le Ciel vous préſerver du malheur d'en être jamais réduit-là! Mais auſſi convenez que l'économie ne fut jamais votre talent. Ne vous en vantez pas; autre-

ment vous m'obligeriez de vous appliquer ce que le vieux Weymouth me disoit une fois dans un Latin de Mylord, *Philosopha verba, ignava opera.* Je souhaite que vous appreniez un peu d'Arithmétique, comme, par exemple, que trois & deux font cinq, & ne feront jamais davantage. Mes lunettes philosophiques, que vous me conseillez de prendre, m'ont fait appercevoir que je n'ai besoin que de cinquante guinées par an, au vin près, dont l'état de ma santé ne permet pas que je me prive; mais je ne puis souffrir que l'*otium* soit *sine dignitate*...... Mylord, ce que j'ai dit de la réputation, je l'ai dit de cette réputation dont un Homme jouit durant sa vie. Comme il est impossible que je sois un grand Seigneur, je voudrois faire en sorte que ceux qui tiennent un rang plus distingué que moi dans le monde, me recherchassent à cause de quelque qualité distinguée qu'ils croiroient remarquer en moi, & que je fusse ainsi dispensé de les rechercher moi-même.

J'ai du plaisir à vous écrire; mais ce plaisir me plonge bientôt dans une profonde mélancolie, en me faisant sentir que je suis loin de vous. Cela n'est pas sage; il faudroit, pour mon bonheur, que je fusse plus philosophe, ou plus stupide que je ne suis. Votre, &c.

## LETTRE XLII,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Octobre 31, 1729.*

J'AI reçu de votre part cinq exemplaires de la *Dunciade*, & je m'en fuis fait quatre Amis. J'approuve très-fort le texte & le commentaire; &, à cet égard, je me trouve confondu dans la foule; mais j'en fuis glorieufement diftingué par l'avantage d'être confidéré comme votre Ami, auffi long-tems que le bon goût & l'efprit feront en quelque eftime parmi nous. Pour ce qui eft de votre Édition *in*-8°, elle nous eft inconnue; mais nous en avons une du même format, qui s'eft parfaitement bien vendue, fi l'on fait attention à notre pauvreté, & à la ftupidité, qui en eft une fuite néceffaire.

J'écris par cette pofte à Mylord Bolingbroke, pour lui dire que je n'ai garde de me mettre à bâtir: je n'ai pour cela, ni affez de tems à vivre, ni affez de forces, ni affez de patience, ni affez d'argent. Ce Royaume s'appauvrit tellement, de

jour en jour, que c'eſt un grand trait de ſageſſe, de garder le peu d'argent comptant qu'on a pu amaſſer. On prétend qu'il n'y a pas plus de deux cens mille livres ſterling en eſpèces dans cette Iſle; & il en ſort annuellement bien plus qu'il n'en rentre par le commerce; de ſorte que nous ſommes ruinés. Il y a dix ans que j'ai fait imprimer, pour la première fois, cette vérité, dont je fatigue continuellement le Public, mais avec auſſi peu de fruit que ſi je parlois en Chaire. En voilà aſſez pour un Politique Irlandois, qui n'en auroit pas tant dit, ſi la choſe ne le touchoit pas de ſi près.

Je répète ce que je crois vous avoir déjà déclaré, que je vous plains davantage que Madame Pope. Voir dépérir, d'heure en heure, une pareille Mère & une telle Amie, c'eſt un ſpectacle qui ne peut que vous toucher bien ſenſiblement, & en conſéquence altérer votre ſanté. Je ſuis auſſi ſatisfait que vous ayiez cent guinées de plus par an durant votre vie, que ſi votre capital étoit augmenté de ce revenu pour toujours. Vous laiſſerez aſſez à vos Amis, qui ne ſeront pas dans le cas de ſe réjouir de votre mort: quant à moi, j'aurai bien ſoin que mes Ennemis ſeuls puiſſent ſe réjouir de la mienne. Vous m'avez engagé dans

une querelle avec Mylord Bolingbroke, ſur la manière de figurer pendant la vie, & ſur le plaiſir de donner. Dans la ſituation où je me trouve, je ſuis réduis à faire une triſte figure, mais la moins ſotte qu'il m'eſt poſſible. Quant à l'autre article, je ne ſaurois acquieſcer à votre déciſion, parce que j'ai toujours été auſſi généreux que mes facultés ont pu me le permettre; & cependant, toute proportion gardée, votre généroſité l'emporte ſur la mienne; ce que je n'avois pas bien conçu, lorſque je m'étonnois que vous puſſiez trouver le bout de l'an, avec un revenu auſſi borné que le vôtre. Adieu.



## LETTRE XLIII,

### MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

*Novembre 19, 1729.*

J'APPRENDS que vous avez renoncé à votre projet de bâtir en Irlande, & que nous vous verrons dans cette Isle *cum zephyris & hirundine primâ.* Je ne fais si l'ardeur de se faire un nom croît à mesure qu'on avance en âge : ce qu'il y a de certain, c'est que la force de l'amitié augmente toujours. Je vous aime avec constance depuis vingt ans, & je ne puis vous exprimer combien votre caractère m'a toujours plû. Je ne déciderai pas si vous m'avez plus d'obligation de vous avoir aimé, autant que je fais à présent, lorsque je vous connoissois moins, ou de vous aimer toujours de même après une affection de tant d'années. Quoi qu'il en soit, je dois vous dire, que mon ame devenant de jour en jour plus indépendante, & sentant qu'elle acquiert peu à peu la force de se passer des objets extérieurs, les sentimens de l'amitié reviennent

plus fréquemment, m'occupent, & me raniment. Cela viendroit-il de ce que nous devenons plus tendres, quand le moment de la grande séparation approche? Ou bien faut-il attribuer cet effet à ce que ceux qui doivent vivre ensemble dans un autre Système, (car *vera amicitia non nisi inter bonos*) commencent à sentir plus fortement cette sympathie divine, qui doit être le grand lien de la société qu'ils vont former? Il n'y a point d'idée qui me tranquilise autant que celle-là : j'encourage mon imagination à s'y attacher; & je suis extrêmement mortifié quand une autre de mes facultés, en me réveillant, fait cesser un songe aussi agréable, si pourtant c'en est un.

Je n'insisterai pas sur ce que j'ai dit, dans ma précédente Lettre, au sujet de la dépense qu'il convient de faire; je pense seulement qu'il y a moyen d'avoir *otium cum dignitate* avec cinq cens guinées par an, aussi bien qu'avec cinq mille : la différence consistera dans la valeur de l'Homme, & non dans celle du bien. Je vous assure que je n'ai nullement renoncé au dessein de recueillir, de revoir, de corriger, & d'étendre divers matériaux qui sont encore en mon pouvoir; & j'espère que le tems de mettre la main à ce dernier ouvrage de ma vie, n'est plus guère éloigné. Divers

Papiers curieux & importans ſont perdus, & quelques-uns d'une manière qui exciteroit également votre ſurpriſe & votre indignation. Cependant je tâcherai de tranſmettre à la Poſtérité pluſieurs grandes vérités, ſi clairement & d'une manière ſi authentique, qu'elle mettra les Burnets & les Oldmixons d'un autre ſiècle hors d'état d'en impoſer à qui que ce ſoit, ſi elle ne leur ôte pas toute envie de railler, lorſqu'il s'agit de parler raiſon.

Adieu, mon Ami. J'ai employé plus de ce papier qu'il ne convenoit, Pope devant auſſi vous écrire. N'importe, après tout; car, tout bien examiné, les règles de la proportion ne ſeront point violées; il vous dira autant dans une page que je pourrois faire en trois. Ordonnez-lui de vous parler de l'Ouvrage auquel il travaille. C'eſt un Poëme Philoſophique, & un Chef-d'œuvre en ſon genre (1). Il ſe plaint ſeulement de n'en pas trouver l'exécution aſſez pénible; c'eſt-à-dire, qu'il ſe plaint d'avoir un génie heureux & facile, qualité qu'il m'a toujours paru poſſéder plus éminemment qu'aucun Auteur mort ou vivant que je connoiſſe. Je n'en excepte pas même Horace. Adieu.

(1) L'Eſſai ſur l'Homme.

LETTRE

# LETTRE XLIV,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Novembre 28, 1729.*

CETTE Lettre fera, à l'ordinaire, une véritable rapfodie ; car il y a déjà bien long-tems que j'ai rénoncé au bel-efprit (1). Que de chofes ne faut-il point paffer fous filence, quand on ne veut abfolument dire que de jolies chofes? J'ai reçu de la Veuve d'un de mes Correfpondans, & du Père d'un autre, plufieurs de mes Lettres, écrites il y a quinze ou vingt ans; & j'ai obfervé avec plaifir, comment & par quels degrés j'ai ceffé d'être un Écrivain ingénieux. Je me fuis corrigé à mefure que j'acquérois plus d'expérience, & à proportion que mon amitié pour mes Correfpondans augmentoit. Or, comme je vous aime davantage que la plupart de ceux que j'ai connus, & que mon eftime pour vous s'accroît, lorfque je vous compare avec le refte du Monde, il s'en-

(1) Il fe faifoit honneur d'avoir eu affez de fens pour cela.

fuit que je dois vous écrire d'un ſtyle moins recherché; ce qui paroîtroit une négligence impardonnable à ceux qui ignorent ce que c'eſt que l'amitié. Je ris, quand je penſe combien Curl ſeroit piqué ſi nos Lettres tomboient entre ſes mains, & combien un Lecteur bel-eſprit ſe trouveroit loin de ſon compte en les parcourant.

Vous pouvez vous imaginer combien je ſuis glorieux d'avoir des reproches à vous faire en matière d'économie. J'aime un Homme qui bâtit une maiſon *in-promptu*, & un parc pour un Cheval, en s'écriant : « Hommes ſages, nous ne devons » ſonger qu'à économiſer, pour ne nous pas » trouver au dépourvu ». Je ſuis bien aiſe que vous approuviez mon Annuité : hélas! tout ce que nous avons au monde n'eſt qu'une annuité, relativement à la ſatisfaction d'en jouir : mais j'augmenterai votre reſpect pour ma ſageſſe, en vous diſant que cette rente eſt encore attachée à la vie d'une Perſonne (1), dont les intérêts doivent m'être auſſi chers que les miens, & avec laquelle tous mes projets de fortune prendront fin. Je ne lance pas plus loin le javelot de mon eſpérance : *Cur brevi fortes jaculamur ævo, &c.*

(1) Sa Mère.

La feconde, ou plutôt la huitième Edition de la *Dunciade*, augmentée de quelques Remarques, &c, vous fera remife par la première occafion que je pourrai trouver. Si l'on réimprime cet Ouvrage chez vous, on fera bien de fuivre en tout l'Edition *in-8°*. Il vient de paroître ici une nouvelle Édition de vos Lettres : le papier, le caractère, &c, méritent des éloges, & en obtiendront de ma part : mais c'eft tout auffi ; car vous favez que je défapprouve le Syftème des Politiques Irlandois, comme mon Commentateur l'a déjà déclaré, & que je fuis un zèlé & jaloux Partifan de l'Angleterre.

Ne vous plaignez pas de la Dame qui ne vous dit rien au fujet de votre préfent ; elle en a reçu dernièrement un bien plus confidérable de M. Knight, de la Mer du Sud ; & vous comprenez bien qu'elle ne fauroit jamais témoigner fa reconnoiffance à un Profcrit. Il eft certain que, comme il ne peut jamais efpérer fa grace (1), le motif de fa générofité doit être parfaitement défintéreffé. Ce que je viens de dire ne vous caufe-t-il pas un peu de honte? Vos griefs éternels fur la

(1) Il s'eft trompé en cela ; M. Knight obtint fon pardon, & revint en Angleterre en 1742.

manière dont on traite l'Irlande, me font souhaiter que vous soyiez assez long-tems ici pour oublier toutes ces scènes affligeantes : je craindrois seulement que vous ne devinssiez un assez bon Patriote, pour déplorer également le sort de l'Angleterre. Il se pourroit très-bien que votre voyage se rapportât au même tems que celui que je me propose de faire pour vous aller voir : ainsi vous auriez compagnie au retour, en cas que vos affaires vous obligeassent de nous quitter bientôt ; car ma Mère baisse de jour en jour ; & cet Hyver terminera probablement une vie longue & irreprochable. Le spectacle continuel qu'elle offre à mes yeux me touche vivement, & modère beaucoup le desir que je pourrois avoir de parvenir à un âge fort avancé ; ce n'est, après tout, qu'une triste bénédiction.

Depuis deux ans que je ne vous ai vu, je suis vieilli d'un bon nombre d'années ; & je compte que nous pourrons arriver ensemble au séjour du repos : je souhaite seulement que je n'aie pas le malheur de vous laisser seul faire le voyage. A seize ans, je goûtai les premières douceurs de l'amitié avec un Homme de soixante-dix, que je ne trouvai pas assez grave pour moi, quoique nous ayions vécu en bonne intelligence jusqu'à sa mort. Je parle du vieux M. Wycherley, dont

plufieurs Lettres, qu'il m'avoit écrites, font tombées, avec mes réponfes, entre les mains des Libraires, qui les ont d'abord publiées. Ce procédé m'a fort déplu, quoique je n'aie pas fujet d'en rougir, la honte devant être le partage des Fripons, & non des Imbéciles. Devrois-je rougir, par exemple, fi l'on imprimoit la Lettre que j'écris actuellement, ce qui feroit facile, en cas que les Commis de la Pofte vouluffent en tirer copie? Mon cher Doyen agit fans façon; car fa dernière m'a été remife toute ouverte. Eft-ce une figure de Rhétorique, pour marquer la franchife de l'Écrivain? Je ferois tenté de vous faire parvenir de même celle-ci; mais il me femble qu'il y auroit en cela une efpèce d'affectation.

J'ai autrefois eu lieu d'être mécontent de vous, à caufe que vous vous étiez plaint à M. ***, de ce que je n'avois point de penfion; & vous venez de me fâcher encore, en réitérant cette plainte à Mylord ***. Toute ma vie, depuis l'époque de mes liaifons avec Mylord Bolingbroke & M. Craggs, jufqu'à celle où le Chevalier Robert Walpole m'a traité avec politeffe, je n'ai jamais mérité, par mon zèle, qu'aucun Parti me donnât de l'argent; auffi n'en aurois-je jamais accepté. Mais permettez-moi de vous dire que, de tous les

Hommes du Monde, les deux auxquels vous avez eu le malheur de vous adresser, sont précisément ceux dont je voudrois le moins recevoir quelque grace. J'exige, comme réparation, que vous effaciez les impressions que vous avez faites, à cet égard, sur Mylord ***, de manière qu'il comprenne que je n'ai jamais eu la pensée de lui avoir la moindre obligation; & cependant vous savez que je ne suis nullement Ennemi de la Constitution présente. Je veux autant de bien à l'Etat, & même à l'Eglise établie par les Loix, qu'aucun Ministre, en faveur ou disgracié, ou qu'aucun Evêque d'Angleterre ou d'Irlande; ce qui n'empêche pas que je ne sois de la Religion d'Erasme, un Catholique. C'est dans la créance de ce grand Homme, que je prétends non-seulement vivre, mais aussi mourir; & j'espère de vous rencontrer un jour, vous, l'Evêque Atterbury, le jeune Craggs, le Docteur Garth, le Doyen Berkeley, & M. Hutchenson, dans le séjour de l'Amitié & de la Vertu.

Je viens de recevoir la réponse de Mylord Bolingbroke à votre Lettre; & je la joins à ce paquet. L'Ouvrage, pour lequel il paroît si prévenu, est un Systême de Morale dans le goût d'Horace. Je suis, &c.

## LETTRE XLV,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Avril 14, 1730.*

VOICI une Lettre unique en ſon genre, puiſqu'il ne s'agit que de vous intéreſſer, comme Eccléſiaſtique, & Eccléſiaſtique charitable, en faveur d'un honnête Homme vieux & pauvre. Peut-être croirez-vous que le mot de Pauvre renferme celui d'Honnête. Je regarderai comme une grace faite à moi-même, ſi vous contribuez à faire réuſſir, parmi vos Théologiens, dont j'excepte les Evêques, & parmi ceux qui liſent l'Ecriture, la ſouſcription de M. Weſtley pour ſon Commentaire ſur Job. Ceux-là même qui ne cherchent guère ce qui édifie, y trouveront des choſes qui pourront leur plaire. Cet Ouvrage eſt le fruit d'un travail de douze années. La Proſe de ce ſavant Homme, & ce nom lui convient, vous charmera plus que n'ont fait autrefois ſes Vers. Mylord Bolingbroke le protége, & vous permet de rendre ſervice à un ancien Tory, qui a beaucoup

souffert pour l'Eglise Anglicane, quoique vous soyez un Whig, comme moi.

On a publié ici, sous votre nom, quelques Vers, dont je ne suis pas content. Sûrement vous n'êtes pas assez mon ennemi pour me flatter; d'où je conclus que l'Auteur est quelque autre pauvre Irlandois.

*POST-SCRIPTUM de Mylord Bolingbroke.*

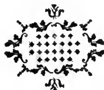
Je vous proteste que ce n'est pas moi qui ai ôté la plume des mains de Pope. Mais, puisqu'il refuse de remplir le reste de la page, je m'imagine avoir le droit de me charger de cette commission. Je n'aspire pas à une réputation dans le genre épistolaire; mais je ne laisse pas de songer, avec plaisir, qu'on saura dans la suite que nous avons eu ensemble la plus intime correspondance. Pline a composé ses Lettres pour le Public; & j'en dis autant de Sénèque, de Balzac, de Voiture, &c. Cicéron n'en a pas fait de même: aussi ses Epîtres se font-elles lire avec plus de plaisir que toutes les autres que l'Antiquité nous a transmises. En les parcourant, nous démêlons des secrets, qu'on avoit eu dessein de nous cacher. Nous voyons Caton, Brutus, Pompée, & plusieurs autres, tels

qu'ils étoient réellement, & non pas tels que la ſtupide Multitude de leur tems ſe les figuroit, ou que les Hiſtoriens & les Poëtes les ont repréſentés. Je me ſouviens d'avoir vu à Aix-la-Chapelle une Proceſſion, dans laquelle une Figure de Charlemagne eſt portée ſur les épaules d'un Homme qui eſt caché ſous la longue robe du Monarque. Si l'on accompagne ce Prince juſque dans la Salle où il réſide, on voit le Porteur ſortir de deſſous la robe, & la Figure giganteſque, rendue à ſa taille ordinaire, aller humblement occuper un coin de la ſalle.

Je conviens, avec Pope, que notre Climat eſt meilleur que le vôtre, & que votre caractère de bon Patriote auroit moins à ſouffrir ici que là où vous êtes. Venez donc nous voir, ne fût-ce que pour nous rendre une viſite. Il y a bien des Gens qui ſouhaitent avec ardeur que vous vous fixiez parmi nous. Mais beaucoup de bonne volonté, & peu de pouvoir, produiſent des effets ſi foibles & ſi lents, qu'il n'y a que le Ciel ſeul, ou des Hommes céleſtes, qui veulent s'en contenter.

Vous ſeriez fâché contre moi ſi je ne vous diſois rien d'une bonne Femme, qui eſt toujours abſente & dans un état de langueur. Si elle gagne aſſez de forces pour repaſſer la Mer, & elle ſe

porte actuellement un peu mieux, je la nourrirai dans cette Ferme avec tout le ſoin & toute la tendreſſe poſſibles : ſinon il faudra que je lui aille rendre les derniers devoirs de l'amitié, quelque part qu'elle ſoit ; ce qui dérangeroit pourtant le plan de vie que je me ſuis formé. Adieu, je ſuis à vous fidèlement, & avec toute la ſincérité imaginable.



## LETTRE XLVI.

### MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

*Janvier 1730-31.*

JE commencerai par vous dire que ma Femme eſt de retour depuis environ un mois, & que ſa ſanté, quoique mauvaiſe, eſt meilleure qu'elle n'a été depuis deux ans. Elle vous aime beaucoup ; & comme elle a eu la hardieſſe d'être ſon propre Médecin avec quelque ſuccès, elle vous offre ſes ſervices. Plût à Dieu que vous fuſſiez à portée de la conſulter de vive voix ! elle vous preſcriroit une bonne doſe de *Medicina animi*, & cela ſans avoir recours aux Livres de Triſmégiſte. Nous ſerions, Pope & moi, ſes principaux Apothicaires dans l'intervalle de la cure ; & quoique nos plus habiles Botaniſtes ſe plaignent que les Simples & les Herbes qui entrent dans la compoſition des remèdes qu'il vous faut, ſont à préſent aſſez difficiles à trouver ici, il y en a pourtant davantage en Angleterre qu'en Irlande ; ſans compter, qu'à

l'aide d'un peu de Chymie, les Drogues les plus pernicieufes changent de nature; & le plus terrible poifon devient un fpécifique. Pope eft actuellement avec moi dans ma Bibliothèque, & écris tant au fiècle préfent qu'aux fiècles à venir, pendant que je commence cette Lettre qu'il a promis d'achever. J'ignore quel bien il fera au Genre-Humain; mais il a pourtant cette confolation de ne pouvoir en faire moins, que vous n'en avez fait avant lui. J'ai penfé quelquefois que fi des Prédicateurs, & des Auteurs qui écrivent fur la Morale, arrêtent ou même retardent un peu les progrès du Vice, ils font tout ce dont la Nature humaine eft capable : une réformation réelle ne fauroit être produite par des moyens ordinaires; elle en exige de puiffans, qui fervent à la fois de châtimens & de leçons : c'eft par des calamités nationales qu'une corruption nationale doit fe guérir. Donnez-nous de vos nouvelles : on mérite cette attention, parce qu'on la defire, & que nous croyons que des nouvelles de notre part vous feroient plaifir.



# LETTRE XLVII.

## MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

*Mars 29.*

J'AI différé pendant quelques ſemaines de répondre à votre Lettre du mois de Janvier, dans l'eſpérance de pouvoir vous dire quelque choſe de poſitif concernant un Projet qui nous regarde tous deux, mais moi principalement, puiſqu'il tend à nous réunir. Il y a déjà du tems qu'il me roule en tête, & qu'il me tient au cœur. S'il y a moyen qu'il réuſſiſſe, je m'expliquerai plus clairement.

Au commencement de l'Hiver, j'ai été malade près d'une ſemaine entière, mais ſans aucun danger, ni de la part de la maladie même, ni de celle de trois Médecins, dont j'ai eſſuyé les remèdes. C'étoit une fièvre intermittente qui a été ſuivie d'une meilleure ſanté, que mon peu d'égard pour les loix d'un ſage régime ne mérite. Mon cher Doyen, nous ſommes tous deux dans

le déclin de la vie, & cela depuis quelques années; rendons la defcente auffi douce qu'il fera poffible. Garantiffons-nous des maux phyfiques à force de précautions, & par l'ufage des moyens que l'expérience regarde comme les meilleurs. Garantiffons-nous du mal moral par la Philofophie. Je ne veux point de l'alternative que vous propofez; mais pourvu que l'on fuive la Nature, & que l'on écarte les chimères de l'Imagination, on peut, & l'on doit même néceffairement devenir, d'année en année, plus indifférent pour la vie, & pour les intérêts d'un Syftème que nous allons bientôt quitter. Ce remède vaut bien mieux que la Stupidité. L'affoibliffement des paffions donne des forces à la Philofophie; car les paffions peuvent s'affoiblir, fans que la Stupidité vienne offrir fes fervices. Les paffions, dit Pope, notre Théologien, comme vous le verrez un jour ou l'autre, font les fouffles de la vie; ne nous plaignons pas que ces fouffles ne dégénèrent point en tempêtes. Quel tort l'âge nous fait-il, en fubjuguant des ennemis que nous aurions dû combattre toute notre vie? Il eft à préfent fix heures du matin; je me rappelle le tems, & je fuis bien aife qu'il foit paffé, où je me couchois à peu-près vers cette même heure, raffafié de plaifirs,

ou accablé d'affaires : ma tête étoit remplie de projets, & mon cœur ne l'étoit guère moins d'anxiété. Croyez-vous qu'il ſoit bien malheureux pour moi, de me lever maintenant à cette même heure, le ſang rafraîchi par un paiſible ſommeil, & avec une ame tranquile? que mes affaires préſentes ſe trouvent à mon égard, ainſi que les anciennes, comme placées à une certaine diſtance, de ſorte que leurs deſagrémens m'affectent moins? Si les paſſions exerçoient encore ſur moi leur empire, elles m'expoſeroient à l'attaque, non-ſeulement de tous ces objets, mais même à celle de quantité de futurs-contingens; & ma raiſon me laiſſeroit fort mal à mon aiſe dans la mêlée.

Je laiſſe à Pope le ſoin de parler pour lui-même; mais il faut que je vous diſe combien ma Femme a d'affection pour vous. Elle dit avoir aſſez de forces pour vous ſervir, ſi vous veniez ici; & cependant elle eſt bien foible, je vous aſſure. Une fièvre lente mine ſa conſtitution : nous la chaſſons quelquefois; mais elle revient toujours, & fait de nouvelles brèches, avant que la nature ait réparé celles qui ſubſiſtoient déjà. Je n'ai pas honte de vous avouer que mon admiration pour elle s'augmente à chaque inſtant; la mort n'eſt point pour elle un ſujet de terreur; elle la regarde avec

intrépidité. Quand il lui arrive de souffrir beaucoup, elle l'envisage comme l'unique remède contre la douleur; quand la vie redevient supportable, elle sent renaître sa répugnance naturelle à se séparer de ses Amis, auxquels elle est plus fortement attachée qu'à la vie même.

Vous n'attendrez pas ma première Lettre aussi long-tems que vous avez attendu celle-ci; & dans chacune de celles que je vous écrirai, Pope ajoutera quelque chose de bien meilleur que les bribes des anciens Philosophes, qui étoient les présens, *munuscula*, que Séneque, comme un vrai Fat, avoit coutume d'envoyer dans ses Épîtres à son Ami Lucilius.

*Post-Scriptum* de POPE.

Mylord vient de parler de sa Femme; pourquoi ne parlerois-je pas de ma Mère? C'étoit hier son jour de naissance, & le premier de sa quatre-vingt-onzième année; sa mémoire a fort baissé, mais sa vue & son ouie se soutiennent passablement. Dormir assez bien, manger sobrement, boire de l'eau & prier Dieu; voilà tout ce qu'elle fait. J'ai bien sujet de rendre graces au Ciel de m'avoir conservé si long-tems une bonne & tendre

Mère,

Mère, & de m'avoir imposé comme un exercice, durant quelques années, ces soins qui lui sont actuellement aussi nécessaires que les siens me l'ont été. Un pareil objet, en s'offrant journellement à nos yeux, attendrit trop l'ame, pour qu'on soit tenté de former d'autres liaisons aussi fortes.

J'ai fait autrefois tout mon possible pour acquérir & mériter un Ami : peut-être auroit-il mieux valu n'y jamais songer, & regarder simplement le monde comme une terre étrangère qu'il faut traverser. Le capital est de se conduire comme un honnête Voyageur, qui paye ce qu'il doit à son Hôte, donne l'aumône aux Pauvres qui se présentent, & puis dit, fouette Cocher. En dépit de cette réflexion, je m'occupe maintenant à écrire un Livre qui doit engager le Genre-Humain à regarder la Vie comme une source de plaisirs, & égayer la Morale (1). Il faut même ajouter qu'après avoir vu aujourd'hui une personne que j'aime tendrement, je dois passer demain la journée avec

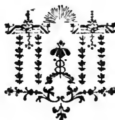
(1) Son Essai sur la Vie humaine, qui se trouve dans le Tome III de cette Édition, page 257.

quelques Amis vulgaires, & les bien régaler : *Sic, ſic juvat ire ſub umbras.* Tant que l'on reſpire, on doit tirer le meilleur parti qu'on peut de la vie,

*Cantantes licet uſque ( minus via lædet ) eamus.*

comme le Berger dit dans Virgile ; un peu de muſique fait oublier que le chemin eſt long & mauvais.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XLVIII,

## MYLORD BOLINGBROKE AU DOCTEUR SWIFT.

Vous pouvez compter que, ſi vous paſſez la mer ce Printems, vous me trouverez, non-ſeulement rendu aux études, mais encore occupé à compoſer les Mémoires Hiſtoriques que vous demandez depuis ſi long-tems. J'attends quelques matériaux qui me mettront en état de remplir, dans toute ſon étendue, le plan que je me ſuis propoſé, & qui ne pourroit qu'en ſouffrir s'ils alloient me manquer.

Pope m'a donné en même-tems beaucoup plus de peine que je ne croyois; & que probablement il ne vouloit. Vous ſerez peut-être ſurpris quand je vous dirai que je me ſuis laiſſé engager, tant par lui que par moi-même, à écrire un gros volume ſur un ſujet très-grave & très-important, dans lequel je ne reſpecte aucune autorité, ſi ce n'eſt l'autorité ſacrée. J'y avance une propoſition qui, ſi elle peut être prouvée, avec autant de ſolidité que je l'eſpère, couvrira de ridicule tous les

Métaphyſico-Théologiens. C'eſt un paſſage de vos Lettres qui m'a donné cette penſée. Je ſuis perſuadé que tous les Théologiens & les Eſprits-forts réclameroient contre le principe, ſi on le ſoumettoit à leur jugement; ce qui n'eſt pas mon intention. Je veux parler de cet article d'une Lettre, où vous me dites avoir dit au Docteur***, que les principaux Dogmes du Chriſtianiſme devoient être reçus comme des Révélations d'une certitude infaillible, &c.

Il y a une heure que le Docteur *** eſt arrivé de Londres pour me rendre viſite. Il veut y retourner bien vîte, pour faire gémir la Preſſe. Il me laiſſe huit Diſſertations qui ne forment qu'une petite partie de ſon Ouvrage; & il me prie de les parcourir, & de lui communiquer lundi prochain (car il doit revenir ce jour-là) les remarques que j'aurai faites. Par le peu que j'ai lu des deux premières, je vois clairement qu'il m'eſt impoſſible de le ſervir. Il ſuppoſe éternellement ce qui eſt en queſtion; & ſa façon de raiſonner n'eſt rien moins que concluante, Le ſeul avis que je pourrois lui donner en conſcience, le choqueroit ſûrement, & ne ſeroit pas ſuivi. Je me tirerai de ce mauvais pas du mieux qu'il me ſera poſſible; car j'eſtime cet Homme; & je ne voudrois pas pour tout au monde le deſobliger.

Vos idées au fujet de la Retraite & de l'Exercice font très-vraies. Il ne faut pas fuivre fon goût pour la folitude, jufqu'à devenir fauvage, ni négliger l'exercice, au point de pécher contre les règles prefcrites pour la fanté. Mais je connois des Gens qui, de peur d'être fauvages, vivent avec tous ceux qui veulent bien vivre avec eux ; & qui, pour conferver leur fanté, gafpillent la moitié de leur tems. Adieu. Pope demande à ajouter un mot.

*Poft-Scriptum* de POPE.

J'efpère que ce que vous venez de lire, fera un puiffant motif pour vous engager à venir. Dieu fait fi de mes jours je verrai l'Irlande ; je n'y penferai jamais s'il y a moyen de vous attirer ici, & de vous y garder. Cependant je crains de me trouver trop tôt abfolument libre. Je m'acquitte régulièrement des commiffions que vous me donnez pour vos Connoiffances, quand je les rencontre ; ce qui m'arrive rarement ; car je mène une vie plus retirée de jour en jour. Je regarde le monde d'un œil indifférent, & je ne fuis nullement curieux de ce qui s'y paffe ; il n'y a pourtant dans tout cela ni humeur, ni colère ; & je pardonne aux Fourbes leurs calomnies, & aux Sots leurs injures. Je daffe prefque tout mon tems à Dawley

& chez moi. Mylord a autant d'averſion que Pope pour la Politique ; & c'eſt mon ouvrage en grande partie. Quelque vaine que ſoit à préſent la Philoſophie, elle l'eſt moins que la Politique. Pour faire quelque choſe, il faut avoir recours à la Satyre. Ceux qui ne rougiſſent de rien, ont honte d'être ridicules. Je m'imagine que ſi nous paſſions tous trois ſeulement trois années enſemble, il pourroit en réſulter quelqu'avantage pour notre Siècle.

Ma ſanté, dont l'état vous intéreſſe, eſt comme à l'ordinaire ; je n'écris preſque rien. Vous ſavez que je n'ai jamais eu ni goût ni talent pour la Politique ; & c'eſt néanmoins ce qu'on recherche aujourd'hui. Les obligations perſonnelles que j'ai à des Gens de différens Partis, ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir ; & après ma propre tranquilité, il n'y a rien que je ſouhaite tant que la tranquilité publique. Je ne ſaurois vous recommander le Livre du Docteur autant que celui du Doyen Berkley (1), quoiqu'on y trouve çà & là quelque trait ingénieux, & qu'il ne ſoit pas mal écrit. Son Ouvrage, qu'il ſuppoſe deſtiné *ad Populum*, l'eſt, ſuivant moi, *ad Clerum*. Adieu.

Je ſuis, &c.

(1) Ouvrage excellent & original, intitulé, le petit Philoſophe.

# LETTRE XLIX.

## DE SWIFT A GAY.

*Dublin, Mars 19, 1729.*

J'OBSERVE, en vous écrivant, notre ancien Traité, dont un des articles porte, qu'une feule & même Lettre eft cenfée écrite à tous nos Amis communs, pourvu que je l'adreffe à vous, ou à quelqu'un d'eux. Mais je veux bien faire un nouvel accord, puifqu'auffi bien vous êtes dans un nouveau Monde; & je répondrai à toutes vos Lettres. Je vous charge d'affurer, au plutôt, de mes très-humbles refpects la Ducheffe de Queensbury, & de lui notifier que tout ce qu'il y a d'honnêtes Gens ici, boit tous les jours à fa fanté. Mes Sujets, Whigs même, feroient fâchés de ne fe pas conformer à cet ufage. Je laifferai mon argent entre les mains de Mylord Bathurft, & l'adminiftration des revenus entre les vôtres. M. Pope parle de vous comme d'un Etranger; mais la diverfité d'occupations & d'intérêts empêche de vivre enfemble ceux qui ne fe fépareroient jamais, s'ils fuivoient leur inclination; & c'eft-là un des

caprices de la Fortune. J'efpère que dès que vous ferez affez riche, vous aurez en Ville, ou à la Campagne, une petite habitation où vous pourrez donner un repas à vos Amis; car la faifon domeftique de la vie approche. Je vous fouhaite cent livres fterling de plus par an. Cette fomme fuffit pour vous entretenir quelques Chevaux, & vous faire jouir du plaifir de la promenade pour peu que le tems le permette. C'eft un grand agrément, & j'en connois tout le prix; car il n'y a perfonne ici, ni à cinq milles à la ronde, qui fe promène autant que moi. J'ai écrit dernièrement à M. Pope. Plût à Dieu que vous euffiez une petite retraite dans fon voifinage! mais il n'y a pas encore moyen de vous fixer; & toute Dame qui auroit un Caroffe à fix Chevaux, vous méneroit au Japon.

Je fuis, &c.



# LETTRE L,

## DE SWIFT A GAY.

*Dublin, Novembre 10, 1730.*

MYLORD Péterborowgh, étant en Ambaſſade du tems de la Reine, menoit une vie ſi errante, que les Miniſtres (& je le tiens d'eux-mêmes) ne ſavoient où lui adreſſer leurs Lettres. Je me trouve dans le même embarras à votre égard; puiſque vous êtes tantôt en Ecoſſe, tantôt à Hamwalks, & tantôt Dieu ſait où. Vous êtes un Homme affairé, & dont le loiſir eſt trop précieux pour l'employer à un commerce de Lettres, qui ne ſignifie rien. C'eſt moi qui vous ai procuré la Charge de premier Miniſtre de Mylord-Duc; car Sa Grandeur ayant appris avec combien de ſageſſe vous adminiſtriez mes revenus, a trouvé bon de vous confier dix talens.

J'ai été vingt fois tenté d'aller paſſer un Été aux environs des Dunes de Salisbury, que j'ai parcourues aſſez ſouvent. Croiriez-vous, par exemple, que j'ai compté deux fois les pierres de Stonehenge, & que je ſais qu'il y en a quatre-

vingt-douze ou quatre-vingt-treize? Je vous prie de faire mes très-humbles remercîmens à Madame la Ducheſſe, de la bonté qu'elle a de ſe ſouvenir de moi. On aſſure, mais j'ai peine à le croire, qu'elle eſt *Matre pulchrâ filia pulchrior.* Elle n'étoit encore qu'un Enfant quand je l'ai vue la dernière fois; & je ne trouve nullement bon qu'elle ſurpaſſe en beauté ſa Mère, qui a été long-tems l'objet de ma plus haute admiration.

Je me porte aſſez mal pour aller prendre les bains, ſans que je ſache s'ils me conviennent ou non. J'ai bien envie de dépenſer mes deux cens livres ſterling en France l'Été prochain; & je ſuis fort content d'avoir cette ſomme, qui eſt à-peu-près la moitié de tout l'argent qu'on a laiſſé dans ce Royaume.

Vos amis ſont charmés de vous poſſéder chez eux; & leur affection vous vaut un établiſſement. Cependant je ſerois encore plus ſatisfait ſi je vous voyois à votre aiſe, dans une bonne maiſon, avec un joli jardin. J'ai connu une Demoiſelle de bonne famille, mais peu favoriſée des biens de la Fortune, qui paſſoit des mois entiers, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre de ſes Parens. Bien reçue par-tout, elle vécut pendant quelques années dans l'abondance & dans les plaiſirs : ce bon-

heur finit avec fa jeuneffe; après quoi perfonne ne fe foucia plus d'elle.

M. Pope fe plaint de vous voir fi rarement; mais c'eft-là un malheur inévitable, les différentes circonftances de la vie ayant toujours féparé ceux que l'amitié vouloit unir. La Providence femble avoir pour but de ne pas nous rendre trop heureux fur la Terre, de peur qu'on ne s'avife d'aimer le Monde, & de craindre la mort. J'efpère que vous jouiffez actuellement d'un avantage qui vous a manqué jufqu'ici, je veux dire, qu'au fujet de l'état de vos affaires vous n'éprouvez plus ces inquiétudes, qui altéroient votre gaieté, & qui nuifoient beaucoup aux charmes de votre converfation. Si j'en crois M. Pope, les intérêts de la fomme qu'il a en main pourront s'accumuler, & fervir à vous mettre bientôt dans une fituation aifée, qui vous fera d'autant plus agréable, que vous n'aurez aucune obligation à des Grands auffi deftitués de générofité que de goût. Si vous voyez M. Céfar, faites-lui bien mes complimens; & dites-lui que le Libelle qui a été imprimé ici & à Londres contre moi, eft de ma façon, & qu'on l'a envoyé à un Libraire Whig. Il eft dans le goût des Pièces Satyriques qui ont été publiées contre un de mes Amis, que vous connoiffez. Adieu.

## LETTRE LI.

### DE SWIFT A GAY.

*Dublin, Novembre 19, 1730.*

IL y a quinze jours que je vous ai écrit, dans la fuppofition que vous étiez à Londres, d'où j'avois appris qu'une de vos Lettres étoit datée. Je n'avois garde de m'imaginer que vous fuffiez retourné à Aimsbury, dans une faifon où la campagne ne voit que ceux qui ont été maltraités par la Cour à caufe de leurs vertus; ce qui eft un état de félicité, d'autant plus pur, que l'Envie ne l'empoifonne pas, quoiqu'il mérite bien d'être envié. Je donnerois tous les biens du Monde pour effuyer une difgrace femblable à celle que le Duc & la Ducheffe de *** ont foufferte. Je penfe que Mylord Carteret ne me veut pas de mal, depuis qu'il n'eft plus Viceroi; car je lui ai dit fouvent que ce n'étoit que comme Viceroi que je le haïffois. J'avoue que fa manière de mettre ce Royaume aux fers, eft plus obligeante que celle de la plupart de fes Prédéceffeurs, & que, pour les promotions Ec-

cléfiaftiques, il a eu jufqu'à fix fois égard à ma recommandation.

Vous avez vu, par ma dernière Lettre, que mes vertiges éternels, qui cependant font plus fupportables qu'ils ne l'ont été, m'empêchent, pour le préfent, de faire un tour en Angleterre. Il y auroit de l'imprudence à ne pas refter chez moi, où je puis, avec le Centenier, dire à mon Serviteur : « Va, & il va ; Fais telle chofe, & » il la fait ».

## A LA DUCHESSE ***.

MADAME,

Cet humble début eft précifément comme fi j'allois recevoir Votre Grandeur au bas de l'efcalier. Je fuis bien aife que vous fachiez votre devoir ; car c'eft une règle établie, & connue depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premières avances m'ont été faites conftamment par toutes les Dames qui afpiroient à l'honneur de ma connoiffance ; & leurs avances ont toujours été plus grandes, à proportion de leur qualité. Je ne fais comment il m'eft arrivé d'avoir la foibleffe de vous difpenfer de l'obfervation d'un article fi important. M. Gay vous atteftera pourtant

qu'une Inconnue n'a obtenu la permiſſion de me venir voir, qu'après l'avoir demandée onze fois. Qu'il me ſoit permis, Madame, d'ajouter que vous êtes un peu impérieuſe dans votre façon de faire des avances. Vous dites que peut-être vous ne me goûterez pas. J'oſe aſſurer que vous vous trompez ; ce que je me fais fort de prouver ; car ; en dernier lieu, je n'ai point du tout été goûté par une Perſonne, dont le goût ne s'accorde nullement avec le vôtre. Cependant, ſi j'ai jamais l'honneur de vous venir rendre mes devoirs, une prudence timide m'engagera à paroître auſſi vain qu'il me ſera poſſible, afin d'ignorer ce que vous penſez de moi. C'eſt vous-même qui m'avez donné ce conſeil, dont, au reſte, je n'avois pas beſoin ; car Diogène même ſeroit fier d'avoir eu part, pendant quelques inſtans, à votre ſouvenir.

Je ſuis, &c.



# LETTRE LII.

## DE SWIFT A GAY.

*Dublin, Avril 13, 1730-31.*

VOTRE ſituation eſt tout-à-fait étrange; la Ducheſſe eſt votre Tréſorière; &, à ce que M. Pope aſſure, vous êtes celui du Duc. J'ai compoſé, à cette occaſion, une Pièce en Vers, où je vous donne des directions négatives pour ne pas faire telle & telle choſe, &c, comme d'autres Tréſoriers: vous y apprendrez auſſi comment, dans votre poſte, on doit ſe conduire avec les Domeſtiques, les Fermiers, & les Gentilshommes du voiſinage, que je regarde comme autant de Courtiſans, de Membres du Parlement, & de Princes alliés: ce n'eſt-là que le début d'un parallèle qui eſt ſi long, qu'il m'a ennuyé. Je prouve que les Poëtes ſont les Gens du monde les plus propres à être Tréſoriers des Grands, tant à cauſe de leur vertu, que du peu de cas qu'ils ſont de l'argent, &c. Pourquoi n'avez-vous pas fait faire un nouveau talon à votre ſoulier? Seroit-ce pour faire votre cour à Saint-James, en affectant d'i-

miter le Prince de Lilliput ? Comme le reste de votre Lettre ne rend point du tout justice à Madame la Duchesse, je n'ai plus rien à vous dire ; & je lui destine ce qui suit :

MADAME,

Puisque M. Gay assure que vous voulez tout faire à votre tête, & que je posséde éminemment la même perfection, je commencerai par terminer cette espèce de différend, afin de prévenir les fâcheuses suites qu'il paroît en appréhender. Vous serez Souveraine dans tous les lieux, excepté dans votre maison & dans les domaines qui en dépendent. C'est là uniquement que je prétends être le maître, de sorte que votre empire s'étend sur le Monde entier, à l'exception de deux ou trois cens arpens de terre,& de deux ou trois maisons en ville ou à la campagne. Je consens outre cela, par grace spéciale & de mon propre mouvement, que vous ayiez raison contre tout le Genre-humain, excepté contre moi, & que vous n'ayiez jamais tort que quand vous ne serez pas de mon avis. Pour le troisième article, par lequel vous demandez la permission de dire franchement ce que vous pensez, je vous l'accorde de tems en tems, même

à

à mon égard, mais à condition que vous ne direz rien qui puisse me déplaire.

Au reste, à moins que je ne sois bien pauvre, bien malade, ou mort, ou malheureux au-delà de toute expression, je ne manquerai pas de vous venir faire ma cour à Aimsbury. Vous êtes la première Dame que j'aie desiré de voir depuis le premier d'Août 1714. Je ne sais pas au juste la date de ce desir; je me souviens seulement que je n'étois pas alors en Angleterre; car sûrement j'aurois gagné à pied votre château en Ecosse. Il y aura cependant moyen de me rappeller l'époque en question, en demandant à quelques-unes de nos Dames d'ici le mois, le jour & l'heure que leur compagnie a commencé à me devenir supportable? Tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir seront toujours les objets de mes vœux; mais personne au monde ne le sera aussi particulièrement que vous : la seule grace que j'exige pour cela, est que vous me rendiez la justice de me mettre au nombre de ceux qui ont le plus profond respect pour tout ce qui s'appelle vertu, bonté, prudence, courage & générosité : d'où vous pouvez inférer avec quels sentimens de vénération & de reconnoissance, j'ai l'honneur d'être, &c.

## A M. GAY.

Je viens de recevoir votre Lettre du 24 de Février, avec une apostille de M. Pope, au sujet duquel je ne suis pas sans inquiétudes. Si je ne me trompe, il vous a dicté la première partie de la Lettre ; & quelques jours après, il a ajouté le reste avec bien de la peine. Je vois, par son écriture, qu'il ne peut qu'être extrêmement foible. Que sa Philosophie est supérieure à la mienne ! Il me seroit impossible de soutenir sa vue ; mais je lui écrirai bientôt.



## LETTRE LIII,

### DE SWIFT A GAY.

*Dublin, Juin 29, 1731.*

DEPUIS la réception de votre Lettre, j'ai toujours été dans l'intention de passer en Angleterre; &, après avoir débarqué à Bristol, de profiter de la permission que la Duchesse m'a accordée, de venir passer un mois à Aimsbury. Mais plus d'un obstacle s'est opposé à l'exécution de mon projet. Premièrement, j'ai cru mon procès terminé; mais ma Partie adverse, après avoir fait Profession de la Religion Protestante, depuis vingt ans, a déclaré avoir toujours été Catholique; ce qui, en vertu d'une des Loix de ce Royaume, l'empêche d'acheter, &, par conséquent, de vendre; de sorte que je ne sais plus quel parti prendre. Ce n'est pas là néanmoins le plus grand de mes maux; car les vertiges auxquels je suis sujet, me tourmentent continuellement, plus ou moins: à la vérité leurs attaques sont supportables; mais elles ne laissent pas de me mettre hors d'état de vivre avec tout ce qui est jeune, ou qui se porte bien. Des Gens valé-

tudinaires ne doivent ſe trouver que là où ils commandent, & où ils ont droit de gronder: il faut que j'aie des Chevaux prêts; que je me couche & que je me leve quand je le trouve bon, & que, dans le ſéjour que j'habite, tout le Monde ſoit ſoumis à mon autorité; il faut que je diſe des choſes qui n'ont point de ſens quand j'en ai envie, & que ceux qui m'entendent approuvent mes beaux diſcours.

Je vous ai toujours dit que M. *** n'étoit bon qu'à jouer le miſérable rôle de Courtiſan. Je m'embarraſſe fort peu qu'il m'écrive ou non. Vous pouvez le dire hardiment à la Ducheſſe; mais vous êtes trop charitable & trop dupe pour cela: j'aime pourtant en vous cette dernière qualité, à cauſe que je l'ai remarquée plus d'une fois en moi-même.

Vous êtes le plus pauvre Amant du Monde. Si vous aimez Mademoiſelle ***, pourquoi ne lui ordonnez-vous pas de vous prendre? Si elle n'en fait rien, elle ne mérite que de l'indifférence; vous lui faites trop d'honneur; elle n'a ni ſens, ni goût, ſi elle oſe vous refuſer, quand même elle ſeroit riche de dix mille livres ſterling.

Je ne me rappelle pas de vous avoir jamais parlé des remercîmens que vous n'avez pas faits. Je ne vous comprends pas; &, de mon côté, je ſuis

sûr de n'avoir pensé qu'à moi-même. Si je suis votre Ami, c'est à cause de moi, & par un retour d'amour-propre. Je vous reproche quelquefois de ne pas vouloir m'honorer, en faisant connoître au Monde que nous sommes Amis.

Je vois fort bien d'ici Madame la Duchesse. Il me semble lui entendre dire : M. Gay, remplissez si bien votre Lettre au Doyen, qu'il ne reste plus d'espace pour moi. Il ne veut pas nous venir voir, je lui ai écrit trois fois, & m'en tiendrai là ; qu'il vienne, s'il en a envie ; il n'aura pas une syllabe de ma main. J'avoue que je ne m'attendois pas à une pareille ingratitude de sa part, après lui avoir procuré ici un nombre si prodigieux d'Adorateurs, outre les milliers qu'elle y avoit déjà. Je ne vous reconnoîtrai pour assez riche, que quand vous aurez sept mille guinées, qui vous en donneront deux mille par an. Grace à ce revenu, en faisant un peu le Parasite, vous vous tirerez d'affaire pendant votre jeunesse ; & quand vous serez vieux, vous pourrez avoir deux Valets, une vieille Cuisiniere, un petit Jardin, une plume & de l'encre, &c, pourvu que vous viviez à la Campagne. N'avez-vous aucune Pièce sur le métier, en Vers ou en Prose ? Je voudrois bien que la Duchesse vous obligeât à écrire. Adieu.

MADAME,

Depuis que je commence à vieillir, j'ai trouvé que toutes les Dames deviennent inconſtantes, ſans en avoir la moindre honte. La cruauté que vous avez eue de ne pas ajouter un mot à la Lettre de M. Gay, m'a fait ici un tort infini : auſſi long-tems que vous m'avez honoré d'une apoſtille, les Dames de Dublin ont été merveilleuſement obligeantes envers moi ; mais à peine à préſent daignent-elles me regarder. Je n'oſerois pas leur avouer, qu'après un mépris auſſi marqué de votre part, j'ai pourtant eu la baſſeſſe de vous écrire : ſi elles me ſoupçonnoient ſeulement d'être capable d'une pareille lâcheté, elles me tourneroient toutes le dos. Je vous prie, Madame, de rentrer en vous-même, & de ſentir à quoi vous m'expoſez. Je vous promets, de ma part, de vous laiſſer la Maitreſſe à Aimsbury ſix minutes chaque heure, & ſept à Londres, auſſi long-tems que je me porterai bien ; mais s'il m'arrive d'être malade, je m'empare du gouvernement, & ne vous cède pas même une ſeconde. Ce langage vous paroîtra bien fier dans la bouche d'un Homme qui ſe fait un honneur d'être, avec tout le dévouement poſſible,

Votre, &c.

# LETTRE LIV,

## DE SWIFT A GAY.

*Août 28, 1731.*

VOUS en usez fort mal à mon égard, vous & Madame la Duchesse ; car je vous proteste qu'il m'est impossible de distinguer le style de l'un d'avec celui de l'autre ; & j'en dis autant de l'écriture. Je jurerois que le commencement de votre Lettre est de la main de la Duchesse, quoiqu'il doive passer pour être de vous ; car il s'y trouve un maudit mensonge, qui est, qu'elle n'a ni jeunesse, ni santé. D'ailleurs, il faut croire absolument que ce que je supposerois écrit de la main de la Duchesse, l'est de la vôtre ; tout ceci m'embarrasse tellement, que je ne sais plus que penser.

Je me trouve actuellement à huit milles de notre Capitale, chez un Ministre de Village, où je travaille à deux grands Ouvrages ; le premier est destiné à réduire la politesse, l'esprit, le caractère & le style des Anglois, en un Systême abrégé pour l'usage de toutes les Personnes de qualité, & particulièrement des Filles d'hon-

neur (1). L'autre Ouvrage n'eſt pas moins important; on pourroit l'appeller le *Manuel des Valets*, en vingt différens états, depuis le Maître-d'Hôtel & la Femme-de-Chambre, juſqu'au Marmiton (2). Je penſe qu'aucun Mortel n'a jamais été invité avec tant d'inſtances que moi, à venir trouver la meilleure compagnie qu'il y ait en Angleterre. Je ſerois charmé d'avoir la permiſſion d'imprimer votre Lettre, avec un Commentaire de ma façon. J'ai connu en Irlande, un Garçon Savetier, qui a rempli, plus d'une fois, les premiers Poſtes de l'État, quoiqu'il fût très-ignorant, & qu'il eût à peine le ſens-commun. Un de nos Vice-Rois dit un jour au Roi GEORGE, qu'il étoit le plus grand Sujet que Sa Majeſté eût dans les deux Royaumes; & véritablement il conſerva cette qualité, en ne paroiſſant jamais en Angleterre; ce qui fut la ſeule choſe ſage qu'il fit de ſa vie; je ne parle pas d'un revenu de ſeize mille écus, qu'il eut l'habileté de ſe procurer. Ne ſoyez pas ſurpris: l'application de ces deux traits hiſtoriques ſe fait d'elle-

(1) *Wagſtaff's Dialogues of polite converſation.* Cet Ouvrage a été publié durant la vie de l'Auteur.

(2) Un échantillon de ce genre, intitulé: *Directions aux Serviteurs en général*, a été publié depuis ſa mort.

même; il faut que je fois abfent pour ne pas perdre mon crédit auprès de la Ducheffe. J'ai réfolu de prendre à la lettre les civilités ironiques de cette Dame; & quand j'aurai l'honneur de lui faire ma cour, j'exigerai qu'elle accompliffe, à la rigueur, ce qu'elle femble me promettre. Au refte, avec tout fon efprit, elle s'eft étrangement abufée, lorfqu'elle a cru fe dérober à l'envie, en fe reléguant dans un féjour où l'envie la pourfuit plus qu'elle n'a jamais fait, même à la Cour: *Non te Civitas, non Regia Domus in exilium miferunt, fed tu utrâque.* C'eft ainfi que Cicéron a dit, ou auroit dû dire.

On affure que le *Craftfman* a témoigné dans une de fes Feuilles, qu'il étoit mécontent de ceux qui ont publié la dernière Édition de la Dunciade; & l'on m'a demandé fi M. Pope & vous, étiez auffi bons Amis qu'autrefois de la perfonne nouvellement difgraciée ? C'eft ce que j'ignore; mais je fuppofe qu'il y a dans tout ceci quelque mal entendu. Pour ce qui eft du talent d'écrire, vous êtes dans la plus belle faifon de la vie, c'eft-à-dire, dans le tems que l'invention & le jugement agiffent de concert. Par rapport aux plans, ils font purement accidentels, les uns paroiffant ftériles, & devenant d'une fécondité admirable à

mesure qu'on les remplit; au lieu que d'autres ne fournissent rien, après avoir promis merveille. Ce que vous dites est très-vrai, que chaque Auteur doit s'ouvrir une route, quoiqu'il puisse arriver quelquefois qu'un Ami nous en ouvre une qui réponde exactement à notre tour d'esprit. Mais hélas ! tout cela n'a plus lieu à mon égard; mon esprit d'invention & mon jugement sont toujours aux prises ensemble; ils ne se séparent que quand l'un & l'autre n'en peuvent plus; & les plus grandes bagatelles que j'aie jamais écrites, sont de graves dissertations Philosophiques, en comparaison de ce que je fais à présent, comme on le verra quelque jour (1).

Je suis, &c.

(1) Cette prédiction, faite par manière de plaisanterie, a été, après sa mort, & fort à son deshonneur, accomplie à la lettre.



# LETTRE LV,

## DE SWIFT A GAY.

*Septembre 10, 1731.*

J'IGNORE si vous avez fait votre excursion à Cheval; si cela est, j'en suis bien aise; rien de mieux pour votre santé. Je connois votre manière de voyager. Une chemise blanche, avec deux cravates, & autant de mouchoirs, composent votre équipage; & quant au bonnet de nuit, il paroît clairement, par l'Iliade, qu'Agamemnon n'en avoit pas.

Je me suis amusé depuis quelques mois à composer une Pièce de plus de cinq cens Vers sur un sujet singulier, puisqu'il y est question de ce que mes Amis & mes Ennemis diront de moi après ma mort (1). J'y mettrai bientôt la dernière main; car j'en efface deux Vers chaque semaine, j'en ajoute deux, & j'en corrige huit. Vous y figurez

(1) Cette Pièce a été rendue publique, & c'est une de ses meilleures.

avec mes Amis & mes Adverſaires. C'eſt une choſe tout-à-fait conſolante de voir comment la corruption & le mauvais Gouvernement ſervent à réunir les Gens de mérite, & tous ceux qui aiment leur Patrie, ſous quelque dénomination qu'on les comprenne; les Whigs & les Torys penſent de même, dès qu'il leur eſt permis de penſer librement. Si c'eſt-là le langage d'un mal Intentionné, que Dieu me confine parmi les mal Intentionnés! Je vous félicite d'être mal en Cour; c'eſt obtenir trop cher la faveur, que de l'acheter au prix de la vérité & de la vertu..... Mais il faut que je vous quitte, pour remercier très-humblement le Duc de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

MYLORD,

J'aurois juré que ma fierté étoit un préſervatif capable de me garantir de tout ſentiment de vanité; mais je me ſerois ſûrement rendu coupable de parjure, ſi j'avois pu prévoir le procédé que Madame la Ducheſſe a tenu à mon égard depuis quelques mois, & celui de Votre Grandeur. Peu content même de violer les loix de la modeſtie, j'aurois montré à tout le monde les Lettres que j'ai reçues ſous le ſceau du plus profond ſecret, pour peu que j'euſſe rencontré quelqu'un diſpoſé

à croire qu'un Homme obſcur, relégué dans un coin de la Terre, pût être invité par d'auſſi grands Perſonnages, dont il n'eſt connu que par ce qu'un Ami prévenu en ſa faveur a trouvé bon d'en dire. J'avouerai pourtant à Votre Grandeur, que j'attendois ſon conſentement avant d'accepter l'invitation. Ce n'eſt pas que j'ignoraſſe que Madame la Ducheſſe, depuis votre union avec elle, a rendu de jour en jour plus victorieuſes les armes avec leſquelles elle vous a ſubjugué d'abord, & dont vous reſpecterez davantage le pouvoir à meſure que vous deviendrez plus ſage & plus courageux. Ainſi je ſuis ſûr de mon fait; & ce n'eſt que pour montrer mon ſavoir vivre, que j'ai inſéré la clauſe dont vous avez pris avantage contre moi. Mais comme je n'ai pu me diſpenſer d'informer Votre Grandeur que le ſecret de la Ducheſſe dans ſon gouvernement politique, eſt de réduire votre volonté & la ſienne, à une ſeule & même volonté; auſſi me crois-je obligé, conformément aux uſages établis dans le monde, de vous remercier très-humblement de la grace que vous m'avez faite de m'inviter. J'accepte cette grace avec reconnoiſſance, & ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

MADAME,

J'ai consulté tous les Savans de ma connoissance, qui s'entendent le mieux dans les Sciences occultes, & j'ai passé moi-même onze nuits à étudier les deux lignes hiéroglyphiques, que votre main a tracées au bas de la dernière Lettre qui m'est venue d'Aimsbury, mais inutilement. On m'a assuré seulement, que le langage étoit Cophte, & qu'on y lisoit en style Poétique une invitation d'une Dame du plus haut rang à un étrange Mortel qu'elle n'a jamais vu. Cette explication redouble la reconnoissance avec laquelle je serai toute ma vie,

Votre, &c.



# LETTRE LVI,

## GAY AU DOCTEUR SWIFT.

*Décembre 1, 1731.*

Vous vous êtes plaint autrefois que nous nous emparions, M. Pope & moi, de la converſation ; il ne tient qu'à vous de nous rendre à préſent le change, & d'écrire ſeul plus que nous deux enſemble. Si vous ne m'envoyez pas quelque Lettre de tems en tems, on s'imaginera à la Poſte que je ſuis un membre inutile dans la Société ; car je n'ai d'autre correſpondant que vous. A quelque diſtance que vous ſoyiez, vous ne ſerez jamais oublié par ceux qui vous ont connu ; ainſi je vous prie de me marquer à votre tour, que je ne ſuis pas entièrement effacé de votre ſouvenir. Rien ne peut altérer mon attachement pour vous ; je ne cherche point de nouvelle connoiſſance, & n'aſpire pas à la faveur ; je ne dépenſe pas un ſchelling en remiſes ni en chaiſes-à-porteurs, pour aller plus ſolemnellement rendre mes hommages aux Grands ; & comme je n'ai pas beſoin du ſecours de tels ou tels que j'ai fréquentés autrefois, je ne

veux pas paroître non plus briguer de la dépendance.

Par rapport à mes études, je vous dirai que je ne suis pas entièrement oisif, quoique je n'aie rien achevé. Mon travail est dans le goût de ces Fables que j'ai déjà publiées. Tout l'argent que je gagne est celui que j'épargne ; de sorte qu'avec le tems, je pourrai bien devenir avare. Ceux qui donnent dans l'avarice, ont toujours quelque bonne raison à alléguer ; le motif de la mienne est l'indépendance. La Duchesse, qui se fait un plaisir de révoquer en doute toutes mes perfections, n'a garde de convenir que je suis un sage économe ; mais j'ose dire que je donne dans l'épargne sordide, quoique S-k l'emporte à cet égard sur moi.

M. Lewis m'a chargé de vous apprendre qu'il avoit cinq livres sterling à vous ; il suppose apparemment que vous l'avez oublié, parce qu'il s'imagine qu'un Homme qui fait des Vers, ne sauroit avoir une idée juste de ses propres affaires. Lorsqu'on me dit que votre Procès étoit terminé à votre avantage, je crus que tout étoit fini ; mais M. Pope m'apprend qu'il y a encore une porte ouverte à la chicane. Votre situation cependant n'est pas aussi fâcheuse que celle du Capitaine Gulliver,

Gulliver, qui fut ruiné par une Sentence, qui déboutoit sa Partie adverse de ses prétentions, & la condamnoit aux dépens. J'avois obtenu sentence contre ces Pirates de Libraires; mais je les connois si bien, que loin d'en attendre rien, je crains de perdre avec eux le peu d'argent qui me reste. Lorsque je commençai ce Procès, je croyois en voir la fin. Cependant l'affaire traîne en longueur; & je m'attends que mon Procureur viendra m'assassiner l'un ou l'autre jour, avec une liasse de papiers bien plus grosse que le Livre.

Le pauvre Duc de Disney est mort, & a partagé ce qu'il avoit entre ses Amis: Mylord Bolingbroke, M. Pelham, le Fils cadet du Chevalier Wyndham, M. Hill, & le Fils de Mylord Masham, ont eu chacun cinq cens guinées.

Tous ceux que je vois me témoignent qu'ils vous veulent du bien; ils savent qu'ils me font plaisir en me parlant de vous; cependant je suis persuadé que la principale raison qui leur fait tenir ce langage, est un principe d'estime & d'amitié pour vous. Donnez-moi, de tems en tems, des preuves que vous vous souvenez de moi; c'est la seule ressource contre la distance qui sépare des Amis éloignés.

*Post-Scriptum* de POPE.

La Lettre de M. Gay eſt bonne, & la mienne ne vaudra abſolument rien : ce que vous y trouverez de plus mauvais, eſt cela même qui me ſervira d'excuſe ; je veux dire, que j'ai un mal de tête affreux depuis trois jours. Je ne ſuis jamais malade que je ne ſonge à vos indiſpoſitions, & que je ne ſente, avec douleur, que ce malheur mutuel nous empêche d'être enſemble. Nous différons cependant à un égard ; car toutes les fois que vous ſouffrez, vous évitez vos Amis, au lieu que je les cherche ; votre procédé eſt plus généreux, au lieu que le mien eſt plus tendre. Mylady *** a été charmée de votre Lettre ; car je l'avois préparée à n'attendre aucune réponſe de votre part que dans un an. Peut-être que ſa joie vous paroîtra ſuſpecte, venant de la part d'une Dame de Cour ; mais je vous aſſure que c'eſt une Femme tout-à-fait extraordinaire, quoiqu'elle ne vous rende que la juſtice ordinaire que tout le monde vous rend. Mais, de grace, d'où vient votre inquiétude ? Pouvez-vous craindre que Mylord Bolingbroke, qui a un Parc, ne puiſſe garder un jour vos Chevaux, & que moi je ne ſois pas

en état de vous offrir une bouteille de bon vin? Nous sommes plus riches que vous ne pensez. D'ailleurs M. Gay m'aidera à vous régaler; & nous vous recevrons vous & votre suite, quand même vous auriez cinquante Valets comme le Roi Lear. Quoique je ne puisse pas encore vous offrir une perspective telle que je la voudrois, pour vous fixer avec nous, j'espère que le tems y pourvoira. Le vieux Lord peut mourir; le bénéfice peut venir à vaquer. Au pis aller, vous pouvez me mener en Irlande.

Vous verrez bientôt un Ouvrage de Mylord ***, & où j'ai aussi quelque part. Pleins d'un juste mépris pour notre Siècle, nous ne nous proposons que d'obtenir le suffrage de la Postérité; car nous préférons la Philosophie à la Politique. Je suis bien aise que vous ayiez pris la résolution de regarder desormais d'un œil indifférent les vils intérêts des Partis, & même des Pays; car les Pays ne sont que des Partis plus nombreux:

*Quid verum atque decens, curare, & rogare, nostrum sit.*

L'idée de votre petit Poëme me plaît fort; je voudrois qu'il fût déjà achevé (1). Je regarde comme

(1) Ce Poëme a pour sujet sa propre mort; & c'est la Paraphrase d'une Maxime de la Rochefoucault.

un précieux avantage, que nos noms se trouvent réunis ensemble : le Docteur Arbuthnot penseroit bien de même; mais à présent, rien n'est capable de charmer sa douleur; car, à en juger par les nouvelles que j'ai reçues ce matin, son Fils, qu'il aime plus que lui-même, se meurt actuellement.

La Pièce que vous me demandez, est peu de chose; le seul mérite qu'elle a, est de représenter, assez au naturel, l'indigne langage que des Gens de condition tiennent les uns à l'égard des autres; sûrement ils en font trop pour le Peuple, en sacrifiant leur caractère, leurs familles, &c. au divertissement de la canaille des Lecteurs. Je conviens avec vous, qu'il ne faut pas se mettre trop en peine de l'admiration de la Multitude, dont je vous déclare que je ne me soucie pas, même en qualité d'Auteur. Quand vous verrez l'Ouvrage auquel je travaille actuellement, vous serez convaincu que je n'ai voulu plaire qu'à un fort petit nombre, & que si la chose étoit en mon pouvoir, j'engagerois le Genre-Humain à admirer moins, & à raisonner davantage (1).

Je m'étudie à me conserver du mieux qu'il

(1) Ce Poëme dont il veut parler, est l'*Essai sur l'Homme*.

m'eſt poſſible, & à faire que mon ame & mon corps ſoient un peu contens, & en bonne intelligence. Les infirmités ne m'ont pas encore entièrement fait perdre courage; & vous apprendrez avec plaiſir, qu'elles ne ſont pas augmentées, quoiqu'elles ne ſoient pas diminuées non plus. Quand je ſuis malade, je me couche; quand je ſuis mieux, je me lève; je ſuis accoutumé à avoir mal à la tête, &c. Si des douleurs plus violentes ſurviennent, comme celles que mon dernier rhumatiſme m'a cauſées, mes Domeſtiques me couvrent d'emplâtres, ou mon Chirurgien me ſcarifie; & je le ſouffre, parce qu'il le faut. C'eſt un malheur attaché à ma nature; & j'aurois tort de m'en prendre à la Fortune. Je me porte à préſent auſſi bien que quand vous étiez avec nous. Je ſouhaite que vous ne ſoyiez pas plus mal. Plût-à-dieu que je paſſaſſe ma vie auprès de vous; & telle qu'elle eſt, je ne ſongerois pas à m'en plaindre.... Tous ceux dont vous faites mention, ſe ſouviennent de vous, & voudroient vous voir ici.

Je ſuis, &c.

## LETTRE LVII.

### DU DOCTEUR SWIFT A GAY.

*Dublin, Mai 4, 1732.*

JE suis actuellement aussi paralytique que vous l'étiez en m'écrivant votre Lettre ; & je suis incapable de faire un pas vers Aimsbury : or, un faux-pas du corps est plus mauvais que mille faux-pas politiques ; j'en appelle, à cet égard, au témoignage, si suspect en d'autres occasions, des Cours & des Ministres d'État, qui vont toujours le même train, parce qu'ils ne sentent jamais de douleur. Vous vous moquez de moi en me parlant d'aller à Cheval, & de me promener ; car il me seroit aussi facile de voler que de faire l'un ou l'autre de ces exercices. Le plus grand de mes malheurs présens est, que je ne puis ni manger, ni boire, ni digérer, faute d'exercice ; & ce qui met le comble à mes maux, est que ceux qui ne haïssent pas mon vin, peuvent compter sûrement de me trouver au logis.

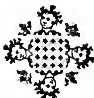
Je vois, par tout le contenu de votre Lettre, que vous êtes, plus que jamais, dans le goût

d'une vie errante ; vous faites précisément le contraste de M. Pope, qui, de tout tems, a aimé à rester chez lui. J'étois sur le point de vous souhaiter quelque retraite que vous puissiez nommer la vôtre ; mais j'avoue que je ne vous connois pas assez, pour vous prescrire un plan qui fût sûrement à votre gré. Vous voulez persuader la Duchesse de se promener à cheval & à pied ; &, depuis vingt ans que je vous connois, je sais que vous avez toujours joint un violent desir de changer continuellement de scène, à une paresse enracinée. C'est un mouvement trop violent pour vous, que d'aller en carosse à six chevaux : encore faut-il que vous y ayiez la compagnie qui convient le mieux à votre goût ; & peu s'en faut que vous n'exigiez que cette voiture traverse la moyenne région de l'air, pour vous épargner des secousses. Vous haïssez mortellement d'écrire, uniquement parce que c'est la chose à laquelle vous devriez vous attacher principalement, tant pour soutenir votre réputation dans le Monde, que pour vous mettre un peu plus à votre aise. Vous êtes compatissant pour tout, excepté pour l'argent, votre meilleur Ami, que vous traitez impitoyablement. Comptez que j'aurai des Gens à mes gages pour m'informer de toutes vos démarches. Avez-vous

encore des distractions, & êtes-vous entiérement mort à la bagatelle? Pouvez-vous composer, à Aimsbury, des Pièces capables de divertir vos Hôtes & les Gentilshommes campagnards du voisinage, à cinq milles à la ronde? Pouvez-vous faire rire les Laquais qui servent à table? Les Femmes de la Duchesse admirent-elles votre esprit? Jouez-vous quelquefois au Trictrac avec le Vicaire de la Paroisse? Les Fermiers sont-ils bien convaincus que vous savez distinguer le seigle de l'avoine, & un chêne d'un pommier sauvage? Je connois, à cet égard, toute l'étendue de votre habileté; prendre à la ligne des rougets ou des goujons, c'est tout ce que vous savez faire à la campagne.

J'aime à vous rendre de bons offices auprès de vos Amis. Ainsi montrez cette Lettre à la Duchesse, pour faire valoir davantage vos belles qualités, & afin qu'elle sente combien vous êtes utile dans sa maison. Je ne manquerai pas de lui écrire dès qu'elle sera à Aimsbury. Hier au soir j'ai enterré le Père du fameux Général Meredyth: il est mort à l'âge de quatre-vingt-seize ans; de sorte que Madame Pope a encore sept ans à vivre. Je vous prie de me dire si M. Pope est mieux, que lorsque j'ai été en Angleterre. Marquez-moi aussi

comment vous vous portez, & combien de vin vous buvez par jour. Ma portion, en compagnie, eſt une pinte à midi, & une demi-pinte le ſoir; mais je dîne ſouvent chez moi comme un Hermite; & alors je bois peu de vin, ou point du tout. Je diffère cependant de vous; car j'aime la ſociété, pourvu qu'elle ſoit à mon gré, c'eſt-à-dire, pourvu que ceux qui la compoſent, ſoient de moyenne intelligence, & de moyenne condition. Adieu.



## LETTRE LVIII,
### DU DOCTEUR SWIFT A GAY.

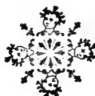
*Dublin, Juillet 10, 1732.*

LA date de votre Lettre, que j'ai reçue de M. Ryves, me prouve qu'il doit avoir été long-tems en chemin. Je suis charmé que vous vouliez enfin faire quelque chose. Il n'y a aucun genre de Poésie, dont je fasse autant de cas que des Fables, ni aucun qui me paroisse aussi difficile. J'ai admiré, à cet égard, le bonheur que vous avez eu d'atteindre à un point de perfection, auquel il ne m'a jamais été possible de parvenir. Je suivois pourtant le conseil que vous m'avez donné; d'abord je m'attachois à trouver quelque trait de Morale, que je travestissois ensuite en Fable; mais il ne m'est jamais arrivé d'être content de mon travail. Je me souviens d'une de mes Fables sur les Postes, auxquels d'indignes Sujets parviennent après une longue guerre. Je supposois que le Lion, ayant perdu, en différentes batailles, tous ses plus braves Animaux, se vit enfin obligé de faire le Sergent-Cochon Brigadier, & le Caporal-Asne Colonel, &c.

Je ſuis de votre avis, qu'il n'eſt pas mauvais de gagner quelque choſe par le Théâtre : quand cette eſpèce de récolte réuſſit, c'eſt la meilleure qu'un Poëte puiſſe faire en Angleterre : mais, de grace, imaginez quelque choſe de nouveau, & totalement différent de ce que vous avez donné juſqu'ici. L'humeur des Comédiens, qui dédaignent à préſent les nouvelles Pièces, & votre ſituation actuelle à la Cour, ſont des obſtacles à ſurmonter : mais peut-être que le premier de ces obſtacles n'a plus lieu, depuis que je vous ai quitté.

J'avois deſſein de paſſer un mois à Aimsbury, & d'aller de-là à Twickenham, puis à Dawley, ou à Riskins, mais point à Londres, où je ne ſais bonnement où loger; mais je ne ſuis pas encore en état de faire ces courſes. Je ſerois charmé de vous voir vers le tems que vous commencerez à devenir vieux, & aſſez riche pour avoir deux ou trois Domeſtiques, & une jolie maiſon. Il eſt triſte d'être obligé de ſe paſſer de ces *ſubſidia ſenectuti*, quand on n'a plus le même talent de plaire, & que les autres ſe mettent fort peu en peine s'ils nous plaiſent ou non. J'ai une grande maiſon, & cependant je puis à peine avoir quelqu'un pour me tenir compagnie, à moins que je ne l'y en-

gage par une bouteille de vin; de forte que je dine prefque toujours feul, & que j'ai d'extrêmes obligations à un Ami qui veut bien paffer la foirée avec moi. Voilà fur la table le refte de ma pinte : allons, à votre fanté, & de bon cœur. Votre colique eft l'effet de votre intempérance, en prenant ce mot dans un fens philofophique; vous mangez fans réflexion; & fi vous buvez moins que moi, vous buvez trop peu. Au refte, votre inattention eft impardonnable, ce défaut ayant fa fource dans ce nombre infini de projets, que les efpérances & les craintes de Cour font naître dans votre ame. Adieu.



## LETTRE LIX,

### DU DOCTEUR SWIFT A GAY.

*Dublin, Août 12, 1732.*

JE vous dirai, au sujet de votre administration de mon bien, que c'est une chose monstrueuse, que la Compagnie du Sud paye la moitié de ses dettes d'un seul coup. J'aurai soin de retirer l'argent quand vous m'en aurez indiqué le moyen ; car j'en ai besoin ici, la misère qui désole ce Royaume ayant dérangé mes affaires, & mis le desordre dans mes finances plus que jamais ; de sorte que je me verrai obligé de supplier Madame la Duchesse de me prêter trois ou quatre mille guinées pour soutenir ma dignité. Mes cent livres sterling seront employées à me procurer six bariques de vin ; ce qui est ma provision annuelle ; *provisæ frugis in annum copia.* Horace n'en demandoit pas davantage, pourvu que par le mot de *frugis* on entende du vin.

Savez-vous que le Docteur D–g a épousé une Femme qui lui donne seize cens livres de rente ? Pour moi, qui suis son Gouverneur, je ne puis

pas en exiger moins de deux mille : informez-vous, je vous prie, s'il n'y a point quelque parti pareil dans votre voisinage. Voyez ce que c'est que d'écrire des Livres de dévotion ! J'envie votre état plus que celui d'aucun Homme en Angleterre ; car il ne vous manque que trois mille guinées pour vivre dans l'abondance, quand vos Amis seront las de vous. Pour vous garantir de ce dernier malheur à Aimsbury, il faut que vous appreniez à commander & à faire le mutin, à trouver les mets mal apprêtés & la boisson détestable, & à gronder les Domestiques : j'ai encore quelques autres leçons à vous donner, que j'ai pratiquées moi-même avec succès. Je crois vous avoir déjà demandé si le Vicaire d'Aimsbury jouoit au Trictrac ? Ayez la bonté de le savoir, & faites-lui mes complimens.

Je suis, &c.



## LETTRE LX,

## DU DOCTEUR SWIFT A GAY.

*Dublin, Octobre 3, 1732.*

J'ATTENDS ordinairement six semaines pour écrire à mes Amis quand je leur dois une réponse, afin de les distraire, le plus tard qu'il est possible, de quelque occupation meilleure ou plus agréable. Je pense vous avoir raconté, qu'un Homme du premier rang me disoit un jour, qu'il n'avoit jamais reçu une bonne Lettre d'Irlande : phénomène dont il y a moyen de rendre raison, sans compromettre notre intelligence ; car aucun Étranger ne s'embarrasse de ce Royaume, à moins qu'il n'y ait des Terres, ou quelque Charge utile. J'ignore si vous ou moi avons jamais offensé le présent Ministère, & bien moins encore la Cour; & cependant vous avez dix fois plus de crédit que moi. On n'ouvre point vos Lettres, par exemple; ce qui est, en général, une misérable politique; car où est l'Homme de sens qui voudroit confier des secrets à la Poste, quand même il en auroit ; outre que le passé marque si clairement qu'il n'y a point de secrets dans le Cabinet, ni dans l'ame des Ministres eux-mêmes. Je n'aurois pas la moindre crainte, quand je recevrois une Lettre pleine de trahison, parce que je ne puis empêcher les

Gens d'écrire ce qu'ils veulent & de me l'envoyer.

J'approuve votre plan pour devenir un peu plus riche ; mais vous trouverez la chose plus difficile que vous n'avez cru, si vous considérez quels Écrivains sont employés & encouragés dans ce triste Siècle ; car vous m'avouerez que ce n'étoit pas sans raison que ce Barbouilleur, qui avoit peint un Coq, se faisoit une règle de chasser tous les Coqs, toutes les Poules, & jusqu'aux Poussins, de peur que ceux qui passoient devant sa boutique, ne fissent quelque comparaison entre les productions de son Art & celles de la Nature. Je vous dirai en réponse à l'article de votre Lettre, où vous témoignez souhaiter que je vienne passer le reste de mes jours en Angleterre, que vous aurez sans doute entendu parler de la proposition que deux de mes Amis m'ont faite touchant un échange en Berkshire : mais, outre la difficulté qu'il y avoit d'ajuster certains points, la chose a encore manqué pour d'autres raisons. Je suis assez avancé en âge, pour aimer le repos & l'indépendance. Aussi le dernier des argumens que j'ai allégués à mes Amis, en rejettant leur proposition, a-t-il été : « Que j'aime » mieux être libre parmi des Esclaves, qu'Esclave » parmi des Hommes libres ». Je suis, &c.

LETTRE

# LETTRE LXI.

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Juin 12, 1732.*

QUELLE que puiffe être la force de l'habitude, je doute qu'elle foit en état de nous reconcilier avec des maladies douloureufes. L'abattement produit de malheureux effets. La folitude a moins de charmes pour moi; &, d'un autre côté, j'ai plus de peine à fupporter la compagnie, que dans le tems que je pouvois plus aifément m'en paffer.

Quant à la prière que vous me faites, de vous envoyer les Vers ou la Profe que j'ai pu écrire depuis notre dernière féparation, je vous dirai feulement que j'ai ordonné, par mon Teftament, que tous mes Papiers, de quelque genre qu'ils puiffent être, vous foient remis après ma mort, pour en difpofer à votre gré. J'ai commencé différentes Pièces, que j'ai enfuite laiffées là, fans fonger à les finir, précifément comme les Pécheurs qui diffèrent éternellement de fe repentir; car je me fens de jour en jour plus de répugnance à écrire; ce qui eft

fort naturel ; & , quand je prends une plume , je dis mille fois en moi-même : *non est tanti.* Les morceaux que j'ai faits il y a quatre ou cinq ans, & que vous sollicitez avec empressement, ne contiennent que des badinages de cotterie , ou quelques traits d'indignation , que nous dictent nos griefs publics , & qui auroient bien de la peine à plaire hors de ce Royaume. Il y a trois ans que je m'associai avec quelques Amis, pour écrire une Feuille hebdomadaire, intitulée, *le Gazetier.* Il n'en a paru qu'un seul Volume, qui a été réimprimé à Londres, & que vous devez avoir vu. Le Docteur Sheridan, & moi, avons seuls travaillé à cet Ouvrage. S'il s'étoit présenté quelque jeune Homme d'esprit, qui eût voulu se charger du soin de publier tout ce qu'on auroit pu lui envoyer, nous n'en serions pas restés là sitôt. Mais l'Imprimeur n'auroit pu lui donner un sou, parce qu'il ne tiroit lui-même que deux liards de chaque Feuille. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que, dans le Volume que vous avez vu, les N.os 1, 3, 5, 7 & 9 sont de moi. Les Vers du 8 & du 10 sont aussi de ma façon : le 15 est une Pièce qui avoit déjà été imprimée, avec la Préface du Docteur S***, & que je donnai uniquement, faute de quelque chose de meilleur ;

j'en dis autant du 19, qui ne contient que des faits relatifs aux misères de l'Irlande. Quant aux autres petits Ouvrages que j'ai faits depuis que je vous ai quitté, les principaux, en Prose, sont un Tableau de l'état de l'Irlande; un Projet pour manger les Enfans Irlandois, & une Apologie de Mylord Carteret : & en Vers, une Pièce contre le Docteur D*** & Mylord Carteret; une Epître au Docteur D*** sur les Satyres qui ont été composées contre lui; la Barraque (copie dérobée); le Journal des Dames (copie dérobée); la Comédie des Damnés (copie dérobée); toutes ces Pièces ont été imprimées à Londres. (J'oubliois de vous dire ici que le Conte du Chevalier Ralph nous a été envoyé d'Angleterre). Outre ces Productions, il y en a encore cinq ou six en Vers, qui nous sont venues du Nord, & dont deux ou trois, tout au plus, sont passables. Telles qu'elles sont, je vous les montrerai, si je vis assez long-tems pour vous voir ici ou en Angleterre.

Je vous déclare qu'il n'y a pas un mot de moi dans le Projet de payer les dettes de la Nation, par le moyen d'une taxe imposée sur les Vices. L'Auteur de cette Pièce est un jeune Ecclésiastique, qui a pris cette idée dans Gulliver. Ce jeune Homme a des talens & du génie; il vient de pa-

roître à Londres un Volume de ſes Poéſies ; le Docteur D*** eſt un de ſes Protecteurs ; il a une Femme & des Enfans ; il vit décemment d'un revenu annuel d'environ cent guinées. Sa plus haute ambition eſt d'amaſſer, par ſes épargnes, de quoi pouvoir ſe rendre auprès de vous, pour jouir une demi-heure de votre converſation ; après quoi il s'en retournera chez lui très-ſatisfait, & prêt à mourir en paix en ſon tems.

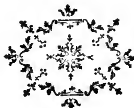
Ma veine poétique eſt entiérement à ſec ; & j'ai preſque autant de peine à trouver une rime, qu'à attraper une guinée. La Proſe même me coûte plus de peine que je ne puis dire. Il me reſte à mettre la dernière main à un Ouvrage que j'ai commencé il y a vingt-huit ans : vous n'en ſaurez le titre que quand il ſera imprimé (1).

J'en ai encore un autre de même date, qui demandera plus de tems pour être perfectionné, & qui, avec tout cela, ſera plus mauvais que l'autre. On m'a dit que M. *** promet d'être moins pareſſeux pour raccommoder ſes finances ; mais les Dames qui vivent de leur beauté, & les Hommes qui ſubſiſtent de leur eſprit, ont rarement aſſez de prévoyance, pour conſidérer que

(1) La Converſation polie.

l'esprit & la beauté passeront avec le tems, & qu'il n'y a pas moyen de prendre à crédit sur ce qui n'est plus. Je suis extrêmement touché d'apprendre que Mylady Bolingbroke se trouve de nouveau indisposée. Pour Madame Pope, je suis charmé de savoir qu'elle ne souffre point, & qu'elle baisse peu à peu, sans être incommode à elle-même, ou à ses Amis. C'est vous seul que je plains, de voir mourir journellement, & depuis si long-tems, la Personne que vous aimez le plus au Monde,

Je suis, &c.



## LETTRE LXII,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT (1).

*Décembre 5, 1732.*

IL n'eſt pas queſtion à préſent de me plaindre de ce que vous n'avez fait aucune réponſe à mes deux Lettres, dans la dernière deſquelles je vous témoignois des craintes trop bien fondées. Je n'ai pas la force de penſer à moi-même, dans le tems que les liens les plus tendres & les plus durables viennent de ſe rompre tout-à-coup par la mort inattendue du pauvre Gay. Une fiévre chaude l'a emporté en trois jours. C'eſt hier au ſoir à neuf heures, qu'il a rendu l'eſprit. Peu d'heures auparavant, quoiqu'il ſouffrît de violentes douleurs dans les inteſtins, il demanda de vos nouvelles. Ses effets ſont entre les mains du Duc &

« (1) Sur la mort de mon cher Ami Gay, reçue le 18 de » Décembre; mais que je n'ai point lue avant le 20, par un » preſſentiment ſecret qui m'annonçoit quelque malheur ». Ces mots ſont écris au dos de la Lettre de la propre main du Docteur Swift.

de la Duchéffe de Queensbury. Ses deux Sœurs, Veuves l'une & l'autre, feront apparemment fes Héritières; cependant il pourroit avoir autrement difpofé de fon bien. Bon Dieu! qu'il faut mourir de fois avant de quitter réellement ce monde! En chaque Ami nous perdons une partie de nous-mêmes, & la meilleure partie. Dieu prenne foin de ceux que nous quittons.

Je defefpère de vous revoir jamais en Angleterre, celui qui vous engageoit le plus puiffamment à y venir, n'étant plus. C'étoit l'Homme le plus aimable que j'aie jamais connu. Plût-à-dieu qu'il l'eût été moins! je n'aurois pas tant fujet de le regretter. Il eft fûrement heureux à préfent, fi, pour l'être, il fuffit d'avoir été diftingué par un caractère d'innocence & d'intégrité. Adieu, je ne faurois ni ajouter quelque chofe aux fentimens que vous éprouvez, ni les diftraire. Ecrivez-moi pourtant, & au plutôt. Aucun homme au monde ne vous a jamais tant aimé & ne vous aime actuellement davantage que

A. Pope.

Le Docteur Arbuthnot, dont le cœur vous eft connu, fe recommande à votre fouvenir. Il a donné à notre Ami mourant tous les foins qu'on peut attendre d'un excellent Médecin, & toutes

les marques d'affection qu'on a lieu de se promettre d'un véritable Ami. Encore une fois écrivez-moi ; c'est l'unique consolation dont je sois susceptible.

*Post-Scriptum du Docteur* ARBUTHNOT.

MON CHER MONSIEUR,

Je suis au desespoir que le renouvellement de notre correspondance ait lieu dans une aussi triste occasion. Le pauvre Gay est mort d'une inflammation de poitrine ; & si je ne me trompe, d'une mortification dans les viscères. Ç'a été une des morts les plus précipitées que j'aie vue. Sa maladie n'a duré que trois jours. Il a été traité par trois Médecins ; & j'étois du nombre : je ne sais ce qu'en ont pensé mes Confrères ; mais dès le commencement j'ai jugé la maladie mortelle. Depuis deux ans je n'ai pas reçu une seule ligne de votre main ; & vous n'avez point fait de réponse à une Lettre que je vous ai écrite au sujet de votre santé. Portez-vous bien ; soyez content ; & croyez-moi tout à vous, &c.



# LETTRE LXIII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, 1732-3.*

J'AI reçu votre Lettre, accompagnée d'un mot du Docteur Arbuthnot. Je ne dirai rien sur la mort de M. Gay, sinon que j'éprouve que l'âge ne m'a point endurci : ma sensibilité vient même d'être mise à une nouvelle épreuve, par la perte que j'ai faite, il y a peu de jours, de deux Personnes de grand mérite, que j'aimois tendrement, & qui étoient encore à la fleur de l'âge. Je tâcherai de me consoler de la perte de mes Amis, comme je fais de celle de mon argent; j'examine mon livre de compte ; & je regarde si ce qui me reste suffit pour me tirer d'affaire ; mais je me trouve fort dérangé; & je ne connois pas d'homme qui doive plus craindre de mourir pauvre & sans Amis. Vous perdez plus que moi à la mort de Gay, parce que vous avez eu l'avantage de le fréquenter; bonheur dont je ne pouvois espérer de jouir encore une fois que pendant quelques semaines d'Été. Je souhaite que l'on vous ait re-

mis ses Œuvres posthumes, & que par vos soins, nous ayions une Édition complette du tout.

Votre Pièce sur l'Usage des Richesses vient de sortir ici de la Presse: si nous étions mieux au fait des choses & des personnes, nous serions plus frappés de la finesse & de l'agrément de divers passages. Que l'Imprimeur ne m'a-t-il averti à tems? je me serois fait un plaisir de lui donner les noms entiers, ou du moins ceux qui me sont connus, & d'ajouter quelques remarques, quoiqu'en petit nombre; car ma longue absence m'a fait perdre de vue la Scène où vous êtes, & les Acteurs qui y figurent. Vous ne m'avez jamais dit un mot de cet Ouvrage, non plus que de celui que vous avez composé sur le Goût. On assure ici, que vous travaillez à quelques autres Pièces du même genre, dans le dessein de les dédier à d'autres Amis; une, par exemple, à Mylord Bolingbroke; une autre à Mylord Oxford, &c.

Le Docteur Delany vous fait bien ses complimens: il vit noblement, & ne voit que ses anciens Amis, qu'il régale de bon cœur: souvent, sans se donner des airs fastueux; il court les rues de jour à son ordinaire, fait bon nombre d'actes de charité & de générosité, cultive une Campagne à deux milles de la Capitale; & il est du petit

nombre de mes Connoiſſances, en qui une grande augmentation de richeſſes n'a produit aucun changement. Un autre trait de conformité avec ſon ancien état, c'eſt que ſouvent il eſt peu pécunieux.

Nous avons fait l'acquiſition de Mylord Orrery, dont les affaires ſe trouvent dérangées par l'infidélité d'un Fripon chargé de l'adminiſtration de ſes biens. C'eſt un Homme de mérite, que vous connoîtrez ſûrement.

Je vous ſuis très-obligé des bontés que vous avez eues pour M. P***, & dont je ne demande la continuation qu'auſſi long-tems qu'il s'en rendra digne par ſa modeſtie ; vertu que je lui ai toujours connue, mais qu'un jeune Homme a bien de la peine à conſerver.

Quand vous verrez la Ducheſſe de Queensbury, je vous charge de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Cette Dame me paroît avoir prodigieuſement d'eſprit & de ſens. Elle m'a ſouvent honoré de quelques apoſtilles dans les Lettres de notre Ami Gay. Il me ſeroit impoſſible de vous dire combien j'ai été charmé de ces marques d'attention de ſa part, qui étoient d'autant plus généreuſes, que je ne l'ai jamais vue que lorſqu'elle n'avoit encore que cinq ans ; & je n'enviois rien

tant au pauvre Gay, que le bonheur qu'il a eu de vivre familièrement avec elle.

Ne manquez pas, je vous prie, de me donner des nouvelles de votre ſanté. Je n'oſe preſque pas m'informer de celle de Madame Pope, qui continue à languir, & pour qui votre ſenſibilité ne ſauroit être qu'un ſurcroît de douleur. Cependant vous me paroiſſez encore plus à plaindre qu'elle; car vous ne ſauriez prolonger ſes jours, & elle peut abréger les vôtres.

Je ſuis, &c.



# LETTRE LXIV,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Février 16, 1732-3.*

IL m'eſt impoſſible de vous parler ſur un évènement auſſi affligeant pour moi que la mort de M. Gay. J'ai fait une perte irréparable. Je vous envoie l'Épitaphe que j'ai compoſée pour lui, & que le Duc de Queensbury aura ſoin de faire graver ſur ſon tombeau à Weſtminſter. Pour ce qui eſt de ſes Écrits, & de ſes Biens, il n'en a diſpoſé, ni par Teſtament, ni d'aucune autre manière ; ſa mort a été trop ſubite : j'ai reçu ſes derniers ſoupirs. Le Duc lui a témoigné plus d'affection qu'à un Frère ; & probablement les Sœurs du Défunt laiſſeront tous ſes Papiers à la diſpoſition de ce Seigneur, qui en fera le même uſage que j'en aurois fait : il a tâché de tirer de la Comédie, que notre pauvre Ami avoit donnée au Théâtre la ſemaine qui précéda ſa mort, le parti le plus avantageux pour ſes Parens ; & il ſe propoſe d'en uſer de même à l'égard de quelques Fables, auxquelles l'Auteur n'avoit pas encore mis la dernière main.

Il n'y a point d'idée dont je fois plus occcupé depuis quelque tems, que de celle de notre mortalité, & du foin de recueillir les meilleurs monumens qui nous reftent de nos Amis, quand ils ne font plus, je veux dire leurs Écrits où ils fe font peints. C'eft tout ce qu'on peut faire de mieux pour leur gloire, lorfqu'ils ont une ame telle que celle de M. Gay & la vôtre. Je fonge auffi à mon propre monument. Je veux faire voir à la poftérité, que non-feulement les Hommes de génie; mais encore les Poëtes doivent être plus moraliftes que les autres. Il leur échappe, de tems en tems, des bagatelles, par lefquelles les Sots prétendent les apprécier, fans faire attention que ces jeux d'efprit font les enfans de leur loifir, & que les Gens fenfés favent mettre de la différence entre nos études & nos amufemens, & entre nos Ouvrages & nos foibleffes.

C'eft moi-même qui vous ai envoyé mon Épître à Mylord Bathurft, immédiatement avant que de la donner au Public, & outre cela une autre Pièce de ma façon, qui eft la Parodie d'une Satyre d'Horace, que j'ai finie en deux matinées (1). Je n'ai jamais travaillé aucune Pièce autant que la

(1) Sat. I, Lib. II.

première, ni auſſi peu que la ſeconde : cependant mes Amis m'ont forcé de faire imprimer cette dernière ; & je ne me ſuis rendu à leurs inſtances, qu'en conſidération d'une vingtaine de Vers, qui ſe trouvent vers la fin, & que vous remarquerez aiſément.

Je n'ai pas voulu vous inſtruire par Lettre, du plan que je me ſuis preſcrit dans l'Ouvrage qui vient de paroître, parce que je me propoſe de m'expliquer avec vous là-deſſus de vive voix : mais vous verrez clairement que l'Épître à Mylord Bathurſt forme une partie de ce plan, & qu'elle a une étroite liaiſon avec la Parodie dont je viens de parler, pourvu que vous liſiez d'abord celle qui a été publiée la dernière. J'imite ces habiles Marchands, qui n'étalent qu'à la fin leurs plus belles étoffes ; ou pour donner une idée plus exacte, quoique trop préſomptueuſe, mes Ouvrages ont quelque analogie avec ceux de la Nature, qu'on n'approuve davantage, & qu'on ne comprend mieux, quand on les examine ſelon le rapport qu'ils ont mutuellement, que lorſqu'on les conſidère en eux-mêmes. Par ce moyen il arrive ſouvent, que les parties qui nous frappoient le plus à la première vue, ſe trouvent dans la ſuite être les moins belles de toutes.

Pour répondre à la question que vous me faites au sujet de ma Mère, je vous dirai qu'elle vit encore, & que, graces à Dieu, dans le tems qu'elle n'est presque plus sensible à rien, elle est encore touchée de mon affection : je redouble de soins pour elle, & cette consolation les adoucit. Je souhaite ardemment que vous veniez passer un Été avec nous ; je pourrois probablement vous accompagner au retour, à moins que vous n'aimassiez mieux faire auparavant un tour en France ; Pays très-propre à tenter votre curiosité.

Mylord Péterborowgh a pensé mourir, & garde encore la chambre : il parle toujours de vous avec beaucoup d'amitié ; & il vous a écrit deux Lettres, que vous n'avez point reçues ; ce qui l'a déterminé à ne plus prendre l'inutile peine de vous écrire. Je doute d'autant moins que vous n'ayiez cette obligation aux Commis de la Poste, que la même chose nous est arrivée plus d'une fois, tant à lui qu'à moi. Que ce malheur néanmoins ne vous empêche pas de m'écrire : des Gens de bien ne doivent pas craindre qu'on sache ce qu'ils pensent ; & je permettrois volontiers aux Commis de la poste d'envoyer tout ce que j'écris à Curl, si la plupart des choses que j'écris n'étoient pas trop stupides.

Mille

Mille complimens au Docteur Delany, à l'éloge duquel je souscris de bon cœur. Mylord Orrery est un Seigneur vertueux & d'un excellent naturel, que je serois charmé de connoître plus particulièrement. J'ai remis votre Lettre, en main propre, à Mylord Bolingbroke, qui languit après le plaisir de vous voir. Tous ceux à qui j'ai fait vos complimens, m'ont témoigné être extrêmement sensibles à votre souvenir. La Duchesse, votre bonne Amie, est toujours la même, *semper eadem.* Je l'ai peinte, dans une Épître, comme possédant éminemment cette qualité, qui n'est pas tout-à-fait ordinaire à son sexe. Le plus sévère de mes Critiques, après vous, a décidé que cette Pièce étoit mon chef-d'œuvre ; mais je n'ôserois pas la donner telle qu'elle est, dans un siècle aussi méchant que le nôtre, & si disposé à interpréter tout en mal.

Par rapport à ma santé, elle est comme à l'ordinaire. J'ai eu pendant sept jours quelque peu de fiévre ; mais graces aux soins du Docteur Arbuthnot, les sudorifiques m'ont entiérement remis. La Comédie que M. Gay a laissée, réussit très-bien ; c'est encore une Pièce originale en son genre. Adieu; conservez votre santé, votre courage, & sur-tout conservez-moi votre amitié.

## LETTRE LXV,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Avril 2, 1733.*

VOUS avez bien raiſon de dire, que la mort ne doit nous paroître terrible, que quand elle nous ſépare de ceux que nous aimons. La perte que j'ai faite de M. Gay m'a touché bien plus ſenſiblement, que ſi j'étois obligé moi-même de dire un éternel adieu à mes Amis. Je deſirois fort que nous puſſions finir nos jours enſemble, tous deux indépendans, oiſifs, & Poëtes ſans malice. Mes vœux n'ont point été exaucés; ce qui ne m'empêche pas de revenir à la charge, & de ſouhaiter avec la même ardeur, que vous & moi marchions vers le tombeau à pas auſſi lents qu'il vous plaira; mais tranquiles & contents. J'ignore ſi cela pourra jamais être, ou dans quel Pays; & je ne le connois pas plus, que celui où les hommes ſe rencontreront au ſortir du tombeau : il me ſuffit de ſavoir que nous ſerons dans l'état que l'Auteur de tout ce qui exiſte a fixé, & que tout ce qui eſt, eſt bien.

On m'a confié une partie des Papiers de notre pauvre Ami; & j'aurai bien soin de supprimer ce qui pourroit s'y trouver d'indigne de lui. Quant à l'Épitaphe, je suis très-fâché que vous en ayiez donné copie; car on ne manquera pas de l'imprimer; & j'y aurois volontiers fait quelques corrections. Si vous vouliez vous charger de ce soin, je vous en aurois une extrême obligation. C'est-là une des raisons, entre plusieurs autres, qui me fait ardemment desirer de vous voir: j'ai d'ailleurs besoin de votre suffrage, pour décider celles des Pièces de notre Ami que nous supprimerons: je vous donnerai également plein pouvoir sur les miennes. Quelques-unes des dernières ont fait beaucoup de bruit à la Cour & à la Ville, & ont déplû à différentes personnes: malheur que j'aurois pu prévenir en épargnant la Folie & le Vice, ou en trahissant la cause de la Vérité & de la Vertu. J'aurai soin que jamais mes portraits ne blessent que ceux que je voudrai bien blesser. Vous savez que j'ai toujours sincèrement respecté la Famille Royale, dans le tems même que je frondois les Espions & les Flatteurs de la Cour. Je n'ai cependant pas le courage d'être aussi satyrique que vous; mais je voudrois être autant ou plus philosophe. Vous appellez vos Satyres

des Libelles; j'aimerois mieux appeller mes Satyres, des Épîtres. Vous y trouverez plus de morale que d'efprit: j'abandonne à mes Antagoniftes l'avantage d'être fpirituels, s'ils le peuvent, & je me contenterai de celui d'être utile, & de parler raifon.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles remerciemens pour l'immortalité que j'ai reçue dans votre Poëme (1). Vous y faites l'éloge de ma Morale; & de toutes les louanges que j'ai jamais obtenues, c'eft celle qui me flatte davantage, & que je m'imagine néanmoins mériter mieux qu'aucune autre. Quand votre Recueil paroîtra-t-il; & de quelles Pièces fera-t-il compofé? J'ai fini la femaine dernière une autre de mes Épîtres, felon le plan que je me fuis propofé; & je viens de traduire (*exercitandi gratiâ*) ou plutôt parodier une Épître d'Horace, dans laquelle je vous introduis pour me donner des avis fur mes dépenfes, mon ménage, &c. Mais je laifferai tous ces morceaux, jufqu'à ce que vous veniez en corriger les rimes, les fautes contre la Grammaire, & les cacophonies de toute efpèce. Notre Parlement reftera affemblé jufqu'au milieu de l'été;

(1) Le Libelle ironique contre le Docteur Delany.

circonſtance, qui, à ce que j'eſpère, nous procurera le plaiſir de vous voir plutôt; car vous ſavez que nous ne nous accordons pas ſur les misères de la Politique, dont vous aimez à vous inſtruire, & que je ſuis charmé d'ignorer. Je ne vois point de Cours; je ne connois point de Courtiſans; je n'adore point de Rois; & je ne complimente point de Reines; de ſorte que je ne cours aucun riſque de me voir à la mode, ni dans la dépendance. Je partage les ſentimens de pitié que vous inſpire le malheur de la pauvre Milady***, que je plaindrois bien davantage, ſi elle avoit eu plus de ce qu'on appelle bonheur à la Cour. Venez donc; & nous paſſerons peut-être tous en France avant l'Hyver; alors nous ſerons à même de comparer enſemble les Libertés des deux Royaumes. Adieu.



## LETTRE LXVI.

### LE DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Mai 1, 1733.*

SI je réponds à votre Lettre plutôt que vous ne vous y feriez attendu, c'eſt qu'on a reçu ici, il y a quelques ſemaines, un Poëme intitulé, *La Vie & le Caractère du Docteur S**, par lui-même.* Cette Pièce roule ſur une Maxime de la Rochefoucault; & dans la Dédicace, l'Éditeur obſerve expreſſément, que ma manière d'écrire s'y remarque à chaque Vers. Je crois vous avoir dit, que j'ai compoſé, il y a environ deux ans, cinq-cens Vers ſur la Maxime en queſtion: mais je vous prie d'être perſuadé, & d'informer mes Amis, que dans la Pièce qui m'eſt fauſſement attribuée, il n'y a pas un Vers, ni une partie de Vers, ni même une penſée, qui ſoient conformes à mon Manuſcrit; car je ne l'ai confié à perſonne. Quoique je l'aie montré à la plupart de mes Connoiſſances, & qu'une ou deux Femmes entr'autres, en aient appris pluſieurs Vers par cœur, &

les aient répétés assez souvent, il est très-sûr néanmoins, qu'il ne s'en trouve pas un seul dans l'Ouvrage forgé, quoiqu'il semble que l'Auteur doit avoir entendu parler de mon Poëme. Au reste, cette petite ruse ne m'engagera pas à publier mon Manuscrit, qui ne doit absolument paroître que quand j'aurai disparu moi-même. Ainsi je vous prie de détromper mes Amis : j'aurai soin de faire imprimer ici un Avertissement, qui sera envoyé en Angleterre, afin que je sois justifié dans l'esprit de tout le monde, comme je compte de l'être déjà dans le vôtre, pour peu que vous ayiez jetté les yeux sur la Pièce supposée, qui est une production pitoyable. Je passe à présent à votre Lettre.

Quand j'étois à votre âge, je pensois chaque jour à la mort; mais actuellement j'y pense à chaque instant : n'en soyez pas surpris : je suis bien plus vieux que vous, & d'ailleurs sujet à des vertiges continuels. Je ne saurois dire que je plains le sort de notre cher Gay ; mais j'ai pitié de ses Amis ; j'ai pitié de vous ; & je n'aurois pas moins pitié de moi-même, si j'avois vécu parmi vous autres, à cause que je l'aurois vu plus souvent que vous n'avez fait ; car vous êtes une espèce d'Hermite, malgré tout le bruit que vous faites, en

démafquant des Coquins, qui aimeroient mieux n'être pas connus pour ce qu'il font. J'ofe ajoûter que vous êtes l'homme du monde le plus heureux en Ennemis & en Amis; & je puis faire ferment que toute la charité que je puis avoir pour le Genre-Humain, n'égale pas la cinquantième partie de la vôtre.

Les Papiers de M. Gay m'inquiètent; & vous devriez vous donner plus de foins à cet égard. J'aimerois mieux que fes deux Sœurs fuffent pendues, que de voir groffir le Recueil de fes Ouvrages aux dépens de fa réputation. Je voudrois que fes meilleures Pièces fuffent imprimées à part; que celles qui ne doivent point paroître fuffent fur le champ jettées au feu; & que les autres, qui, fans lui faire deshonneur, ne font pourtant pas dignes de lui, fuffent condamnées à l'oubli.

Je croyois que l'Épitaphe en queftion devoit être gravée d'abord; c'eft ce qui m'a déterminé à en donner une copie au feul Mylord Orrery, qui l'a communiquée à deux autres perfonnes; mais il fe la fera rendre. Quant à mon Recueil, je vous dirai qu'un Imprimeur eft venu me demander la permiffion de publier mes Ouvrages en quatre Volumes, par Soufcription. Je lui déclarai que je ne le fouffrirois pas, & que je ferois

très-fâché qu'on les imprimât en Irlande. Il répliqua qu'ils ne pouvoient pas l'être à Londres. Je soutins qu'ils le seroient, si ceux à qui appartenoit le Droit de Copie en étoient contens. Sa réponse fut : « Qu'il seroit charmé d'obtenir ma » permission ; mais qu'après tout, il n'en avoit pas » besoin ; que son entreprise ne pouvoit me faire » aucun tort, & qu'il avoit déja bon nombre de » Souscriptions, &c ». Il agit en conséquence, sans que je songe à m'y opposer, quoique cela me déplaise fort. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux que l'Édition se fît en Angleterre qu'ici, quoique le tout me soit à peu-près indifférent.

Ma vanité est extrêmement flattée de ce que vous avez bien voulu m'accorder une place dans votre *Quæ Virtus*, &c. Cette Lettre, & vous l'aurez sans-doute bien remarqué, est d'un homme foible & valétudinaire, mais qui ne laisse pas de vous aimer de tout son cœur.

Je suis, &c.



# LETTRE LXVII,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Mai 28, 1733.*

J'AI commencé deux ou trois Lettres pour vous, & de continuelles distractions ne m'ont pas permis d'en achever une seule. Je rends graces à Mylord Orrery, dont les louanges sont sans prix à mes yeux: toutes les autres, données par des Pairs ou par des Poëtes, me paroissent également méprisables; je suis assez vieux, & j'ai assez d'expérience dans le monde, pour savoir que l'éloge le plus flatteur est celui qu'un homme vertueux accorde à la vertu. J'abandonne mes Vers aux Critiques; mais il faut que les Juges de mes principes me connoissent: aussi ai-je plus goûté le Poëme que vous savez, qu'aucun autre, où l'on ait parlé favorablement de moi. Je souhaiterois qu'on imprimât ici le Recueil de vos Ouvrages que vous marquez être actuellement sous presse en Irlande. C'est avec la dernière surprise, que j'ai reçu d'un Libraire la misérable Rapsodie, intitulée: *La Vie & le Caractère du Docteur Swift*,

avec une Lettre, où il dit: « Que l'Édireur l'a-» voit assuré, que je ne trouverois pas mauvais » qu'on me dédiât cet Ouvrage, & que sans cela » il n'auroit eu garde de l'imprimer ». Je ne connois pas celui qui se donne si hardiment les airs de répondre de ma manière de penser, qui s'accorde si peu avec la sienne, que quand même l'Ouvrage auroit été bon, j'aurois néanmoins été très-mécontent, qu'il m'eût été dédié à votre insçu.

Vous pouvez compter que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher qu'on n'imprime rien d'indigne de M. Gay; mais je crains la partialité de ses Amis. Votre présence seroit bien nécessaire ici. Venez; & je vous éclaircirai tous les mystères de mon Ouvrage Philosophique, qui, à ce que j'espère, ne vous déplaira pas.

Les Écrits de mon Voisin (1) ont été métaphysiques, & vont devenir historiques. Sûrement il est le seul qui puisse faire une bonne Histoire de ce qui s'est passé en Europe de notre tems. Venez l'encourager; car l'âge, l'indolence, & le mépris du Monde, ont bien du pouvoir sur

(1) Mylord Bolingbroke.

les Hommes les plus ſages, & ſont ſouvent cauſe qu'ils ne s'embarraſſent guère de faire connoître leurs contemporains à la Poſtérité. La ſanté & le repos ſont des avantages ſi rares, & par cela même de ſi grand prix pour un Vieillard, qu'il doit naturellement aimer à en jouir durant tout le reſte de ſa vie; & c'eſt apparemment pour cela que tant de Grands-Hommes ſont morts ſans tranſmettre quatre lignes à leurs Deſcendans.

L'état de votre ſanté me fait une véritable peine: je m'y intéreſſe autant qu'à la mienne propre; & je ſouhaite chaque jour de recevoir l'agréable nouvelle que vous vous portez mieux.

Je ſuis, &c.



## LETTRE LXVIII,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Juillet 8, 1733.*

JE vous dois un compliment de condoléance ſur la mort de Madame Pope, dont j'ai été inſtruit par les Nouvelles Publiques: mais j'aime mieux vous féliciter, parce que cet évènement, quoique triſte en lui-même, a été accompagné de tous les adouciſſemens dont la perte d'une Mère & d'une Amie eſt ſuſceptible. Elle a quitté la vie dans un âge fort avancé, ſans douleur, & entre les bras du plus tendre des Fils; bonheur dont on ne trouve preſque point d'exemples. C'eſt proprement moi qui ſuis le plus à plaindre, & d'autant plus que je m'étois flatté de mettre ce malheur à profit, & de tirer quelque avantage de la ſéparation que vous venez d'éprouver. Je comptois qu'aucun lien ne vous retiendroit plus en Angleterre; mais j'ai appris, à mon grand regret, qu'inſenſible aux offres qu'on vous a faites, en cas que vous euſſiez voulu vous établir en Irlande, vous les avez rejettées, en alléguant pour

raiſon, que vous craigniez qu'on ne vous tuât à force de bonne-chère. J'infère de-là que vous avez adopté l'idée, aſſez généralement répandue, que nous ſommes dans l'abondance & fort Hoſpitaliers. A la vérité il ne fait pas cher vivre ici ; ce qui eſt le cas de tous les Pays pauvres, où l'on manque d'argent pour payer les denrées. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute cette Capitale, trois hommes ſans emploi, qui ſoient en état de donner un grand repas chaque mois. Les trois quarts de ceux qui ont des Charges Eccléſiaſtiques ou Civiles, ſont Anglois, & peuvent monter à une douzaine en tout. Ces Meſſieurs régalent de tems en tems leurs Amis particuliers, ou quelque Perſonne de diſtinction qui vient faire un tour dans ce Royaume. Toutes mes Connoiſſances m'aſſurent qu'il n'y a que trois maiſons où elles puiſſent aller dîner ſans cérémonie une fois par an. Le Docteur Delany eſt le ſeul homme que je connoiſſe, qui ait un jour de la ſemaine marqué, où il reçoit ſept ou huit Amis, qui paſſent enſuite la ſoirée avec lui ; mais ſans faire d'excès ni de ſcandale. Notre ancien Ami Southern, qui vient de nous quitter, a été invité à dîner une ou deux fois par un Juge, par un Évêque, ou par un Commiſſaire de la Douane ;

il ne voyoit que ses Connoissances particulières, & surtout le Docteur, qui est bon & à son aise. Il est bien plus facile de prendre l'air ici qu'à Londres, tant en Hiver qu'en Été; car les deux grandes avenues, qui se trouvent aux deux bouts de la Ville, sont très-commodes en toute saison. Nous avons sept ou huit hommes, qui ont du sens, des lumières, & de la gaieté, sans compter le desir de vous plaire; & outre cela, quelques Femmes d'un commerce fort aimable. J'ai fait valoir plus d'une fois ces motifs pour vous attirer à Dublin. Tout ce que nous avons de Personnes de distinction, se feroit un plaisir de vous combler d'honneur.

Mais quelque envie que j'aie de vous voir, ma santé est si chancelante, que je n'oserois entreprendre de passer la mer. Je hais la Ville de Londres, à cause qu'il y fait trop cher vivre pour moi; & quand je pourrois me résoudre à vivre à la Campagne, je ne serois pas assez riche pour y entretenir trois chevaux, & tous les Domestiques que j'ai ici. Tous les Fiacres de cette Ville & des environs s'écartent pour me faire place; & je puis même en dire autant des carosses à six chevaux. Vous voyez par-là que je tire au moins quelque avantage de la Pauvreté publique, & que je n'ai

pas eu tort de vous écrire un jour, que j'aimois mieux être libre parmi des Efclaves, qu'Efclave parmi des Hommes libres. Je me promène tranquilement dans les rues, & je reçois même quelques bénédictions chemin faifant. Je fuis Lord-Maire de cent-vingt Maifons, Seigneur abfolu de la plus grande Cathédrale du Royaume, & dans la plus profonde paix avec les Princes voifins, le Lord-Maire de la Ville & l'Archevêque de Dublin: ce dernier pourtant empiète quelquefois fur mes droits, comme Louis XIV faifoit jadis à l'égard de la Lorraine. Sérieufement je fais grand cas de tous ces avantages; & je n'y renoncerois pas légèrement. Quant à ce que vous dites de Mylord Bolingbroke & de vous-même, vous penfez comme moi; l'indifférence, l'amour du repos, le foin de la fanté, &c, abforbent infenfiblement toute l'attention de la vieilleffe: or, fi vous êtes dans ce cas, auffi bien que Mylord, me croyez-vous plus Philofophe, avec une fanté auffi foible que la mienne? A votre âge, ou au fien, je n'aurois pas été, à beaucoup près, auffi détaché du Monde.

Je fuis, &c.

LETTRE

## LETTRE LXIX,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Septembre 1, 1733.*

J'AI fouhaité chaque jour de vous écrire, ayant mille chofes à vous communiquer. Cependant ma pareffe m'a empêché jufqu'ici de prendre la plume; & cette Lettre eft moins pour vous entretenir des affaires de la vie, que pour vous marquer combien j'en fuis dégoûté. Je vis comme j'ai vécu; je penfe comme j'ai penfé; je vous aime comme je vous ai aimé; mais tout cela ne peut me fervir de rien: le monde ne vivra, ne penfera, & n'aimera jamais comme moi. L'idée de mes Amis, fi douce en elle-même, eft fouvent pour moi une fource de chagrins. Il y a ici des gens que vous aimez, & qui vous aiment: cependant vous n'en donnez aucune preuve de part ni d'autre. Il y a un grand abîme entre nous. En honneur, je ferois trois cens lieues pour vous voir; mais je crains la mer. Ma poitrine eft fi foible, que pour peu que je fuffe malade fur mer j'y fuccomberois; & quand même je pourrois échapper à ce genre de mort,

je ne tiendrois jamais contre vos feſtins, ni contre l'encens de vos Irlandois, que je hais également. Que vos Poëtes faméliques digèrent le tout, s'ils le peuvent; pour moi je m'en reconnois incapable. J'aime mieux être mal nourri, & blâmé par des Sots, que ſurchargé de bonne chère & de louanges. C'eſt un cruel tour que l'Irlande nous a joué, en vous attirant & en vous gardant; & j'aurois bien de la peine à le lui pardonner, ſi la juſtice qu'elle a rendu à votre mérite, ne contribuoit pas à m'adoucir. Vous êtes le ſeul Patriote, que je connoiſſe, que ſon attachement aux intérêts de ſa Patrie n'a pas rendu odieux. Celui qui a tracé votre caractère, & qui l'a fait imprimer ici, a bien rencontré dans pluſieurs choſes qu'il dit de vous : cependant c'eſt un impertinent animal, de les avoir rendues dans un ſtyle ſi différent du vôtre; car c'eſt faire tort à vos expreſſions, que de les altérer; & d'habiles Gens prétendent qu'il n'eſt guère poſſible à un Homme de dire deux fois la même choſe également bien : tant la Nature l'emporte ſur l'Art!

Je n'ai rien écrit de toute cette année; & je vous dirai naïvement, à cet égard, que ma manière de penſer a entièrement changé par la mort de ma Mère. Une longue habitude eſt quelque choſe

de plus fort que toute la raiſon du monde. J'ai beau me dire à moi-même, que je devrois me trouver plus à mon aiſe & plus libre ; je ſuis abattu, & comme confiné: mon unique amuſement eſt de porter mes regards ſur le paſſé, ſans former aucun plan pour l'avenir. Je voudrois que vous vous miſſiez auſſi peu en peine que moi des applaudiſſemens populaires ; & que vous n'euſſiez pas plus de prédilection pour telle ou telle Nation.

J'eſpère que vous, qui n'avez point peur de la mer, & qui êtes plus vigoureux à ſoixante ans, que je ne l'ai jamais été à vingt, vous viendrez voir quelques perſonnes, qui ne ſont, comme les premiers Chrétiens, qu'un ſeul cœur & une ſeule âme. Le tems eſt venu, après lequel j'ai long-tems ſoupiré, mais que je ne croyois jamais voir, où tous ceux que j'eſtime, penſent de même ſur la Politique & la Religion.

Adieu. Tous ceux que vous aimez, vous ſaluent. Ils s'occupent tous à quelque choſe ; & il n'y a que le plus ſincère de vos Amis qui ſoit desœuvré.

# LETTRE LXX.

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Janvier 6, 1734.*

JE ne ſaurois ni penſer à vous, ni vous écrire, ſans éprouver cette eſpèce d'attendriſſement dont nous parlions quelquefois : l'abſence empoiſonne, en quelque ſorte, le plaiſir que je reſſens néanmoins encore, lorſque je m'entretiens avec mon cher Swift. D'où vient que vous ne m'avez point marqué ſi ceux de vos Ouvrages qu'on a imprimés ici, ſont véritablement de vous? Il en eſt un dont je ne doute point; & votre manière de vous cacher me fait ſouvenir de cet Oiſeau des Indes, qui, pour n'être point apperçu, met ſa tête dans un trou, & montre ſes plumes & ſa queue. Vous recevrez mon Épître à Mylord Cobham, avant même qu'elle paroiſſe ici; elle tient à mon *Opus magnum;* & c'eſt le dernier Eſſai ſur l'Homme : votre Libraire ſera peut-être bien aiſe d'avoir ce morceau de ſi bonne heure.

J'ai paſſé trois ſemaines cet Automne avec Mylord Peterborowgh, qui s'intéreſſe à tout ce

qui vous regarde, & qui parle toujours de vous avec les ſentimens de la plus vive affection. Il ſeroit inutile de vous nommer ceux qui penſent comme lui à cet égard: ce ſont en général tous ceux que je vois, ou que j'aime à voir.

Je ne m'étonne pas que B*** ne vous ait fait aucune civilité durant ſon ſéjour en Irlande: c'eſt un demi-Bel-Eſprit qui n'eſt pas capable d'aimer un Homme de ſens, & un partiſan trop équivoque de la vertu, pour ne pas haïr tout Homme qui fait ouvertement profeſſion d'avoir un attachement inviolable pour ſon devoir. J'eſpère & je crois qu'il me veut du mal; & s'il ne m'en veut pas encore, je ferai de mon mieux pour le diſpoſer à m'en vouloir. Quand il me rencontre quelque part, ſa politeſſe eſt ſi inſolente, que pour m'en garantir, il faut abſolument que je lui faſſe quelque affront. L'exacte neutralité que j'ai conſtamment obſervée dans tous mes Écrits, relativement aux différens Partis Politiques, me donne, à ce que je m'imagine, un nouveau droit d'attaquer ceux qui me calomnient dans l'eſprit des Perſonnes qui ne me connoiſſent pas. Cependant je ne veux faire uſage de cette liberté, que contre ceux qui ſont en même tems des peſtes de la Société, c'eſt-à-dire des Ennemis du Genre-humain,

Écrivez-moi, de grace, quand vous le pourrez. S'il m'eſt poſſible de vous aller voir, je le ferai; ſinon, puiſſe la Providence être notre amie & notre guide dans ce Monde, où rien n'égale le bon-ſens & l'amitié. Adieu, mon cher Docteur; vivez long-tems en bonne ſanté.

*P. S.* On vient de me dire qu'une Dame paſſablement curieuſe, ſe propoſe de vous ſonder au ſujet de certains Poëmes que la Voix publique vous attribue. Déclarez, je vous prie, que vous n'avez rien répondu aux mêmes queſtions quand je vous les ai faites, & que je ne vous le pardonnerois jamais, ſi vous révéliez à d'autres un ſecret que vous m'avez caché.



## LETTRE LXXI,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Septembre 15, 1734.*

JE vous ai toujours cru auſſi ſenſible que perſonne, à ce qu'on appelle la délicateſſe de l'amitié; & cependant je crains par ce que vous dîtes à Mylord Bolingbroke dans votre dernière Lettre, que vous ne compreniez pas tout-à-fait la raiſon de mon ſilence. Ne l'attribuez, je vous ſupplie, qu'à la tendre affection que je vous porte. Quand le cœur eſt agité de ſentimens vifs, il s'irrite contre toutes les expreſſions, qui ne répondent pas à l'impétuoſité de ſes mouvemens; vous êtes actuellement l'Homme du monde auquel je m'intéreſſe le plus, & dont, en conſéquence, le ſouvenir m'ôte davantage cette liberté d'eſprit, ſi néceſſaire quand il eſt queſtion d'écrire. La mort n'a pas été plus cruelle en m'enlevant le pauvre Gay, ou telle autre Perſonne qui me fut chère, que la maladie & l'abſence ne le ſont en me ſéparant de vous. Je ſouhaiterois fort de vous voir; mais ſi vous aviez encore cette ſurdité, qui

vous portoit à vous éloigner lorſque nous étions enſemble, quelle conſolation pourroit-il nous en revenir? J'en trouverois quelqu'une à vous écrire ſouvent, ſi nous pouvions nous écrire librement; & néanmoins votre long ſilence paroît inſinuer que vous êtes dans le même embarras que moi, ou que quelque raiſon de prudence vous empêche de me répondre. Je ſuis bien ſûr pourtant que ce que nous nous diſons, vous & moi, quand même les Commis de la Poſte verroient tout, ne peut jamais nous faire autant de tort dans l'eſprit de tout honnête Homme ou bon Sujet, que la ſotte impertinence de certaines Gens, qui prétendent être intimement liés avec vous.

Je ne puis guère me diſpenſer de recevoir ceux qui diſent vous connoître, & qui ſe font un honneur de vous admirer: mais je ne néglige aucune occaſion de vous juſtifier contre ces prétendus Amis, ſur-tout contre ceux qui ſavent tout ce que vous penſez & ce que vous écrivez, & qui répètent continuellement vos plus médiocres Vers. C'eſt généralement de ces ſortes de tirades que les Sots aiment à nourrir leur envieuſe malice, comme s'il étoit permis de juger d'un repas par ce qu'on jette aux Chiens. Ils font bien pis encore, ils mêlent leurs productions avec les

vôtres ; ils ont l'impudence de vous les attribuer, & les font imprimer pour gagner de l'argent. C'eſt-là préciſément le cas de l'*Épître à une Dame.* Cette Pièce eſt de la même main ( je me connois en ſtyle ) qui a donné à l'Imprimeur votre Vie & votre Caractère : Ouvrage que vous deſavouez ſi formellement dans vos Lettres à Mylord Carteret, à moi & à d'autres.

On m'a informé d'un autre fait, qui m'ôteroit juſqu'à la moindre ombre de doute, s'il pouvoit m'en reſter. Le même Homme qui a fait imprimer votre Vie, &c. a offert au Libraire une Pièce en Proſe comme étant de vous, & par votre ordre ; & cependant il a clairement paru dans la ſuite, qu'il en étoit lui-même l'Auteur. Je le répète encore une fois, je reconnois votre touche, quoique vous n'ayiez pas reconnu la mienne dans l'*Eſſai ſur l'Homme.* Je vous demande pardon de ne vous l'avoir pas dit, comme je l'aurois dû, ſi vous aviez été en Angleterre; mais aucun ſecret ne ſauroit traverſer votre Mer d'Irlande ; & le moindre Commis de la Poſte en eût été inſtruit. Je penſe que quoique vous m'ayiez perdu de vue dans la première Épître, vous m'avez pourtant apperçu dans la ſeconde. Le deſſein de me tenir caché étoit utile, & a produit tout l'effet que je pouvois en

attendre. On m'a pris pour un Théologien, pour un Philosophe, pour.... que fais-je moi? & ma Doctrine a obtenu une fanction que je n'aurois jamais pu lui donner.

J'ignore fi, tel que Lucrèce, je pourrois continuer à monter d'un pas grave, ou s'il faudra que je defcende au badinage d'Horace; ou bien, fi je ne ferai pas également incapable de réuffir dans aucun genre. Quoi qu'il en foit, j'ai réfolu de raffembler cet Hiver mes Œuvres mêlées dans un bel *in*-8°, que je compte de vous envoyer, & où il fera fouvent parlé de vous. Je fuis charmé que vous ayiez voulu permettre qu'on publiât un Recueil plus complet de vos Écrits. J'aurois fouhaité que cette nouvelle Édition, que j'attends chaque jour d'Irlande, eût été plus magnifique; mais ce foin eft réfervé à d'autres; les beautés de vos Ouvrages ne pafferont jamais de mode; ainfi elles ne fauroient manquer d'être vêtues fuperbement. J'ai feulement une grace à vous demander: ne vous moquez pas de ma gravité, mais fouffrez que je porte la barbe d'un Philofophe, jufqu'à ce que je l'ôte, & que je me tourne moi-même en ridicule. Voila comme Mylord Bolingbroke en ufe à l'égard de la Métaphyfique. Vous vivrez, à ce que j'efpère, affez long-tems, pour

contempler, avec surprise, la savante figure qu'il fera à côté de Locke & de Malebranche.

*Post-Scriptum de Mylord* BOLINGBROKE.

Notre Ami, qui est de retour après une absence de trois mois, & qui se prépare à partir dans trois jours avec moi pour Bath, où il compte de rester jusques vers la mi-Octobre, m'a remis l'incluse. Il parle de ma Métaphysique en termes pompeux, & en fait de grands éloges. Il est vrai que je lui ai écrit six Lettres & demie sur des sujets de cette nature, & que j'ai dessein d'écrire encore une Lettre & demie : le tout ensemble formera un Volume assez raisonnable. Mais il me croit plus amoureux du nom d'Auteur que je ne le suis. Quand lui, vous, & encore deux autres, aurez vu ces Pièces, *satis magnum theatrum mihi estis ;* je n'aurai pas la démangeaison de les rendre publiques. Je sais le peu de cas que vous faites des Écrits de ce genre ; mais je m'imagine que si vous pouvez en goûter quelqu'un, il faut qu'il soit clair & conforme aux plus pures lumières de la Raison. Il y a quelque tems que je vous ai écrit une longue Lettre, que j'ai envoyée par la Poste. Vous est-elle parvenue ? ou bien les Inspecteurs des Correspondances particulières l'ont-ils gardée pour se venger du mal que j'en dis ? *Vale, & me ama.* Je suis, &c.

## LETTRE LXXII,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Novembre 1, 1734.*

J'AI bien reçu votre Lettre, en date du 25 de Septembre, avec le *Post-Scriptum* de Mylord Bolingbroke. Elle a été long-tems à faire la route, & depuis ce tems-là, je me trouve fort incommodé de mes anciens maux, les vertiges & la surdité. Cependant cette dernière indisposition diminue un peu; mais l'autre me fait chanceler vers le soir, & me décourage absolument. Je continue à me promener, tant à pied qu'en voiture; & si je ne me guéris point par-là, je réussis au-moins à me distraire. Je ne vous ai jamais soupçonné d'être inconstant en amitié, ou de n'en pas avoir de justes notions; mais je craignois pour votre santé; & je me suis étonné plus d'une fois, comment, avec tant d'infirmités, vous avez pu réussir comme Homme-de-lettres, & vous faire un si grand nom. Mylord Bolingbroke dit que pendant trois mois, vous n'avez fait que courir, ce qui est la meilleure chose que vous puissiez faire en Été; quand l'Hiver vous rappellera, nous

vous laisserons, par un motif d'intérêt, à vos spéculations.

Dieu merci, je n'écris plus, excepté une Lettre de tems en tems; ou bien, comme un vrai Radoteur, je mets sur le papier quelques Contes d'Enfans, que je lis à deux ou trois de mes Amis, & qui, après nous avoir fait rire un jour, sont jettés au feu le lendemain. Cependant, ce qu'il y a de singulier, c'est que j'ai toujours en vue quelque grand Ouvrage, qui ne pourroit être achevé que par un Homme qui se porteroit parfaitement bien quarante ans de suite. Toutefois je suis bien sûr que je ne ferai jamais en état de mettre la dernière main à trois Traités, qui ne demandent qu'à être relus & corrigés.

Mylord Bolingbroke disoit dans son *Post-Scriptum*, que vous iriez à Bath dans trois jours; & nous apprenons que vous y avez été dangereusement malade; les Nouvellistes ont même desespéré de votre rétablissement. Mais un Irlandois qui vous a vu aux Bains, m'assure qu'il vous a laissé en bonne santé. D'autres, dont je ne me souviens pas au juste, m'ont confirmé cette bonne nouvelle.

Je suis très-fâché que certaines Gens aillent vous fatiguer en mon nom; je les desavoue. Il n'y

a pas la moindre apparence que j'aie occaſion, dans la ſuite, de vous recommander quelqu'un, les Amis que j'ai ici étant en petit nombre, & ayant tous quelque franc-fief, dont la mort ſeule ſera capable de les ſéparer.

Je vous proteſte que j'ai d'abord reconnu l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme ;* & je parierai tout ce qu'on voudra, que vous ne ſauriez compoſer ſix Vers, que je ne les diſcerne, à moins que vous ne les faſſiez exprès indignes de vous. Je confeſſe que je ne vous croyois pas ſi habile en Morale, ni que cette Science fût ſuſceptible de tant de Règles excellentes & nouvelles. Il m'a fallu lire deux fois certains traits; & le Duc de *** m'a dit qu'un Juge de Dublin, qui vous connoît, lui avoit avoué que la première lecture de ces Eſſais lui avoit fait un extrême plaiſir, mais que quelque Vers lui paroiſſoient un peu obſcurs ; qu'à une ſeconde repriſe cette obſcurité s'étoit en grande partie diſſipée ; & qu'à la troiſième, il avoit trouvé tout clair, & parfaitement beau.

L'entrepriſe que Mylord Bolingbroke a formée, de rendre la Métaphyſique intelligible & utile, lui fera ſûrement honneur ; car tout ce qu'il a tenté lui a conſtamment réuſſi, lorſqu'il en a eu ſeul la direction. Vous voudrez bien, j'eſpère, que cette

Lettre ſoit pour vous deux, & qu'il en ſoit de même dans la ſuite ; par ce moyen, je vous épargnerai quelqu'argent, & vous m'épargnerez de la peine ; d'ailleurs, comme il eſt votre Génie, il n'importe à qui mes Lettres ſoient adreſſées.

C'eſt un bonheur pour moi, que ce que vous publiez ſoit imprimé en grand caractère ; autrement un pauvre Homme, preſque ſourd, ne pourroit goûter le ſeul plaiſir qui lui reſte dans la vie. Recommandez à Mylord Bolingbroke de ſuivre cet exemple, en cas que je vive aſſez long-tems pour lire ſes Productions Métaphyſiques. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre ! La ſanté de ce Seigneur n'eſt guère bonne, à ce que le Docteur me mande. Je répondrai à ſa Lettre le plutôt qu'il me ſera poſſible. Adieu.



# LETTRE LXXIII.

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Twickenham, Décembre 19, 1734.*

JE partage ſincérement tout ce qui vous fait de la peine, & c'eſt par égard pour la foibleſſe de votre vue, que j'écris & que je fais imprimer *in-folio*. Comme vous avez toute la candeur d'un eſprit éclairé & d'un caractère généreux, vous concevez que les Gens de notre âge ſont principalement ſenſibles à l'amitié de leurs égaux ; & qu'ainſi, tout ce qui affecte ceux qui les précèdent de quelques années, ne peut que toucher vivement les autres qui les ſuivent de près. Je ſuis bien fâché que vous ayiez lieu de vous plaindre de votre mémoire ; & ſi je puis me conſidérer comme plus jeune que vous à quelqu'égard, c'eſt relativement au fidèle ſouvenir que j'ai conſervé de tout ce qui m'a plû en vous. Les deux Étés que nous avons paſſés enſemble, ſont toujours préſens à ma mémoire, & ont diſparu à mes yeux comme une image lumineuſe d'une vie plus douce & d'une meilleure compagnie, que ce Monde ne

ne procure ordinairement, pas même à ſes Favoris.

Mon état actuel eſt celui d'un Individu entièrement libre; & il ne tient qu'à moi d'aller où je veux, à moins que le miſérable corps que je ſuis condamné à traîner, ne m'en empêche. J'ai été cette année quelque tems chez Mylord Bathurſt & chez Mylord Peterborowgh, qui parlent ſouvent de vous, qui vous aiment, & qui ſouhaiteroient fort de vous voir. A préſent, je paſſe ma vie entre Dawley, Londres & Twickenham, ſans être occupé, ni oiſif, & plus diſpoſé à polir d'anciens Ouvrages, qu'à en faire de nouveaux. Souvent il m'arrive de parcourir quelque Pièce abandonnée depuis long-tems; & vous en verrez une de ce genre, que j'ai dédiée à notre ancien Ami Arbuthnot.

J'étois parvenu à cet endroit de ma Lettre, que je comptois d'achever le même ſoir, quand j'en ai été empêché par du monde qui m'eſt ſurvenu. Le lendemain j'ai eu un violent accès de fièvre, qui m'a retenu au lit cinq jours, & dans ma chambre juſqu'à préſent; mais je ſuis aſſez rétabli pour pouvoir ſortir demain, même par ordonnance du Docteur Arbuthnot. Le pauvre homme n'eſt guère bien lui-même, quoique de-

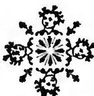
puis deux mois ſon état n'ait point empiré. Votre Lettre lui a fait le plus ſenſible plaiſir. Dieu veuille que nous nous retrouvions encore une fois enſemble avant cette ſéparation, que j'aime à regarder comme le premier pas vers une longue réunion! Mais il n'y a que celui qui nous a faits pour des vues qu'il ne nous eſt guère poſſible de pénétrer, qui ſache ſi c'eſt un bien ou un mal pour nous, que les affections de cette Vie s'étendent ou non, juſques dans la Vie future. Au reſte, tout ſera comme il doit être. Tant que je ſerai ſur la Terre, il manquera quelque choſe à mon bonheur, lorſque je ſerai privé d'Amis comme vous. Vous êtes en quelque ſorte, un membre que j'ai perdu, & qui a été enterré dans un autre Pays; quoique je ſois ſéparé de vous, mille accidens me font ſentir que vous avez formé autrefois une partie de moi-même. Je vous conſidère toujours tellement comme Ami, que j'oublie que vous êtes Auteur; peut-être même que je prends trop de liberté à cet égard; mais imitez-moi. Cependant, ſi je pouvois vous engager à mettre la dernière main aux trois Traités qui ne demandent plus qu'une réviſion, je croirois avoir rendu un plus grand ſervice au Public, que ſi je compoſois quelqu'Ouvrage pour mon compte.

Je ſuis preſqu'à la fin de mes Pièces Morales ; comme mon eſprit eſt à bout, mon ſyſtème eſt court, & le cercle de mes idées borné. Pour l'imagination, elle n'a point de limites ; mais dès qu'on ſe trouve renfermé dans l'enceinte de la Vérité, ou, pour parler plus juſte, des apparences de la Vérité, nous trouvons que nos entraves ne nous permettent pas d'aller bien loin. J'avoue, qu'à l'aide d'une chaîne métaphyſique d'idées, on peut circuler éternellement, mais ſans paſſer jamais la circonférence qui nous ſert de terme. Cette impuiſſance ne m'accommode nullement.

Mylord Bolingbroke eſt volumineux, & il ne l'eſt que pour détruire un plus grand nombre de volumes qu'il n'en produit. Je crains bien de ne pas vivre aſſez long-tems pour voir ſon Ouvrage imprimé ; en dépit du premier Vers de mon premier Eſſai, il eſt ſi occupé de quelques Hommes en particulier, qu'il néglige le Genre-Humain, & qu'il tient davantage au Monde qu'à l'Univers. Par ce Monde, j'entends l'Europe, l'Angleterre, l'Irlande, Londres, Dublin, la Cour, nos petites affaires, & enfin nos Individus. Quand vous lui écrirez ou à moi, car nous acceptons votre propoſition, cenſurez-le gravement comme Théolo-

gien, ou bien corrigez-le par un badinage, ſi ce remède vous paroît plus ſpécifique que l'autre. Ce que je vous écris, vous prouvera que ma tête eſt encore foible.

Vous devez avoir reçu une de mes Lettres par un de vos Compatriotes, que je ne connois pas; mais tout Homme qui vient d'Irlande, ſe donne pour Ami du Doyen. Tous ceux qui méritent ce titre, me feront toujours chers; ainſi, que ce que je viens de dire ne vous empêche pas de charger quelqu'Ami de vos commiſſions. Adieu.



## LETTRE LXXIV.

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Mai 12, 1735.*

Monsieur Stopfort, qui arriva hier, m'envoya auſſi-tôt votre Lettre; mais je ne l'ai pas encore vu lui-même. N'imputez mon ſilence qu'à mon malheur. Mes petites affaires domeſtiques ſont dans le plus grand deſordre du monde, par l'infidélité de ceux qui les géroient, & par le miſérable état de ce Royaume, où il n'y a point d'argent. Je vois d'ailleurs, avec inquiétude, que le Pouvoir Arbitraire eſt prêt à s'étendre ſur les deux Nations, quoique, ſelon toute apparence, je ne vivrai pas aſſez longtems pour être témoin de ſon triomphe. Ces réflexions me découragent tellement, que lorſqu'il s'agit de Société ou de partie de plaiſir, je ne ſuis abſolument plus bon à rien. La mort de M. Gay & celle du Docteur, ont fait à mon cœur une plaie incurable. Quoique je fuſſe pour toujours ſéparé d'eux, j'aurois été content de ſavoir qu'ils vivoient: ils auroient été pour moi comme une ſomme dans les Fonds pu-

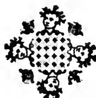
blics, qu'on laiſſe où elle eſt, mais dont on tire annuellement le revenu. Si vous pouviez révoquer en doute mes ſentimens, je citerois Mylord Bolingbroke & vous-même.

Pour vous convaincre que je vis dans la plus profonde retraite, je vous dirai que la nouvelle de la mort de Mylady Masham, ma conſtante Amie dans toutes les révolutions, ne m'a été communiquée que depuis quinze jours. Je ſerois au deſeſpoir que vous entrepriſſiez un voyage qui pût nuire le moins du monde à votre ſanté : mais avouez qu'il faut que je ſois bien malheureux, pour que l'Homme que j'aime le plus, ait peut-être la ſeule maladie, à laquelle un voyage par mer ne puiſſe apporter quelque ſoulagement. Le vieux Duc d'Ormond diſoit : « Qu'il ne voudroit » pas troquer ſon Fils mort (Offory) pour le » meilleur Fils vivant qu'il y eût en Europe ». J'en dis autant de vous; &, tout abſent que vous êtes, je ne voudrois pas vous donner pour le meilleur Ami préſent qui ſoit dans l'Univers.

J'ai lu depuis peu un Livre qu'on attribue à Mylord Bolingbroke, & qui a pour titre, *Diſſertation ſur les Partis.* C'eſt, à mon avis, un Ouvrage de main de Maître. Je vous remercie de tout mon cœur de vos bons ſouhaits, dont je fais

plus de cas que des prières des Prélats des deux Royaumes, & même de celles de tous les Prélats de l'Europe, excepté l'Evêque de Marſeille (1). Adieu.

(1) Qui durant tout le tems que la Peſte deſoloit cette Ville, ne voulut jamais abandonner ſon Troupeau.



## LETTRE LXXV,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Septembre 3, 1735.*

L'IMPRIMEUR Faulkner, que ses affaires appellent en Angleterre, vous rendra cette Lettre, qui servira de réponse à celle où vous vous plaignez de ce coquin de Curl. Mais qu'avez-vous à craindre de sa part? On m'accuse, à bien plus juste titre que vous, d'être peu affectionné au Gouvernement présent; & je puis dire avec David : « J'ai » péché grièvement : mais qu'est-ce que ces Bre» bis ont fait »? Vous n'avez offensé ni les Ministres, ni les Seigneurs, ni la Chambre des Communes, ni la Reine, ni aucun de ceux qui sont en place. Il est vrai que, comme Homme de bien, vous ne sauriez vous empêcher de haïr la corruption & le vice; mais votre haine est discrette. « Soyez sans crainte au sujet du commerce de » Lettres que nous avons eu ensemble depuis si » long-tems, quoique j'aie conservé toutes celles » que vous m'avez écrites. Mes Exécuteurs Testa» mentaires sont des Gens d'honneur; & j'ai

» ſtipulé expreſſément qu'ils brûleroient toutes » les Lettres qu'ils trouveront parmi mes Papiers». Ce n'eſt pas que nous ayions jamais rien tramé contre l'Etat, ou contre quelque Particulier : une innocente amitié a toujours été l'ame de notre correſpondance ; mais je n'ai point voulu que vos Lettres, non plus que celles de quelques autres Amis, périſſent avant moi.

Je me félicite de ce que notre commerce a duré ſi long-tems ; il a commencé dès votre jeuneſſe, & il continuera juſqu'à ma mort, que le mauvais état de ma ſanté m'annonce être prochaine. Cependant j'ai l'ambition de deſirer que vous m'adreſſiez encore une Épître. Au reſte, dépêchez-vous, ſi vous avez envie de la ſatisfaire. Je vous fais la même prière que Cicéron à un de ſes Amis, *Orna me.*

Il y a environ un mois qu'une de mes Connoiſſances m'envoya les Œuvres de J. Hughes. C'eſt un mêlange de Vers & de Proſe, également médiocres. Je n'ai jamais connu cet Auteur ; & cependant votre nom brille parmi les Souſcripteurs. J'ai vu le Docteur Rundle, que j'aime mieux que tout ce que vous nous avez envoyé juſqu'à préſent. J'ai dîné trois fois avec lui ; & il m'a paru un Homme d'un rare mérite. Son unique défaut

eſt qu'il ne boit pas de vin ; & je ne bois pas autre choſe.

Tout ce que l'Oppreſſion peut faire pour ruiner un Pays, eſt mis actuellement en œuvre dans ce Royaume. « Ne demanderois-je pas compte de » ces choſes-là ? dit l'Eternel ». Vous me conſeillez de regarder les affaires de ce Monde d'un œil plus tranquile : mais l'oppreſſion me met à la torture ; je ne ſaurois vivre ſans boire ni manger ; & il faut pour cela quelque argent. Or, pour que j'euſſe de l'argent, il faudroit qu'on me fît Evêque, ou Juge, ou Colonel, ou Commis de la Douane. Adieu.



## LETTRE LXXVI.

### DE POPE A SWIFT.

POUR répondre à votre queſtion touchant M. Hughes, je vous dirai que ce qui lui manque, du côté du génie, eſt compenſé par de la probité. Au reſte, je ſouſcris au jugement que vous portez de ſon Ouvrage.

Je ſuis bien aiſe que votre manière de penſer s'accorde avec la mienne au ſujet du Docteur Rundle. Il ſera honte à un Evêque que vous connoiſſez, mais beaucoup d'honneur à l'Epiſcopat; & votre Nation, ſi peu favoriſée, trouvera en lui un Bienfaiteur & un Ami; car, en quelque endroit qu'il aille, il y ſera l'Ami du Genre-humain. Dites-lui, je vous prie, que je fais des vœux pour ſa conſervation & ſa ſanté. Je voudrois vous voir en Angleterre avec lui, ou que je fuſſe en Irlande avec vous. Je n'ai jamais vu d'Homme qui me plût autant, malgré le peu de commerce que nous avons eu enſemble.

J'ai été dire un dernier adieu à Mylord Peterborowgh, qui partoit pour Lisbonne : ſon corps

eſt mourant, & ſon ame a plus de vie que jamais. Immédiatement après avoir ſubi une cruelle opération, ſans laquelle il ſeroit mort d'une rétention d'urine, il ſe mit en voiture, & ſe rendit de Briſtol à Southampton. C'eſt un Homme qui ne peut vivre ou mourir comme un autre Mortel.....

Mais, hélas! il n'eſt plus! il a ordonné, en expirant, qu'on me remît la montre qu'il avoit portée dans tous ſes voyages, « afin qu'elle pût, » chaque jour, me faire ſouvenir de lui ». C'étoit un préſent du Roi de Sicile : j'y ai fait mettre cette Inſcription : *Victor Amedeus, Rex Siciliæ, Dux Sabaudiæ*, &c, &c, *Carolo Mordaunt, Comiti de Peterborowgh : D.D. Car. Mor. Com. de Pet. Alexandro Pope, moriens legavit 1735.*

De grace, écrivez-moi un peu plus ſouvent; & s'il y a encore quelque choſe au monde qui puiſſe vous faire plaiſir, daignez-en inſtruire quelqu'un qui la partageroit avec vous, ſi elle étoit en ſon pouvoir. J'apprends, avec une véritable ſatisfaction, que vous êtes actuellement occupé à ſoulager la partie du Genre-humain la moins capable de ſe ſecourir elle-même; je parle de ces Malheureux qui ont le plus beſoin de notre compaſſion, quoiqu'on ait ſouvent la cruauté d'en

faire des objets de raillerie (1). Vous penſez toujours généreuſement; &, de tous les actes de charité, celui-ci eſt le plus deſintéreſſé, & le plus plus exempt de tout mêlange de vaine gloire, puiſque ceux envers leſquels il s'exerce, ne pourront jamais vous en remercier, ni publier vos louanges.

Dieu vous accorde, ſinon des plaiſirs, du moins une ſituation tranquile; une ſanté, ſinon parfaite, du moins paſſable; un contentement fondé, ſinon ſur la joie, du moins ſur la réſignation! Ce ſont les vœux que je forme pour moi-même, quoique je ſois plus jeune que vous; & je n'aurois garde de me plaindre de mon ſort, ſi le Ciel, en les exauçant, me rapprochoit encore du petit nombre de Perſonnes que j'aime. Adieu.

(1) Les Inſenſés.



# LETTRE LXXVII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Octobre 21, 1735.*

JE vous ai déjà répondu au ſujet de Curl; & je penſe que mes Lettres n'ont échappé au malheur d'être publiées, que parce qu'elles ſont uniquement dictées par la nature & par l'amitié, & qu'elles ne contiennent que des particularités peu intéreſſantes pour le Public. J'ai remarqué que non-ſeulement Voiture, mais auſſi Cicéron & Pline, ont moins écrit pour leurs Correſpondans que pour le reſte du monde; & je leur en ſais gré, à cauſe du plaiſir qu'ils m'ont procuré par-là. Balzac en a fait de même; mais il eſt plus guindé, & conſéquemment moins agréable. Selon toute apparence, le terme de ma carrière approche; & j'ai ordonné qu'on tranſportât mon corps hors de l'Irlande, ne voulant pas qu'il reſte dans un Pays d'Eſclaves. J'ai vu, avec plaiſir, qu'en dépit de votre philoſophie, votre Muſe perd quelquefois patience. Je vous déclare ſolemnellement que je viendrois vous voir, ſi j'étois

en état de faire le voyage. J'ai dessein de passer cet Hiver à une Campagne éloignée de quarante milles d'ici ; mais ma santé est si mauvaise, que je crains bien de ne pouvoir jamais exécuter mon projet. Je fais souvent douze milles par jour à cheval, & je reviens ensuite coucher dans mon lit : je devrois me marier, pour que tout autre lit me fût meilleur que le mien. Vous étiez encore bien jeune quand j'ai fait connoissance avec vous ; & je vous ai quitté lorsque vous commenciez à atteindre l'âge mûr. J'étois déjà à cet âge quand vous m'avez vu pour la première fois ; & à présent je suis vieux ....... J'aurois encore mille choses à vous dire ; *Longævitas est garrula.*

Je suis, &c.



## LETTRE LXXVIII,
## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Février 9, 1735-6.*

JE ne faurois, à proprement parler, vous appeller mon meilleur Ami ; car vous êtes le feul Ami que le tems, la mort, l'exil & l'oubli m'ont laiffé. Vous n'effuieriez peut-être pas d'auffi fréquentes plaintes de ma part au fujet de mon peu de fanté, fi mes indifpofitions ne juftifioient, en quelque forte, ma lenteur à vous écrire. Vous avez bien raifon d'obferver que les Amis vulgaires ne fe foucient point du tout fi nous fommes malades ou en fanté, heureux ou miférables. Il n'y a pas jufqu'aux Servantes, qui ne foient dans la même idée : je leur ai fouvent entendu dire : « Je fuis bien mal ; mais » qui s'en embarraffe » ? C'eft un fot compliment que celui qu'on me fait tous les jours : « J'efpère » que M. le Doyen fe porte bien ».

Ma popularité, dont vous faites mention, eft entièrement renfermée dans le cercle de ces Gens qu'on appelle Peuple, & qui font plus conftans dans leur affection, que ceux qui paffent pour valoir

valoir infiniment davantage (1). Je me promène dans les rues ; mes Amis de la dernière classe en font autant, & sont les seuls qui me marquent, par leur manière de me saluer, qu'ils se souviennent des services que je leur ai rendus. Ces services ont été parfaitement oubliés par tous ceux qui se piquent de naissance ou d'éducation ; & il n'y a presque pas un seul Homme en place, qui observe, à mon égard, les règles ordinaires de la politesse. Je puis même me glorifier de n'avoir pas la moindre liaison avec aucun Seigneur Temporel ou Spirituel dans tout le Royaume : ainsi je me trouve hors d'état de rendre quelque service à l'Homme du monde qui auroit le plus de mérite, excepté quand certains Postes viennent à vaquer dans ma Cathédrale. Mais, ce qui me desespère plus que l'âge & les maladies, c'est l'influence que la corruption a ici dans toutes les Affaires publiques, quelque nom qu'elles puissent porter.

Je vous remercie de votre excellente traduction de ces Vers, *Singula de nobis anni*, &c. Vous les avez mis dans le plus beau jour ; cependant

(1) Il y a dans l'Original *their betters.*

je ſuis aſſez partial, pour préférer ceux qui me font le plus grand honneur que je recevrai jamais de la Poſtérité, & qui contrebalanceront les effets de la malice de dix mille Ennemis. Je ne les avois pas encore vus; ce qui prouve que la Lettre que vous m'aviez envoyée doit s'être perdue. Je ne doute pas que vous ne puiſſiez faire autant de nouvelles Connoiſſances qu'il vous plaira. Les plus jeunes Amis ſeront peut-être les meilleurs; car la jeuneſſe eſt la ſaiſon de la Vertu : la dépravation croît avec les années; & je penſe que le plus vieux Coquin d'Angleterre eſt le plus grand. Vous vivrez encore aſſez pour voir ſi ces nouvelles Connoiſſances conſerveront leur probité, quand elles ſe ſépareront de vous pour entrer dans le Monde; & combien de tems leur goût pour l'indépendance tiendra contre les ſéductions du Miniſtère & de la Cour. Quant à notre nouveau Viceroi, je ne connois, ni lui, ni aucun de ſa Famille; ainſi il faudra qu'un Homme de mérite, qui voudra en obtenir quelque grace, s'adreſſe à d'autres qu'à moi.

Je ſuis, &c.



# LETTRE LXXIX,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Février 7, 1735-36.*

IL y a quelque tems que j'ai dîné chez l'Evêque de Derry, où le Secrétaire Cary m'a appris que vous étiez fort mal. Cette nouvelle m'a extrêmement affligé, plutôt pour l'amour de moi-même & du Public, qu'à cause de vous, qui, comme Philosophe & comme Chrétien, ne faites pas grand cas de la vie ; de sorte que je vous tiens pour plus détaché du Monde, que le plus sage d'entre un million d'Hérétiques tels que nous. En cas que vous soyiez rétabli, vous méritez des reproches pour ne m'avoir pas tiré d'inquiétude ; car vous ne sauriez douter que votre perte ne me fût très-sensible, quoique nous devions être toujours aussi éloignés l'un de l'autre, que si j'étois déjà actuellement dans le tombeau, vers lequel j'avance de jour en jour à grands pas. Ma seule consolation est de recevoir de vos Lettres, que je regarde comme de bonnes rentes annuelles d'un bien qu'on est condamné à ne jamais voir.

J'ai lu à l'Evêque de Derry le mot de votre Lettre qui le concerne ; & Sa Grandeur m'a paru extrêmement ſenſible à votre ſouvenir. Ceux qui occupent ici les premiers Poſtes, le regardent comme un Homme ſavant & d'un commerce aimable, mais qui ſe fait trop aimer du Peuple.

Il ne me reſte à préſent d'autre Ami au monde que vous. Faites-moi la grace de me ſurvivre ; & mourez enſuite quand il vous plaira, mais ſans douleur, pour me rejoindre dans un ſéjour plus heureux, ſi ma religion le permet, ou plutôt ma vertu, quoiqu'elle ſoit bien inférieure à la vôtre.

Marquez, je vous prie, à Mylord Bathurſt combien je l'aime ; je continue à exiger qu'il ſe ſouvienne de moi, quoiqu'il ſoit trop répandu dans le monde pour honorer de ſes Lettres un Ami abſent. L'état de ma ſanté n'eſt pas des meilleurs ; mes vertiges reviennent de tems en tems; je dors mal, & n'ai preſque point d'appétit. Il me ſeroit auſſi facile de compoſer un Poëme en Langue Chinoiſe qu'en Anglois. A la vérité, je n'ai pas encore renoncé aux Ouvrages en Proſe; mais tous mes efforts aboutiſſent à écrire ſix lignes, que je ne manque point d'effacer le lendemain. Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que des

Dames, qui me trouvoient assez à leur gré il y a douze ans, m'abandonnent aujourd'hui, quoique je sois devenu plus jeune en comparaison d'elles, que je ne l'étois dans ce tems-là ; car j'avois alors le double de leur âge ; ce qui, par bonheur, n'est plus vrai.

Tirez-moi d'inquiétude, je vous supplie, le plutôt que vous pourrez, au sujet de votre indisposition ; & que je sache qui est ce Chefelden dont vous témoignez faire tant de cas. Donnez-moi aussi des nouvelles de votre Voisin qui m'a écrit de Bath : j'apprends qu'il a dessein de se mettre à la brèche pour faire abolir l'Acte du Test ; ce qui me déplaît, comme étant une entreprise opposée à la Raison, & aux maximes des plus sages Gouvernemens Chrétiens, qui ont toujours eu quelque Secte établie par les Loix, & n'ont accordé, tout au plus, que de la tolérance aux autres.

Adieu, le plus cher de mes Amis. Je vous tiens pour tel ; car toutes les choses qui peuvent concilier l'estime & l'amitié, parlent en votre faveur.

Je suis, &c.

## LETTRE LXXX.

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Mars 25, 1736.*

S'IL m'arrive d'écrire encore quelques Épîtres en Vers, il y en aura une qui vous sera dédiée. J'y ai déjà pensé; mais je veux que la Pièce, à la tête de laquelle se trouvera votre nom, soit plus finie qu'aucune des autres, comme étant la dernière de celles que je composerai. Mon plan est fort vaste; je me propose de donner quatre Épîtres, qui viennent naturellement à la suite de l'*Essai sur l'Homme.* J'y examinerai, 1°. l'étendue & les limites de la Raison & des Connoissances humaines. 2°. Les Arts utiles, & auxquels, par cela même, il est possible d'atteindre, & les Arts inutiles, qui, en conséquence, ne sont pas à notre portée. 3°. La nature, les fins, l'application, & l'usage des talens divers. 4°. Le but de l'Érudition, de la Science du Monde, & de l'Esprit. Le tout sera terminé par une Satyre contre les différentes classes de Savans qui s'éloignent du but de la vraie Sagesse.

Mais, hélas! l'entreprise est immense, & *non sum qualis eram*. A la vérité, ma raison semble avoir acquis plus de force; je vois mieux les objets dans toute leur étendue, dans les liaisons qu'ils ont entr'eux, & dans leurs rapports avec leurs causes & leurs effets; mais ce que je gagne du côté de la Philosophie, je le perds du côté de la Poésie: les fleurs sont tombées, quand les fruits commencent à mûrir; je dis quand ils commencent; car peut-être ne seront-ils jamais bien mûrs.

Le climat de la Cour est froid & variable; il s'éleve de tems en tems quelque orage, & l'Hiver approche. Je ne me sens que médiocrement disposé à bâtir une nouvelle maison; tout ce qui me reste à faire, est d'embellir & de réparer un peu l'édifice que j'ai construit. Dites-moi, je vous prie, de qui je pourrois souhaiter d'acquérir l'estime ou l'admiration par mes Écrits? Je suis un Homme ruiné, c'est-à-dire, un Homme à qui il ne reste guère plus d'un Ami, parce que c'est sur l'amitié seule que la fortune que j'ambitionnois, a été fondée.

Ma dernière Lettre étoit à peine partie, que je reçus celle où vous me témoignez prendre part à mon indisposition. Votre inquiétude ne sauroit

avoir été de longue durée ; car vous avez dû recevoir de mes nouvelles peu de jours après. Votre queſtion, au ſujet de Cheſelden, m'a extrêmement ſurpris. Elle fait voir que le vrai mérite n'étend guère au loin ſa réputation, que quand la Poéſie lui prête ſes aîles : c'eſt le plus célèbre & le plus diſtingué des Chirurgiens, & il a ſauvé la vie à des milliers de Perſonnes par ſa méthode de faire l'opération de la Taille. Ma frêle machine eſt auſſi bien à préſent qu'elle peut être.

J'ai vu dernièrement quelques Écrits de Mylord Bolingbroke, depuis ſon voyage en France. Son génie tient bon contre tout. Quelque choſe qu'il lui arrive, il ſera toujours le glus grand Homme du monde, tant aux yeux de ſes Contemporains, que de ceux de la Poſtérité.

Tous ceux qui vous aiment, ou, ce qui revient au même, qui vous connoiſſent ici, boivent fréquemment à votre ſanté. N'y a-t-il donc pas moyen de vous engager à nous venir voir ? J'ai de quoi vous entretenir ; car je ſuis riche, c'eſt-à-dire, j'ai plus de revenu qu'il ne m'en faut. Je puis vous loger avec deux Domeſtiques, qui occupent actuellement ſeuls ma maiſon ; ma bonne Ménagère eſt morte, & mon aimable Voiſin eſt parti. Jamais mon Jardin n'a été ſi beau : il ſe

couronne de fleurs, parce qu'il ignore, pour ainsi dire, la perte qu'il a faite. J'ai plus de fruits & de légumes que vous ne sauriez croire ; & si mes talens poétiques ont baissé, je suis en revanche plus habile Jardinier ; car la culture d'un Jardin est une sorte de Philosophie, puisque Cicéron dit en termes formels, *Agricultura proxima sapientiæ.* Au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, vous qui êtes d'un degré au-dessus d'un Philosophe, & d'un Théologien, quoique vous ayiez trop d'esprit pour être Evêque, pourquoi ne donnez-vous pas tout ce que vous avez aux Pauvres d'Irlande, qui vous ont déjà tant d'autres obligations? Quittez ce Pays, & venez vivre & mourir avec moi. Que ces mots *Tales animæ concordes*, soient notre Devise & notre Epitaphe.

Je suis, &c.



# LETTRE LXXXI.

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, 23 Avril 1736.*

MA furdité eft actuellement telle, que toute converfation m'eft interdite à l'avenir; c'eft ce qui fait que je n'ofe pas même penfer à un voyage en Angleterre, dans la crainte d'être peut-être obligé de revenir ici au bout d'une femaine. Si j'avois le bonheur de n'avoir que la goutte, je profiterois d'un bon intervalle, & j'irois caufer & rire avec mes Amis.

Je vous dirai, au fujet de vos Lettres, que comme vous vivrez plus long-tems que moi, je chargerai mes Exécuteurs-Teftamentaires de vous les envoyer bien fcellées, avec quelques Legs que je vous deftine. Elles font toutes fous la clef dans un cabinet; & d'ailleurs je n'ai point de Domeftique qui fache lire : ainfi aucun d'eux ne les copiera, & vous les aurez sûrement quand je ne ferai plus.

Je fuis un peu mortifié de n'avoir pas figuré, jufqu'à préfent, à la tête de quelqu'une de vos Épîtres, & cela moins par ambition, que par le

desir d'être reconnu publiquement pour votre Ami : c'est en vertu de ce titre, que je compte que vous tiendrez la promesse que vous m'avez faite, si votre santé, votre loisir, & votre inclination le permettent. Je nie que votre Poésie rétrograde ; & j'en pourrois appeller, à cet égard, à l'expérience. Vous êtes actuellement, & vous serez encore quelques années, dans cet âge, où l'invention se soutient dans toute sa force, quoique le jugement ait déjà atteint toute sa maturité. Je n'aurois jamais soupçonné la Morale d'être susceptible des agrémens que vous lui prêtez.

A propos d'Amis, le Chevalier Temple disoit: « que la perte qu'on en fait, est une taxe imposée » sur ceux qui vivent long-tems ». Cependant, pour payer cette taxe, il n'est pas nécessaire d'être vieux, puisque vous avez déjà perdu plusieurs Amis: pour moi, il ne m'en reste plus qu'un seul; & je n'ai absolument dans ce Pays que quelques bons Compagnons, qui ont plus de gaieté & de douceur que d'intelligence. Comment aurois-je connu Chefelden? Parmi vous autres, un Homme naît, acquiert une grande réputation, & meurt, avant qu'on en sache rien ici; je parle au moins de moi.

Vous m'avez bien fait plaisir, en me marquant que le génie de Mylord Bolingbroke se soutient

toujours, & qu'on en aura bientôt des preuves décisives & utiles au Public. J'ai appris, avec une vraie douleur, que votre Voisin M. P.... a pensé mourir. Je l'aime pour avoir été un fidèle Patriote dans des tems où cette qualité étoit fort rare; & je le tiens pour un Homme d'un sens exquis. Sans ma misérable surdité, rien ne m'empêcheroit de vous aller trouver à Twickenham, & de vous mener ensuite à Paris. Encore, s'il me restoit quelque rayon d'espérance de pouvoir guérir; mais je suis tellement découragé, que je ne vais plus même à Cheval; ce qui, excepté la promenade, étoit mon seul divertissement. Je m'attends à voir les choses aller de mal en pis.

C'est un coup-d'œil consolant pour vous, que celui que vous avez occasion de jetter sur une nouvelle génération de jeunes Patriotes : il s'en faut beaucoup que nous ayions le même bonheur ici, où nous sommes entourés de jeunes Athées, ou de vieux Monstres, dont les quatre cinquièmes sont plus stupides & plus méchans que Chartress. Vos besoins sont si courts, qu'il n'est pas nécessaire que vous soyiez riche pour les satisfaire; & mes besoins sont si nombreux & si grands, que les revenus du Roi même ne suffiroient pas pour me faire trouver le bout de l'an.

Je suis, &c.

## LETTRE LXXXII.

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Août 17, 1736.*

J'OBSERVE, quoique j'aie moins d'expérience que vous, que rien n'eſt plus vrai que ce que vous m'avez dit il y a quelque tems, qu'à meſure qu'on devient plus vieux, on aime davantage à parler, & moins à écrire : j'en ſuis déjà au point de ne plus écrire que des Lettres d'affaires ou d'amitié, au petit nombre de ceux avec qui je ſuis obligé d'entretenir correſpondance ; & mon laconiſme ſurpaſſe même celui des anciens Spartiates ; car je réponds quelquefois, oui, ou non, à des volumes entiers. Vous & Mylord Bolingbroke êtes les ſeuls à qui j'écrive amplement ; diſtinction d'autant plus juſte, que vous êtes preſque les ſeuls de notre tems, dont les Écrits ſeront tranſmis à la Poſtérité. Tous les autres ſont de ſimples Mortels. Quand des Hommes, tels que vous & lui, me paroiſſent s'égarer, je les regarde comme des Aſtres ſi élevés, que leur mouvement en devient un peu irrégulier, ou plutôt ſemble tel.

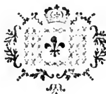
Je n'ose condamner telle ou telle action du Doyen Swift, parce qu'elles ne me sont rapportées que par des Gens aveugles, stupides & prévenus. Vous auriez dû imiter mon exemple, & ne pas ajoûter foi à ce que des Méchans vous ont dit au sujet de Mylord Bolingbroke. J'ai été scandalisé de voir ce que vous m'avez écrit là-dessus répété dans une de vos Lettres à..... Ce que vous pouvez me confier doit être un secret pour les Profanes. Si l'accusation étoit vraie, il auroit fallu l'ensevelir dans le silence: mais je vous la garantis absolument fausse dans toutes ses parties. Il s'est fixé dans une agréable retraite près de Fontainebleau; & il ne s'occupe qu'à *vacare litteris*. Avouez-le, n'avez-vous pas été un peu fâché de ce qu'il a été si long-tems sans vous écrire? Pour moi, j'en aurois sujet; car à peine reçois-je de ses nouvelles deux ou trois fois par an. Comment pourriez-vous le soupçonner d'indifférence à votre égard? Si vous donniez dans un pareil travers, ce seroit une marque que votre esprit baisse étrangement; car, croyez-moi, les Grands Génies s'estiment nécessairement; & je doute qu'aucun autre puisse véritablement estimer ou comprendre un mérite extraordinaire; il ne fait que le soupçonner, ou tout au plus

l'entrevoir. Un Génie possède la faculté intuitive: ainsi, imaginez tout ce qu'il vous plaira; vous ne pouvez compter aussi sûrement sur l'estime de qui que ce soit, que sur la sienne. Si j'ai lieu de croire que je ne suis méprisé, ni de lui, ni de vous, je m'en ferai un plus grand honneur, & la Postérité sera de mon avis, que si la Chambre des Seigneurs en corps composoit des Vers à ma louange, que si la Chambre des Communes m'ordonnoit de faire imprimer mes Ouvrages, que si les Universités me faisoient des remerciemens publics, & que si le Roi, la Reine, & le Prince Royal me couronnoient de laurier. Pauvre ignorant! vous ne savez pas quelle figure votre nom & le sien feront dans la suite des tems! J'aurai bien soin de conserver tout ce qui pourra servir de preuve que j'ai été du nombre de vos intimes Amis; *longo, sed proximus, intervallo.* Je ne me plaindrai pas du Sort: il a assez fait pour moi, en me donnant deux Amis tels que vous, & en me les conservant. Vous devez de même être satisfait de votre condition, aussi bien que Mylord Bolingbroke; vos Ouvrages subsistent; & tant qu'ils subsisteront, vous paroîtrez tous deux les plus Grands-Hommes de votre Siècle, en dépit des Princes & des Ministres; & les plus

ſages, malgré toutes les petites fautes qu'il pourra vous arriver de commettre.

Adieu : puiſſiez-vous jouir de jour en jour d'une meilleure ſanté ! Je me porte aſſez bien à préſent ; & je ſerois fort content d'être toujours de même, pourvu que mon eſprit fût exempt d'inquiétude, & mon cœur de chagrin.

Je ſuis, &c.



LETTRE

# LETTRE LXXXIII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Décembre 30, 1736.*

Il me femble que vous me devez une Lettre : mais que vous me la deviez, ou non, je vous protefte qu'il ne m'a pas été poffible de vous écrire. La vieilleffe, & mes éternels vertiges, me mettent abfolument hors d'état de rien faire. Je ne puis ni lire, ni écrire, ni me rappeller le fouvenir de quoi que ce foit, ni rien fournir à la converfation. La feule chofe dont je fois capable, eft de me promener & d'aller à cheval. Je m'acquitte affez bien de la première de ces fonctions ; mais il n'en eft pas tout-à-fait ainfi de l'autre, parce que le tems n'eft guère propre pour cela dans cette faifon : d'ailleurs, comme je n'ai pas une once de chair fur tout mon corps, il ne m'eft pas poffible de faire quelques milles à cheval fans me bleffer.

Vous me donnez de l'humeur en refufant de me fuppofer auffi malade que je le fuis, & de m'écrire par pure charité, puifque je fuis hors d'état de vous répondre. Ceux qui font autour de

moi, me donnent trop d'autres ſujets de mécontentement, pour que je puiſſe ſupporter la mortification de ne point recevoir de nouvelles du peu d'Amis éloignés qui me reſtent. Je dis Amis; mais hélas! ils m'ont preſque tous été enlevés par la mort ou par la fortune, excepté vous. J'éprouve chaque mois, & quelquefois plus ſouvent, la vérité de ce que dit Horace, *ſingula de nobis anni prædantur :* ſuivant ce calcul, il ne me reſtera plus rien au bout de deux années.

Ce qui me conſole, c'eſt que vous avez commencé à devenir célèbre de ſi bonne heure, que les Hommes les plus diſtingués en différens genres ſe ſont liés d'amitié avec nous deux preſque en même tems. Je parle de Wycherley, de Rowe, de Prior, de Congreve, d'Addiſſon, de Parnell, &c, ſans oublier Mylords Oxford, Bolingbroke, Harcourt & Peterborowgh. Je comptai l'autre jour vingt-ſept grands Miniſtres, ou Perſonnages diſtingués par leurs connoiſſances, que j'ai tous connus, & qui ſont tous morts depuis vingt ans. Puiſſent mes Amis être heureux dans cette vie, & dans une vie à venir! mais je ne m'inquiéte guére de ce qui arrivera de la Poſtérité, quand je conſidère de quels Pères elle doit naître. Mylord Orrery vous écrira demain ; & vous recevrez

cette Lettre ſous ſon couvert. Il a trois mille livres ſterling de rente autour de Cork; & il n'en a pas tiré un ſou depuis trois ans. Telle eſt notre condition dans cet heureux ſiécle.

Il y a un mois que j'ai écrit à votre Voiſin; je crains que ma Lettre, que j'ai ſignée, ne lui ſoit point parvenue; tâchez de le ſavoir. Peut-être eſt-il encore errant; car on dit qu'on l'a vu à Newmarket, & que Boerhaave l'a guéri. Quoique le nombre de mes Amis ſoit fort diminué en Angleterre, il me reſte encore Mylord Bathurſt, Mylord Masham, & M. Lewis, auxquels je vous prie de faire mes complimens, quand vous les verrez, mais ſur-tout à Madame P** B***; & marquez-moi ſi elle eſt toujours auſſi jeune & auſſi aimable, que quand j'ai eu l'honneur de la voir la dernière fois. Avez-vous fait une recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus? & ces nouveaux valent-ils les autres? N'en feroit-il pas des Amis comme des Tems? & le mot *Laudator temporis acti*, ne conviendroit-il pas également à ces deux ſujets?

Je vis actuellement dans la plus profonde retraite; c'eſt l'élément de ceux qui ne ſont plus bons à rien; car cette Ville & ce Royaume ſont

Dd 2

autant hors du Monde, que la partie Septentrionale de la Principauté de Galles.

La tête me tourne tellement que j'aurai bien de la peine à remplir ma page, comme à mon ordinaire ; & cependant je ne veux point y laiſſer plus de blanc que vous. Quelques-unes de vos Lettres m'avoient fait eſpérer que vous donneriez au Public un plus grand nombre d'Épîtres Morales ; & ceux qui s'intéreſſent à ma réputation, ſe plaignent de n'avoir vu juſqu'ici mon nom à la tête d'aucune. Les ſujets de ces Épîtres ſont plus utiles au Public, par votre manière de les traiter, que tous vos Ecrits ; & ſi un Siécle auſſi corrompu que le nôtre, n'en profite point, la Poſtérité pourra en recueillir le fruit.

Je ſuis, &c.



## LETTRE LXXXIV,

### DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Janvier 30, 1737.*

VOTRE Lettre, d'ailleurs ſi obligeante, m'a jetté dans la plus profonde mélancolie; rien au monde ne me touche tant que les plaintes d'un Ami. On m'a dit que vous vous portiez fort bien, & que vous étiez d'une gaieté extraordinaire; mais ceux qui parlent de la ſorte, ne ſentent point vos maux, & jugent ſur les apparences. Vous avez bien raiſon de leur en faire une eſpèce de myſtère; car on n'en eſt ni plus aimé, ni plus eſtimé du gros des Hommes, pour avoir quelque affliction ou quelque infirmité. Mais nous pouvons, & nous devons même nous plaindre à un intime Ami, des maux que ſon cœur lui fera partager avec nous; ſi nous le connoiſſons depuis long-tems, il faut qu'il ſoit avancé en âge; & s'il a obſervé le monde, il ſait combien il donne de ſujets de plainte. Si vous ſurpaſſez autant en ſanté ceux de votre âge, que vous les ſurpaſſez

en eſprit & en gaieté, vous courez riſque de ne pas exciter ma compaſſion; mais ſi ceux de votre âge ſe portent mieux que vous, je ne vous en aimerai pas moins. Dix-mille Perſonnes béniront la Providence de chaque année de plus qu'elle vous accordera; & ce qui le prouve, c'eſt que vous avez déjà goûté ce triomphe. Soyez ſûr qu'il faut des qualités ſupérieures à celle de la Nobleſſe ou du Rang, pour mériter de pareilles démonſtrations d'eſtime & de zèle de la part du Public. J'ai vu célébrer le jour de naiſſance d'ún des premiers Perſonnages du Royaume par une Ode pitoyable, & par un Feu de joie payé d'avance. De quelque avantage que le tems puiſſe vous priver, il ne vous ôtera jamais l'eſtime générale que vous avez méritée par vos talens & par vos vertus.

Il eſt triſte, comme vous le remarquez très-bien, de voir, à meſure qu'on vit plus long-tems, le catalogue de ceux que nous avons aimés & perdus, croître d'année en année. Vous ſerez convaincu que cette réflexion doit m'avoir frappé, ſi vous faites attention aux deux Vers que j'ai mis à la tête du Recueil de mes Lettres; ils ſont tirés de Catulle:

*Quo desiderio veteres revocamus amores,*
*Atque olim amissas flemus amicitias.*

Je garderai cette Lettre jusqu'à ce que je puisse vous la faire parvenir sûrement: ce n'est pas que j'aie lieu de craindre qu'elle ne choque les Gens en place; mais j'appréhende que celles que vous avez gardées, ne paroissent d'une manière qui ne me plaise pas, si vous venez à mourir avant qu'elles soient anéanties; & j'ai d'autant plus raison, que depuis quelques semaines Curl a reçu d'Irlande deux Lettres qui vous ont été écrites en 1723, l'une par Mylord Bolingbroke, & l'autre par votre meilleur Ami. Il les a d'abord publiées, & à ce qu'il me semble, fidélement, à l'exception d'un trait qui concerne Dawley, & qui doit avoir été inséré depuis; car Mylord ne possédoit pas encore cette terre en ce tems-là. Curl n'a point eu votre réponse à ma Lettre, parce que je l'ai gardée avec soin: tout ce qu'on prête, les Ecrits comme l'argent, est toujours perdu.

Le Public pourra tirer avantage de la vie retirée que mène Mylord Bolyngbroke. Ses Lettres sont celles d'un Philosophe à grands prin-

cipes, qui rend graces à la Fortune de la tranquilité qu'elle lui a procurée par ſes rigueurs : auſſi n'a-t-il garde de ſe plaindre d'une tempête qui a hâté ſon arrivée au port.

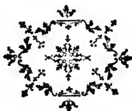
Vous me demandez ſi j'ai fait quelque recrue de nouveaux Amis, pour remplacer ceux qui ne ſont plus. Je regarde la choſe comme impoſſible; car non-ſeulement nos Amis nous ont été enlevés par les années; mais nous avons éprouvé nous-mêmes de ſi grands changemens, que quand ils nous ſeroient rendus, il faudroit encore un ſecond miracle pour que nous nous retrouvaſſions en état de goûter les douceurs de leur commerce. Comme une Rivière emporte, dans le cours continuel de ſes eaux, les fleurs & les plantes qui embelliſſent ſes bords, & ne laiſſe à la place que du limon & des roſeaux, ainſi le cours des années, en nous ôtant beaucoup d'excellentes choſes, leur en ſubſtitue un petit nombre de médiocres, qui ne peuvent flatter nos deſirs ou notre eſpoir. C'eſt ainſi que, ſans le vouloir, j'ai fait par hazard connoiſſance avec quelques jeunes Gens, qui préfèrent le paſſé au préſent, & qui, en conſéquence, promettent pour l'avenir. Si je les aime, c'eſt qu'ils honorent quelques-uns de ceux que les Gens de bien regrettent, ou ſont ſur le point de regretter,

Deux ou trois d'entr'eux se sont distingués dans le Parlement, & d'une manière qui leur fait beaucoup d'honneur, puisque c'étoit pour la Liberté & contre la Corruption. Je tiens à deux autres par la conformité de nos goûts pour les mêmes Études & les mêmes Auteurs : je vous avouerai pourtant que la Morale l'emporte chez moi sur la Poésie ; les Amis, que la Morale me recommande, sont bien plus chers à mes yeux, que ceux qui n'ont d'autre mérite que celui de la Poésie.

Tout bien examiné, mon cœur n'est plus susceptible de nouvelles impressions : celles que je reçois aujourd'hui seront effacées demain ; & l'image des Amis que j'ai perdus, il y a vingt ans, s'offre plus distinctement à mon esprit, que celle des Personnes que je vois tous les jours. Vous êtes du nombre des premiers à tous égards : heureux si je pouvois seulement avoir l'avantage de vous voir. Il est cruel qu'étant Habitans d'un même Monde, nous soyions néanmoins toujours séparés l'un de l'autre. Adieu ; j'aurois bien de la peine à exprimer ce que je sens : il faut faire diversion.

Mylord Masham vient de marier son Fils. M. Léwis a, depuis peu, enterré sa Femme. Mylord

Oxford a été touché de votre Lettre jufqu'à ver-fer des larmes. Madame B*** foupire davantage pour vous que pour la perte de fa jeuneffe. Elle dit qu'elle fera encore agréable durant plufieurs années, & que c'eft dans vos Écrits qu'elle en a trouvé la recette. Adieu.



# LETTRE LXXXV,

## DE POPE AU DOCTEUR SWIFT.

*Mars 23, 1737.*

QUAND vous ne devriez jamais m'écrire, la demande que vous me faites, dans votre dernière Lettre, de vous écrire souvent, ne laisseroit pas de vous être accordée. Rien ne m'est plus facile; chaque jour mon cœur s'entretient de vous & avec vous; & je n'ai d'autre peine que celle d'exprimer ce que je pense. Plus j'approche de ce période de la vie, qui n'est que travail & amertume, plus je m'appuye sur le petit nombre de soutiens qui me restent encore. Je voudrois que nous pussions passer nos dernières années ensemble. Cette vertueuse Mère, qui a été le grand objet de mes soins, n'en exige plus de ma part. Je ne suis à présent que trop mon propre maître; ma maison est trop vaste; mes jardins fournissent trop de provisions pour mon ménage. Mes Domestiques ont plus de sentiment qu'il n'appartient à des Gens de leur condition; ils se sont mariés entr'eux, & ils me donnent, en quelque sorte, des Amis subalternes : ils serviroient avec zèle tous ceux que je

verrois ici avec plaiſir. Je penſe que vous êtes à-peu-près dans le même cas ; & l'idée de votre vieille Ménagère me rappelle quelquefois celle d'une bonne Nourrice, qui auroit ſoin de moi comme de ſon Enfant; mais je tremble en ſongeant à la mer qui nous ſépare. Comme vous avez plus de courage & d'ailleurs plus de force que moi, à ce que j'eſpère, ne pourrois-je pas avoir encore une fois le plaiſir de vous voir en Angleterre? Je ne vous ai propoſé le voyage de France, que parce que je pourrois m'y rendre facilement & en peu de tems par mer; car les Médecins m'ont déclaré que ma poitrine eſt ſi foible, que, pour peu que je fuſſe malade ſur mer, ma vie ſeroit en danger.

Quoique quelques-uns de vos Amis ſoient morts depuis votre abſence, il en reſte encore qui vous chériront juſqu'au tombeau : je me flatte qu'ils auront aſſez de pouvoir pour vous attirer dans le ſein de votre Patrie. Vous trouverez en eux de zélés & généreux Défenſeurs de la Liberté publique. Vous leur avez ſervi de modèle; & ils ont puiſé dans vos Ouvrages, pour ceux de leur eſpèce, toute l'affection qui eſt compatible avec des ſentimens de mépris, pour ces ames viles qui deshonorent la Nature humaine.

Si ma vue étoit un peu meilleure, je ne ferois jamais las de vous écrire; au reste, la grande cause, & elle est bien forte, qui fait que vous recevez si rarement de mes Lettres, c'est la crainte, la crainte d'un mal très-considérable, & qui m'est connu par expérience. Mes Lettres étant conservées, par un effet de la prévention de mes Amis, peuvent tomber entre les mains de mes Ennemis, qui les publieront imparfaites comme elles sont, ou les altéreront malignement.

Plût-à-dieu que vous voulussiez passer la mer avec Mylord Orrery, qui auroit sûrement soin de vous dans le voyage, & amener votre vieille Ménagère, avec deux ou trois de vos Domestiques! J'ai place pour tous, un cœur pour tous, & quoique vous en disiez, assez de bien pour tous. Nous pourrions alors passer doucement le reste de nos jours, & prouver à la Postérité, que deux Hommes-de-Lettres peuvent être réellement Amis, en dépit de tous les Fous du monde. Adieu.



## LETTRE LXXXVI,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Mai 31, 1737.*

IL eſt vrai que je vous dois quelques Lettres; mais il ne m'a pas été poſſible de m'acquitter de cette dette. Quand vous ſerez à mon âge, vous ſentirez toute la force de mon apologie. C'eſt ma ſurdité, & point du tout mon âge (car je ſuis encore en état de faire juſqu'à douze milles par jour à cheval) qui m'a empêché de me rendre à Bath & à Twickenham. Cette incommodité eſt néceſſairement à charge; & tout Homme qui eſt dans le cas, fait une bien triſte figure en compagnie.

C'eſt moi qui vous ai dit le premier *Orna me;* & à préſent, par un tour de paſſe-paſſe, c'eſt vous qui me taxez d'être votre Débiteur. Dans un certain ſens, vous n'avez pas tort; car vous donnez des guinées, & je ne rends que des liards: mais, malgré cela, je ſuis en droit de me plaindre de n'avoir pas trouvé place à la tête d'une ſeule de vos Épîtres. Comment avez-vous fait pour exceller par-deſſus tout le reſte du Genre-humain, en

traitant des sujets de Morale d'une manière si noble & si poétique ? Cela m'a souvent étonné ; & ma surprise auroit été bien plus grande encore, si je n'avois su combien les talens que la Nature vous a donnés, ont été perfectionnés par une excellente éducation.

J'ai rassemblé une partie des Lettres que vous m'avez écrites, & mis le reste en différens paquets, avec une étiquette qui marque qu'elles sont de vous : en parcourant leurs dates, je trouve un vuide de six années, & cependant je les ai conservées avec tout le soin possible ; mais j'ai été obligé, en trois ou quatre occasions, d'envoyer tous mes Papiers bien scellés à quelques fidèles Amis. Ce que j'ai actuellement de vos Lettres, ne va guère à plus de soixante. Il n'y a absolument rien à retrancher ; on n'y remarque pas le moindre esprit de Parti : votre Religion & votre conduite passée, vous justifient suffisamment de tout reproche à cet égard. Pour moi, je ne suis pas si modéré, & je ne cesse de déclamer contre la Corruption, qui infecte les deux Royaumes, & sur-tout celui-ci.

J'ai lu votre Épître d'Horace à Auguste dans l'Édition d'Angleterre, qu'on a contrefaite aussitôt en petit *in*-8°. Les prétendus Connoisseurs pré-

tendent y trouver de l'adulation; d'autres, auſſi habiles, y apperçoivent de l'ironie; mais vos Admirateurs, je veux dire tous les Gens de goût, penſent que les témoignages authentiques d'amitié que vous me donnez dans cette Pièce, ne permettent pas de croire que vous ſoyiez un Flatteur. Par bonheur pour moi, vous êtes engagé trop avant; &, en dépit de vous, tous les ſiècles à venir me célébreront, & ſauront que vous m'avez aimé & eſtimé, quoique j'aie été l'objet de la haine des Miniſtres d'Etat, & de leurs Valets.

De grace, quel eſt ce M. Glover qui a fait le Poëme Épique, intitulé *Léonidas*, qu'on a réimprimé ici, & dont on dit beaucoup de bien? Depuis quelque tems, il nous vient de fort bons Poëmes de Londres. Je viens d'en lire un ſur la Converſation, & encore deux ou trois autres. Mais la foule ne vous incommode pas; comme un Prédicateur, vous êtes élevé au-deſſus de tout le reſte, & vous attirez plus de regards que toute l'Aſſemblée.

Je ne ſaurois écrire davantage, & c'eſt ici ma troiſième tentative, qui cependant ne ſuffit pas pour m'aider à remplir la page. Je ſuis, mon très-cher Ami, tout à vous, auſſi long-tems que je pourrai écrire, ou parler, ou penſer. J. Swift.

LETTRE

## LETTRE LXXXVII,

### DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Juillet 23, 1737.*

JE vous ai écrit, il y a quelques ſemaines, une Lettre, que Mylord Orrery s'eſt chargé de vous faire parvenir, & je n'ai point encore reçu de réponſe. Ce Seigneur compte partir pour l'Angleterre dans dix jours; & il prendra avec lui toutes les Lettres que j'ai de vous, & dont le nombre ne va pas à plus de vingt-cinq. Je trouve qu'il y a un grand vuide de pluſieurs années; mais les dates ſont antérieures à mes deux derniers voyages en Angleterre; ce qui me fait croire que, dans un de ces voyages, je dois avoir emporté avec moi une autre pacotille. Au reſte, je ne puis plus me fier à ma mémoire; & ma ſurdité, auſſi bien que mes vertiges, augmentent de jour en jour. J'ai preſque vieilli depuis peu d'une douzaine d'années.

Nous avons votre Volume de Lettres, qui ſera, dit-on, réimprimé ici. Quelques-uns de

ceux qui ont pour vous la plus haute estime, & un petit nombre d'autres qui vous connoissent personnellement, sont fâchés que vous n'ayiez fait aucune distinction entre la Noblesse Angloise de ce Royaume, & les anciens Sauvages Irlandois. Pourriez-vous ignorer que plusieurs de nos Colonies Angloises sont plus civilisées que divers Comtés en Angleterre; qu'on y parle Anglois bien plus purement, & qu'on y reçoit une bien meilleure éducation? Le Docteur Delany, qui est, à ce que je crois, d'une Famille Irlandoise, vint me rendre visite il y a trois jours, pour se plaindre de ces passages de vos Lettres : il prétend qu'une pareille différence entre les deux Climats ne subsiste point, & que la partie septentrionale de la Principauté de Galles, Northumberland, Yorkshire, & d'autres Comtés situés vers le Nord, sont moins propres aux Sciences qu'aucune partie de l'Irlande. En un mot, je crains que vos Amis & vos Admirateurs ne vous forcent à chanter la palinodie.

Quant à la partie principale de vos Lettres, je pense qu'on pourroit en tirer le meilleur Systême qui ait jamais été composé, sinon pour la conduite de la Vie humaine en général, du moins pour faire rougir les Hommes de leurs folies & de

leurs vices. Une chofe qui fait bien de l'honneur à ce Royaume, & au goût de fes Habitans, c'eft que vous êtes au moins auffi célèbre ici que dans votre Patrie. Si vous voulez leur reprocher l'efclavage volontaire, la corruption, l'athéifme, & autres bagatelles pareilles, faites-le librement; mais frondez de même l'Angleterre, en ajoutant, pour fon compte particulier, tous les autres vices du Monde. Je fouhaiterois que vous empêchaffiez que de miférables Barbouilleurs ne nous inondent de leurs miférables productions en profe & en vers.

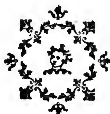
J'attends de jour en jour la fin de ma vie, & je n'ai plus ni courage, ni vigueur; quelquefois j'entends un peu mieux qu'à l'ordinaire; mais ma tête eft toujours dans un trifte état. Tant que je pourrai foutenir un commerce de Lettres avec vous, je le ferai sûrement : ainfi ce jour étant un jour heureux où je puis me fervir d'une plume, je la tiendrai auffi long-tems qu'il me fera poffible.

Faites-moi l'amitié de voir fouvent Mylord Orrery; il n'y a point d'Homme, après vous, que j'aime autant; & dites-lui cela, s'il vient vous voir. Je conclus, car la nuit approche, & ma tête eft plus mal que jamais. Dieu veuille vous con-

ſerver long-tems, comme un modèle de piété & de vertu !

Adieu, mon cher & conſtant Ami ! Perſonne au monde ne vous eſtime, ne vous honore, & ne vous aime plus que moi.

Je ſuis, &c.



# LETTRE LXXXVIII,

## DU DOCTEUR SWIFT A POPE.

*Dublin, Août 8, 1738.*

MON CHER AMI,

J'AI reçu votre Lettre, en date du 25 de Juillet. Ayez la bonté, je vous prie, de me considérer comme un Homme usé par l'âge, & accablé de toutes sortes de chagrins. J'ai entiérement perdu la mémoire; & depuis un an, je suis tellement sourd, que toute conversation m'est à charge. Je ne dis point ceci pour exciter davantage votre compassion; elle n'est déjà que trop grande; mais excusez mon peu d'exactitude à répondre aux Lettres que vous & mes autres Amis avez la bonté de m'écrire. Mon nom est en mauvaise odeur aux Bureaux des Postes des deux Royaumes; ce qui fait souvent que les Lettres qu'on m'adresse ne me sont pas rendues, ou ne me parviennent qu'après avoir été ouvertes, lues, & mal-adroitement recachetées. Je pense fréquemment à Madame Bolingbroke, & je l'honore plus que je ne puis

dire : ayez ſoin de l'aſſurer de mes très-humbles reſpects. Je ſuis auſſi fier que reconnoiſſant du petit mot qu'un Génie ſupérieur & univerſel a ajouté vers la fin de votre Lettre : je conclus, par ce qu'il m'écrit, qu'il vous quittera bientôt pour gagner ſa Forêt. Il fut d'abord mon Mécène du tems de la Reine, & il s'abaiſſa enſuite juſqu'à prendre la qualité de mon Ami.

C'eſt une grande faveur du Ciel que votre ſanté devienne meilleure, à meſure que vous avancez en âge. Il y a déjà bien des années que j'ai renoncé à la Poéſie ; & je vous proteſte que, dans le tems que j'aurois naturellement pu le mieux reuſſir à faire des Vers, je n'ai rien produit en ce genre que de très-médiocre : ainſi je n'accepte point vos complimens ſur ce ſujet. Votre ſecond Dialogue, que vous m'avez envoyé dernièrement, me paroît égaler tout ce que vous avez jamais fait de meilleur ; & je ſentirois certainement mieux toutes les beautés de cette Pièce, ſi je ne me trouvois pas relégué au-bout du Monde ; car, par-là, j'ignore les faits & les Perſonnes.

Je puis vous certifier poſitivement, que toutes les Lettres que vous m'avez écrites, depuis vingt ans & plus, ſont liées en paquets cachetés ; je les ai remiſes à Madame W***, qui eſt une

digne Femme, ma bonne Cousine, & la seule de mes Parentes dont je puisse souffrir les visites. Elle s'est chargée de vous faire sûrement parvenir toutes ces Lettres après ma mort.

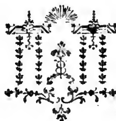
Mylord Orrery est parti avec son Épouse pour les Terres qu'il a dans le Nord : cette Dame a autant de sens qu'aucune autre Personne de son sexe que je connoisse. Permettez-moi d'écrire ici ma réponse au mot que Mylord Bolingbroke a inséré dans votre Lettre.

MYLORD,

Je suis infiniment obligé à Votre Grandeur de la bonté qu'elle a eue de m'assurer de son souvenir par un mot de sa propre main ; & ce n'est pas, Mylord, la seule obligation que je vous ai. Vous ne m'avez jamais trompé, même dans le tems que vous étiez Ministre d'État ; & cependant je vous aime davantage pour la complaisance que vous avez de m'écrire, lorsque vous avez l'honneur d'être exilé. Je ne puis guère me flatter de vivre jusqu'au tems où vous publierez votre Histoire ; & je suis assez vain pour souhaiter que mon nom se trouve parmi ceux du petit nombre de Subalternes, *quorum pars parva fui ;* sinon je

trouverai bien quelque autre moyen de faire ſavoir à la Poſtérité, que vous avez daigné être mon Protecteur. Quoi qu'il en ſoit, je veux vivre & mourir dans les ſentimens de la plus haute vénération & de la plus parfaite reconnoiſſance pour Votre Grandeur.

Je ſuis, &c.





# CORRESPONDANCE DE POPE ET DE DIVERS AMIS,

DEPUIS L'AN 1736, JUSQU'A 1744.

## LETTRE PREMIÈRE, DE POPE A M. ALLEN.

*Twickenham, Avril 30, 1736.*

J'AI vu hier M. M.***, qui a d'abord permis à M. V.*** de copier les Pièces que vous souhaitez. J'ai cherché les meilleurs originaux de ces deux ſujets que vous aimez tant : Joſeph ſe faiſant connoître à ſes Frères, & Scipion rendant la belle Captive à ſes Parens. Ce dernier trait d'Hiſtoire forme le ſujet d'un des plus beaux Tableaux

de Ricci, qui appartient à Mylord Burlington; & l'on m'a promis la Reconnoiſſance de Joſeph. Ce morceau ſera fourni par un des principaux Peintres Italiens. Le Scipion eſt exactement de la grandeur qu'il faut pour un Bas-relief; ce qui formeroit, à mon avis, un très-bel ornement pour votre ſalle.

C'eſt par le choix de pareilles décorations, qu'un Homme fait paroître, non-ſeulement ſon goût, mais auſſi ſa vertu: & il eſt naturel de ſuppoſer que tout exemple qui nous frappe peut produire ſur d'autres le même effet; de ſorte qu'un évènement choiſi, repréſenté dans l'Appartement d'un Homme riche, eſt ſouvent plus inſtructif que toute la converſation du Maître de la maiſon. En ce ſens, les pierres mêmes peuvent parler, quand les Hommes ne le peuvent ou ne le veulent pas. Comme vous avez un tableau d'Égliſe, je ne doute pas que vous ne penſiez avec moi que les premiers Réformateurs ont pouſſé trop loin leur zèle, en proſcrivant les Images, c'eſt-à-dire, les exemples; ils ont été d'ailleurs trop indulgens, en ſouffrant que les Épitaphes, c'eſt-à-dire, des flatteries & des menſonges, deshonoraſſent des lieux conſacrés à la Vérité.

Je n'ai juſqu'ici rien appris touchant la Souf-

cription (1). Vers la mi-Mai, je compte aller paſſer quinze jours chez Mylady Peterborowgh à Southampton. A mon retour je m'informerai de ce qui a été fait; & je crois réellement que ce que je vous ai dit ſe trouvera vrai, & que je ſerai diſpenſé d'une tâche, dont je ne ſuis nullement curieux (2). Me voici au bas de la page; ainſi je me hâte de vous ſouhaiter toute ſorte de bonheur, & je ſuis, &c.

(1) Pour l'Édition du premier volume de ſes Lettres, entrepriſe à la ſollicitation de M. Allen.

(2) De faire imprimer ſes Lettres par ſouſcription.



## LETTRE II,

### DU POPE A M. ALLEN,

*Southampton, Juin 5, 1736.*

IL n'eſt pas néceſſaire que je vous remercie d'une Lettre qui me marque tant de zèle ; il ſeroit difficile d'exprimer ce que je reſſens : mais je vous dirai, en peu de mots, que vous eſtimez ces choſes bien plus qu'elles ne valent, quant à l'utilité dont elles peuvent être au Public (1) ; & que relativement à la gloire qu'elles pourroient m'acquérir, j'ai déjà lieu d'être ſatisfait ; car je vous aſſure qu'un des plus grands avantages que j'aurois pu ſouhaiter, je l'ai obtenu par leur moyen, puiſqu'elles m'ont procuré la bienveillance d'un auſſi digne Ami (2). Je crains, qu'étant plutôt obligé de diminuer que d'augmenter le nombre de ces Lettres, à moins que je ne veuille publier mes propres louanges, la plupart

(1) Ses Lettres.

(2) L'amitié de M. Allen pour l'Auteur, fut l'effet de la lecture de ſes Lettres, qui donnèrent au premier la plus haute idée de la bienveillance générale & de la bonte du cœur de l'autre.

des Soufcrivans ne s'imaginent qu'on leur fait tort en ne leur communiquant point ce qui doit être fupprimé par difcrétion. S'ils ne fe confidèrent fimplement que comme Acheteurs d'un Livre ; ils diront qu'on leur donne un Recueil imparfait. Cependant ma réputation, comme Auteur, exige que j'élague mille traits particuliers ; & fi je voulois remplacer ce qu'il faudroit retrancher, par de beaux fentimens deftinés à l'impreffion, je tomberois dans un nouvel inconvébien plus confidérable que l'autre.

Je voudrois effacer quelques tirades inutiles, qui, fuppofé qu'elles ne paffent point à la Poftérité, me feront au moins attribuées par mes Contemporains, quoique je puiffe déclarer en confcience, que la plupart de ces fentimens n'étoient pas les miens, & qu'aujourd'hui je les defapprouve tous fans exception.

Au refte, je ne vous flatte pas, quand je vous dis que je ferois charmé que vous me donnaffiez votre opinion: mais je ne faurois prendre fur moi-même de vous charger de cet embarras, & bien moins encore de briguer un peu de réputation à vos dépens (1).

(1) M. Allen avoit offert de faire imprimer les Lettres à fes propres frais.

Du reste, entendons-nous. Si j'avois la même prévention que vous pour ces Lettres, je ne me ferois aucun scrupule d'accepter votre secours; parce que je sais que la plus grande faveur qu'on puisse vous faire, est de vous fournir l'occasion de contribuer à quelque bien réel. Je vous donne ma parole, que si jamais je trouve un objet digne de votre générosité, je tirerai sur vous sans cérémonie une Lettre-de-change de la somme qu'il faudra. Revenons à notre affaire. Pour vous convaincre de l'ascendant que votre opinion & vos desirs ont sur moi, je ferai ce que je n'ai point fait encore : je dirai à mes Amis que j'aime autant publier ce Recueil que de l'abandonner; & plutôt que de souffrir que vous vous taxiez vous-même, je ferai mettre l'Hyver prochain dans les Gazettes le Projet de Souscription, &c.

J'entre dans ce détail, pour vous montrer combien je suis disposé à suivre votre avis, & même à accepter votre secours jusqu'à certain point. Mais je pense que vous devez réserver une preuve si forte de votre bienveillance pour quelque meilleure occasion.

Depuis ma dernière Lettre, j'ai trouvé un autre beau Tableau, dont le sujet est Scipion & sa Captive; il est de Pietro Cortona; & le Chevalier Methuen en a une Esquisse : je crois que ce

morceau eſt préférable , pour l'expreſſion , à celui de Ricci, qui n'eſt pas comparable à Pietro dans cette partie. J'ai auſſi déterré par haſard une belle eſtampe de la Reconnoiſſance de Joſeph ; le deſſein eſt de le Sueur, à ce que je crois, & vous en ſerez content.

Je ſuis, &c.



## LETTRE III,

### DE POPE A M. ALLEN.

*Novembre 6, 1736.*

JE ne vous écris pas trop fouvent pour plufieurs raifons ; la principale, que je crois bonne, eft, qu'il faut laiffer aux Amis le tems de fonger l'un à l'autre de leur propre mouvement ; c'eft un exercice pour leur cœur & pour leur mémoire : d'ailleurs, ces affurances éternelles d'attachement ne femblent-elles pas fuppofer qu'il y a lieu de foupçonner quelque refroidiffement ? & puis, n'eft-ce pas donner dans le défaut des paroles inutiles, que de remplir des pages entières de phrafes, qui, toutes enfemble, ne fignifient autre chofe, finon : Je fuis tout à vous?

Je m'occupe à préfent à planter pour moi-même, après avoir eu le plaifir de planter pour un autre; & je rends graces au Ciel, lorfqu'il pleut ou qu'il fait du brouillard : ma tête en fouffre un peu à la vérité; mais mes Arbres en vont mieux. Ils me furvivront fûrement, à moins qu'ils ne meurent en paffant d'un endroit à l'autre; car mon

mon Jardin me reſſemble, & paroît avoir beſoin de correction. J'aime à penſer que les arbriſſeaux que je mets en terre fourniront quelque jour de l'ombre & des fruits à d'autres, quand je n'en aurai plus beſoin; & je ne ſuis pas fâché que ces autres ne ſoient pas une partie de moi-même. Il ſuffit que nous ſoyions tous des Créatures de la même eſpèce, & faites par la même main. Je ſouhaiterois de vous voir occupé comme moi, & de diriger vos travaux comme je fais les miens propres: je vous aſſure, ſans vanité, qu'ils n'en vaudroient que mieux.

A propos de travaux, les trois quarts de mes Œuvres en proſe ſont déjà imprimés; le tout formera un volume de plus de cinquante feuilles *in-quarto*. Comme il eſt arrivé ce que j'avois prévu, je veux dire, que la Souſcription va lentement, je ferai mon poſſible pour déranger vos meſures; & je publierai au mois de Janvier dans un Avertiſſement, que l'Ouvrage ſe diſtribuera à la Chandeleur, afin d'obliger tous ceux qui veulent ſouſcrire, à s'y prendre d'abord. J'ai déjà fait imprimer des Reçus, qui ne laiſſeront plus aucun lieu aux délais, ſous prétexte de doute, le tems étant déterminé. Je vous en envoie quelques-uns, qui vous prouveront que j'agis ſérieu-

ſemeht, & que je tâche de diminuer vos dépenſes, quoique je vous aye d'ailleurs l'obligation entière.

Je rends graces à Dieu de votre ſanté & de la mienne, qui eſt meilleure qu'à l'ordinaire.

Je ſuis, &c.



## LETTRE IV.

### DE POPE A M. ALLEN.

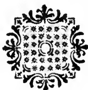
*Juin 8, 1737.*

LE chagrin qu'une fausse nouvelle vous a donné me touche sensiblement. Je me trouve si bien à présent, que je ne puis différer de vous en instruire. C'est m'acquitter, en partie, de la reconnoissance que je vous dois pour avoir souffert à mon occasion. Peut-être qu'un Ami mort, s'il connoît la douleur que nous inspire sa perte, fait qu'elle est aussi mal-fondée que la vôtre l'a été depuis peu; de sorte que ce que nous regardons comme un mal réel, lui paroît un mal imaginaire. Il n'en arrive, au reste, que que ce qu'il plaît à Dieu, malgré tous les jugemens que l'on peut former.

Je voudrois que le monde me permît de me livrer davantage à ceux que j'aime, & me déchargeât de la moitié des honneurs que des Personnes du premier rang m'accordent, & qui, pour l'ordinaire, coûtent bien autant qu'ils peuvent valoir. Si j'étois assez heureux pour

cela, vous me verriez à Widcombe, & non à Bath. Mais il n'y a que Dieu qui sache ce qui en sera. Aussi ne prétends-je exprimer que des vœux dictés par la plus sincère amitié.

Je suis, &c.



## LETTRE V.

### DE POPE A M. ALLEN.

*Novembre 24, 1737.*

L'ÉVÈNEMENT (1) de cette ſemaine a tellement abſorbé toutes les facultés de mon ame, que je n'ai pu m'acquitter de votre commiſſion auprès du Docteur P***. La mort des grands Perſonnages ſurprend autant tout le monde, que celle de chaque Particulier le ſurprend lui-même, quoiqu'on doive autant s'attendre & ſe préparer à l'une qu'à l'autre. Nous commençons à eſtimer & à louer nos Supérieurs, lorſqu'ils excitent notre pitié, parce qu'alors ils ne nous paroiſſent point élevés au-deſſus de nous. La Reine, de l'aveu de tous ceux qui l'environnoient, a marqué beaucoup de fermeté & de grandeur d'ame juſqu'au dernier moment de ſa vie, quoiqu'elle ſouffrît cruellement. Je ne ſais quel caractère les Hiſtoriens lui donneront : mais tous ſes Domeſtiques, & ceux qui ont eu l'honneur de

(1) La mort de la Reine.

l'approcher de plus près, lui rendent le meilleur de tous les témoignages, un ſincère tribut de larmes. Quant aux jugemens du Public, ils ont toujours quelque choſe de dur, ou au-moins de ſévère. Le ſeul vrai bonheur dont des Perſonnes de tout rang ſoient ſuſceptibles, conſiſte à être aimé & eſtimé des honnêtes-Gens, & à jouir habituellement de leur entretien. C'eſt un grand ſujet de ſatisfaction pour nous, quand nous apprenons que nos Amis ſont heureux. Vous me mandez que votre vie domeſtique devient plus douce de jour en jour. Puiſſiez-vous jouir longtems de cette félicité ! Adieu.



# LETTRE VI.

## DE POPE A M. ALLEN.

*Twickenham, Avril 28, 1738.*

JE ſuis très-ſenſible à vos indiſpoſitions & aux plaintes qu'elles vous arrachent : j'ai éprouvé toutes les amertumes d'une pareille ſituation. Mais heureuſement votre ame eſt toujours forte, quel que ſoit l'état de votre corps. J'oſe dire, & Dieu m'en eſt témoin, que mon corps eſt ce qu'il y a de moins bon en moi. La pauvre Femme pour laquelle vous m'avez donné une guinée, a reçu ce préſent avec des tranſports que j'aurois peine à vous repréſenter. Ses beſoins ſont plus preſſans que je ne vous les peignois immédiatement après lui avoir donné ma demi-guinée ; mais je me prépare encore une ſatisfaction, & je veux lui aſſigner annuellement quelque choſe. Cet engagement ne ſera pas de longue durée ſelon toute apparence ; car elle ne paroît avoir guère moins de quatre-vingts ans. Vous ne ſerez pas trop content que je vous enlève cette

nouvelle occaſion de faire un acte de généroſité ; mais il n'en ſera pas autrement.

Marquez-moi, je vous prie, ſi je puis inſérer votre nom dans un Poëme, ſans que cela ſemble amené de trop loin, pourvu que je diſe, ce que bien des Gens trouveroient mauvais, que vous n'êtes pas un homme de la première diſtinction. Répondez-moi avec franchiſe ſur cette queſtion, comme ſur toute autre que je pourrois vous faire.

Je n'ai rien à ajouter que des vœux pour votre ſanté ; vous ſaurez bien vous procurer tous les autres agrémens qui conviennent à un Être raiſonnable. Adieu.



## LETTRE VII,

### DE POPE A M. ALLEN.

*Janvier 20, 1739.*

J'AUROIS dû accufer plutôt la réception de votre Lettre; mais j'ai été fort incommodé de mon afthme; & quelques affaires qui me font furvenues, m'ont obligé de fortir; ce qui a encore empiré mon mal. Je fuis très-fâché d'apprendre que votre indifpofition & celle de Madame Allen durent encore. J'efpère que votre première Lettre me donnera de meilleures nouvelles. Le pauvre M. Béthel eft fort mal en Yorkshire. Je m'intéreffe tendrement à ce qui le regarde; je le connois depuis plus de vingt ans; & je l'aime pour fes excellentes qualités & fes vertus. Il a toute la charité poffible, fans aucune des foibleffes qui la deshonorent fi fouvent; je fuis perfuadé qu'il n'a jamais dit une chofe qu'il ne penfoit pas, & qu'il n'a jamais rien fait que la prudence l'eût empêché de dire. Je vois, avec peine, qu'il demeure en Yorkshire, dans une maifon de chaffe. S'il vit jufqu'au Printems, il reviendra,

dit-il, à Londres, d'où je tâcherai de l'emmener à Twickenham. Nous aurons une bonne voiture pour faire de tems en tems un tour à la Capitale ; ce qui ſera le meilleur exercice que nous puiſſions prendre ; car ſa foibleſſe ne lui permettroit pas d'aller à cheval.

Mylord Bolingbroke reſte encore un mois en Ville ; & j'eſpère que M. Warburton s'y rendra avant ſon départ. Ils ſeront bien-aiſes de ſe voir ; & pour moi, j'ai toujours pris plaiſir à raſſembler des Hommes de mérite. Cela eſt beau en ſoi-même ; & d'ailleurs, on en retire toujours quelque avantage. Je voudrois auſſi que Mylord Bolingbroke reſtât un peu à Londres, quand ce ne ſeroit que pour ſe trouver dans le chemin de certains Perſonnages, fiers & puiſſans, mais qui ne paroiſſent pas trop bien connoître cette vraie fierté, qui engage ceux qu'elle anime à favoriſer les Sciences & le mérite, & à ſe diſtinguer, par ce moyen, de leurs Prédéceſſeurs.

Je ſuis, &c.



## LETTRE VIII,

### DE POPE A M. ALLEN.

*Mars 6, 1739.*

JE vous remercie beaucoup de votre Lettre. Je ſuis perſuadé que nous nous reverrons avec les mêmes tranſports que nous avons éprouvés ci-devant. Je deſirerois que ce fût à Twickenham, & que vous y vinſſiez avec Madame Allen deux fois au lieu d'une. Mais, dans l'état où ſont les affaires, mon reſpect pour les ordres du Gouvernement, m'oblige à faire mon ſéjour ici, à dix milles de la Capitale : c'eſt donc en cet endroit que je vous verrai, ou nulle part. Que ce ſoit là une raiſon de plus pour vous attirer, & vous engager à reſter auſſi longtems qu'il vous ſera poſſible.

Je vous dirai à l'oreille tout ce que je puis faire. Je me gliſſerai le long de Surrey, où aucun Juge de Middleſex n'a rien à voir, juſqu'à Batterſea; & delà je paſſerai l'eau dans une voiture bien fermée pour dîner avec vous. Mais il y auroit de l'imprudence à paroître à Londres. Au-moins

jufqu'ici, tous ceux que la proclamation concerne, y ont obéi (1).

Je me hâte de vous écrire, afin que vous ayiez le tems de me marquer fi vous vous en tenez au jour que vous avez fixé, & j'aurai foin que tous les appartemens de ma maifon foient prêts pour vous recevoir. Je ferai peut-être, avant que vous veniez, ma petite excurfion vers Batterfea avec M. Warburton, que je me fuis engagé de faire connoître au feul Grand-Homme en Europe, qui en fache autant que lui; & de-là nous pourrons revenir ici le 16, ou le jour fuivant; & nous vous attendrons fans faute au jour que vous aurez indiqué.

J'efpère que quelque indifpofition ne me retiendra point ici, quand il fera queftion de partir. Ce qui me fait parler de la forte, c'eft que le moindre froid, ou le moindre exercice un peu violent me mettent d'abord fur les dents. Dieu veuille prolonger vos jours, & vous accorder une refpiration plus libre que la mienne ne l'eft à préfent, & ne le fera jamais, felon toute apparence!

Je fuis, &c.

(1) A l'occafion de l'invafion dont la France menaçoit en ce tems-là la Grande-Bretagne, fous prétexte d'appuyer les droits du Prétendant.

## LETTRE IX,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Avril 11, 1739.*

JE viens de recevoir encore deux de vos Lettres (1) par le canal de M. R***. C'eſt au milieu du plus grand tracas poſſible que je vous écris celle-ci ; mais je vous dois un remercîment particulier pour votre troiſième Lettre, qui eſt claire, courte & ſi déciſive, que j'oſe aſſurer qu'il n'eſt pas néceſſaire que quelqu'un réponde deſormais à M. de Crouzaz (2), qui, pour dire le vrai, ne mérite pas une auſſi excellente réponſe. Vous lui faites trop d'honneur, & vous me juſtifiez trop bien ; car mon ſyſtême paroît dans votre Ouvrage auſſi net que j'aurois dû le rendre, ſi la choſe avoit été en mon pouvoir. C'eſt le même ſyſtême, j'en conviens ; mais éclairé de quelques-uns de vos rayons, comme on dit que notre

(1) Commentaires ſur l'*Eſſai ſur l'Homme.*

(2) Profeſſeur à Lauſanne, qui publia des Remarques ſur la partie philoſophique de cet *Eſſai.*

corps naturel reste toujours le même quand il est glorifié. Quoi qu'il en soit, je l'aime plus que je ne faisois auparavant; & tout Lecteur sincère, & un peu intelligent, le goûtera. Je pensois ce que vous dites; mais je n'éclaircissois pas ma pensée aussi bien que vous. Vous m'entendez comme je m'entends moi-même; mais vous m'expliquez mieux que je ne puis m'expliquer; & je vous en remercie très-sincèrement. Je voudrois bien que vos Lettres fussent rassemblées dans un seul Volume, & je me propose, avec votre permission, de les faire traduire en François (1). Cependant je ne ferai rien, à cet égard, sans votre avis & votre consentement.

Je suis, &c.

(1) Elles ont toutes été traduites dans cette Langue, par un François, Homme de condition, & qui occupe actuellement un Poste distingué dans sa Patrie.



## LETTRE X.

### DE POPE A M. WARBURTON.

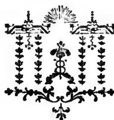
*Mai 26, 1739.*

JE vis depuis quelque tems dans une continuelle diſſipation ; & je ſuis tellement eſclave de tout le monde, que j'ai à peine le loiſir de m'acquitter de ce que je dois à mes meilleurs Amis. C'eſt à cette cauſe, Monſieur, que je vous ſupplie d'attribuer le ſilence que j'ai gardé avec vous, quoique je vous aye autant d'obligation qu'à qui que ce ſoit au monde.

Je ne vois rien à corriger dans vos Lettres ; il ſuffit ſeulement que vous les diſpoſiez dans un autre ordre, & que vous vous exprimiez ſur mon ſujet d'une manière qui ſente un peu moins l'exagération. Je n'ai pas un mot à changer dans la derniere que j'ai fait rendre ſur le champ au Libraire. La manière dont vous parlez de moi dans votre Appendix à la derniere Edition de la Divinité de la Miſſion de Moyſe, excite toute ma reconnoiſſance. Je ſuis bien plus touché d'un compliment qui m'aſſocie à un Homme vertueux, qui

rend juſtice à la bonté de mon cœur, que de toutes les autres louanges du monde. Puiſſiez-vous toujours reſter en poſſeſſion de cette indépendance, de ces ſentimens de charité, & de ce néceſſaire qui mettent un bon Prêtre au-deſſus d'un Evêque, & font ſa fortune dans le ſens le plus vrai, c'eſt-à-dire, ſon bonheur dans cette Vie, auſſi bien que dans l'autre !

Je ſuis, &c.



LETTRE

# LETTRE XI.

## DE POPE A M. WARBURTON.

*Twickenham, Sept. 20, 1379.*

J'AI reçu avec une extrême satisfaction le Papier que vous m'avez envoyé; mais je suis encore plus content de l'assurance que vous me donnez de rendre notre liaison plus étroite quand vous viendrez en Ville. C'est à Twickenham que j'espere vous voir; car ce n'est qu'ici que je vis comme je le dois, *mihi & Amicis.* J'en crois donc votre parole, & je compte, après avoir essuyé les rigueurs de l'Hiver, si dangereuses pour ma constitution, saluer le Printems avec d'autant plus de plaisir, qu'il doit vous amener *cum zephiris & hirundine primâ.*

Aussitôt que M. R*** pourra m'envoyer une Copie entière de vos Lettres, permettez-lui de le faire, afin que je remette le tout entre les mains d'un Gentilhomme François, qui, si je ne me trompe, n'exposera point votre Ouvrage à autant de critiques mal-fondées, que mon Traducteur

y a exposé le mien (1). Je vous suis réellement très-obligé, d'avoir pris en main la querelle d'un homme que l'on traitoit injustement. Un procédé si généreux mérite toute mon estime; & votre zèle pour les intérêts de la vérité ne peut être payé que par l'affection de tous les Gens-de-bien. Comme j'ose me dire de ce nombre, je vous aimerois & je vous estimerois, quand même il ne s'agiroit pas de mes propres intérêts. Je me garderai donc bien d'employer ici le style ordinaire des complimens; c'est pour des services communs qu'il faut les réserver.

Je suis, &c.

(1) L'Abbé du Resnel, dont la Traduction a donné quelque espèce de couleur aux moins mauvaises objections de M. de Crouzaz.



# LETTRE XII,

## DE POPE A M. WARBURTON.

*Janvier 4, 1739-40.*

C'EST une chofe très-vraie que je vous aurois écrit plus fouvent, fi le refpect & la reconnoiffance ne m'avoient en quelque forte retenu. Il faut pourtant que je vous dife que la plupart de mes Amis joignent leur remercîmens aux miens; & que plufieurs Juges habiles, & diftingués par leur candeur, conviennent que les obligations que je vous ai, font auffi grandes que je le penfe moi-même. Ils accordent tous à vos Lettres le fuffrage qu'elles méritent (1); & je n'y ai trouvé en tout que deux ou trois inexactitudes, que j'ai corrigées dans un Exemplaire que je garde pour une feconde Edition. Le dérangement de ma fanté, qui augmente chaque Hiver, m'a obligé, il y a environ deux mois, de me rendre à Bath & à Briftol; & je compte de ne pas revenir à Londres avant le mois de Février. J'ai reçu de-là neuf ou dix Lettres fur le fuccès de votre Livre, qu'on

(1) De l'Effai fur l'Homme.

traduit à force (1). Il y en a une Traduction de commencée à Paris ; & un Gentilhomme qui est à la suite de l'Ambassadeur de France, a entrepris la même tâche ici, & l'a presque achevée ; mais je retarderai l'impression jusqu'à ce que je vous aye consulté, ou que je goûte le plaisir que je desire ardemment, de vous voir en Ville. Vous m'avez donné lieu d'espérer que vous viendrez y passer une partie du Printems, pour la meilleure de toutes les raisons, c'est-à-dire, pour converser avec un petit nombre d'Amis. Achevez votre Ouvrage ; & que je ne sois pas oublié ; ne me refusez pas la satisfaction de vous recevoir chez moi ; ou, si je puis vous être bon à quelque chose en Ville, durant le séjour que vous y ferez, j'ai quelques appartemens, & une bibliothèque ou deux à ma disposition. J'aurois pu me dispenser de faire cette derniere offre à un Homme, à qui toutes les bibliothèques doivent être ouvertes, & qui, d'ailleurs, en a si peu besoin ; mais j'ai considéré que vous étiez peut-être aussi étranger à Londres que je voudrois l'être moi-même. Je vois par quelques pieces des *Recueils* (2), que

(1) Le Commentaire sur l'Essai sur l'Homme.

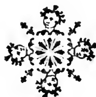
(2) Le Recueil hebdomadaire, par le Docteur Wedster,

vous n'êtes pas moins expofé à de mauvaifes chicanes, que l'Auteur que vous avez défendu contre Crouzaz. Traitez-les feulement comme le Soleil fit les Grenouilles. Ils ne méritent pas d'autre réponfe. Brillez dans votre fecond Livre comme dans le premier. Achevez ce grand Ouvrage ; ils feront réduis au filence. Perfonne n'eft & ne doit être autant votre Ami & votre Admirateur que Pope.

Je fuis, &c.

---

le Docteur Waterland, le Docteur Stebbing, M. Venn, & autres.



## LETTRE XIII.

## DE POPE A M. WARBURTON.

*Janvier 17, 1739-40.*

QUOIQUE je vous aye écrit depuis peu, je dois vous remercier de la nouvelle preuve d'amitié que vous me donnez par vos remarques fur la quatrième Épître (1). Je vois, par la Lettre qui les accompagne, que vous me les avez envoyées le mois dernier; & cependant je ne les ai reçues que ce matin. Je ne m'en prends pas à M. R***, mais à celui qu'il avoit chargé du foin de me les faire parvenir. J'ai paffé trois mois entiers tant à Bath qu'à Briftol, pour tâcher de me guérir d'une infirmité, qui a toujours empoifonné plus ou moins la douceur de ma vie. J'efpere que le régime que j'ai obfervé produira fon effet, ou m'accoutumera à fouffrir avec réfignation. Je me prépare à regagner Londres, où je verrai ce que mon Gentilhommo François a fait : je lui donnerai

(1) De l'Effai fur l'Homme.

vos nouvelles Remarques à traduire. C'eſt le même qui a traduit l'*Eſſai* en proſe, & ſi bien, que ſi M. de Crouzaz avoit lu cet ouvrage avec attention, il n'auroit pas fait tant de critiques déraiſonnables. Quand je raſſemble toutes les circonſtances, je ſuis tenté de croire qu'il y a de la mauvaiſe-foi dans ſon injuſte procédé, ſoit qu'elle vienne de lui ou de quelques Méchans qui l'auront excité. Cependant j'en avois attribué juſques-ici la faute entière à ſon ignorance ou à ſes préjugés. Je ne vois pas qu'on puiſſe rien ajouter à votre Ouvrage; vous auriez dû ſeulement retrancher quelques éloges, que je voudrois bien mériter.

Je réitère la priere que je vous ai déjà faite au ſujet du tems précis de votre arrivée à Londres, afin que je puiſſe recevoir, comme je le dois, un Homme que je regarde avec raiſon comme un de mes plus grands Bienfaiteurs. Je ſuis avec toute la reconnoiſſance & l'amitié poſſibles,

Votre, &c.



# LETTRE XIV.

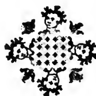
## DE POPE A M. WARBURTON.

*Avril 16, 1740.*

VOTRE Lettre, quoique très-courte, m'a fait un plaisir sans égal, puisqu'elle me donne lieu d'espérer que vous serez bientôt ici. Réunissons-nous comme des Gens qui se connoissent depuis plusieurs années, & dont l'amitié ne doit pas commencer, mais continuer. Il ne faut plus de formalités entre deux Hommes, dont les sentimens ne sont point équivoques. Je vous regarde comme un Philosophe qui cherche son contentement en lui-même, & qui dit à la Grandeur, *Tuas tibi habeto res, egomet habebo meas.* Il est juste que vos autres Amis participent à l'avantage de vous posséder : j'exige seulement d'être averti le premier de votre arrivée à Londres, afin que je vous y rende la premiere visite, & que peu de jours après je vous emmene à Twickenham, pour y rester ensemble le plus long-tems qu'il vous sera possible. Si l'impression demandoit une partie de votre tems, les feuilles pourroient nous

être envoyées par eau d'heure en heure; & d'ailleurs, vous aurez plus de loisir pour corriger des épreuves à la Campagne qu'en Ville. Je crois aussi avoir la plûpart des Livres dont vous pourrez avoir besoin, ou je puis aisément les emprunter. Je vous prie instamment de laisser un mot d'avis chez M. R***, au sujet du tems & du lieu où vous débarquerez. Je ne manquerai pas de m'en informer tous les jours, soit que je me trouve ici ou à la Campagne.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## LETTRE XV,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Twickenham, Juin 24, 1740.*

J'AVOUE que je suis un Correspondant bien peu exact; mais en revanche, je le suis beaucoup en qualité d'Agent ou d'Ami. Des complimens sont en général les marchandises dont des Ecrivains de Lettres font échange; mais ce négoce déplaît à d'honnêtes-Gens, parce qu'il est devenu illicite par l'étrange abus qu'on en a fait; de sorte que je me trouve réduit à demander simplement comment mon Ami se porte, & ce qu'il fait, & à lui répeter sur le même ton, que je l'aime. Vos deux obligeantes Lettres m'ont donné une extrême satisfaction, en m'apprenant que vous vous portez bien, & que vous approuvez mes efforts pour vous convaincre de mon estime, & du plaisir que je trouve dans votre entretien. Il est vrai que l'état languissant de ma santé, joint à mille sujets de dissipation, & *aliena negotia centum*, conspirent à donner un air de froideur à ma conduite avec ceux que j'aime le plus. Cela me fait la

peine la plus ſenſible ; car je vous proteſte qu'il n'y a point d'Homme au monde qui ſoit plus touché que moi du mérite en général, ou du mérite particulier & relatif aux obligations que je puis avoir. Soyez ſûr que vous occupez, à ce double égard, une place ſi diſtinguée dans mon eſprit & dans mon affection, que je ne me ſens pas capable de vous l'exprimer. La plus grande juſtice, & en même-tems la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire, eſt de m'en croire ſur ma parole.

Ne louez donc pas mes talens ; mais inſtruiſez-moi par le ſecours des vôtres. Je ne ſuis pas un Juge aſſez éclairé, ni aſſez habile pour prononcer ſur des Ouvrages auſſi profonds que ceux que vous avez publiés. En liſant votre Livre, je crois admirer une des plus belles productions de l'ancienne Grece ; mais à chaque page il me manque quelqu'un qui m'inſtruiſe de ce que je voudrois ſavoir. Je vous vois avec étonnement marcher d'un pas ferme dans les routes les plus difficiles de l'Antiquité ; & tout le monde partagera ma ſurpriſe. Il y a cependant cette différence entre vous & les autres Savans, que votre génie eſt auſſi vaſte que vos travaux, & que votre goût égale vos connoiſſances.

Je vous ſuis très-obligé du projet que vous avez conçu à Cambridge, relativement à mon *Eſſai* (1), mais plus encore du motif qui eſt le principe de tout votre zèle : vous rendez juſtice à ma manière de penſer dans cet Ouvrage ; & vous avez le courage de démontrer que je ne ſuis point un Ennemi de la Religion. Je vous ai découvert avec toute la candeur poſſible mon ame & mes ſentimens ; j'oſe bien aſſurer que je conſerverai ce caractere juſqu'à la fin de ma vie. Je n'ai rien à ajouter, ſinon que j'eſpère d'apprendre quelquefois que vous vous portez bien : heureux ! ſi je pouvois de tems en tems vous donner de pareilles nouvelles !

Je ſuis, &c.

(1) Pope l'avoit prié de lui procurer une bonne Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme en Proſe Latine.



## LETTRE XVI,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Octobre 27, 1740.*

L'EXTRÊME affoibliſſement de ma vue, & d'autres incidens deſagréables, dont la plûpart me concernent ſeul, ont rendu ma correſpondance fort ſtérile; au-reſte, mes plus anciens & meilleurs Amis ſont aſſez raiſonnables pour m'excuſer. Je ſais que vous êtes de ce nombre, & que vous méritez tous les témoignages d'eſtime & d'amitié que je ſuis capable de vous donner. Je n'en dis pas davantage ſur cet article; & je me hâte de vous remercier de votre zèle à me rendre tous les ſervices qui peuvent intéreſſer ma réputation. Vous êtes plus en état de juger de notre Traduction (1), non-ſeulement parce que vous entendez mon Ouvrage mieux que je ne fais moi-même, mais auſſi parce que votre étude

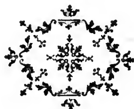
(1) de ſon Eſſai ſur l'Homme en proſe Latine.

continuelle des Langues ſavantes vous les rend plus familieres. Je voudrois ſeulement que le goût du Traducteur pour la Latinité de Cicéron, ne l'empêchât pas d'employer certains termes qui pourroient être plus précis relativement à la Philoſophie moderne, que d'autres dont il pourroit faire uſage ; il faudroit ſur-tout qu'il les évitât dans les matières métaphyſiques. Je trouve cet échantillon aſſez concis, & auſſi clair que des phraſes claſſiques peuvent l'être. J'aimerois pourtant mieux qu'il quittât quelquefois ce ſtyle, pour ne point s'expoſer à rendre le ſens douteux ou obſcur. Vous connoiſſez mes motifs dans cette entrepriſe, & je deſirerois encore que l'on traduisît vos Remarques. Il ne ſeroit cependant pas néceſſaire de les donner toutes : on pourroit s'en tenir à celles qui ſont d'un uſage général, ou qui éclairciſſent quelques paſſages un peu obſcurs à force d'être concis, ou qui exigent peut-être une attention trop forte de la part du Lecteur.

Votre comparaiſon de B*** à ſon Neveu, ſeroit le ſujet d'une excellente Epigramme. Mais la Satyre a ſi peu de force depuis que la Vertu a perdu ſon dernier ſoutien, c'eſt-à-dire la honte, que l'Epigramme ne peut plus ſe promettre de ſuccès,

même dans notre petite Province & ſur nos petits Provinciaux. Adieu. Je voudrois que vous fuſſiez plus près de nous. Cela ſeroit ſûrement, ſi j'en étois le maître. Je ne deſire que la puiſſance de nous rendre inſéparables.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XVII,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Bath, Février 4, 1740-41.*

Si divers accidens ne m'avoient pas inſpiré tant de dégoût pour écrire des Lettres, que je ſuis preſque effrayé de l'ombre de ma plume, vous ſeriez l'Homme du monde, auquel j'ouvrirois le plus ſouvent mon cœur. Cette préférence ſeroit bien juſte: car vous comprenez ce que je veux dire; & vous m'avez prouvé que vous ne le deſapprouviez pas: en un mot, vous joignez à beaucoup d'intelligence la plus parfaite candeur. Je ne vous importunerai pas du récit de mes chagrins; & je me contenterai ſimplement de vous en indiquer deux qui me touchent vivement. On vient d'imprimer en Irlande mes Lettres au Docteur Swift; & ce qu'il y a de plus révoltant, c'eſt que c'eſt de ſon aveu & par ſes ſoins; il ne m'en a averti qu'après que la choſe a été faite. Mon autre ſujet de plainte ſubſiſtera juſqu'à ce que quelque évément favorable nous rapproche. Je ne ſuis nullement ſatisfait de ces lueurs de plaiſir que vos courtes

courtes visites me procurent : vous ne remportez que mes soupirs & mes vœux, sans aucun avantage réel pour vous.

Je suis charmé que l'impression de votre second Volume avance (1), & particuliérement de ce qu'il s'y trouve des digressions ; car elles sont encore plus à vous ; & je compte assez sur votre jugement, pour être persuadé qu'elles ne sont pas étrangères au sujet. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout de vérifier le bon proverbe, que les détours menent quelquefois plus vîte au logis.

C'est une histoire plaisante & même instructive, que celle que vous me racontez du Docteur W***. Il est un fidèle emblême de certaines personnes, qui ont de la répugnance à accepter un remède de la part de ceux qu'elles n'aiment pas. Mais je ne puis souffrir qu'il ait une dose si forte de cette rancune trop commune aux Chrétiens de nos jours, quoiqu'ils doivent être bien persuadé que le Royaume des Cieux n'est pas pour ces Dévots haîneux.

Je vais reprendre le chemin de Londres ; &

(1) De la Mission Divine.

j'attendrai votre Livre avec d'autant plus d'impatience, que j'eſpere que vous le ſuivrez de près; & que votre commerce me procurera, durant un mois, le même agrément dont j'ai joui avec vous le Printemps paſſé.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XVIII,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Twitckenham, Août 12, 1741.*

LE peu de disposition que je me sens à écrire, à moins que cela ne me paroisse absolument nécessaire ou utile, doit me servir d'excuse auprès de mes Amis lorsque je ne leur écris pas. Je sais, & même je sens, qu'il n'est pas besoin que je répète les assurances de la vraie & constante amitié que je vous porte. Des Ames honnêtes & bien nées sont sûres l'une de l'autre ; le lien qui les unit ne se rompt pas aisément. L'usage d'écrire des Lettres aboutit entièrement au plaisir donné & reçu, en sachant de part & d'autre qu'on se porte bien ; car je ne me flatte pas d'être jamais assez heureux pour vous procurer quelque avantage réel, & pour vous mander cette bonne nouvelle. La Fortune permet rarement qu'un Homme désintéressé rende service à un autre. C'est déja un trop grand outrage pour elle, quand deux Hommes, qui méprisent le plus ses faveurs, sont heureux indépendamment d'elle, & par la con-

formité de leurs goûts. La ſeule grace que je voudrois en recevoir, ce ſeroit qu'elle permît que quelque grand Perſonnage vous rapprochât des bords de la Tamiſe, quoique depuis peu un Seigneur, que vous eſtimez beaucoup plus que vous ne le connoiſſez, ait deſtiné, &c. Je vous remercie de bien bon cœur des idées que vous m'avez fournies; je crains bien que ſi j'en avois davantage, non ſeulement ſur ce ſujet, mais auſſi ſur d'autres, je ne violaſſe ma réſolution, & ne devinſſe Auteur ſur nouveaux frais, & même un meilleur Auteur que je n'ai été juſqu'ici.

Je ſuis fâché que l'affaire du Doctorat ne ſoit pas encore terminée à votre ſatisfaction (1).

(1) Cet Été même, Pope & Warburton, après avoir fait une petite tournée, arrivèrent enſemble à Oxford, où Pope ne reſta qu'un jour. M. Warburton y demeura un jour de plus, dans le deſſein de s'en retourner à Londres, & de voir chemin faiſant le Doyen de C***. Ce même jour le Docteur L***, Vice-Chancelier de l'Univerſité, lui fit demander par une perſonne de marque, s'il voudroit bien accepter le Grade de Docteur en Théologie. La réponſe fut telle qu'une offre auſſi obligeante la méritoit. Vers ce même tems le Grade de Docteur en Droit fut offert à Pope. C'eſt à ces différens faits que l'Auteur fait alluſion.

Pour moi, je mourrai avant de le recevoir dans un art que j'ignore, de la part de ces mêmes gens qui ſe font des ſcrupules de vous le conférer dans une Science que vous poſſédez ſi éminemment. En un mot, je veux être Docteur avec vous, ou point du tout. Je tiens pour une règle certaine, que les honneurs ſuppoſent le mérite, mais ne le donnent pas. La choſe eſt impoſſible de ſa nature; & cette impoſſibilité comprend également le Sacerdoce & la Cour. Adieu. Puiſſiez-vous obtenir du Ciel toutes les vraies bénédictions!

Je ſuis, &c.



# LETTRE XIX,

## DE POPE A M. WARBURTON.

*Sept. 20, 1741.*

CE n'eſt point à mon amitié, mais au diſcernement du Seigneur dont je vous ai parlé (1), que vous devez des remercîmens pour l'intention qu'il a de vous rendre ſervice. Son jugement eſt ſi ſûr & ſi exquis, que c'eſt un plaiſir & un honneur de lui devoir quelque choſe ; au lieu qu'il y a ſouvent une eſpece de honte à accepter les faveurs de la plupart des Grands. Il eſt triſte pour moi d'être réduit à vous ſouhaiter ſimplement du bien, ſans avoir l'avantage de vous en faire ; mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il y a peu d'Hommes qui puiſſent vous rendre plus heureux ; & perſonne ne vous rendra plus eſtimable que vous ne l'êtes par vous-même.

Je vous demande pardon de ce trait. Votre modeſtie trouvera l'éloge un peu fort ; mais, après tout, il eſt conforme à la plus exacte vérité.

(1) Mylord Cheſterfield.

Si je puis prendre fur moi de completter la Dunciade, cet ouvrage fera publié dans l'Edition générale de tous mes Vers ; car je ne veux pas leur donner le titre pompeux de Poëmes ; & j'efpère que votre amitié pour moi fera alors auffi connue que ma qualité d'Auteur, & que la Poftérité s'en fouviendra ; je ne parle que de cette partie peu éloignée de la Poftérité, à laquelle les pauvres Modernes peuvent atteindre. Pour arriver même jufques-là, le foible Poëte a befoin d'être foutenu par un Commentateur. Nous prendrons enfemble nos dégrés dans le Temple de la Renommée. Quant à ceux de l'Univerfité, je ne m'en mets guères en peine ; & je vous le dis encore une fois, je ne prétens pas être Docteur fans vous.

Je fuis, &c.



Hh 4

# LETTRE XX.

## DE POPE A M. WARBURTON.

*Bath, Nov. 18, 1741.*

JE ſuis naturellement avare de mes Lettres à mes Amis ; & la raiſon de cette épargne me paroît très-bonne ; c'eſt qu'il eſt inutile de répéter des aſſurances d'une amitié éprouvée ; & d'ailleurs, il eſt ennuyeux de chercher de nouvelles phraſes pour exprimer une choſe connue. Mais plus d'un motif m'a déterminé à vous écrire aujourd'hui. Premièrement, je dois vous marquer combien je ſuis content de la réſolution que vous avez priſe de ne pas entrer en diſpute avec le Docteur M**, & vous dire que M. L**, m'a écrit à cette occaſion, qu'il ne peut qu'eſtimer infiniment un Théologien & un Auteur qui préfere la paix à la victoire. Secondement, je dois vous recommander un Libraire à la place de l'honnête-Homme que vous avez perdu. M. G**. & moi n'en connoiſſons aucun qui mérite autant de ſuccéder à un Libraire homme de bien, que M. Knapton. Ce n'eſt pas tout; j'ai encore un troiſieme motif, celui de mon

intérêt & de ma propre satisfaction. Je puis ici *vacare litteris* plus à loisir que dans ma propre maison. C'est ici que vous pourrez mieux réussir à me faire reprendre le fil des études que j'ai presque interrompues par des distractions & des dissipations éternelles. Si vous pouviez vous absenter pendant cinq ou six semaines, ce seroit ici que je les voudrois passer avec vous : & si vous vouliez continuer votre excellent Ouvrage, ou vous abaisser jusqu'au vain amusement de commenter un Poëte qui n'a d'autre mérite que celui d'aspirer, par des Essais moraux, à l'estime de ceux qui rendent de plus importans services à la Vérité & à la Vertu ; dans l'un ou l'autre cas, cette maison seroit pour vous un asyle inviolable contre tous les fâcheux. Le respectable Propriétaire m'a chargé de vous inviter dans les termes les plus pressans ; & vous pouvez compter qu'il vous traitera plutôt avec amitié & vénération, qu'avec ce que le monde appelle civilité & respect. Il est sincère & extrêmement simple dans ses mœurs, *antiquis moribus.* Si les Eaux de Bath conviennent à votre santé, comme je le suppose par ce que vous m'avez dit, vous ferez très-bien de profiter de la circonstance ; c'est à présent la bonne Saison. On attend tous les jours l'Evêque de Salis-

bury ; je ſais que ce Prélat vous eſtime : quoiqu'Evêque, il eſt du moins trop ſavant pour être votre Ennemi. Vous voyez que je n'omets rien pour ajoûter de nouveaux poids dans une balance où j'influe beaucoup, puiſque je connois toute votre affection. Vous n'aurez pas beſoin de Domeſtique. Un ſeul & même Valet nous ſervira ; & votre appartement ſera à côté du mien. Nous avons une Bibliothèque & une Gallerie longue de quatre-vingt-dix pieds, avec un bon Caroſſe pour prendre l'air enſemble quand vous en aurez envie. M. Allen dit que vous pouvez arriver à cheval en trois jours. Je m'engage à vous ramener à Londres ; & je vous laiſſe maître de la manière & du tems.

Tout ceci eſt-il un ſonge ? Ne voulez-vous pas en faire une réalité ? M'écoutez-vous un peu favorablement ?

*Audiſtin ? an me ludit amabilis*
*Inſania ?*

Adieu, mon cher Monſieur ; un mot de réponſe à Bath, s'il vous plaît, & adreſſez-le à M. Allen.

Je ſuis, &c.

## LETTRE XXI,

### DE POPE A M. WARBURTON.

*Novembre 21, 1741.*

VOTRE Lettre m'a fait le plus ſenſible plaiſir. C'eſt une réponſe amicale, & auſſi ſatisfaiſante que je puis la ſouhaiter. Hâtez-vous ſeulement d'accomplir votre promeſſe. J'eſpère que vous recevrez ce billet avant votre départ; car, toutes réflexions faites, je penſe que vous devez prendre votre chemin par Londres, afin d'y parler aux Exécuteurs Teſtamentaires de M. G***. Perſonne ne pourra vous être plus utile pour régler les comptes que M. Knapton, qui eſt ſi au fait du Commerce, & qui a un crédit ſi bien établi. Je ſerois bien aiſe que vous ne vous y arrêtaſſiez que peu de jours, quoique je n'aie garde d'exiger que vous négligiez la moindre affaire qui vous intéreſſe. Je ſouhaiterois bien auſſi que vous viſſiez ***; mais il ſera encore tems lorſque vous aurez paſſé un mois ici; car nous avons tous affaire en Ville; & ceux que nous devons voir, auront apparemment alors plus de loiſir pour rece-

voir des Gens de Lettres, qu'immédiatement avant l'ouverture des Séances du Parlement.

Quand vous ferez à Londres, faites-moi la grâce de m'avertir par un mot de Lettre, du jour que vous comptez arriver à Bath par le Coche, pour que nous envoyions à votre rencontre quelqu'un qui vous amène ici.

Vous m'aurez une obligation réelle de vous avoir procuré la connoiſſance du Maître de cette maiſon, & de vous avoir fait partager avec moi ſon amitié, qui eſt une des principales douceurs de ma vie.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXII.

### DE POPE AU MÊME.

*Avril 23, 1742.*

MES Lettres ne font fi courtes que parce que je n'ai pas le talent d'allonger mes écritures, comme un Procureur, pour vous dire une chofe que vous favez déjà, que je vous eftime & vous aime; & parce que les yeux & le tems me manquent. Je ne faurois vous peindre combien j'ai été charmé & reconnoiffant de vos deux dernières Lettres. On ne fauroit rien ajoûter au zèle que vous témoignez pour l'honneur d'un Ouvrage que j'ai écrit uniquement dans la vue de me garantir d'un ftupide fommeil au cœur de l'Hiver, & peut-être pour faire dormir les autres, à moins que mon Commentateur ne les tienne éveillés; ce qui arrive quelquefois parmi les Savans. J'attends chaque jour l'arrivée de Mylord Bolingbroke, que je quitterai le moins qu'il me fera poffible; car fon féjour, à en juger par ce qu'il écrit, ne fera guère long. Il fe pourroit très-bien qu'il allât paffer quelques femaines à Bath, pour voir fon

ancien Serviteur ***, ſuppoſé qu'il vive encore alors. S'il fait ce petit voyage, je pourrois bien l'accompagner. Je voudrois que nous arrivaſſions à Bath dans la ſaiſon, où les Eaux ſont les plus ſalutaires; car Mylord n'en a pas moins beſoin que lui. Seroit-il alors impoſſible de nous rejoindre chez M. Allen, dont la maiſon & le cœur ſont à vous, comme vous ſavez? Quoique cette rencontre ne fût dans ce cas qu'un pur effet du haſard, je ſerois néanmoins charmé que vous euſſiez l'occaſion de faire une eſpèce de connoiſſance avec un ſi grand Génie, que vous ne reverrez apparemment jamais. Adieu. Le monde n'eſt pas tel que je le ſouhaiterois; cependant je n'aurai pas regret d'y être, tant que deux ou trois perſonnes que j'aime jouiront de la vie.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XXIII,

## DE POPE AU MÊME.

*Bath, Nov. 27, 1742.*

JE me hâte de vous dire que je ſuis encore avec votre Ami, mais que c'eſt le dernier jour de mon bonheur. J'ai mieux aimé vous apprendre de mes nouvelles dans ce moment qu'un peu plus tard, lorſque la ſéparation que je crains m'aura plongé dans la mélancolie. Nous nous portons tous deux fort bien. J'aurois ſouhaité que vous euſſiez marqué un peu plus diſtinctement en quel état eſt votre jambe. Vous dites ſeulement que vous avez gagné heureuſement la maiſon. J'attends un plus grand détail, après que vous vous ſerez repoſé quelque tems au coin de votre feu. Je n'aurai pas mis le pied dans Londres, que je m'informerai qui de mes Amis vous a vu. Il y en a deux ou trois qui ſavent bien tout ce que vous valez : je voudrois être auſſi aſſuré de leurs diſpoſitions à vous rendre ſervice.

Il m'eſt venu en penſée de vous charger en quelque ſorte du ſoin de la nouvelle Edition de la Dunciade, en cas que vous ne vous faſſiez aucun ſcrupule d'avouer quelques-unes des notes les plus graves, qui ſont préſentement ajoutées à celles du Docteur Arbuthnot. Ce ſera une eſpèce de Prélude ou d'Avis au Public, au ſujet de vos Commentaires ſur mes *Eſſais ſur l'Homme*, & ſur la *Critique*, que j'ai deſſein de faire imprimer dans un autre volume, de même format que celui-ci. Je doute ſeulement que des notes, ſur un Poëme auſſi comique, convinſſent à l'idée que des études ſérieuſes ont donnée au Public de votre caractère : c'eſt une penſée qui s'eſt offerte tout-à-coup à mon eſprit après notre ſéparation. Du reſte, ce Poëme mérite peut-être d'être traité plus rigoureuſement que je ne le penſe. Dites-moi librement & en ami, s'il ne vaudroit pas mieux le ſupprimer tout-à-fait. J'ai plus d'une raiſon pour vous engager à prendre en main mes intérêts & ceux de mes Ouvrages. Nous en figurerons plus avantageuſement aux yeux de la Poſtérité. Un Poëte très-médiocre, nommé Drayton, n'eſt pas encore plongé dans l'oubli, parce que SELDEN a écrit quelques notes ſur un de ſes Poëmes.

Adieu

Adieu. Que votre vie domeſtique ſoit ſi heureuſe, que vous ayiez de la peine à quitter la maiſon ; & que chaque Ami en faveur duquel vous voulez bien la quitter, vous traite de manière qu'il vous faſſe oublier que vous êtes hors de chez vous.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XXIV,

## DE POPE AU MÊME.

*Décembre 28, 1742.*

J'AI toujours tant de remercîmens à vous faire, que je ne fais par où commencer. Je viens de mettre la dernière main à la Dunciade, dont le quatrieme Livre n'eſt dû qu'aux encouragemens que vous avez bien voulu me donner. C'eſt ſur votre ſuffrage que j'ai publié ce Poëme, qui eſt embelli par vos Notes, & par votre Diſcours ſous le nom d'Ariſtarque.

Je ſuis bien aiſe que vous rafraîchiſſiez un peu la mémoire des Lecteurs qui n'ont point d'autre faculté pour lire, ſur-tout des Ouvrages tels que la Divine Légation. Mais je penſe que vous ne ferez pas tant d'honneur à des Lecteurs d'un caractère encore plus mépriſable, que la méchanceté ſeule inſpire, & qui creveront de dépit, quand il vous plaira de mettre la dernière main à ce que vous avez ſi glorieuſement commencé. C'eſt même la ſeule réponſe que je vous conſeille de faire à quelques-uns de ces Critiques; à moins que vous

n'aimiez mieux leur faire celle que vous m'avez faite dans l'hiſtoire des Lunettes, qui eſt auſſi juſte que laconique.

Tout le monde eſt ici fort occupé. Quand viendrez-vous? Je crains que ma mauvaiſe ſanté ne m'arrête en Ville ou ici. J'eſpère vous en voir davantage ; &, à cet égard, le bien naîtra encore du mal.

J'écris, comme vous ſavez, fort laconiquement. Je n'ai qu'une formule, qui dit tout à un Ami : « Je ſuis tout à vous, & je demande la » continuation de votre amitié ». Vous qui connoiſſez tout, & pouvez m'inſtruire de tout, ne me laiſſez pas ignorer d'ailleurs l'état de votre ſanté ; & comptez ſur la plus parfaite reconnoiſſance de ma part.

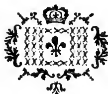
Je n'ai jamais rien lu avec autant de plaiſir, que la Pièce ajoutée à la Préface que Jervas a miſe à la tête de Don Quichote (1). Au troiſieme article je me ſuis écrié, *Aut Eraſmus, aut Diabolus*! Je vous connois auſſi ſûrement, que les Payens connoiſſoient leurs Dieux à leur air & à leur démarche.

(1) Sur l'origine des Livres de Chevalerie.

Mon procès avec L*** eſt terminé. Adieu. Je ſuis à vous plus que perſonne au monde. Déſignez-moi par tel titre qu'il vous plaira, excepté par celui de Docteur d'Oxford.

*Sit tibi cura meî, ſit tibi cura tuî.*

Je ſuis, &c.



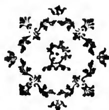
## LETTRE XXV,
### DE POPE AU MÊME.

*Janvier 18, 1743.*

JE deviens de jour en jour plus laconique dans mes Lettres, à cause que ma vue s'affoiblit de jour en jour. Ne trouvez donc pas mauvais que je vous réponde sommairement. Je pourrois soutenir une conversation avec plus d'égalité qu'une correspondance. Mais soyez sûr en général, que plus vous m'écrivez, plus j'entends parler de vous, & plus je suis content. Je ne puis guère entretenir actuellement un commerce de Lettres; & cette disgrace me fait souhaiter avec encore plus d'ardeur, que quelque coup favorable du sort nous rapproche, & nous laisse ensemble jusqu'à ce que la mort vienne nous séparer. J'ai appris de Mylord *** & d'un autre, que le Seigneur dont je vous ai parlé, paroît dans l'intention de vous rendre service. Je lui ai fait dire qu'il pouvoit compter sur une éternelle reconnoissance de votre part, en cas que vous lui eussiez quelque obligation; mais que j'étois bien sûr que vous

ne l'importuneriez jamais, quoique rien ne ſoit capable d'étouffer dans votre cœur la voix de la reconnoiſſance. Adieu, mon cher Ami. Donnez-moi, de tems en tems, des nouvelles de votre ſanté. La mienne eſt à l'ordinaire, & mon attachement pour vous eſt toujours le même.

Je ſuis, &c.



# LETTRE XXVI,

## DE POPE AU MÊME.

*Twickenham, Mars 24, 1743.*

COMME vous êtes du petit nombre de ceux que je ſuis charmé d'avoir pour Amis, je vous écris uniquement pour vous dire, *ſi valeas*, *valeo*. Cela eſt vrai dans la rigueur du terme; car je me tiens pour fort heureux lorſque mes Amis le ſont. Je proteſte hardiment que la vanité ni l'intérêt n'ont jamais deshonoré les ſentimens que j'ai reſſentis, ou que j'ai exprimés dans une Lettre. Si je pouvois flatter un Grand, ce ſeroit pour épargner cette démarche humiliante à un Ami qui auroit beſoin de ſa protection. Une pareille complaiſance ſeroit peut-être aſſez inutile dans ce triſte ſiecle. Le haſard & l'occaſion ſemblent diſpoſer de tout; & l'adulation même n'eſt pas ſûre de réuſſir.

M. Allen, dont j'ai eu le bonheur de me faire un Ami, vaut non-ſeulement en lui-même davantage que.... mais d'ailleurs il ne négligera rien à ce que je prévois, pour contribuer de plus en

Ii 4

plus à votre contentement & à votre gloire. La vraie Grandeur consiste à être Homme de bien; & un Grand qui manque de probité, est bien petit à mes yeux. J'ai mené depuis peu une vie plus retirée que de coutume, parce que d'abord j'étois indisposé, & ensuite parce que je voulois ajouter quelques embellissemens à ma maison & à mon jardin, où, si je vis, je pourrai bien être condamné à faire une plus longue résidence. J'ignore en quel tems la Dunciade paroîtra. J'ai plus à cœur ce qui vaut mieux, c'est-à-dire votre Edition du reste des Épîtres & de l'Essai sur la Critique, &c. C'est-là que je figurerai dans un bien plus beau jour. Mais j'exige que vous ne songiez jamais à cette entreprise, tant que vous aurez à achever quelqu'autre Ouvrage, purement de vous. Mandez-moi, je vous prie, l'état de votre santé: que j'aie le plaisir d'apprendre de vous-même, que vous vous êtes toujours bien porté au milieu de ces ravages épidémiques qui ont enlevé bien du monde, quoiqu'ils n'ayent été funestes à aucun de mes Amis.

Je suis, &c.

## LETTRE XXVII,

### DE POPE AU MÊME.

*Juin 5.*

JE voudrois qu'au lieu de vous écrire une fois en deux mois, je puſſe dans le même intervalle vous rendre quelque bon ſervice ; car je ſuis parvenu à un âge où je ſuis auſſi avare de paroles, que la plûpart des Vieillards le ſont d'argent. Mais comment vous ſervir ? Je vis dans un ſiècle où il n'eſt pas au pouvoir d'un honnête Homme de faire du bien, & où un honnête Homme n'en peut guère recevoir, ſi l'on conſidere quelles conditions on y attache généralement. Il eſt certain que vous avez un droit authentique à tout ce que je pourrai faire pour vous, puiſque vous m'avez comblé non-ſeulement chaque mois, mais, en dernier lieu, chaque ſemaine, de ces ſortes de faveurs qui flattent le plus des Vétérans ; je parle de ces guirlandes immortelles, dont un Commentateur orne le front de ſon Poëte.

Il ſeroit bien injuſte après cela, de vous don-

ner encore la peine de revoir l'Essai sur Homere. Mais je vous regarde comme un Homme qui avez juré de ne point souffrir de fautes dans mes Ecrits ; & quoique la méthode ordinaire des Commentateurs soit d'ériger les fautes en beautés, vous aimez mieux, en bon Critique, les corriger. Comme il va paroître une nouvelle Edition d'Homere, je serois charmé qu'elle fût un peu moins défectueuse que les précédentes ; car le Libraire ne m'a jamais laissé le tems de faire ce que j'aurois voulu.

Mylord Bolingbroke s'en retourne en France au plutôt ; & il se pourroit très-bien que j'allasse cet Eté passer trois semaines ou un mois chez M. Allen. Je ne manquerai pas de vous en avertir, dans l'espérance que vous serez tenté d'y venir prendre les eaux avec moi.

Pardonnez-moi de vous écrire si à la hâte & si mal. Mes yeux & ma tête sont également en mauvais état ; & il n'y a que mon cœur qui soit tel que notre amitié le demande.

Je suis, &c.



## LETTRE XXVIII,

### DE POPE AU MÊME.

*Juillet 18.*

VOUS êtes bien en droit d'exiger des Lettres de remercîment de ma part; mais votre attention à m'obliger en tout, eſt ſi marquée, & démontrée par tant de preuves, qu'il n'y a que vous qui puiſſiez vous dire à quel point je vous ſuis redevable. Les changemens que vous avez faits à la Préface & à l'Eſſai (1), ſont juſtes; & rien n'eſt plus obligeant que la crainte où vous êtes que les notions de mes premiers Ecrits ne ſoient oppoſées à celles des Ouvrages que j'ai compoſés dans la ſuite. J'eſpère que vous me ferez la juſtice de croire, que quand j'ai été dans l'erreur, ce n'eſt pas tant pour avoir penſé de travers, que pour n'avoir point penſé ſuffiſamment. Tout ce que j'ai pu corriger dans la vie diſſipée que je ſuis obligé de mener ici, je l'ai fait: cependant il y a

(1) Qui eſt à la tête de ſon *Iliade*.

encore divers endroits qui ont besoin de votre secours pour devenir tels qu'ils doivent être.

M. Allen vous attend vers la fin du mois prochain, ou en Septembre; & mon intention est de l'aller voir aussitôt qu'il me sera possible ; ce qui ne sera, je pense, qu'au mois de Septembre pour le plutôt. Permettez-moi de vous dire que je suis bien plus inquiet sur l'article de vos finances que sur celui de votre réputation, parce que je crains que vous ne vous mettiez pas fort en peine de la fortune ; quant à votre réputation, elle est assurée ; & elle vous suivroit même en dépit de vous. Je ne vous ai jamais dit un mot des affaires publiques. J'ai trop connu le grand monde, pour avoir beaucoup de zèle ; mais les accidens & les occasions peuvent faire ce que la vertu ne fera pas ; & Dieu veuille que cela soit ! Adieu, quel que soit le sort de la vertu publique, conservons notre petite portion de vertu privée. Ce que je puis en avoir, m'oblige à être toute ma vie, &c.



## LETTRE XXIX,
### DE POPE AU MÊME.

*Octobre 7.*

JE vous remercie ſincèrement de m'avoir mandé votre heureuſe arrivée; & je ſuis ravi que toute votre famille ſe porte bien; car je m'intéreſſe à tout ce qui vous eſt cher, & qui forme ainſi une partie de votre bonheur. J'ai bien lieu d'être convaincu par mille raiſons, & par plus d'une expérience, que vous me ſouhaitez une longue vie, & l'immortalité à mes Ecrits. Je pourrois compter ſur une autre ſorte d'immortalité infiniment plus glorieuſe encore, ſi en qualité d'Homme j'éprouvois par votre ſecours, des changemens auſſi avantageux que j'en reçois en qualité d'Auteur. J'ai fait annoncer la Dunciade, *in*-4°. Faites-en demander autant d'exemplaires qu'il vous plaira; & ſachez que tout ce que j'ai, eſt à vous.



## LETTRE XXX,

### DE POPE AU MÊME.

*Janvier 18, 1744.*

Si j'ai gardé le ſilence juſqu'ici, c'eſt que j'avois de la répugnance à écrire des riens à un Homme que je reſpecte, & qui m'aime. Je ne puis vous dire du Public aucune choſe qui mérite l'attention d'un Homme raiſonnable; & quant à ce qui me regarde, ma ſituation vous affligera; car mon aſthme eſt tellement augmenté depuis que vous avez eu la derniere fois de mes nouvelles, que je n'oſerois quitter le coin de mon feu, de ſorte que je n'ai preſque vu que deux de mes Amis, qui vivent à Batterſea dans une retraite auſſi profonde que moi. C'eſt ainſi que j'ai paſſé la plus grande partie de mon tems; ſi vous aviez été avec nous, je n'aurois ſûrement pas regretté d'autre compagnie. Je crains, par ce que vous me dites au ſujet du tems où vous avez deſſein de venir ici, qu'une des Perſonnes que je voudrois bien que vous viſſiez, ne ſoit repartie, à moins que vous ne paſſiez quelques ſemai-

nes à Londres, avant que M. Allen y arrive au mois de Mars. Dans le peu de relâche que mon incommodité me laisse, je prépare la grande Edition de mes Œuvres avec vos Notes.

On m'a dit que le Poëte couronné alloit publier une Pièce fort injurieuse. C'est tout ce que je puis desirer; car il suffit qu'elle soit injurieuse & de lui. Il vous menace; mais je m'imagine que vous ne le craignez ni ne l'aimez assez pour lui répondre, quoique vous ayiez repliqué à deux ou trois Ecrivailleurs aussi sots que lui. Il me fera plus de bien qu'une prise de corne de cerf; & comme une mauvaise odeur fait revenir ceux que certains parfums font tomber en foiblesse, ses railleries me guériront du mal que pourroit me causer la flatterie.

Je suis bien plus fâché d'apprendre que votre Clergé se plaint de quelques-uns de mes Vers (1), parce que je respecte votre Clergé, quoique les Vers en question soient bien plus offensans pour le mien. Mais s'il vous pardonne d'avoir défendu ces Vers, je me couvrirai d'un habit de Laïc, & dormirai sous votre bouclier.

Il y a quelques jours que M. Allen m'a écrit

(1) Les Vers 355 — 358 du second Livre de la *Dunciade*.

qu'il ne ſe trouvoit pas encore entièrement rétabli, & que ſon Epouſe n'étoit pas bien : cette mauvaiſe nouvelle m'eſt très-ſenſible. Marquez-moi comment vous vous portez ; car perſonne n'y prend plus de part que votre, &c.



LETTRE

## LETTRE XXXI,
### DE POPE AU MÊME.

SI je n'avois honte d'être tellement en arrérage avec vous, qu'il ne m'eſt pas plus poſſible de me liquider que de vous ſuivre à la courſe dans l'état où je ſuis, je vous indiquerois celle de vos Lettres à laquelle j'aurois voulu premièrement faire réponſe. Il ſuffira de vous dire que je les ai toutes reçues, & que dans mes bons intervalles, je me ſuis occupé à revoir les Vers que j'ai faits ſur l'uſage des Richeſſes. Je tâcherai qu'ils ſoient prêts pour ſubir votre examen, vers le tems que vous viendrez en Ville, afin qu'on commence à les imprimer pendant que vous ſerez ici. Les dernières attaques que j'ai eſſuyées, me font ſouhaiter d'être bientôt délivré de tout ſoin, tant à l'égard de moi-même que de mes Ouvrages. Je remets mon Être entre les mains du Pere des Miſéricordes: & pour mes Ecrits, qui peuvent faire quelque bien, malgré leur peu d'importance, j'aime mieux les ſoumettre au jugement d'un Critique ſage & éclairé, qu'à la ſtupide malice de quelque Lecteur étourdi. Il n'y a point de main qui puiſſe les mettre dans un jour auſſi avantageux que la vôtre.

J'ai cru partir férieufement, il y a quelques mois, pour le plus long de tous les voyages ; tous les fecours de la Médecine, & les remèdes qui avoient toujours opéré jufqu'alors, paroiffoient inutiles. Il y a environ fept jours que j'eus une oppreffion de poitrine fi violente à Batterfea, que mes Amis Mylord M *** & Mylord Bolingbroke firent d'abord venir un Chirurgien, qui me fauva la vie par une faignée. J'en fentis l'effet au moment même, & depuis cinq jours j'ai non-feulement la refpiration libre, mais je jouis encore de quelques heures de fommeil, ce qui m'a manqué depuis trois mois. Je fuis revenu à Twickenham pour effayer fi l'air pourroit me faire du bien. C'eft ici & à Batterfea que je pafferai avec Mylord Bolingbroke le plus de tems qu'il fera poffible. J'efpère qu'il reftera encore quinze jours ou trois femaines. Mais ne pourriez-vous pas précéder M. Allen, au lieu de différer plus longtems votre voyage ? Si vous lui écrivez, marquez-lui dans quel état je me fuis vu : fans cela je n'aurois pas manqué de lui écrire. Je paierai ma dette le premier jour que je me trouverai feul avec une plume, de l'encre & du papier. Mais je fuis encore bien foible. Cette Lettre n'eft rien, & m'a cependant coûté bien de la peine. Je fuis &c.

## LETTRE XXXII,

### DE POPE AU MÊME.

*Avril, 1744.*

JE fuis bien fâché qu'au lieu d'une entrevue que j'attendois avec empreffement, & dans laquelle je me promettois beaucoup de plaifir, je fois obligé de vous envoyer un trifte récit de l'état où je me trouve. Je me porte trop mal pour être en Ville; & actuellement ma fituation eft telle, qu'il me feroit impoffible d'y aller, quand même une proclamation ne m'en empêcheroit pas. C'eft à regret que je me fuis éloigné de la Capitale ; mais il a fallu obéir à la Suprême Puiffance ; & je l'ai fait fans murmurer. Je voudrois bien vous voir. M. Allen ne viendra point avant le feize ; & vous préférez apparemment d'être à Londres lorfqu'il y fera. Votre Lettre vient de m'être rendue dans l'inftant, & j'écris pour empêcher qu'on n'imprime fitôt le Commentaire fur l'Ufage des Richeffes : ainfi vous aurez encore le tems de revoir le tout. Mon extrême foibleffe me rendra de jour en jour moins capable

de faire quelque chofe. J'efpere au moins vous voir à Twickenham; & nous prendrons enfemble des arrangemens pour que je puiffe à l'avenir jouir davantage de votre amitié (1).

Je fuis, &c.

(1) Pope mourut le 30 Mai fuivant.

*Fin du huitième & dernier Volume.*

# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le huitième Volume.

Fin de la Table des Matières du Tome VIII.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St. Severin, 1779.



